

Cassandra

Todd Robinson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

T O D D R O B I N S O N

CASSANDRA

r o m a n



T O D D R O B I N S O N

CASSANDRA

r o m a n

Traduit de l'américain
par Laurent Bury



Todd Robinson est le rédacteur en chef de la revue *Thug Lit*, une référence pour tous les amateurs de littérature noire et policière aux États-Unis. Ancien videur de boîte de nuit, il est aussi barman à New York. *Cassandra* est son premier roman.

Titre original :
The Hard Bounce

Copyright © 2013 by Todd Robinson
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2015, pour la traduction française

eISBN 978-2-404-00071-8
NEONIR n°5

Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud
Illustration de la couverture : © MIRÉ

Il y a vingt-trois ans

LE Garçon avait huit ans lorsqu'il apprit la haine.

Aujourd'hui encore, il a du mal à se rappeler les événements dans l'ordre où ils s'étaient produits. Il sait comment l'histoire doit se terminer, mais il a beau essayer, les épisodes partent à la dérive dans son esprit comme les flocons dans une boule à neige.

Les cris et le sang avaient suivi la première explosion. Ça, il en est sûr. Tellement de sang.

La deuxième explosion. Il courait vers lui. Il se jetait sur un adulte, comme une bête enragée qui ne se soucie guère de n'avoir aucune chance. Il était grand pour son âge. Malgré tout, il n'avait aucune chance.

Pan. Il était mort. Comme ça. Il avait perdu connaissance, sans la moindre idée d'où il était. De l'heure qu'il était. De qui il est, ni où il est.

Pan. Il était ressuscité. Un curé. Il ne comprend pas ce qu'il dit. L'intérieur d'une ambulance, en train de se faufiler dans la circulation de Boston, le médecin incapable de retenir ses larmes tandis qu'il tente d'arrêter le flux de sang qui ne cesse de se déverser. Le Garçon ne savait pas qu'il avait tant de sang dans son corps. Il savait qu'il allait bientôt en manquer. Il était terrorisé.

Pan. Sur une civière. Des tas de gens qui hurlent. Il mord la main de quelqu'un. Une piqûre soudaine dans son bras. *Où est-elle ?*

Pan. Un autre curé. Il prononce les mêmes mots inintelligibles que le premier.

Des mois à l'hôpital. Une douleur dont un enfant de huit ans ne devrait jamais connaître l'existence en ce monde. Un défilé de médecins, d'abord pour son corps fichu, ensuite pour son esprit abîmé.

Il ne sait pas bien gérer sa colère, disent-ils.

Gérer sa colère. Une belle formule pour ceux qui ont les moyens.

Des psychologues arborant pull à deux cents dollars et sourire condescendant, qui lui disent :

"Tu dois lâcher prise."

"Pense au reste de ta vie."

"Pense à la chance que tu as."

"Le monde est magnifique."

Le monde n'est pas magnifique. En tout cas, pas pour le Garçon, qui va devoir subir deux opérations de plus avant de pouvoir pisser sans tuyau et sans robinet.

Ils lui demandent pourquoi il est tellement en colère, contre quoi il est tellement en colère.

“Pense à la chance que tu as.”

Chapitre 1

JE ne supporte pas les brutes, même si mon métier consiste à être la pire brute du quartier.

Les responsables du Cellar avaient cru que ce serait une bonne idée d'organiser des concerts punks pour tous les âges le week-end. C'était peut-être une bonne idée, mais personne ne s'est jamais vanté de l'avoir eue.

La salle était pleine, le public majoritairement composé de lycéens aux cheveux teints de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Pour le reste, c'était des parents mal à l'aise venus voir leurs bébés jouer dans des groupes aux noms comme Cocktail Mazeltov ou No Fat Chicks. En termes de fréquentation, ça faisait un changement agréable par rapport au ramassis habituel de petites frappes, de skinheads, de punks, d'étudiants, de musiciens et de ratés auquel nous avions habituellement affaire. Il y avait de grandes chances qu'on ne soit pas obligés de calmer des bagarres ou de tirer des toilettes les junkies en overdose. Tout bien considéré, ça aurait dû être du gâteau.

Ça aurait dû, ça aurait pu.

Junior et moi, on assurait la sécurité tout seuls : je gardais la porte pendant que Junior surveillait les trois étages de la boîte. À nous deux, on pouvait faire la police sans mal au milieu de quelques dizaines d'ados squelettiques. On était moins des videurs que des baby-sitters, avec notre poids combiné de deux cent quinze kilos (surtout les miens) et nos dix mille dollars de tatouage (surtout ceux de Junior). Le rêve de tous les parents.

Ça faisait une heure qu'on avait ouvert et on avait déjà confisqué dix-sept bouteilles de bière, deux bouteilles de vodka, une de rhum, trois joints et sept flacons de tequila. À ce rythme-là, on allait pouvoir regarnir notre bar personnel avant la nuit, Junior et moi. Tout bien réfléchi, ça aurait dû être du gâteau.

Ça aurait dû, ça aurait pu.

Un grognement collectif parvint de l'intérieur du bar, alors que le match de base-ball en était à sa neuvième manche à Fenway Park. Je glissai ma tête à l'intérieur pour vérifier le score. 9 - 3 pour les Yankees.

Et il fallait que ce soit ces putains de Yankees !

Quand je ressortis la tête, les premières grosses gouttes de pluie éclaboussèrent mes chaussures, comme si les anges en personne pleuraient pour la malheureuse équipe des Sox. Je reculai sous l'enseigne fluorescente du Cellar, mais le vent faisait tomber l'averse en zigzag sur moi.

Au moins j'étais à une meilleure place que Junior. Le sous-sol n'avait aucune aération et la foule y créait une température de chaudière. Un vent brûlant montait dans l'escalier quand la boîte était bondée, comme si Satan vous avait pété dans le dos (et l'odeur était la même). Moi, j'avais chaud dehors, mais Junior devait être en train de cuire.

Une première vague de supporters déboula dans Kenmore Square. J'entendais psalmodier "À mort les Yankees" depuis les environs de Fenway.

Un Bostonien pur jus portant le maillot de Yastrzemski, sous une coupe mulet qui aurait mis dans l'embarras Billy Ray Cyrus en 1994, interpella les jeunes qui traînaient dehors.

— Sympa, les cheveux. T'es quoi, un genre de tarlouze ?

Un maigrelet se retourna, son crâne rasé teint comme une peau de léopard.

— Pourquoi ? Tu cherches un cul, beau brun ? répliqua-t-il, en donnant une claque sur son postérieur maigrichon pour mieux souligner ses propos.

Ce geste suscita quelques gloussements approuvateurs de la part des passants et des hululements de rire de la part des autres ados.

— Qu'est-ce que tu m'as dit, salope ?

Le gosse lui présenta ses deux majeurs et rentra en courant à l'intérieur de la boîte.

Il était temps d'accomplir mon devoir : encadrement intermédiaire, avec les poings.

Quand le Mulet arriva à un mètre de l'entrée, je lui barrai le passage. Il s'arrêta et on resta là tous les deux, face à face.

— C'est quoi, ton problème ? demanda le Mulet en bombant le torse.

— Y a pas de problème, dis-je en soufflant la fumée de ma cigarette par le nez. C'est juste que t'as pas à être ici. Pas aujourd'hui.

— J'ai envie d'une bière.

Son haleine puait le bretzel et les trop nombreuses bières Miller Lite à neuf dollars de Fenway.

— Pas ici, en tout cas. Va en boire une au bout de la rue si t'as soif.

Son pote se découvrit soudain une véritable fascination pour ses chaussures. Le Mulet et moi, on continuait à se toiser.

— On est dans un pays libre, trouduc.

— Ce pays merveilleux, peut-être, mais pas ce bar. En tout cas, pas

pour toi. Pas aujourd'hui.

Je tirai encore une longue bouffée de ma cigarette et je dus lutter contre le désir de lui envoyer la fumée à la figure.

— Et c'est toi qui vas m'empêcher d'entrer, peut-être ?

— Ouais.

Et voilà, j'avais craché le morceau. On allait bien voir ce que ça donnerait. Je serrai le poing autour du feutre à pointe moyenne que j'avais dans la poche. Le meilleur ami du videur. Ça ne tue personne, mais ça vous fait un mal de chien quand on vous l'enfonce entre deux côtes.

Mulet me fixa de son regard le plus intimidant, qui n'avait franchement rien de bien terrible. Puis il décida de tenter sa chance une dernière fois.

— T'es quoi ? Un gros dur ?

— Eh bien, mon petit gars, ça fait un moment que je cherche plus la bagarre avec des gosses de douze ans, donc je ne suis pas trop sûr.

J'approchai mon visage du sien. Un centimètre de plus et ma cigarette lui serait remontée dans le nez. Je sortis la main de ma poche et la gardai baissée.

Quand son pote lui prit le bras, Mulet se tortilla comme s'il était sous le choc.

— Viens, mec, on y va.

La voix du type se fissura comme s'il venait de se prendre un coup de pied dans les couilles. Maintenant, je savais pourquoi il se mêlait de ses oignons. Difficile de jouer les gros bras quand on a la voix de Minnie Mouse.

— Ouais, t'as raison. De toute façon, y a que des tapettes dans ce bar, marmonna Mulet en s'éloignant.

— Au plaisir, messieurs, et allez vous faire foutre.

Et je les saluai de mon plus beau doigt d'honneur tandis qu'ils s'en allaient.

Les ados applaudirent et poussèrent des cris de joie quand les deux gugusses tournèrent les talons. D'un regard menaçant, je les fis taire bien vite. Je gagnais cent dollars la journée, plus les pourboires du bar. Pas de quoi être copain avec quiconque.

La pollution sonore recommença à monter du sous-sol. Le petit groupe écrasa rapidement ses cigarettes sur le ciment humide avant de rentrer au compte-gouttes.

Une fille aux cheveux teints en rouge vif resta à l'extérieur plus longtemps que les autres. Je sentais son regard sur le côté de mon cou comme une lampe à bronzer. Je me retournai et elle m'adressa un petit sourire. Elle ne devait pas avoir plus de quinze ans, mais il y avait quelque chose de plus âgé derrière son sourire. Quelque chose qui me mettait mal à l'aise.

En passant devant moi pour rentrer dans la boîte, son corps minuscule me frôla et elle se hissa sur la pointe des pieds pour me poser un baiser sur la joue.

— Mon héros, chuchota-t-elle doucement dans mon oreille avant de partir.

Parcouru d'un frisson nabokovien, je redirigeai mon attention vers la foule. (Et oui, putain, je sais qui est Nabokov. Je suis videur, pas attardé mental.)

Je gardai les yeux dans le vague face aux badauds qui passaient, ma vision périphérique en alerte, au cas où une attaque surprise se préparerait. Ça arrive. Je surveillais l'ensemble de mon environnement sauf ce qui se trouvait juste dans mon dos, c'est pourquoi je faillis avoir une crise cardiaque quand une énorme explosion parvint de l'arrière du bar. Je me baissai instinctivement, en m'assurant que ma tête était indemne. À l'intérieur, tous les clients tournaient la tête vers le couloir menant au parking. Je fonçai à travers la foule compacte, manquant de renverser quelques personnes. Un verre de bière se répandit sur les fesses de mon pantalon alors que j'atteignais le couloir à toute allure.

Junior était dans l'escalier quand je percutai de plein fouet l'énorme porte d'acier. Elle s'entrouvrit de quelques centimètres avant de se bloquer contre quelque chose, mon épaule émettant un son humide. La porte retentit comme une cymbale géante, je fus propulsé en arrière et j'atterris sur Junior. Nous tombâmes tous les deux sur les marches de ciment. Étendu sur lui, j'entendais gazouiller dans mon crâne de jolis petits oiseaux roses.

— Eh, dégage ! glapit Junior.

Je roulai sur mon bras blessé, et le truc se remit en place à l'intérieur de mon épaule. Je criai comme un cerf qui s'est pris de la chevrotine.

Junior se releva et appuya de tout son poids contre la porte, qui bougea à peine. Ce qui la bloquait émit un couinement métallique contre le ciment.

Je fis quelques moulinets du bras pour m'assurer qu'il n'y avait pas de dégâts permanents. À part des élancements et les doigts engourdis, je survivrais.

— Ça va ? demanda Junior.

— Ça a l'air.

— Alors tu veux bien m'aider à pousser ce putain de truc ou je dois d'abord faire un bisou sur ton bobo ?

— Tu ferais ça ?

J'appuyai mon épaule valide contre la porte, à côté de celle de Junior, et je poussai. Je ne savais pas ce qu'il y avait de l'autre côté, mais ça pesait des tonnes. Avec de nouveaux raclements métalliques,

la porte s'ouvrit lentement. On eut à peu près un huitième de seconde pour le regretter.

Un flot de détritux et d'eau de vaisselle se déversa par la fente. Des gobelets en plastique, des canettes de bière, des serviettes sales et une cinquantaine de litres de lavasse se répandirent sur nos chaussures. Quelqu'un avait renversé la benne à ordures devant l'entrée. La puanteur avait des proportions épiques.

— Fils de pute ! (Junior eut un puissant haut-le-cœur mais ne vomit pas.) Je venais de les acheter, ces putains de godasses !

Une voiture klaxonna sur le parking. Mulet et son pote étaient assis dans un Ford Tundra noir. Ils se marraient comme des baleines en agitant leur majeur dressé, puis ils démarrèrent et filèrent vers le portail.

Le véhicule eut le temps de traverser la moitié du parking avant d'être coincé dans la longue file de supporters des Sox qui s'en allaient. D'autres voitures arrivèrent sur les côtés et à l'arrière : ils étaient cernés, incapables de bouger.

Junior se dirigea vers eux à grands pas, la colère lui donnant un coup de soleil irlandais.

— Je vais te tuer et t'enculer après, tapette !

Je n'étais pas sûr que Junior pensait vraiment ce qu'il disait, mais je lui emboitai le pas.

— Ouais, il est pas gay, c'est juste qu'il aime enculer les morts.

Dans les grands rétroviseurs, je vis la peur sur le visage de Mulet. Tout à coup, il se pencha pour ramasser quelque chose. J'étais à peu près sûr que ce n'était pas un chaton.

— Fais gaffe ! hurlai-je à Junior.

Nous piquâmes un sprint pour les cinq derniers mètres, et je balançai un coup de poing à travers la vitre ouverte du côté conducteur. Mon poing frappa Mulet à l'arrière de sa coiffure alors qu'il se redressait.

— Gaaah ! répondit-il.

Il avait les mains vides.

— Eh !

Son pote n'eut pas le temps d'en dire plus avant que Junior monte du côté passager, lui empoigne la tête et la lui claque contre le tableau de bord.

Deux voix aiguës jaillirent de l'arrière, tandis que deux petits visages surmontés de casquettes Red Sox se collaient aux vitres teintées.

— Papa ! cria l'un des deux petits garçons, terrorisé.

Pan.

Le monde explosa et j'avais la trachée de Mulet comprimée entre mes doigts.

— Putain, t'es malade ? Vous êtes bourrés et vous alliez rouler avec vos gosses à l'arrière ? (Des gouttes de salive tombèrent sur le visage empourpré de Mulet.) T'as perdu ta putain de tête, ou quoi ?

— S'il vous plaît, faites pas de mal à mon papa !

De minuscules doigts s'agrippèrent aux miens pour essayer de les détacher. Au fond de moi, quelque chose me conseillait de lâcher prise, mais je n'écoutais pas.

— Lâche-le, Boo.

La voix de Junior semblait venir de très loin. Je voyais ses mains sur mes bras, qui me tiraient, mais je ne sentais pas sa présence.

Les lèvres de Mulet devinrent bleues, et il commença à montrer le blanc de ses yeux.

Son pote essayait frénétiquement de détacher mes mains.

— Bon Dieu, tu vas le tuer ! Lâche-le.

Ses doigts poissés par le sang glissaient sur les miens.

Le choc d'une explosion soudaine me fit lâcher la gorge de Mulet. Je reculai, mes mains montant instinctivement vers l'endroit où je pensais avoir reçu une balle. Le pick-up se mit à s'affaisser sur la gauche. Une autre explosion, et le camion s'enfonça un peu plus. Je regardai tout autour de moi et aperçus Junior debout près de l'énorme pneu dégonflé, un cutter à la main.

— Laisse courir, Boo. Ils n'iront nulle part.

Je battis des paupières, le temps de reprendre mes esprits. Un des petits garçons avait presque réussi à se glisser à l'avant. Il pleurait, la morve coulait sur sa lèvre, il criait à l'adresse du monstre qui faisait mal à son papa :

— Va-t'en ! hurlait-il. Va-t'en !

Il me jeta à la tête une tasse souvenir des Red Sox. Le projectile rebondit sur ma poitrine et alla se briser à terre.

Junior me prit par le bras et m'entraîna jusqu'à l'entrée du Cellar par un chemin détourné, afin que personne ne puisse dire aux flics où nous trouver.

Tandis que nous contournions le parking, je sentais les yeux de Junior fixés sur moi. Sans me tourner vers lui, je demandai :

— T'as quelque chose à dire ?

— Rien de spécial. Ça va ?

— Je me porte comme un charme. On vient de rendre un service à la société, si tu veux mon avis.

Il n'en voulait pas.

— On peut le voir comme ça. Tu veux un soda, mon grand ?

— Va te faire foutre.

À l'avant de l'embouteillage, une vieille dame portant une casquette des Red Sox, au volant d'une Dodge Omni cabossée, m'adressa un signe d'encouragement.

Bizarrement, cela me déplut.

J'entendais encore les gamins pleurer quand on regagna le bar. Ça n'aurait pas dû être possible, mais je les entendais.

Chapitre 2

TREMPÉS par la pluie, nous fîmes de notre mieux pour nous sécher avec des serviettes du bar. Le papier fin n'arrêtait pas de se déchiqueter, laissant de petites peluches blanches sur nos habits. Junior souriait encore, comme s'il avait quelque chose à dire.

— Quoi ?

— “Il est pas gay, c'est juste qu'il aime enculer les morts” ?

Je me retins aussi longtemps que possible, mais je finis par pouffer malgré moi et l'hilarité eut raison de nous. Junior était plié en deux et hurlait. J'avais mal aux côtes à force de glousser. Je me sentais encore coupable, mais j'avais besoin de rire un bon coup.

Notre hilarité s'interrompit pourtant, aussitôt que nous comprîmes que l'un de nous allait devoir nettoyer la montagne d'ordures à l'extérieur.

— Caillou, papier, ciseaux ? proposa Junior en essuyant une larme.

— Bien sûr.

Si ça suffisait à régler nos différends quand on avait onze ans, ça devait encore marcher.

— Sur “partez”. Un, deux, trois, partez.

Caillou.

Junior avait choisi papier.

Merde.

— Je vais te chercher la pelle, éboueur, dit Junior.

Il émit un ricanement sarcastique en partant vers le placard à outils. Je déteste entendre Junior ricaner.

Une heure après, le concert se terminait et je n'en étais qu'aux deux tiers. En sortant du bâtiment, le public qui passait devant moi se couvrait le visage et produisait des sons de dégoût. Les gens étaient cependant assez malins pour ne pas émettre de commentaires. J'étais armé d'une pelle.

Après ce grand nettoyage, je me retrouvai couvert de bière éventée, de cendres et d'une matière visqueuse que je ne tentai même pas d'identifier. Et j'avais la haine. Le temps que j'en arrive à la dernière pelletée, la bruine s'était transformée en déluge estival.

Je tirai soigneusement une cigarette de ma poche, en veillant à ne pas contaminer la partie que j'allais me mettre dans la bouche. Le

papier humide se fendit et le tabac s'émietta sous le bout de mes doigts. Je m'apprêtais à pousser le juron le plus long, le plus sonore et le plus grossier de toute l'histoire du langage parlé lorsque j'entendis une voix de femme venant de la porte, derrière moi.

— Excusez-moi, monsieur Malone ?

Je me retournai, car j'avais envie de voir à quoi elle ressemblait avant de lui répondre.

— Vous êtes William Malone ? demanda-t-elle.

Je la regardai de haut en bas. Trop petite pour être flic. Incontestablement trop jeune pour être un flic en civil. En général, les flics sont les seuls à m'appeler "monsieur Malone".

— C'est moi, dis-je sans quitter ma place.

— Kelly Reese, dit-elle en tendant la main, d'un geste vif et professionnel.

Je ne la lui serrai pas.

— Ne le prenez pas mal, mais si j'étais vous j'évitais. Sauf si vous prévoyez de vous faire vacciner contre un tas de maladies, dis-je en essayant d'essuyer l'eau de pluie et la saleté sur le devant de ma chemise.

Il lui fallut un moment pour comprendre. Puis le vent tourna et elle huma l'odeur de ce que je déblayais. Je dois avouer qu'elle réussit à dissimuler son haut-le-cœur derrière une toux discrète.

— Oh, fit-elle, les yeux embués.

— Que puis-je pour vous, mademoiselle Reese ?

— Je souhaiterais faire appel aux services de votre entreprise.

Mon entreprise ?

— Je ne sais pas ce qu'on vous a raconté, mademoiselle Reese, mais je ne suis pas PDG.

— Pour parler, nous serions sans doute plus à l'aise à l'intérieur. Vous allez être trempé.

Le vent souffla à nouveau dans sa direction, et des larmes lui montèrent aux yeux encore une fois. Au lieu de se boucher les narines, elle se gratta discrètement les ailes du nez. Cette fille avait de la classe.

— Je suis déjà trempé. Ça pourrait difficilement être pire.

Elle hocha la tête, nauséuse.

— Je suis désolée.

Et elle finit par se couvrir le nez et la bouche, incapable d'en supporter davantage. On a beau être classe, il y a des limites à la puanteur qu'on peut tolérer.

— Après vous, dis-je.

En la suivant dans l'escalier, je sentis mes oreilles s'empourprer, tellement j'étais gêné.

Tout en elle avait l'air déplacé dans un cadre pareil. Ses cheveux

bruns bouclés étaient coupés en un carré parfait. La plupart de nos habitués semblaient avoir été coiffés par un dingue muni d'un sécateur. Elle portait un tailleur bleu marine qui devait avoir coûté plus cher que la garde-robe complète de tous les autres clients du bar.

Que vous soyez col blanc ou col bleu, à Boston, vous habitez avec ceux qui s'habillent comme vous. La limite séparant les classes sociales tranche dans le vif comme un scalpel et creuse un fossé infranchissable. Les vieilles fortunes, qui remontent à plusieurs générations, vivent sur les hauteurs de Beacon Hill et de North End. Elles passent l'été dans des villes comme Newport ou dans la région des Berkshires.

Aux yeux des riches, les gens comme moi sont des losers, des prolos. À nos yeux, les riches ne sont qu'une bande de chochottes nées avec une cuillère en argent dans la bouche. Le col de Kelly Reese était tellement blanc qu'il brillait dans l'obscurité. Cela ne m'empêcha pourtant pas d'admirer son cul alors qu'elle montait les marches devant moi. Quand il s'agit de reluquer une fille, les frontières économiques ne tiennent pas.

— Vous voulez vous asseoir ici ?

Je désignai une table au bout du bar.

— Vous auriez un endroit plus calme ? Plus discret ? demanda-t-elle en tressaillant sous le volume sonore du juke-box qui braillait une chanson des Dropkick Murphys.

— Ne vous en faites pas. Avec cette musique, personne ne pourra nous entendre.

En fait, je pouvais moi-même à peine entendre ce qu'elle me disait.

— Bon, c'est bien, alors.

Elle balaya la pièce du regard comme si elle s'était retrouvée du mauvais côté du grillage dans un zoo.

Je m'installai face à elle, dos au mur. Elle posa les mains sur la table, mais les ramena très vite sur ses genoux, l'air dégoûté. La table était sale et collante, mais il n'y en avait sans doute pas de plus propre. La princesse devrait s'en contenter.

— Vous voulez une bière ?

Elle eut un sourire nerveux.

— Euh... Volontiers.

Je hélai Ginevra, la serveuse canadienne tatouée, bâtie comme pour être peinte sur le flanc d'un bombardier de la Seconde Guerre mondiale. Ginny me fit signe d'attendre un instant, le temps qu'elle trinque avec une tablée de quinquagénaires adeptes du punk-rock, puis elle s'approcha de nous.

— Tu veux quoi, mon chou ?

— Deux Bud et un verre de Beam.

Ginny fronça le nez et regarda autour d'elle.

— Merde, pourquoi ça pue comme ça ? (Elle baissa le nez davantage, suivant l'odeur jusqu'à moi.) Bon sang, Boo, t'as encore lavé tes fringues dans les chiottes ? Pouah !

D'un geste théâtral, elle écarta les effluves de son visage en agitant son carnet.

— Oui, Ginny, merci. Merci pour ta contribution, dis-je.

J'avais à nouveau les oreilles brûlantes lorsqu'elle partit chercher nos boissons.

Mlle Reese haussa un sourcil.

— Boo ?

Était-ce un infime sourire ou une grimace moqueuse qui s'affichait sur son visage ?

— C'est une longue histoire, dis-je en me levant bien vite. Je reviens tout de suite.

Je montai quatre à quatre l'escalier menant au bureau de 4PC Security. Et par bureau, j'entends l'espace voisin du placard à liqueurs, qui inclut une table, une ligne téléphonique et une ampoule pendouillant au-dessus. Le confort comme à la maison, si votre maison est une prison guatémaltèque.

Dans ce bureau, nous avions des tenues de rechange en prévision de ce genre d'urgence, même si habituellement les urgences incluaient des taches de sang.

Je troquai mes vêtements sales contre un jean propre et un T-shirt noir. Je puais encore. Junior avait dans son tiroir un flacon d'eau de Cologne à deux balles, et je tâchai de masquer le reste d'odeur en m'en aspergeant copieusement. Au lieu de sentir comme un clochard, je sentirais désormais comme un prostitué grec, mais ça valait quand même mieux. Je finis par ouvrir une bouteille de Crème de Menthe pour me faire un gargarisme, et je crachai dans la poubelle, non sans pester doucement contre cette Mlle Kelly Reese à cause de qui je me donnais tout ce mal.

Quand je redescendis, Junior faisait à Kelly son grand numéro de séduction. Je courus et j'entendis la chute d'une de ses blagues douteuses.

— Et là, le fermier dit : "C'est le quatrième coq pédé que j'achète ce mois-ci !"

Junior éclata de rire alors que Mlle Reese faisait de son mieux pour ne pas avoir l'air totalement horrifiée.

— Elle est bien bonne, Junior, déclarai-je en lui donnant une claque dans le dos. Je reprends la main, si tu veux bien.

— Hein ? Oh, pardon, je ne savais pas que je marchais sur tes plates-bandes. (Avec autant de subtilité qu'un ours sur un monocycle, Junior adressa un clin d'œil à Kelly qui s'étrangla en buvant sa bière.) À propos, Boo, il nous faudrait une autre bouteille de Johnny Blue au

bar. Elle est arrivée avec la Bud, ajouta-t-il en désignant d'un signe de tête la bouteille que tenait Kelly.

Eh bien, eh bien... Mlle Reese devenait soudain beaucoup plus intéressante.

On ne vendait pas de Johnny Walker Blue au Cellar. Ç'aurait été comme de proposer du bœuf de Kobé dans un fast-food. Junior venait simplement de m'informer que notre petite Mlle Reese était accompagnée d'une présence policière.

Je n'eus pas besoin de me tourner vers le bar. De ma place, je voyais toute la salle se refléter dans le long miroir couvrant l'intégralité du mur opposé. Le flic passait bien mieux inaperçu que la princesse assise en face de moi, mais je sus aussitôt de qui Junior voulait parler. Le type avait une bière devant lui et regardait dans le vague, tout en surveillant notre table du coin de l'œil. Un grand au crâne tondu, vêtu d'une vieille veste en nylon noir malgré la chaleur, ce qui m'indiqua qu'il était armé. Sa mine signifiait "Ne pas emmerder". Un dur de la vieille école.

— Tu t'en occupes ? demanda Junior en désignant de la tête le bar et le flic.

— Ouais, répondis-je en hochant la tête. Tu peux redescendre, j'en ai monté une.

— T'es sûr ?

Seul un tiers de la question était motivé par l'inquiétude. Les deux tiers restants tenaient à la curiosité et à l'indiscrétion pure et simple.

— Je m'en occupe, dis-je un peu plus fermement.

Junior acquiesça et partit vers l'entrée en lorgnant longuement sur le dos du flic.

Je regardai l'individu une fois de plus dans le miroir avant de consacrer toute mon attention à Mlle Reese.

— Donc vous êtes propriétaire d'un bar ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Pardon ?

— Vous avez dit que vous vouliez recourir à nos services. Nous assurons la sécurité des bars et des boîtes de nuit. C'est pour ça que les gens embauchent 4PC Security.

— Non, je ne suis pas propriétaire d'un bar.

— D'une boîte de nuit, alors ?

— Non.

Je commençais à me lasser de ce petit jeu.

— En supposant que vous ne nous avez pas pris pour un corps de ballet, que venez-vous faire ici, mademoiselle Reese ?

— Kelly.

— Quoi ?

— Je vous en prie, vous pouvez m'appeler Kelly.

Même cette amabilité avait quelque chose de condescendant. Depuis qu'elle était entrée, elle semblait partagée entre le dégoût, le mépris et l'horreur. Ce n'était sans doute pas volontaire, mais cela me hérissait absolument.

— OK, Kelly, qu'est-ce qui vous amène ?

— Mon employeur aimerait avoir recours à vos services.

— Et qui peut bien être votre employeur ? demandai-je en avalant mon bourbon.

— Je ne suis pas libre de vous le révéler pour le moment.

— Vous n'êtes pas...

Je ris un peu trop fort et je jetai un coup d'œil dans la glace. Mon hilarité fit se retourner le crâne rasé, au bar.

Repéré.

— Permettez-moi de vous expliquer une chose, Kel. Je ne sais pas si vous avez vu trop de films d'espionnage ou si les romans noirs vous font mouiller, mais je ne travaille pas pour les fantômes et vous commencez sérieusement à me courir avec vos conneries à la James Bond. Donc arrêtez votre char et parlez-moi franchement, ou bien vous pouvez aller vous faire cuire un œuf.

Je me levai de table, prêt à filer. Ma colère était en partie liée à mon après-midi merdique, en partie à une haine de classe mal réprimée. Quoi qu'il en soit, ça me fit du bien de l'exprimer.

D'une voix un peu tremblante, elle dit :

— Je suis désolée, monsieur Malone. Je ne fais qu'obéir aux vœux de mon employeur. Je ne voulais pas vous fâcher.

À cet instant-là, elle parut beaucoup plus jeune que je ne l'avais d'abord cru. Il y avait devant elle, sur la table, un petit tas de lambeaux de papier. Elle déchirait nerveusement des serviettes puis les roulait en boule. Elle n'était pas simplement snob. Elle éprouvait une peur légitime dans cet endroit. Et devant moi.

Ma poitrine se remplit de remords cuisant. Devant Kelly Reese, j'avais l'impression d'être une brute épaisse.

— Écoutez, je... Je suis désolé. Vous n'avez pas mérité ça.

— Inutile de vous excuser, dit-elle, mais sans quitter la table des yeux.

— Ma journée a assez mal commencé, comme votre nez vous l'indique sûrement.

Elle s'imposa un sourire crispé.

— Vous sentez très mauvais.

— Merci. Demandez à qui vous voudrez : n'importe quel autre jour, vous seriez transportée par mon parfum délicatement musqué et viril.

— Je n'en doute pas.

Le sourire devint un peu moins forcé.

— On pourrait tout reprendre à zéro ? En allant droit au but ?

— Je suis simplement ici pour savoir si vous seriez disponible.

— Pour quel genre de boulot ?

— La fille de mon employeur a disparu il y a une dizaine de jours. Il aimerait que vous essayiez de la retrouver.

Je vidai le fond de ma bière.

— Je ne sais pas ce qu'on vous a raconté, à vous ou à votre employeur, mais on ne fait pas ce genre de trucs. Comme j'ai dit, on assure la sécurité des boîtes de nuit, et de temps en temps on s'amuse à rechercher un libéré sous caution qui oublie de se présenter au tribunal, mais c'est tout. Et plus souvent qu'à notre tour, on connaît personnellement le type qu'on doit cueillir. Pour les disparus, les gens s'adressent en général à des flics comme votre copain au bar.

Avec mon verre vide, je pointai en direction du flic. Celui-ci vit mon geste et ferma les yeux, écoeuré. Je lui adressai un vigoureux salut.

Kelly Reese haussa un sourcil.

— Eh bien, avec de pareils dons d'observation, vous pourriez être la personne idéale pour ce travail.

— Vous avez tout à fait raison de me flatter, mais je vous le répète...

— Mon employeur sait que s'il fait appel à la police, les médias pourraient s'emparer de toute l'affaire. Sauf si ça devient absolument nécessaire, il préférerait l'éviter.

— Et votre escorte policière est là pour...

Je laissai ma phrase en suspens, pour qu'elle la termine elle-même.

— Mon ami au bar est là uniquement pour ouvrir l'œil.

— C'est moi qu'il surveille ?

— Il ouvre l'œil, c'est tout.

— Je vois. (Je mentais. Je n'y voyais encore rien du tout. Même si mon ego en avait pris pour son grade de ne pas être la raison exclusive de la présence d'un garde du corps.) Mais comme je l'ai dit, on ne fait pas vraiment ce genre de trucs.

— Mon employeur vous demande juste d'essayer. (Elle plongea la main dans son sac et en tira une enveloppe couleur crème qu'elle fit glisser sur la table.) Voici une photo et une petite avance, au cas où vous accepteriez notre proposition.

J'ouvris l'enveloppe et en tirai une seconde enveloppe plus petite. Elle n'était pas fermée et contenait visiblement plus d'un mois d'un salaire de videur. Avec un peu de chance, les yeux ne m'étaient pas trop sortis de la figure, comme dans les dessins animés.

— OK, on essaiera, dis-je un peu trop vite.

C'est l'argent qui parle, mon frère. Et en l'occurrence, il chantait un opéra-rock.

Je sortis la photo.

C'était la fille aux cheveux teints en rouge.

Je bondis, renversant ma chaise, et courus à la porte où elle m'avait embrassé sur la joue moins de deux heures auparavant. Constatant mon agitation, Junior me rejoignit en hâte.

— Oh, y a le feu quelque part ?

Je lui mis la photo dans la main.

— Cette fille était ici tout à l'heure. Retrouve-la !

Sans poser de question, il redescendit au sous-sol. Je parcourus du regard les alentours. Rien. Je retraversai le bar et sortis par l'arrière. Quelques jeunes s'y trouvaient, sous un nuage d'âcre fumée de cannabis, et ils cachèrent aussitôt leurs mains en me voyant. Aucune trace de la fille.

J'émis ce long juron blasphématoire que je retenais depuis un moment.

Je repartis à toute vitesse dans le bar et revins auprès de Kelly.

— Très bien ! Qu'est-ce que ça signifie ? La gamine était ici tout à l'heure. Qui est-elle ?

Le flic décida qu'il en avait assez de jouer le partenaire silencieux. Il s'approcha de la table à grands pas.

— Comment ça, elle était ici ?

— À votre avis, ça peut vouloir dire quoi, shérif ? (Je frappai l'enveloppe avec le dos de ma main.) Elle était ici tout à l'heure.

Junior entra par l'arrière.

— Rien. Il y a quelques musiciens et deux ou trois groupies en bas, mais pas cette fille-là. C'est qui ?

Le flic dit :

— Où ? Avec qui était-elle ?

— C'est qui ? redemanda Junior.

— Je ne sais pas, leur répondis-je à tous les deux.

— Alors pourquoi je m'emmerde à la chercher ? demanda Junior.

— Où était-elle ? répéta le flic.

— Eh, on se calme ! criai-je au flic. Commencez par vous présenter, et j'envisagerai de répondre à votre interrogatoire. (Son visage s'assombrit, mais il se tut.) Junior, redescends. Montre cette photo à tout le monde en bas et demande-leur s'ils la connaissent. Si c'est le cas, demande où elle est allée et qui l'accompagnait.

Junior leva les mains en signe d'apaisement et soupira :

— Ça marche.

Je me tournai vers le flic.

— Vous êtes qui, vous ?

Il pointa un doigt boudiné vers Kelly.

— Je suis avec elle.

Kelly resta à sa place, tendue, hésitante.

— Je ne vous demande pas avec qui vous êtes, mon vieux. Je vous

demande qui vous êtes.

Des veines se gonflèrent sur son front.

— Danny Barnes. (Il prononça son nom comme s'il aurait dû me rappeler quelque chose.) Et vous feriez mieux de surveiller vos paroles, mon petit.

Il était sérieux. Je me souvins tout à coup que c'était un flic. Et à en juger d'après le renflement de sa veste, c'était un flic armé.

— Bien. Merci. Maintenant que nous avons tous été présentés, vous pourriez me dire ce que tout ça signifie. (Un calme relatif s'instaura, et nous nous rassîmes tous trois à la table.) Question numéro un, qui est cette fille ?

Barnes répondit :

— Elle s'appelle Cassandra.

— Cassandra comment ? Cassandra tout court ? Cassandra a un nom de famille, ou c'est comme Cher ?

Je crus entendre grincer les dents de Barnes.

— Comme mademoiselle Reese vous l'a sans doute expliqué, il ne doit pas être question de noms pour le moment. Nous devons respecter le désir de confidentialité de son père.

— Juste une remarque. Moi, je ne dois rien respecter du tout. Mademoiselle Reese ne m'en a pas raconté tant que ça jusqu'ici, alors vous voulez bien être un peu plus bavard, Danny ?

Mal à l'aise, Kelly changea de position mais garda le silence. Barnes avait pris le contrôle de leur participation à cet entretien. Elle semblait plus que ravie de le laisser faire.

— Écoutez, Malone, vous saurez tout ce que vous avez besoin de savoir quand vous en aurez besoin. En attendant, il faudra vous débrouiller.

J'éclatai de rire.

— Avec quoi ? Un prénom et une photo ? Vous vous foutez de moi ?

Junior revint du sous-sol tirant par le dos de son T-shirt Mudvayne un ado récalcitrant, qui arborait dreadlocks et boutons d'acné.

— Ce petit connard fumait un joint aux toilettes du bas. Il connaît la fille.

Junior apporta une autre chaise et s'y affala. Le gamin tenta de se dégager en rejetant l'épaule en arrière.

— C'est quoi, ton problème, mec ? lança-t-il à Junior, avec une assurance que lui inspirait la présence de témoins.

— Regarde-moi, lui dis-je. Écoute bien. Tu vas répondre à mes questions et c'est tout. Maintenant, regarde ce type-là.

Je dirigeai mon pouce vers Barnes. Barnes se redressa, sans comprendre à quoi je voulais en venir.

Le gamin le toisa de haut en bas.

— Qui, le flic ?

Barnes fronça les sourcils et rougit. Je fis de mon mieux pour ne pas glousser.

— Ouais, le flic. Si tu ne réponds pas, il te colle en maison de redressement. (Je me tournai vers Barnes.) Détention de drogue, ça peut valoir combien, à son âge ? Trois ans ?

Barnes comprit enfin.

— Euh... Cinq ans. Minimum.

Le gamin perdit toute son intrépidité de façade.

— C'était juste un joint, mec ! S'il vous plaît ! Je sais rien sur Cassie.

Pourtant, rien qu'en sachant son prénom, il avait autant d'infos qu'on m'en avait fourni.

— Du calme. Comment tu t'appelles ?

— Paul.

— D'accord, Paul. Comment tu connais Cassie ?

— Je la vois au Square et ailleurs. Elle était juste venue pour le concert. Qu'est-ce qu'elle a fait de mal ?

Il voulait parler de Harvard Square, où traînaient habituellement les jeunes punks et les fous de skateboard.

— Paul, c'est moi qui pose les questions. Toi, tu réponds. (Je désignai à nouveau Barnes. Paul s'empessa de hocher la tête.) Elle était avec qui ?

— J'sais pas. Je pense qu'elle était toute seule. Elle était pas avec le dingue qui sort toujours avec elle.

Si Barnes avait été un berger allemand, il aurait dressé les oreilles.

— Qui c'est ? demandai-je.

— Je le connais pas, mais il me fout les jetons. (Paul frémit pour joindre le geste à la parole.) Vous savez, un type visqueux. Avec un gros serpent tatoué autour du bras.

— Quoi d'autre ?

Paul réfléchit.

— Tout maigre. Il a des cheveux gras, noirs, qui lui arrivent au milieu du dos. Une allure de rocker. Personne sait ce que Cassie fout avec lui.

— C'est son copain ?

— J'espère bien que non. Il a au moins vingt ans. (Paul se renfonça sur sa chaise, ayant recouvert toute son impertinence adolescente. Il s'était rendu compte qu'il détenait des informations dont nous avions besoin, et cela lui conférait une certaine supériorité.) Cassie, c'est une fille cool et tout, mais elle est un peu difficile à suivre. Ce type, il est... J'sais pas. Comme j'ai dit, il fout les jetons à tout le monde.

— Junior, emmène-le dans le bureau.

— Bouge ton cul, monsieur Chichon, grommela Junior.

— Prends son numéro de téléphone et son adresse.

Paul paniqua :

— Mais vous avez dit...

Je lui mis une main sur l'épaule.

— Du calme. C'est juste au cas où on devrait encore te poser des questions. Junior te donnera mon numéro de beeper.

— Un beeper ? (Paul me regarda, horrifié.) Vous êtes qui, Fred Pierrafeu ?

— On peut encore t'envoyer au trou, petit con.

Il fit le geste de fermer ses lèvres avec une clef.

— Si tu vois Cassie n'importe où, appelle-moi, quelle que soit l'heure, compris ?

Paul m'adressa un bref salut.

— Compris.

— Viens, dit Junior en emmenant Paul.

Je me tournai vers Barnes.

— Combien ?

— Quoi, combien ?

— On touchera combien si on retrouve cette fille ?

— Il y a deux mille cinq cents dans l'enveloppe pour commencer. (Mon cœur fit un triple salto arrière. Deux mille cinq cents dollars, c'était une paille pour Bill Gates, mais dans mon monde, ça permettait de partir du bon pied. Chaussé d'un mocassin Gucci.) Pour le total, il faudra que j'en parle avec mon employeur.

— Une dernière chose. Je veux rencontrer votre employeur.

— Hors de question. Votre interlocuteur, c'est moi, dit Barnes.

— Attendez, j'ai une idée : et si c'était non ? Je le rencontre, sinon je ne lève pas le petit doigt. (Barnes fit mine de protester, mais je l'interrompis.) Racontez-lui ce que vous venez de voir. Soit je le rencontre, soit il peut aller se faire voir. Vous savez où me trouver. (Je me levai.) J'ai fini.

Barnes et Kelly m'imitèrent. Barnes ne proposa pas de me serrer la main en partant. Je n'en pris pas ombrage.

— Merci pour la bière, dit doucement Kelly.

Elle suivit Barnes sans un regard en arrière. Pour ma part, je ne détachai pas les yeux de son postérieur jusqu'à ce qu'elle ait disparu. Puis l'ampoule à faible puissance clignota au-dessus de mon crâne.

Eh merde.

En regardant ses fesses se diriger vers la sortie, je compris que je m'étais fait avoir.

En quelque sorte.

Chapitre 3

JUNIOR était assis devant le bureau, où il notait les coordonnées de Paul sur un bristol. On prévoyait de s'acheter un ordinateur un jour. D'un autre côté, on prévoyait aussi de gagner un million de dollars à la loterie et de partir vivre à Hawaï fabriquer des strings sur mesure pour Natalie Portman. Les deux projets avaient autant de chances l'un que l'autre de se réaliser.

Paul était debout, adossé au chambranle de la porte, les bras croisés, comme s'il n'avait qu'une envie : se barrer. Il tourna les yeux vers moi :

— Ça y est ?

— Encore quelques questions. Le nom de famille de Cassie ?

Il chantonna son habituel "J'sais pas".

Manqué.

— Et Dutch House ? demandai-je.

Junior me regarda.

— Quoi, Dutch House ?

Ce n'était un secret pour personne. Si les jeunes allaient à Dutch House, cette grande baraque de Cambridge, sur le Square, c'est parce que c'était un endroit sûr pour s'y défoncer, boire de la bière, et faire tout ce qu'ils ne voulaient pas que leurs parents les voient faire.

— Cassie y est déjà allée ?

— Une ou deux fois. Je pense que ça lui a pas plu. C'est pas trop son trip.

— Quel trip ? ironisa Junior. Les Futurs Junkies d'Amérique ?

Paul grimaça, mais il parut vexé. Je fis signe à Junior de le laisser tranquille. Junior répondit en se grattant le menton. D'un seul doigt. Le majeur.

— Je crois pas qu'elle se cache là-bas. (Paul déchiffra notre carte de visite.) Ça veut dire quoi, 4PC ?

— Plans Pourris Pour Pas Cher.

Il sourit.

— Ah ouais, cool.

— C'est fini, dit Junior, le congédiant d'un geste vague.

Paul s'apprêtait à partir, mais je lui pris le bras et lui glissai dans la main une centaine de dollars tirés de l'enveloppe. Il resta bouche bée.

— Oh putain !

— Si tu me conduis jusqu'à elle, je t'en donnerai un peu plus. Le seul problème de Cassandra, c'est ce flic. À partir de maintenant, tu travailles pour 4PC. Tu sais ce que ça veut dire ?

— Euh... non.

Ses sourcils se rapprochèrent, perplexes.

— Ça veut dire que tu me représentes. Et que tu représentes aussi Junior.

Junior leva les mains pour protester.

— Ah non, non, non. Ce petit merdeux ne me représente pas.

Je levai les yeux au ciel.

— Tu nous représentes. Personne d'autre n'a besoin de le savoir. Si on te demande, tu cherches juste à savoir où Cassie est partie. Compris ?

— Compris, chef, dit-il avec un salut martial.

Il eut un sourire si large que je m'attendis à voir les coins de sa bouche se rejoindre à l'arrière de son crâne.

Tandis qu'il dévalait l'escalier, je lui criai :

— Et si tu utilises le fric pour t'acheter de l'herbe, je te casse les tibias.

Je me retournai vers Junior, dont le visage n'exprimait que la stupéfaction.

— C'est bien cent dollars que t'as refilés à ce petit merdeux ?

— Ouais. On a un contrat.

Je transmis l'essentiel à Junior, puisque nous n'avions que l'essentiel. Assis sur un coin du bureau, il digéra l'information tout en se mordillant la lèvre inférieure. Je me massai le cartilage du nez, zone où je ressens une douleur chaque fois que je réfléchis trop dans une journée. Je me suis fait exploser le nez six fois, une de plus que Junior. Croyez-moi si vous voulez, il est jaloux.

Après un long silence, Junior dit :

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Eh ben, ça fait pas lourd. Une photo et un fumeur de joints.

— T'as raison.

— On fait pas ce genre de trucs.

— Je sais, Junior. Je le leur ai dit. Ils veulent quand même qu'on essaye. Si leur fric leur brûle les doigts, pourquoi pas nous le donner ?

Junior prit le temps d'y réfléchir.

— Mais ça fait une sacrée somme.

Ses doigts tambourinèrent sur le dessus du bureau, marquant un rythme avec les lettres H-A-R-D tatouées sur les articulations de sa main droite couverte de cicatrices. Il passa l'autre main, où était écrit C-O-R-E, sur la poche dans laquelle il avait rangé les mille deux cents

dollars que je venais de lui remettre.

La photo de Cassandra était sur le bureau. Junior la regarda fixement, mâchoires serrées.

— Boo ?

— Ouais ?

— Qui ça peut bien être, cette fille ?

Le bar ferma à 2 heures du mat, et je jouai au billard avec Junior pendant que la barmaid comptait la recette.

Je tenais dans une main un whisky-bière, puisqu'on buvait tous du bourbon, nous les durs.

Enfin, presque tous. Junior posa son gobelet de vin sur le rebord du billard, le temps de tirer. Les seuls crus en vente au Cellar étaient assez décapants pour nettoyer la coque d'un vieux bateau à voile. Et pour ronger tout le bois en même temps. Je n'avais jamais compris pourquoi il aimait cette piquette, mais il ne buvait que ça.

Junior heurta méchamment la boule neuf avec la boule de pointe. Avec un claquement sonore, elles ricochèrent et tombèrent toutes les deux.

— Merde.

Non seulement, il avait abimé le tapis, mais en plus il jouait les pleines.

Je pris la queue et fis doucement rebondir la huit sur deux bandes sans atteindre aucune boule.

— Merde.

Peu de gens en obtenaient autant que nous pour leur argent. Si une de nos parties se terminait en moins d'une demi-heure, c'était que nous étions dans un état d'effervescence anormal.

Luke, le veilleur de nuit, fit tinter ses clefs dans la serrure. D'un âge indéterminé, entre soixante et cent dix ans, Luke faisait le ménage au Cellar depuis que l'établissement avait ouvert ses portes, deux décennies auparavant.

Il me regarda avec son sourire à cinq cents watts. Luke avait la peau la plus noire que j'aie jamais vue, ce qui rendait son sourire encore plus éclatant. Son visage se déformait de telle sorte que même ses rides semblaient me sourire.

— Monsieur Boo, ça va comme vous voulez ? dit-il en inclinant sa casquette Red Sox décolorée, qui semblait avoir été achetée à l'époque où Ted Williams n'était qu'en petite ligue.

— Comme je veux, Luke. Comme je veux.

Il se tourna vers Junior. Son sourire s'estompa un peu.

— Junior.

Et il inclina un peu moins sa casquette.

Luke avait cessé de l'appeler "M. Junior" après l'avoir entendu

lâcher un juron de trop. C'était le grief favori, le seul sérieux et le seul impardonnable, que nourrissait Luke. Comme je n'avais pas la moindre envie qu'il me fasse la morale, je filtrais désormais mon langage.

— Luke, répondit Junior en levant son verre.

— Une bonne soirée ? me demanda Luke, en montrant bien qu'il ne posait pas la question à Junior.

— Un peu mort. On a eu plus de monde après le match.

— Ah, les Sox, Dieu les bénisse, dit-il avec un gloussement chaleureux. Je suis content de les avoir vus gagner un match important. Je croyais que ça n'arriverait jamais de mon vivant.

— Eh bien, Luke, je croyais que ça n'arriverait jamais de mon vivant à moi.

Il rit comme si c'était la meilleure plaisanterie qu'il ait entendue depuis des lustres et me donna une tape dans le dos.

— Oh, vous êtes pas encore mort, jeune homme. Encore quelques années.

— Vous nous enterrerez tous, Luke, vous le savez.

— Si Dieu veut, monsieur Boo. Si Dieu veut.

Luke partit à pas lents vers la cuisine pour aller chercher sa serpillière et son balai. Le son de son petit transistor nous parvint à travers les portes battantes. La même station tous les soirs, un prédicateur radiodiffusant son sermon nocturne, sans doute dans l'espoir de convertir les pécheurs encore debout et à l'écoute à une heure aussi tardive. Évidemment, je ne me sentais pas concerné.

J'avalai mon bourbon et me resservis un verre. Je fis deux traits sur notre ardoise mensuelle.

— Qu'est-ce que tu bois ?

— Du blanc, répondit Junior.

De toute façon, il n'y avait que trois sortes de vin au bar. Un rouge, un blanc et un rosé. Je tirai pour lui une autre bouteille de la glacière, et j'ajoutai encore un trait sur l'ardoise.

Luke revint de la cuisine, la serpillière à la main.

— Eh, Luke ?

— Oui ?

— Si vous cherchiez une fille, vous commenceriez par où ?

— Allons, allons, monsieur Boo. Vous voulez me faire croire que vous avez du mal à trouver des filles ?

Cette simple idée le fit éclater de rire. Junior ricana, mais pas de la même façon. J'étais curieusement flatté de constater qu'un vieil homme noir me jugeait irrésistible pour le sexe opposé.

— Tant pis.

— Vous faites pas de bile, monsieur Boo. On en trouve toujours.

Tout le côté gauche du visage de Luke m'adressa un clin d'œil tandis

qu'il descendait l'escalier du fond.

Junior riait encore.

— Il ne te connaît pas trop bien, pas vrai ?

Junior me tendit la queue de billard. C'était la seule qui soit encore intacte, donc nous devions nous la partager.

— Et si ce n'était pas son père qui était à sa recherche ? dis-je.

Je fis tomber la huit, mais je réussis en même temps à rentrer une des miennes.

— Qui ça pourrait être d'autre ?

— Enfin, Junior, sois pas débile. Et si... (Je réfléchis un instant.) Et si elle s'était évadée de New Bedford ou d'une autre prison, et si un connard... si quelqu'un l'avait recueillie et l'avait mise sur le trottoir ? Si elle le lâche, il perd son gagne-pain. Il veut la récupérer.

— Et qu'est-ce que le flic vient faire là-dedans ? (Junior frappa une autre de mes boules.) Crotte !

En matière de jurons, il faisait des progrès, car la présence de Luke nous obligeait à censurer 90 % de nos échanges au billard.

Je le regardai en lui tendant son vin.

— OK, OK, les flics de Boston ne sont pas tous d'une honnêteté irréprochable. (Il versa du vin dans son gobelet, excité par une idée nouvelle.) La fille. La maigrichonne. (Il claqua des doigts.) Kelly ! C'est quoi, sa place, dans ta théorie de la pute en cavale ? C'est une collègue à elle ?

Bien vu. Elle ne s'intégrait pas dans ma théorie. On connaissait tous les deux des filles qui étaient dans ce milieu-là. Kelly n'était pas... Pas du tout.

— D'accord, tout ce que je dis, c'est qu'avant de restituer la gamine à quiconque, on doit savoir à qui.

Junior but une gorgée de vin et fit claquer ses lèvres.

— Alors j'ai une devinette pour toi, Batman. Il doit y avoir dans les deux cents détectives privés à Boston. Pourquoi nous ? Toute leur histoire de petite fille perdue dans la grande ville, j'ai vu ça dans au moins une douzaine de livres que j'ai lus.

— Et tu n'en as lu que dix-sept.

— Ouais, mais trois sans images. Et deux où y avait même pas de photos de nichons.

— Où tu veux en venir ?

Junior resta coi.

— J'ai oublié. Je me suis mis à penser nichons. Ah, si ! Les détectives privés. C'est exactement leur fonds de commerce, si les livres m'ont appris quelque chose.

— Ils ne t'ont rien appris.

Junior me fit une révérence.

— Trop aimable.

— La plupart de ces types sont des flics à la retraite. On sait déjà qu'ils ne veulent pas mêler la police à cette affaire.

— Mais pourquoi nous ?

— Pour une approche différente ?

Junior renifla.

— Putain, ça c'est sûr. Non, mais sérieusement, pourquoi nous ?

— Parce qu'on est beaux ?

— Moi, oui, mais, toi, tu foudrais la pétoche aux mouches sur un tas de merde. (Junior tressaillit en songeant aux gros mots qu'il venait de prononcer, espérant que Luke n'avait rien entendu.) Peut-être parce qu'on est des génies sous-estimés ?

Je me préparai à tirer.

— Moi, oui, mais toi, t'es tellement débile que tu ne sais pas écrire PJ.

— Non, mais je pourrais l'épeler à haute voix.

Junior avait raison sur beaucoup de points. Tous importants. Pourquoi nous ?

Putain, pourquoi nous ?

Je frôlai la huit.

Chapitre 4

CHACQUE fois qu'on me pose la question, je réponds que ça fait bien longtemps qu'on se connaît, Junior et moi. Si quelqu'un me demande combien de temps, je lui réponds que ça n'est pas ses oignons. Personne n'a jamais insisté.

La vérité, c'est que ça remonte au Foyer. Un nom complètement ironique.

C'était toujours le Foyer.

Jamais notre foyer.

Le nom complet était le Foyer de garçons Saint-Gabriel. Ou Saint-Gab. Ou le Foyer Saint-Gab. En tout cas, ce n'était pas notre foyer. C'était à moitié un établissement de détention pour mineurs, à moitié un centre de réinsertion.

La plupart des gamins étaient orphelins de naissance. Junior et moi, on appartenait à la minorité. On avait eu une famille, à une époque. J'étais arrivé à huit ans, l'âge où j'avais tout perdu.

Imaginez ça. Essayez de vous rappeler vos huit ans. Essayez de vous rappeler tout ce qui comptait pour vous en ce temps-là. Et maintenant, imaginez que vous perdez tout.

Votre maison ?

Pouf.

Votre famille ?

Disparue.

Tous ceux qui vous aiment ?

Au revoir.

Même les gamins dont le corps était criblé de petites brûlures rondes de la taille d'une cigarette. Même ceux dont le dos et les jambes étaient quadrillés de cicatrices laissées par les coups de ceinturon. Plus que ceux dont les blessures étaient plus profondes que si elles s'étaient situées sur leur corps, nous étions tous unis par ce petit morceau que nous avions perdu.

Le sang de notre sang.

Malgré nos vies merdiques, nous avions au moins eu quelque chose. À cet âge-là, il vaut mieux n'importe quoi plutôt que rien.

Plus que ceux qui n'avaient jamais eu de parents, nous formions naturellement des groupes. Les néo-progressistes qui géraient

l'institution nous qualifiaient de familles de substitution. Les assistants qui avaient gardé le contact avec la réalité nous traitaient de gangs. Tout pour sauver notre peau et protéger nos arrières.

En fait, vous étiez une victime potentielle, jusqu'au moment où vous ou votre gang pouviez infliger assez de dommages physiques à un agresseur. Il ne fallait surtout pas être attaqué seul. Jamais.

Junior et moi, on avait notre propre gang, les Avengers, comme la bande dessinée. Comme il n'existait pas de BD intitulée *La Ligue de Ceux qui veulent être sûrs de ne pas se faire enculer*, nous avons adopté ce qui était disponible comme nom. On aurait voulu être les X-Men, mais des plus grands avaient déjà choisi cette appellation. Des plus grands, qui défendaient leur petite partie du monde – quelque chose d'aussi simple qu'un nom d'adoption – avec une violence que la société civilisée aurait jugée choquante.

Donc nous étions les Avengers. Ce n'était qu'une première version de 4PC. Protection et services. Au moins, à présent, ça nous permet de gagner un peu d'argent, au lieu de quelques parts de gâteau au chocolat en plus et un rectum vierge.

On avait tous les deux eu dix-huit ans à peu près en même temps et on avait foutu le camp de Saint-Gab. On avait exercé les petits boulots qu'on confie à des gars de dix-huit ans. Jamais très longtemps.

On était en train d'oublier nos chagrins dans l'alcool au Cellar quand la chance nous avait souri. À l'époque, le personnel d'accueil était trop occupé à acheter, à vendre ou à sniffer de la drogue pour vérifier l'identité des clients. Un soir, le videur s'était fait déroutier par deux bikers qu'il avait roulés sur une vente de coke. Junior et moi, on s'était mêlés à la bagarre et on les avait tous jetés sur le Square, videur inclus.

4PC était né.

QUAND on quitta le bar, les rues étaient désertes et silencieuses, à part les bruits de la circulation venant de Storow Drive d'un côté et du Mass Pike de l'autre. Junior sauta sur un vieux vélo dix vitesses et fila. Je comparai mentalement les subtilités de Junior à celles d'un ours sur un monocycle. En temps normal, Junior me reconduisait chez moi, mais sa voiture était une fois de plus chez le garagiste. En attendant un taxi, je m'adossai à la façade du bar et regardai la photo de Cassandra.

La photo avait été prise dans une galerie marchande, quelque part en banlieue. Je distinguais à l'arrière un magasin de lunettes de soleil et une boutique de cadeaux. La gamine était jolie, avec un sourire charmant, un sourire d'enfant, plein de ce naturel que l'on perd à l'âge adulte. Elle avait les cheveux un peu plus courts, donc la photo ne devait pas avoir plus de quelques mois. Il manquait cette maturité

inhabituelle que j'avais remarquée dans ses yeux en début de journée.

La cause de cette maturité était un événement récent.

JE remis dix dollars au chauffeur de taxi après le court trajet de Kenmore Square jusqu'à mon appartement dans Allston. Mon voisin du dessus, un jeune néo-hippie, n'était pas à son poste d'observation sur le perron. L'été, il y est en général perché à des heures imprévisibles, selon un agenda qui ne saurait coïncider avec un emploi rémunéré. Il est peut-être étudiant. Ça ne m'a jamais intéressé au point de lui poser la question.

J'occupe tout le rez-de-chaussée d'une maison familiale dans Gordon Street. Il y a trois grandes pièces, c'est plus d'espace qu'il ne m'en faut, mais le loyer est correct. Le propriétaire m'a fait un prix quand 4PC a chassé des drogués qui squattaient un autre de ses immeubles. J'ai transformé la pièce de devant en salle de gym, et j'utilise la deuxième comme salon. La plus petite, à peine plus grande qu'un placard, est ma chambre. Avec l'enfance que j'ai eue, j'ai tendance à me sentir bien dans les petits espaces. Il y a moins à défendre.

Le chiffre 3 clignotait sur le voyant rouge de mon répondeur. J'appuyai sur PLAY et je partis dans la cuisine m'ouvrir un dîner en conserves. Je vidai les pâtes en boîte dans mon assiette porte-bonheur et les mis au micro-ondes. C'est mon assiette porte-bonheur parce que c'est la seule. J'ai aussi un bol porte-bonheur et un verre porte-bonheur. Dessus, il y a écrit CONFITURE DE RAISIN WELCH, avec Tom et Jerry en dessous.

Le premier message avait été laissé par Curtis, le gérant du Drop Bar, à Cambridge. Il avait besoin d'agents de sécurité supplémentaires le week-end. Il disait que son bar attirait des clients plus turbulents depuis un mois et qu'il y avait de plus en plus de bagarres.

Le répondeur émit un bip. Deuxième message. Une femme était extrêmement préoccupée par mon forfait de télévision par câble. Elle laissait un numéro au cas où j'aurais été aussi enthousiasmé qu'elle par le forfait spécial cinéphiles.

Encore un bip. "Monsieur Malone ? C'est Kelly Reese. Mon employeur est d'accord pour vous rencontrer. Une voiture viendra vous chercher au Cellar demain soir à 10 heures. Au revoir." Elle ne m'indiquait aucun numéro de téléphone qui m'aurait permis d'accepter ou de décliner l'invitation. Malgré tout, je tentai de savoir quel était le dernier numéro à m'avoir appelé.

Non répertorié.

Moi non plus je ne figure pas dans l'annuaire. Comment avaient-ils eu mon numéro ? Encore une question qui venait grossir la pile.

Le lendemain, je me réveillai vers midi, c'est-à-dire tôt pour un oiseau

de nuit. Pour mon petit déjeuner, j'ouvris une autre boîte et j'allumai la télé afin de connaître les dernières nouvelles.

Une vieille dame avait été tuée lors d'un cambriolage qui avait mal tourné. Aucun suspect arrêté.

Le procès intenté à la ville par un étudiant de Harvard venait de démarrer la veille. Il était tombé sur les rails du chemin de fer et y avait laissé les deux jambes.

Le maire critiquait les positions de son adversaire en matière de "problèmes de nos concitoyens". Apparemment, le titulaire n'avait pas encore pu dénicher de scandale à faire éclater. Hélas pour lui, son concurrent, procureur de longue date, avait tout un dossier à son sujet. Ah, la politique...

J'éteignis le poste avant que le présentateur en arrive au reportage dont dépendait peut-être la vie de mes enfants.

Je fis quelques exercices rapides, me battant avec un gros punching-ball jusqu'à être en sueur. J'aurais voulu continuer, car cela mettait toujours de l'ordre dans mes idées, mais mon épaule était encore endolorie d'avoir joué à Vil Coyote dans la porte arrière du Cellar.

Il me restait pas mal de temps à tuer avant le soir, donc je décidai d'élucider quelques points. Je pouvais au moins tenter de remplir certains blancs afin de ne pas arriver au rendez-vous les mains dans les poches.

Mon voisin du dessus avait repris son poste sur le perron, s'imbibant de soleil comme une loutre sur un rocher. Il émanait de lui un fort mélange de patchouli et de cannabis. Il avait même un vieux minibus Volkswagen garé dans la courte allée bordant la maison. Je n'avais jamais vu personne le conduire depuis le jour où il avait emménagé. À un moment de son existence, quelqu'un avait décidé de peindre à l'avant une fresque composée de symboles de paix, d'arcs-en-ciel et de fleurs, mais avait capitulé avant d'arriver sur les côtés.

Il habitait au-dessus de moi depuis trois ans et je ne savais toujours pas son nom. Il y a quelques années, je l'avais chassé du Cellar après l'avoir surpris en train d'allumer une pipe à hachisch. Je pense que, depuis, il me considérait comme un outil de l'oppression de l'homme par l'homme.

Il m'adressa un bref salut quand je passai devant lui sur le perron. Je lui rendis son salut et m'arrêtai. Je sortis la photo de ma poche arrière et la brandis devant lui.

— Vous ne connaissiez pas cette fille, par hasard ?

Il baissa ses lunettes de soleil et regarda la photo sans trahir la moindre émotion. Il releva la tête et plissa les yeux.

— Non.

Super. Maintenant, il pense que je suis pédophile en plus d'être un facho.

Je pris le train pour regagner Kenmore. Le Cellar n'ouvrait pas avant 3 heures de l'après-midi, mais le temps d'y arriver, le bar serait prêt à servir des verres. Je savais qu'Underdog y serait dès que les portes s'ouvriraient.

Il y a quelques années, Underdog n'était qu'un client du bar parmi d'autres. Il était généralement le premier à se pointer et parfois le dernier à partir, au bout de la nuit. Mince comme un cure-pipe, il s'isolait dans la partie du bar la moins éclairée, et il descendait l'une après l'autre les pintes de Busch. Au bout de quelques semaines, il faisait partie des meubles et le personnel commença à avoir pitié de lui. Les filles qui travaillent au bar ont un faible pour les types comme Underdog, et le Cellar était le genre d'établissement qui attire les brebis égarées dans son genre.

L'an dernier, j'avais fait une de mes rares apparitions en plein jour au bar. Alors que je me dirigeais vers l'escalier menant au bureau, j'avais entendu un bruit sous les marches. J'étais allé voir ce qui se passait, puisque cet espace n'était pas censé être accessible au public.

En me baissant, j'avais pu contempler le postérieur d'Underdog.

Et les longues traces d'aiguille sur la chair blafarde du creux de sa cuisse. Le bruit qui m'avait alerté était celui d'une seringue tombant à terre.

Je m'étais senti berné, personnellement trahi par un homme que nous avions accepté dans notre famille.

Une brume sanglante s'était abattue sur mes yeux comme une ampoule mille watts teinte en rouge.

— Boo, je...

C'est tout ce qu'Underdog réussit à articuler avant que ma main droite ne lui saisisse la gorge et n'étouffe ses protestations. Il ne put émettre que de faibles couinements apeurés.

J'écrabouillai la seringue dans ma main gauche, les éclats de verre pénétrant dans ma paume.

Je jetai les débris à terre. De ma main sanglante, je le fouillai tout en continuant à l'étrangler de l'autre. De la poche de sa chemise, je tirai un petit sachet d'héroïne. Je vidai la poudre beige sur le sol, retournant le sachet sous ses yeux. La bouche d'Underdog se mit à écumer aux commissures, son cerveau privé d'oxygène ordonnait à ses jambes maigres de me donner des coups de pied. Hélas pour lui, ses cinquante kilos paniqués ne représentent rien quand un truc m'énerve.

Et là, j'étais énervé.

Très.

Ses paupières se fermèrent à moitié, peu lui importait désormais ce qui pouvait lui arriver.

Je palpai les poches de son jean. Quelques billets. Des clés. Un

chewing-gum. Un bout de ficelle.

Dans la poche arrière, je trouvai son badge.

Ma main relâcha la gorge d'Underdog et il s'écroula à terre, à deux doigts de perdre connaissance.

— T'es un flic, m'exclamai-je, abasourdi.

Underdog gisait à mes pieds, se tenant le cou, poussant des sifflements asthmatiques. Il se glissa sous l'escalier comme un animal blessé.

— T'es un flic, répétais-je.

La réponse – l'écusson d'or dans un étui en cuir – était déjà dans ma main. J'essayais juste de faire entrer l'information dans mon cerveau. Elle ne voulait pas y pénétrer.

— Brigade des mœurs, couina-t-il dans son coin, d'une voix presque imperceptible.

Puis il fondit en sanglots sonores et violents, comme un enfant.

— Brigade des mœurs, répétais-je.

Hébété, j'admirais la carte professionnelle glissée dans son portefeuille. Incontestablement, on y lisait : Brendan Miller, Police de Boston, inspecteur – Brigade des mœurs – Stupéfiants. Puis je fixai longuement la photo. N'importe quel videur vous le dira, pour repérer une fausse photo d'identité, il faut examiner deux choses qui ne changent pas : la distance entre les yeux et, sauf accident ou chirurgie esthétique, le nez.

Brendan Miller avait la coupe militaire.

Underdog avait une tignasse emmêlée lui tombant sur les épaules.

Brendan Miller était glabre, la peau luisante.

Je n'avais jamais vu Underdog rasé correctement.

Brendan Miller était un jeune homme qui respirait la santé.

Underdog était... tout le contraire.

La photo de sa carte montrait incontestablement le même individu qui était vautré devant moi sur le sol crasseux. Mais ce n'était plus du tout le même homme.

— Je n'ai pas voulu devenir comme ça, gémit-il doucement.

Je le hissai par son col de chemise dans l'escalier avant que quelqu'un ne vienne voir ce qui se passait. Je le déposai dans le bureau et me nettoyai la main incrustée de fragments de verre dans les toilettes de l'étage. Quand je revins, il était encore avachi dans le fauteuil jaune vif, à côté du bureau, mais ses sanglots diminuaient. Sa chemise était maculée de mon sang et, lorsqu'il toussa, il en cracha un peu du sien.

Je le foudroyai du regard, puis examinai les blessures de ma paume.

— Tu pourrais m'avoir refilé un truc ? T'as une hépatite ?

— Non, murmura-t-il.

— Le sida ?

Il secoua la tête.

— Je fais des tests. Je suis un crétin. Je suis un trou du cul. Je suis un putain de junkie. Mais je ne suis pas suicidaire.

Je lui donnai des serviettes en papier.

— Tiens. Pour te nettoyer.

Je m'assis devant le bureau et le regardai étaler le sang un peu plus largement sur sa chemise. Il se remit à sangloter.

— J'ai pas envie de mourir, Boo. Vraiment, vraiment, j'ai pas envie.

— Alors qu'est-ce qui t'arrive ?

J'étais incapable de le regarder dans les yeux. Au cours de ma vie, j'ai vu mon quota de junkies sans jamais ressentir la moindre pitié pour eux.

Mais là, c'était Underdog.

D'une voix monocorde, il me raconta son histoire.

Il travaillait dans la brigade des mœurs depuis six ans, sous couverture profonde depuis trois. Trop profonde et pas assez couverte, apparemment. Pour leur prouver sa bonne foi, il s'était shooté deux ou trois fois avec les individus qu'il était censé avoir à l'œil. Les gens qui se shootent ne croient jamais qu'ils deviendront accros. Brendan Miller ne faisait pas exception à la règle.

Il se trompait. Au bout de quelques mois de consommation régulière, il était devenu cet Underdog qui chouinait entre deux sanglots, les bras serrés autour de la poitrine.

Ses vrais ennuis avaient démarré un an auparavant, quand, en pleine hébétude, il avait avoué qu'il était flic à un dealer qui le roulait. L'information s'était vite répandue auprès de tout le réseau. Ils avaient conclu un accord avec lui : tu trafiques tes rapports et tu auras ta came gratuite. Brendan Miller était déjà trop accro pour refuser. Les dealers étaient aux anges. Ils avaient un flic à leur disposition. Un inspecteur des Stup, en plus.

Pendant toute la durée de son récit, Underdog avait conservé les yeux rivés au sol. Je n'étais pas encore prêt à le regarder en face, donc cela me convenait. Ses pieds raclaient le carrelage et il se tordait les mains dans un geste compulsif.

Lorsqu'il eut terminé, il releva la tête et porta sur moi ses yeux désespérés, injectés de sang.

— Boo ?

— Quoi ? dis-je, d'une voix aussi monocorde que la sienne.

— S'il te plaît, me fous pas dehors. S'il te plaît.

Il me suppliait. Sa voix se déroba à la fin, comme s'il allait à nouveau fondre en larmes.

C'était là ce qu'il craignait. Il avait vu ce que j'avais fait à d'autres, surpris en possession de substances bien plus innocentes que de l'héroïne.

— Tabasse-moi si tu veux. Je l'ai bien mérité. Ça me ferait peut-être même du bien, mais s'il te plaît, ne...

Je compris que les gens du Cellar étaient probablement les seuls à avoir fait preuve de gentillesse envers lui depuis très longtemps. Ils s'intéressaient à lui, ils aimaient le voir entrer. Il était terrorisé à l'idée de perdre ça.

Je n'allais pas le tabasser. La vie s'en était déjà chargée. Je pris la bouteille de Jim Beam que j'avais en réserve dans mon tiroir et je lui en versai une bonne dose dans un verre rempli de glaçons, non sans en boire une rasade au goulot.

— Je ne vais pas t'interdire de fréquenter le bar.

Son visage osseux s'illumina d'espoir, mais ses mains tremblaient encore assez pour faire danser le bourbon dans son verre.

— Boo, je...

— Mais si jamais, même une seule fois, tu achètes, tu vends ou tu consommes encore de cette merde ici... Si je te surprends...

Inutile de finir ma menace. Il me remerciait encore quand je lui dis de me débarrasser le plancher.

Underdog s'était fait discret ces derniers mois. Je pense qu'il m'évitait. J'avais entendu dire qu'il était revenu au bar, mais il disparaissait toujours avant que je ne commence mon service.

Il ne s'était plus fait prendre.

Ça ne signifiait pas qu'il ne consommait plus.

Simplement qu'il ne s'était pas fait prendre.

IGGY and The Stooges braillaient par la porte ouverte du Cellar : ça voulait forcément dire qu'Audrey était à son poste. Elle travaillait au bar depuis presque aussi longtemps que Luke le nettoyait. Grande, forte en gueule, avec un culot à toute épreuve, Audrey était une sorte de légende locale. Légendaire pour sa générosité lorsqu'elle servait le Jack Daniel's aux clients, et à elle-même. Légendaire pour envoyer balader lesdits clients qui osaient l'emmerder. J'aurais parié qu'elle avait les poings plus musclés que moi. Après avoir été barmaid aussi longtemps au Cellar, elle avait un fameux entraînement.

Il était encore assez tôt pour que le parfum du désinfectant au pin utilisé par Luke l'emporte sur la puanteur qui allait bientôt remplir l'air. Le large arrière-train d'Audrey s'agita pour me saluer quand je fis mon entrée. Elle était penchée au-dessus du bar, étouffant quelqu'un sous sa sollicitude maternelle. Ses deux filles étaient grandes, mais son nid n'était jamais vide. Elle nous y accueillait tous, qu'on le veuille ou non.

— Eh, ma poule, je peux avoir des frites avec mon milk-shake ?

Elle pivota sur les talons, un immense sourire barrant son visage poupin.

— Willie ! cria-t-elle de sa voix de toile émeri, trente années de Winston et de whisky pesant sur son larynx.

Audrey était la seule à pouvoir m'appeler Willie sans que je me hérisses. Contournant le bar, elle vint me serrer dans ses gros bras. Mes côtes se déplacèrent sous la force de son étreinte.

— Regarde, Brendan ! Willie est venu jouer.

— Underdog, dis-je pour le saluer.

— Boo.

Il agita nerveusement le menton en réponse à mon salut.

Audrey sourit comme si elle assistait aux retrouvailles de deux vieux copains de maternelle.

— Brendan et moi, on allait se faire un rami. Tu joues avec nous, Willie ?

— Peut-être tout à l'heure, Audrey. Il faut d'abord que je cause avec Underdog.

Il redressa la tête, et je l'invitai à venir s'asseoir à une table au fond de la salle. Il prit sa pinte et s'approcha d'un pas incertain. Il paraissait encore plus squelettique que lors de notre dernière rencontre. Ses vêtements pendaient sur lui comme des chaussettes sur un poulet.

Audrey se resservit un Jack Daniel's. Elle en descendait au moins une douzaine de verres chaque soir sans s'en porter plus mal. Il y a trente ans, elle aurait été la fille de mes rêves.

— Je viens de me rappeler pourquoi je bois, nous lança Audrey.

C'était sa façon à elle de trinquer, qui n'appelait qu'une réponse possible.

— Alors, Audrey, pourquoi ?

Elle avala la moitié de son verre.

— Parce que j'aime ça, putain.

Avant que j'aie pu lui dire un mot, Underdog paniquait déjà.

— J'ai rien fait, Boo. Je te jure.

Il parlait tout bas, pour qu'Audrey n'entende rien. Un déclic bruyant retentit dans les haut-parleurs lorsqu'elle changea de cassette. Jimmy, le rapiat légendaire à qui appartenait la boîte, n'avait pas les moyens de dépenser les trente dollars qu'aurait coûté un lecteur de CD, sans parler d'un iPod. Les Muffs se mirent à hurler *Lucky Guy*, et Audrey agita vigoureusement la tête en rythme, indifférente à notre conversation.

Underdog me dévisagea avec un sérieux assez intense pour faire éclater sur son front des perles de sueur grasse.

— Tu dois me croire. Je vais pas te mentir. Je vais pas dire que je suis clean, mais je te jure, je fais jamais rien ici. Plus jamais.

— Underdog...

— Boo, je jure...

Il leva une paume moite pour attester sa bonne foi.

- Underdog...
- Devant Dieu !
- Ta gueule, bordel !
- Hein ?
- Ta gueule. J'ai juste des questions à te poser sur des gens.

Underdog possédait encore assez de cellules cérébrales intactes pour dissimuler son addiction et conserver son emploi. Il n'était pas près de rejoindre le club des plus hauts QI de la planète, mais s'il avait été débile, il serait déjà mort ou derrière les barreaux.

Le soulagement éclaboussa son visage comme un seau d'eau glacée.

— Ah. Ah, OK. Vas-y.

Je lui tendis la photo de Cassandra.

— T'as déjà vu cette fille ici ?

Il contempla le portrait.

— C'est quoi, comme centre commercial ?

Pendant une seconde, je crus entendre Brendan Miller et non la voix d'Underdog.

— Aucune idée, pourquoi ?

— J'ai besoin de me racheter des lunettes de soleil, les miennes sont cassées.

Je lui arrachai la photo des mains.

— Bon sang, Underdog, tu connais cette fille ou non ?

— Non. Pourquoi ?

Première manche.

— Elle a disparu, et on veut que je la retrouve.

— Eh, Boo, je peux t'aider pour ça !

Il était tout ragaillardisé à l'idée de se rendre utile.

— Super. (Je tentai d'éviter de paraître sarcastique, mais je ne pus totalement m'en empêcher.) Le nom de Kelly Reese te rappelle quelque chose ?

Il roula les yeux au ciel pour mieux réfléchir.

— Kelly Reese. Kelly Reese... (Il contempla le plafond d'un air concentré.) Kelly Reese, Kelly Reese...

Il semblait l'avoir sur le bout de la langue.

— Kelly Reese, répéta-t-il. Kelly, Kelly... Attends une seconde !

Le batteur s'apprête à frapper la balle.

— Quoi ?

— Kelly Reese. Un Irlandais, très grand. Il est barman au Dublin Pearl. Réfugié de l'IRA, c'est bien ça ?

Manqué.

— Ça, c'est Kelly Reed. Et il n'est pas de l'IRA, c'est un bouffon. Il raconte ces conneries aux filles de l'université pour se donner des airs de dur. Il a grandi à Quincy. Il est à peu près autant de l'IRA que Jackie Chan. Kelly Reese, c'est une fille.

— Quoi ? Non. Attends. Ouais. T'as raison, Reed. Non, Kelly Reese, connais pas.

Je soupirai. La douleur revint rendre visite à l'arête de mon nez.

— Et Danny Barnes ?

Je me rappelai la façon dont le flic s'était présenté. Comme si son nom devait m'être familier. Il le serait peut-être pour Underdog.

Il blêmit aussitôt.

— Ah non.

— Ah non, quoi ?

— Pas Danny the Bull.

— C'est un flic, Danny the Bull ? Peut-être un ex-flic ?

— Oui, sauf si tu en connais un autre. Et j'espère bien qu'il n'en existe pas deux comme lui.

— Il fait quoi, dans la vie ?

— Mauvaise nouvelle, Boo. Tiens-toi à l'écart de ce salaud.

Underdog jeta un coup d'œil autour de lui comme s'il craignait de voir Barnes surgir de derrière une table. Le simple fait de prononcer le nom de Barnes le rendait nerveux. Ce qui me rendait également nerveux.

— Il fait quoi, dans la vie ?

— Il a dirigé la brigade criminelle pendant des années. Il a envoyé au trou un tas de types effrayants.

— Tu parles de lui au passé. Donc il n'est plus flic ?

— Non. Il a pris sa retraite il y a quelques années. Mais de temps en temps...

— Flic un jour, flic toujours, achevai-je.

— Exactement. Barnes a la réputation d'avoir le cul plus dur qu'un diamant. Il était connu.

— Connu pour quoi ?

— Pour être tout ce que peut être un flic. Il détient sans doute encore le record du plus grand nombre de plaintes pour brutalité déposées contre la brigade.

En repensant à la plupart des flics auxquels j'avais eu affaire, c'était un sacré titre à détenir.

— Et maintenant il fait quoi ?

— J'en sais rien. J'ai aucune envie de savoir.

Il frémit.

— Ce type te fait peur, Underdog ?

— Il m'a fait peur à une époque... Et il me ferait encore peur s'il débarquait ici.

— Eh bien, il a débarqué ici hier soir.

— Bon Dieu ! Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a à voir dans tout ça ?

— C'est ce que j'essaie de comprendre. Les gens qui veulent retrouver la fille ont embauché Barnes. Tu as déjà travaillé avec lui ?

Underdog secoua la tête. Des pellicules ou des grains de poussière se répandirent sur la table.

— On n'était pas dans le même service. Il était sur le crime organisé. Il dirigeait l'équipe qui a mis sous les verrous tous ceux qui avaient un lien avec le Mick. Je veux dire, il leur a tous passé les menottes. Depuis ses bras droits jusqu'aux collecteurs de paris sur les matchs de football le samedi après-midi.

— Mais pas le Mick.

— Personne n'a jamais réussi à remonter jusqu'au Mick. Pourtant, on ne peut pas dire que Barnes n'a pas essayé. Ou que le Mick n'a pas essayé de l'éliminer. C'est juste qu'aucun des deux n'a jamais réussi à mettre la main sur l'autre.

Quand on criait "Mick" dans un bar de Boston, 90 % des clients se retournaient. Et quand on criait assez longtemps, une vingtaine d'entre eux se levaient. Mais je savais parfaitement de qui Underdog voulait parler.

Francis Cade, dit "Frankie le Mick". L'équivalent bostonien de John Gotti, si John Gotti avait fait à plusieurs reprises l'objet d'une enquête fédérale pour avoir transmis des fonds à l'IRA. Les accusations avaient glissé sur lui comme sur les plumes d'un canard. Ce type était une vraie anguille.

Il y a quelques années, une rumeur avait prétendu qu'un des vieux potes de Frankie s'apprêtait à témoigner contre lui qu'il l'avait vu tuer un joueur à coups de pied, à l'époque où il était recouvreur de créances à la fin des années 1970. Protection policière maximale. Dix jours avant le procès, UPS avait livré chez ledit témoin le petit doigt d'une main droite. Le lendemain, un annulaire. Avec bague de Claddagh sur mesure. La même que ledit informateur avait offerte à sa nièce pour ses seize ans. Le type modifia radicalement sa version des faits avant le coucher du soleil.

Détail révélateur, Barnes avait affronté Cade, mais il ne mangeait pas encore les pissenlits par la racine.

— Je ne sais pas quel rapport il a avec toi, avec cette fille ou avec quoi que ce soit, Boo. Mais j'ai changé d'avis. Je crois que je n'ai plus envie de t'aider sur ce coup-là. (Underdog se leva, prit sa pinte entre deux mains qui tremblaient tellement que de la bière se répandit sur la table.) Je suis peut-être le dernier des connards, mais je suis encore assez malin pour ne pas mettre le doigt dans une affaire où Danny the Bull est impliqué. Je sais pas ce que c'est, Boo, mais ça peut pas être du bon. Barnes ne fait jamais rien de bien.

Le malaise s'installait peu à peu dans mon estomac.

— Au fond, tout ce que tu peux me dire, c'est de surveiller mon cul quand ce gars est dans les parages.

— Non, je te dis de te barrer. Si Barnes est sur le coup, ne te laisse

surtout pas entraîner dans cette affaire. À ta place, je garderais un œil sur Barnes, un œil sur toi, et je me ferais pousser un troisième œil derrière la tête pour être sûr de ne pas me ramasser une balle perdue.

Chapitre 5

POUR un lundi, on avait eu plus de clients que d'habitude. Un des bars concurrents, le Smash Up, était fermé pour désinsectisation. Tous leurs habitués avaient été obligés de venir passer la nuit chez nous. Ils savaient qu'on serait ouverts. Le Cellar ne fermait jamais pour élimination de bestioles nuisibles. Depuis douze ans que j'y travaillais, on n'y avait procédé à aucune fumigation, et je ne suis pas sûr qu'il y en ait jamais eu. On avait même donné un petit nom aux insectes les plus gros.

Junior était adossé au montant de la porte. À ses bras croisés et à sa gueule de bouledogue, je voyais qu'il était mécontent. Quand Junior a un souci en tête, il plisse le front. La peau cicatrisée se tasse en bourrelets entre ses sourcils, et sa bouche forme une arche sous son nez. Ça lui donne vraiment l'air d'un bouledogue.

— Ta bouche est drôlement sexy, dis-je.

— Je me demande bien ce que je fous ici, marmonna-t-il en lorgnant sur les voitures qui passaient.

— Il faut qu'un de nous deux monte la garde, Junior. Me casse pas les couilles avec ça.

— Alors pourquoi tu restes pas ici avec ton pouce dans le cul, pour me laisser aller rencontrer les autres débiles ?

— Parce que c'est moi qu'ils ont appelé et c'est moi qu'ils vont venir chercher. (J'insistai peut-être un peu trop sur les "moi" dans cette phrase.) Ce n'est pas la peine de le prendre comme ça.

Junior ne répliqua pas. Il savait que j'étais le cerveau de notre petite entreprise, mais il n'aimait pas se sentir laissé de côté.

Un jeune étudiant coiffé comme s'il appartenait à un boys band tituba en direction de la porte. Déjà assez ivre pour être considéré comme indésirable à plus de cent mètres, il fouilla dans son portefeuille et, d'une main vacillante, tendit sa carte d'identité à Junior.

— Dégage ! dit Junior avec un geste sans équivoque.

Pendant une seconde, le cerveau du gamin, embrumé par l'alcool, n'eut aucune réaction. Puis vint la surprise indignée.

— Je...

Junior tapa du pied et émit un véritable grognement. Le gamin

détala d'un pas hésitant mais rapide. Tout en filant, il regarda par-dessus son épaule pour s'assurer que Junior ne l'avait pas pris en chasse. Peut-être pour le mordre.

— T'as appelé un des gars pour nous remplacer ? demandai-je.

— Ouais. Y en avait pas un de libre.

— Même Twitch ?

Je plaisantais. Je savais qu'il n'avait pas appelé Twitch.

Junior laissa échapper un rire sonore à cette idée absurde.

— Merde, pour le laisser ici sans toi ni moi ?

— Si c'est la seule solution...

— Merde. (Junior cracha sur le trottoir.) Non, merci.

Twitch n'était pas un problème en soi, mais il attirait toujours les problèmes. Il y a des gens comme ça. Des gens avec qui il y aurait forcément quelqu'un pour chercher les emmerdes.

Et quand Twitch aurait réglé son compte à ce quelqu'un, le Cellar ne serait plus qu'un champ de débris fumants. J'aurais préféré confier le bar aux soins affectueux d'Oussama Ben Laden.

Twitch était un autre vétéran de Saint-Gab et, en tant que tel, il était ce que nous avions de plus proche d'une famille. Mais Twitch était moins une solution qu'un dernier recours.

Vers 10 h 20, une berline noire se gara devant le bar.

— En voiture, dis-je à Junior. Cendrillon s'en va au bal.

Junior mit la main dans sa poche arrière et en tira son poing américain, qu'il tint assez bas pour que le conducteur de la berline ne le voie pas.

— Tu veux mon casse-gueule ?

Je fus touché que Junior me propose une de ses armes. Si je la prenais, il risquait de ne lui en rester plus que trois.

— Non, dis-je en ouvrant les bras tout en reculant vers la voiture. J'ai affaire à des gens respectables.

— C'est bien pour ça que je m'inquiète pour toi. Au moins, les salopards comme nous, on les voit venir.

Bien vu.

Kelly Reese descendit du siège passager et m'ouvrit la portière arrière.

— Oh, traitement de faveur ? dis-je en souriant. (J'avais déployé mon charme au maximum, mais ce fut comme si je n'avais pas ouvert la bouche. Je me penchai par-dessus le haut de la portière.) Vous voyez, en temps normal, quand j'offre aux dames mon sourire à la Sean Connery, je suis étouffé par le flot de petites culottes qu'on me lance. Vous pourriez au moins me dire bonsoir.

— Bonsoir.

Elle était uniquement là pour affaires, plus froide que le cul d'un fossoyeur.

Ah, Boo, tu n'es qu'un homme à femmes.

Au diable. Un petit pas pour l'homme, un grand pas dans le gros tas de merde. Je montai dans la voiture. Kelly ferma la portière et se rassit à l'avant.

Les sièges étaient recouverts d'un cuir noir doux comme une peau de bébé. Et la voiture sentait bon, comme une veste neuve. Ce n'était pas une limousine, mais une paroi de plexiglas fumé séparait l'avant de l'arrière, comme dans un faux taxi, sans fente où glisser l'argent. S'ils bavardaient à l'avant, je ne pouvais pas l'entendre. Je tambourinai "Tagada Tsoin Tsoin". La paroi se baissa de quelques centimètres. Je ne voyais que le haut du crâne de Kelly et de Barnes.

— Quoi ? grommela Barnes.

J'étais content d'apprendre qu'on était copains.

— Vous travaillez aussi sur cette affaire, dis-je dans l'interstice. Je me trompe ?

— Quoi ?

— Vous essayez de la retrouver vous-même.

Silence.

— Mademoiselle Reese m'a dit que la gamine a disparu depuis une semaine. J'imagine que sa famille n'a pas attendu six jours pour s'en rendre compte.

— Vous êtes un vrai génie.

— Donc j'ai aussi raison de supposer que vous êtes tombé sur un os ?

Il remonta le plexiglas. Je regardai par la fenêtre. La voiture quittait Commonwealth et tournait dans Storrow Drive, vers l'est. Au bout de quelques kilomètres, Barnes prit la direction de South Boston, roulant vers le port.

Je ne détaillerai pas le reste du trajet, mais, au cas où vous ne seriez pas au courant, les rues de Boston sont comme un rêve érotique pour les automobilistes. Contrairement aux villes planifiées, à Boston on s'est contenté de paver les vieilles routes à chevaux. Il n'y a jamais un itinéraire direct d'un point A à un point B. Pour arriver à B, il faut d'abord prendre la direction du point N, tourner à gauche, continuer au nord jusqu'au point racine carrée de 173, revenir à N, puis demander son chemin.

La voiture finit par s'arrêter pour de bon dans Atlantic Avenue. Des rangées d'entrepôts industriels reconvertis faisaient face aux gratte-ciel du port. La rue était vide, la plupart des bureaux étaient fermés, toutes lumières éteintes pour la nuit.

Nous restâmes sans bouger pendant quelques minutes. Barnes n'avait pas coupé le moteur. Je frappai à nouveau sur le plexiglas. Cette fois, il se baissa un peu moins. Et il n'y eut pas de "Quoi ?" amical.

— Vous devez vous sentir con de l'avoir ratée d'aussi peu. Je veux dire, le fait qu'elle était au Cellar. Littéralement quelques minutes avant...

Juste avant que la paroi ne remonte à nouveau, j'aurais juré avoir vu les veines se gonfler dans les oreilles de Barnes. J'étais en train de le rendre dingue, mais il ne voulait toujours rien céder.

Barnes coupa le contact et déverrouilla les portes. Jusque-là, je n'avais pas remarqué que j'étais prisonnier. Les tirettes disparaissaient entièrement dans leurs trous quand les verrous étaient mis. Ce détail m'agaçait. Je n'aime pas savoir que je n'ai pas la possibilité de fuir, même quand je l'apprends après coup.

Putain, qu'est-ce que j'essaie de faire croire ? Je ne serais pas foutu de fuir même s'il me poussait des ailes dans le dos.

J'ouvris la portière et sortis. Une autre berline noire attendait devant nous.

Lever de rideau.

Barnes ouvrit la porte de l'un des entrepôts transformés en immeubles de logements. Kelly le suivait de près. Je traînais un peu à l'arrière. J'avais beau faire, je ne pouvais pas déterminer ce qui les réunissait tous les deux, et encore moins ce qui les reliait à la fille.

Je jetai un rapide coup d'œil aux noms indiqués sur l'interphone, au cas où cela se révélerait utile par la suite. Le loft n° 1 était inoccupé. Le n° 2 abritait Carbon Graphics. Le n° 3, David Pfeiffer Photographie. Les n° 4 à 6 hébergeaient Infonet Streaming. Aucun de ces noms ne signifiait quoi que ce soit pour moi. Barnes se dirigea vers la porte du n° 1.

Le loft sans nom.

Parfait.

Le loft était caverneux, obscur et très vide. Un peintre l'avait utilisé à une époque, mais ce n'était plus le cas depuis longtemps. De la peinture séchée, aux couleurs variées, maculait le sol. Des rouleaux de toile se dressaient près de la porte, et des bidons de peinture couverts d'une épaisse couche de poussière étaient posés au pied de l'inscription ANDREW LIPP – FRESQUES ET GALERIE D'ART. Cette enquête n'allait pas être trop difficile. Pas avec le piège à loup qu'était mon cerveau.

Kelly et Barnes s'approchèrent d'un homme dont la silhouette se découpait à contre-jour devant les grandes fenêtres éclairées par la lumière jaune des réverbères. Il portait un costume sombre qui semblait taillé sur mesure pour ses larges épaules. Je ne le reconnus pas à son costume, à ses cheveux poivre et sel coupés en brosse, ou à son cul, qui étaient tout ce que je distinguais. Puis il se retourna, et les pièces se mirent en place, même si le puzzle n'était pas encore achevé.

Je compris tout à coup la raison de tant de discrétion et de mystère.

Et c'était inimaginable.

— Monsieur Donnelly, dis-je en tendant une main devenue moite.

— Vous devez être William Malone, dit Donnelly d'une riche voix de basse en prenant ma main dans la sienne.

Sa poigne était forte et ferme. Je m'inquiétai tout à coup de la mollesse humide de la mienne. Jack Donnelly serre beaucoup de mains. Je suis plus du genre tape sur le bras et claque dans le dos.

— Vous savez qui je suis.

C'était une affirmation.

— Il m'arrive d'ouvrir les journaux de temps à autre.

Et quand je le faisais, Jack Donnelly y figurait inmanquablement, souvent à la une. Big Jack Donnelly, comme ils l'appelaient.

Le procureur Jack Donnelly.

Le candidat à la mairie, le procureur, Big Jack Donnelly.

— Alors vous comprenez que la... la situation de ma fille soit un problème sensible. Vous comprenez le pourquoi de toutes ces "conneries à la James Bond".

— Oui. Je comprends que les journaux s'en donneraient à cœur joie s'ils savaient que le candidat favori pour le siège du maire a égaré sa fille adolescente.

Il se mordit la joue, mais ne mordit pas à mon hameçon pourtant alléchant.

— Elle n'est pas rentrée à la maison après son stage de théâtre, il y a une semaine.

— Vous l'avez envoyée à un stage de théâtre ?

Donnelly hocha la tête d'un air perplexe.

— Oui, pourquoi ?

— Et vous vous demandez pourquoi elle s'est enfuie ?

Les yeux de Donnelly se rétrécirent au point de n'être plus que deux fentes dangereuses, mais il encaissa le choc.

— Puis-je continuer ?

— Je vous en prie.

— Je ne l'ai plus revue depuis, je n'ai eu aucune nouvelle. Monsieur Barnes et mademoiselle Reese m'ont indiqué que vous aviez vu ma fille hier après-midi.

— Elle était à la boîte de nuit où je travaille.

— Vous savez qu'elle est mineure.

— C'était un concert pour tous les âges. Sans alcool.

Putain ! En deux mots, il m'avait mis sur la défensive.

J'allumai une cigarette, pour tâcher de maîtriser la moutarde qui me montait au nez.

— Écoutez, je ne suis pas un crétin, monsieur Donnelly. Vous êtes procureur, vous avez autant d'influence que quiconque dans cette ville si vous voulez qu'on retrouve une personne disparue.

Il acquiesça.

— Vous êtes sans nouvelles de votre fille depuis une semaine. Ça signifie que je ne suis pas le candidat idéal pour prendre la direction des recherches. Je suis sûr que notre ami Barnes a épousseté son vieux badge de shérif et n'est arrivé à rien. Quelques-uns de vos potes dans la police ont peut-être tenté leur chance aussi. L'ennui, c'est qu'ils puent tous le flic à cent mètres. Il suffit qu'un flic entre dans un endroit où la police est mal vue – autrement dit, tous les endroits que fréquente votre fille – et plus personne n'a rien à dire. Apparemment, vous vous en êtes rendu compte, alors vous m'avez envoyé un joli petit con pour me parler en premier, avant Barnes. (J'agitai un doigt en direction de Kelly, sans quitter Donnelly des yeux.) Vous saviez qu'à lui je n'aurais rien raconté non plus.

Silence.

J'attendis, en me demandant si j'avais poussé le bouchon trop loin.

Donnelly inclina la tête d'un côté puis de l'autre pour étirer son cou, comme un lutteur de foire, comme si sa cravate l'étranglait soudain.

— J'aimerais parler un instant en tête à tête avec monsieur Malone.

— Jack...

Barnes était décidément en faveur du Plan B : larguer ma carcasse du haut du pont de Tobin.

— S'il te plaît, Danny.

C'était moins une requête qu'un ordre.

Barnes n'était pas ravi et Kelly était plus rouge que le cul d'un babouin, mais tous deux pivotèrent sur leurs talons et partirent. Barnes ouvrit la porte avec assez de force pour renverser un rouleau de toile et Kelly le suivit, ses talons martelant le sol de béton sur un rythme plein de rage.

— Que voulez-vous savoir, monsieur Malone ?

— Je sais pourquoi vous avez besoin de nous. Ce que je ne sais pas, c'est *pourquoi* vous avez besoin de nous.

— Je ne suis pas sûr de comprendre votre question.

— Si vous vouliez simplement un gros bras, vous n'aviez qu'à lancer un bâton dans Kenmore Square et il aurait rebondi sur une douzaine de cous épais. Pourquoi nous ?

Donnelly me toisa à nouveau avant de répondre.

— Certaines personnes dans mon entourage ont été impressionnées par le travail de votre entreprise. Elles ont toutes le sentiment que vous êtes un jeune homme capable, intelligent et sérieux.

Il tournait autour du pot. Jusqu'ici, je n'avais rien fait pour lui prouver que j'étais capable, intelligent ou sérieux.

— Pourquoi nous ?

— Parce qu'on me dit que vous savez faire preuve de discrétion.

— Autrement dit, je sais à qui je dois mettre mon pied dans le cul,

sans dévoiler pour le compte de qui je le fais.

Le coin de la bouche de Donnelly se retroussa et il passa la langue sur ses canines.

— Je peux avoir une de vos cigarettes, monsieur Malone ?

— Je ne savais pas que les gens comme vous fumaient autre chose que des cigares à cent dollars pièce.

— Et nous les allumons avec des chèques d'allocations volés aux mères célibataires. Vous m'en donnez une, ou je dois demander à Danny de vous tirer une balle dans la nuque ?

Ne sachant pas trop s'il plaisantait, je glissai la main dans ma poche et fis sortir une Parliament du paquet à l'aide de mon index.

Il prit la cigarette. Je l'allumai avec mon Zippo et il inhala profondément, les yeux fermés.

— Je n'ai plus fumé depuis la grossesse de ma femme. Félicitations. Vous m'avez fait replonger.

— Je pousse la plupart des gens à boire. C'est toujours bon de se diversifier.

Je le dis avec insouciance, mais je trouvai étrange que mon attitude ait plus d'effet sur lui que le stress lié à la disparition de sa fille.

— Arrêtons là ce petit jeu, vous voulez bien ? Ma fille est un peu gâtée et très ado. C'est une combinaison assez terrible dans toutes les circonstances, et la vie n'est pas facile pour elle. Ma femme, sa mère, est morte il y a trois ans, et cela nous a beaucoup affectés tous les deux. (Il s'interrompit et posa momentanément les yeux ailleurs, la perte de sa femme étant encore une blessure fraîche.) Je ne suis pas près de remporter le prix du meilleur père de l'année, mais j'adore ma fille. Vous avez dit tout à l'heure que j'avais "égaré" Cassandra. Je n'ai pas relevé. Je l'ai bel et bien perdue de vue, parmi mes priorités. Quand la mère de Cassandra est morte, je me suis enterré dans le travail, et ce faisant j'ai perdu ma fille. J'ai commis des erreurs avec elle, et j'en ai bien conscience. (Il toussa dans sa main.) Vous devez la retrouver.

— Oui, et avant que les journaux le sachent.

— Ce serait préférable.

Je secouai la tête, alors que j'essayais encore de saisir. Je suis parano de nature, mais quelque chose continuait à sentir mauvais dans toute cette histoire.

— J'ai horreur de retourner le couteau dans la plaie, mais je ne vois toujours pas pourquoi, ni pourquoi nous.

Donnelly fit sortir un peu de fumée par ses narines.

— Vous avez accès là où ni mes associés ni moi n'avons accès, vrai ?

— Vrai.

Nous avions déjà abordé ce point. J'eus la subite impression d'avoir avancé dans un truc plein d'épines, la tête la première.

— Et moi, j'ai accès là où vous n'avez pas accès.

— De quoi voulez-vous parler ?

Une sensation de nausée commençait à s'enrouler autour de mes entrailles. Tout à coup, je n'étais plus si fier des atouts que j'avais en main.

— Je suis peut-être incapable de retrouver ma propre fille, mais mon bureau a accès à des informations confidentielles. Des dossiers d'archives. Des documents qui pourraient vous sembler précieux.

La nausée se propageait.

— Expliquez-vous.

— C'est très clair. Je peux retrouver quelqu'un que vous ne pouvez pas retrouver.

Pan.

Ce fils de pute avait abattu un as.

Une émotion depuis longtemps oubliée fit douloureusement ricochet sur ma cage thoracique. Il me vit réagir, malgré tous mes efforts pour conserver un visage neutre. Non seulement je ne parvins pas à rester neutre, mais je faillis vomir sur ses chaussures qui semblaient avoir coûté très cher.

Ses yeux perçaient jusqu'au fond des miens. Il me tenait par les coucougnettes et il le savait parfaitement.

— Puis-je compter sur votre aide, monsieur Malone ?

— Bien sûr, marmonnai-je à travers mes lèvres engourdis.

— Excellent. Je veillerai à ce que mademoiselle Reese vous communique toutes les informations dont vous aurez besoin. (Il fit mine de s'en aller, puis s'arrêta, me tournant le dos.) Quand vous l'avez vue, comment était-elle ?

Je songai à cet éclat curieux qu'elle avait dans le regard.

— Elle avait l'air en pleine forme.

J'eus le sentiment d'avoir menti. Il hocha lentement la tête, puis sortit. Je pus à nouveau respirer quand des phares balayèrent les vitres, l'une des berlines ayant fait demi-tour avant de disparaître.

Mes genoux se dérochèrent sous moi et je m'affaissai jusqu'au sol contre un pilier en béton. Je fermai les yeux et me concentrai pour respirer doucement.

Inspirer par le nez.

Expirer par la bouche.

Je ne vomis pas, mais cette éventualité n'était pas exclue.

J'imagine que nous étions désormais sur l'affaire.

J'imagine que je n'avais pas trop le choix.

Si je retrouvais Cassandra, je retrouverais Emily.

Ce n'était pas une question d'argent. Ce n'était pas lié à mes méthodes musclées. C'était une question d'informations. Il savait qu'il pouvait utiliser ces informations pour m'obliger à mener cette

enquête.

Il savait qu'il pouvait m'utiliser.

Il pouvait retrouver Emily.

Cette possibilité me terrifiait.

Je lui en voulais d'avoir joué cette carte. Je m'en voulais de n'avoir pas été capable de lui dire de se la fourrer dans le cul. J'aurais dû. Pourquoi n'avais-je pas pu ?

Je me remis debout et sortis. Le moteur de la berline qui m'avait amené tournait encore. Kelly se tenait à côté de la portière ouverte. Elle fonça vers moi dès qu'elle m'aperçut, la rage brûlant encore dans ses yeux.

— Comment osez-vous ? hurla-t-elle.

— Lâchez-moi, croassai-je alors, tout mon sang-froid réduit à quelques gouttes.

Elle se planta juste devant moi.

— Je ne suis pas un... un... joli... petit... CON !

Elle était tellement furieuse que je ne sus pas trop si c'était le dernier mot de sa phrase ou si elle me traitait de con.

Les dernières gouttes s'asséchèrent.

— Putain, vous vous foutez de ma gueule ? lui hurlai-je au visage en retour. Il vous a manipulée, ma poule. Reconnaissez-le. Vous êtes un outil, exactement comme moi, que ces salauds exploitent comme bon leur semble.

— De quoi parlez-vous ?

— De tous les gens qui travaillent pour Donnelly, vous pensez qu'il vous a envoyée dans la tanière du lion à cause de vos compétences personnelles ?

— Non... Quoi ? Que voulez-vous dire, on va vous utiliser ?

Je pensai à la carotte que Donnelly avait agitée sous mon nez.

— Tant que votre patron n'aura pas décidé de vous en faire profiter, ma chérie, les infos sont à ranger dans le dossier "Pas vos putains d'oignons".

Elle recula d'un pas, stupéfaite devant tout le venin que je crachais.

— Quoi que vous pensiez de cette affaire... vous n'avez pas le droit de... Je dois...

— Non. La seule chose que vous *devez* faire, c'est rasseoir votre cul de petite péteuse dans la bagnole. Et moi, je vous appellerai quand je serai prêt. Compris ?

Elle pinça les lèvres et se remit en mode Reine des Glaces.

— Très bien.

Elle se retourna et regagna en hâte la voiture qui l'attendait. Le véhicule démarra, me laissant sans cible pour ma colère. Quand les feux arrière disparurent au coin de la rue, je lançai de grands coups de poing dans le vide. J'aurais voulu avoir quelque chose, quelqu'un à

frapper.

Puis je réalisai que je venais d'envoyer balader la voiture qui devait me ramener chez moi.

PAR chance, je pus prendre l'un des derniers trains en direction du centre-ville. Il était près de minuit quand j'arrivai au bar. Junior était à la porte, toujours fâché, toujours hargneux.

— Tout s'est bien passé ? demandai-je.

— Impec. Et toi ? (Il souleva le menton en direction de Commonwealth Avenue.) Je vois qu'on ne t'a pas raccompagné jusqu'ici.

— Comment tu le sais ?

— Il y a environ une demi-heure, Barnes s'est pointé et m'a donné une enveloppe. Il a dit : "Donnez ça à Malone quand il rentrera." (Junior avait pris une voix rocailleuse en se dandinant lourdement. L'imitation n'était pas mauvaise.) J'ai pas l'impression qu'il soit très sensible à tes charmes.

— Au début on ne m'aime pas, mais on y prend goût. T'as regardé dans l'enveloppe ?

Il fit signe que non.

— Pas encore. J'allais le faire, mais il y a eu une petite bagarre au bar et j'ai dû intervenir. (Junior lécha distraitemment les articulations éraflées de sa main droite.) Je l'ai laissée sur le bureau. (Il vérifia l'identité de deux filles et les laissa entrer.) Alors, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Je fouillai dans ma poche et y trouvai un chewing-gum et deux cigarettes. Je m'en allumai une, évidemment.

— Pour commencer, j'ai traité la petite Reese de joli petit con. Et ça ne lui a pas trop plu.

Junior ricana.

— La plupart des filles prendraient ça pour un compliment.

— La plupart de celles qu'on connaît, en tout cas.

— Bon, alors ? C'est qui le patron, dans ce merdier ?

Je voyais que Junior rongeait son frein, qu'il attendait que je lui apporte des réponses. Je tirai encore une longue bouffée de ma cigarette, m'amusant à jouer avec sa patience.

— Tu vas pas le croire.

— En bien ou en mal ?

— Les deux. Jack Donnelly.

Il attendit la suite.

— Eh bien ?

— C'est lui qui nous embauche.

Il me dévisagea d'un air hébété en attendant de voir si je me foutais de lui.

— Tu déconnes ? Big Jack Donnelly ?

— Chut ! (Je lui indiquai qu'il devait parler tout bas.) Sois discret, imbécile. Sois discret. S'il fait appel à nous, c'est uniquement parce qu'on sait tenir notre langue.

— C'est énorme, mec. C'est un type énorme.

— C'est bien pour ça qu'on ne l'appelle pas Little Jack Donnelly. Junior fronça les sourcils.

— Joue pas au con. Tu sais ce que je veux dire.

Si Junior avait été un personnage de dessin animé, de petits dollars auraient défilé derrière ses yeux.

— Cassandra, c'est sa fille qui a fugué. On va retrouver cette pauvre enfant perdue parmi la lie de notre société.

— J'adore quand tu parles comme les pédales de la télé publique. (Junior sourit et se mit à sautiller d'un pied sur l'autre comme un gosse le matin de Noël.) Combien ?

Je m'assis sur le trottoir, adossé au mur de brique. La nausée avait décuplé pendant le trajet en train, quand j'avais eu le temps de réfléchir à ce qu'on me proposait.

— Combien quoi ?

Junior m'examina d'un drôle d'air.

— Tu vas bien ?

Je tirai longuement sur ma cigarette et exhalai la fumée par le nez.

— Il a dit qu'il pouvait retrouver Emily.

— Il a dit ça ?

— Pas aussi clairement.

— Il a dit quoi, alors ?

— Que lui aussi il pouvait retrouver des gens. Qu'est-ce que ça aurait pu vouloir dire d'autre ?

— Mais il n'a pas précisé qu'il parlait d'Emily...

— Non, mais...

— Non mais mon cul. Avant que tu t'emballes, il parlait peut-être juste de la pute qui t'a filé la chtouille en 2006. Tu t'es toujours demandé qui c'était.

Je ne répondis rien, fixant la cigarette que j'avais à la main, mon esprit glissant vers le souvenir d'Emily.

— Tu veux la retrouver ? demanda Junior.

— Je ne sais pas, dis-je, autant pour moi que pour lui.

— Ça, c'est emmerdant.

— Ouais.

Junior me frappa le mollet avec la pointe de sa chaussure.

— Arrête tes conneries. Parlons de ce qui compte vraiment.

— C'est-à-dire ?

— De moi, trouduc. Du fric. De mon blé. On touche combien si on retrouve la gamine ?

- Merde.
- Quoi ?
- J'ai oublié de demander.

QUAND Junior eut piqué sa crise et m'eut affublé de quelques noms d'oiseaux, je montai voir l'enveloppe qu'il avait laissée là-haut. Papier kraft ordinaire, sans rien d'écrit dessus. J'en déchirai un bout et en vidai le contenu sur le bureau.

La carte de visite de Kelly Reese. On y lisait d'abord "Comité pour l'élection du candidat Donnelly à la mairie", et, sous son nom, le titre de présidente. Venaient ensuite le numéro de téléphone de son lieu de travail, un numéro de poste et son adresse électronique. Si j'avais eu un ordinateur, j'aurais pu lui écrire un message pour m'excuser. Une fois encore.

Trois photos de Cassandra. La première était une photo de classe : la totale, avec sourire forcé. Elle portait l'uniforme d'une école privée, avec un écusson sur le devant de la veste bleu marine. Bizarrement, ses cheveux avaient leur couleur châtain naturelle.

La deuxième ressemblait à une photo familiale agrandie, soigneusement retaillée pour qu'on ne voie personne d'autre. Sur la troisième, Cassandra était à la plage, souriante. Elle courait au-devant d'une vague, les bras serrés sur la poitrine pour se réchauffer. Chaque fois, elle était seule sur l'image. Je sortis la photo de ma poche arrière et y jetai à nouveau un coup d'œil. Puis la photo de plage. Et je pus constater les signes subtils mais indéniables du mal qui avait été fait. Mais qu'est-ce qui t'est arrivé, petite ?

Chapitre 6

DANS le rêve, je mangeais un énorme sandwich italien. Vraiment très gros. De la taille d'une table basse. Puis les poivrons rouges se sont mis à sonner et je me suis réveillé. Même mon inconscient me cassait les couilles.

Ha-ha-ha. J'avais les yeux plus gros que le ventre. Très subtil.

Putain de cerveau.

Je promenai la main sur ma table de chevet, à la recherche de mon beeper, grommelant des jurons à la cantonade. Je renversai un verre d'eau, un cendrier et un recueil de romans de Harry Crews avant que mes doigts rencontrent le beeper et l'éteignent. Je scrutai le numéro. Inconnu au bataillon. Je roulai vers mon téléphone et appelai.

On décrocha au bout d'une sonnerie.

— Rappelle plus tard, mon pote. J'attends un coup de fil.

C'était Paul.

— C'est moi, morveux. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je ruisselais déjà de sueur. Encore une journée de canicule.

— Ah. Salut, Boo. Je pensais pas que tu rappellerais aussi vite.

Je bâillai si fort que ma mâchoire craqua.

— Ouais, ben si, je te rappelle. Qu'est-ce que tu veux ?

— Je t'ai réveillé ?

— Paul...

— Mince, il est 11 heures. La moitié de la journée est déjà passée.

— Paul !

— OK, OK. Tu connais le Pour House ?

— Dans Boylston ?

Merde, où étaient mes cigarettes ?

— Ouais, j'y suis, là. J'ai des trucs à te raconter.

— Quoi ?

Je ramassai mon pantalon à terre et fouillai les poches. Victoire ! Briquet ?

— Je te dirai ça quand tu seras ici. Apporte du fric. Tu m'invites à déjeuner. Ha-ha !

Là-dessus, il me raccrocha au nez. Le petit con.

J'allumai ma cigarette et titubai jusqu'à la douche.

Et oui, je peux fumer sous la douche. J'ai une technique.

J'ARRIVAI au restaurant peu après midi. Quand j'entrai, les odeurs mélangées de la bière, de la sauce et des hamburgers en train de cuire arrachèrent à mon estomac des coassements de grenouille. Ce rêve idiot m'avait donné faim, donc ce rendez-vous au Pour House ne me gênait pas du tout. On y servait les meilleurs hamburgers de la ville. Et pas chers, Dieu merci. Lorsque je retrouvai Paul attablé au fond de la salle, il terminait une assiette d'ailes de poulet Buffalo et un panier de croquettes de mozzarella.

— Il était temps, mec. Mon hamburger est presque prêt.

Avant que j'aie pu dire un mot, la jeune serveuse vint prendre ma commande. Pour le petit déjeuner, je pris un double cheeseburger au bacon et une bière Sam Adams. Paul la regarda repartir vers les cuisines.

— Je pense que je lui plais. À ton avis ?

Il avait les lèvres rouges de sauce. Il engloutit une autre aile de poulet. Ce gosse mangeait comme s'il n'avait pas fait un repas depuis des jours et des jours. Après tout, c'était peut-être le cas. Je me rappelai ce genre de faim. Le fantôme en résonnait dans mon ventre tandis que je regardai Paul s'attaquer à sa nourriture comme s'il avait peur qu'on la lui vole.

J'étouffai un bâillement. J'aurais mieux fait de commander un café plutôt qu'une bière.

— Qu'est-ce que t'as à me dire ?

Il leva un doigt et retira de sa bouche un os dont il avait arraché toute la viande. Mon Dieu. Cassandra avait peut-être disparu parce que Paul l'avait mangée.

— Rien, dit-il à travers une bouchée de poulet à moitié mâché.

Je le dévisageai.

— Tu m'as beepé, tu m'as fait venir ici, pour me dire que tu n'avais rien trouvé ?

Il m'adressa un de ces regards blessés et indignés dont on devient incapable après l'âge de seize ans.

— Rien, c'est quelque chose.

Je continuai à le dévisager.

— Mais qu'est-ce que...

La serveuse apporta ma bière. Je m'obligeai à pratiquer la respiration zen. Lente et régulière. Ça ne marchait pas. Je tentai de me frotter les yeux pour en chasser les dernières miettes de sommeil.

— Paul, qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est bizarre. J'ai posé la question à tout le monde, l'air de rien, tu sais, juste "Salut, t'as pas vu Cassie ?" Eh bien, personne l'a vue.

— Ça fait juste deux jours que tu l'as vue au Cellar.

Il me regarda comme si je passais à côté de l'évidence.

— C'est l'été, mec. C'est les vacances. Dans deux ou trois semaines,

les cours reprennent. Quelqu'un aurait dû la voir quelque part. C'est pas comme si elle était une geek ou comme les dingues qui restent enfermés chez eux à lire *Twilight* et ces conneries-là. Normalement, c'est une fille qui sort. Elle passe du temps dehors, tu vois ce que je veux dire ?

— Je vois.

Ce qu'il disait commençait à avoir du sens.

— Parce que bon, elle est pas chez elle, d'accord ?

— Je ne peux pas te le garantir.

— Merde, je suis pas attardé mental, mec. Si elle était chez elle, personne la ferait rechercher, OK ?

Génial. Je me faisais tout expliquer par un gamin qui avait moins de poil au menton que Jennifer Lopez.

— J'ai pas raison ? redemanda-t-il, satisfait d'avoir raison.

— Si.

— Donc, si elle est pas chez elle, elle doit être quelque part, hein ?

— Élémentaire, mon cher Watson.

— C'est qui, Watson ?

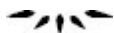
— Pas grave. Continue.

Ce putain de système éducatif me coûtait une de mes répliques préférées.

— En tout cas, si elle était quelque part, quelqu'un l'aurait vue.

Malgré son raisonnement tordu, la logique était solide.

— Parce que, en fait, y a pas trente-six endroits où on va. Où on a le droit d'aller. On l'a vue dans aucun. Elle est nulle part. Elle a disparu, mec.



APRÈS le petit déjeuner, je retournai au bureau et téléphonai à Mlle Reese, au lieu de rentrer à la maison faire la sieste que mon corps réclamait.

— Kelly Reese, répondit-elle.

— Salut, c'est moi.

— Que puis-je pour vous, monsieur Malone ?

Du givre se forma sur l'écouteur.

— D'abord, je voudrais vous présenter mes excuses pour hier soir. J'ai tenu des propos déplacés.

Je m'excusais pour la deuxième fois en une semaine. Un record, pour moi.

Je savais que ce n'était pas de sa faute si on se servait d'elle. J'avais aussi l'impression qu'elle ne soupçonnait pas l'ampleur de ce qui se passait. Quoi qu'il en soit, j'avais besoin d'une alliée. Il allait s'écouler un sacré temps avant que Barnes décide de m'apporter un cadeau de bienvenue.

Silence.

— Je vous ai insultée alors que je n'en avais pas le droit.

Nouveau silence.

— Écoutez, ce sera beaucoup plus facile si nous pouvons au moins nous montrer polis l'un envers l'autre. Je ne suis peut-être qu'un gros con, mais au moins je reconnais mes torts. Accordez-moi au moins ce mérite.

Un soupir.

— Vous avez raison.

— Donc vous acceptez mes excuses ?

— Non, j'admets que vous êtes un gros con, mais j'accepte vos excuses. Maintenant, que puis-je pour vous ?

— On est potes ?

— Je vous en prie.

— Dites-le.

— On est potes. (Un point marqué par mon minimum de charme. Je crus entendre un sourire derrière ces mots.) Maintenant, si vous avez fini d'interrompre mon travail, que puis-je pour vous ?

Peut-être qu'elle serrait les dents, tout simplement.

— Je voudrais que vous appeliez monsieur Donnelly pour lui dire que j'aimerais jeter un coup d'œil dans la chambre de sa fille. (Merde, j'avais l'impression d'être un pervers.) Pour voir s'il y a quoi que ce soit. Le plus tôt sera le mieux.

— Je vous rappelle dès que je lui aurai parlé.

— Super. Je vous embrasse.

— Dans vos rêves.

Clic.

Super. Maintenant, ils connaissaient mes rêves, en plus.

KELLY me rappela et m'indiqua une heure et une adresse. Avec Junior, je partis pour le 3, Harold Towers, appartement 1605. C'était le plus bel immeuble dans lequel j'étais jamais entré, avec portier suspicieux et tout.

Junior fit un pet dans l'ascenseur.

Je frappai à la porte du 1605. La porte fut entrouverte, à peine. Barnes s'éloignait quand je la poussai suffisamment pour que nous puissions entrer.

Ce gigantesque appartement était meublé en brun et en bordeaux. Beaucoup de bois et de verre. Très cher, très chic. Les décorateurs les plus tendance auraient approuvé. J'espérais ne pas avoir gardé l'odeur du pet de Junior.

Il y avait même une cheminée. J'ignorais qu'on pouvait avoir une cheminée dans un appartement. Sur le dessus, la photo de famille qui avait été découpée. Cassandra avait les cheveux et les yeux de sa

mère, les traits affirmés de son père. Je repensai brièvement à tous les garçons du Foyer qui n'avaient jamais su à qui ils ressemblaient.

— La chambre de Cassandra se trouve à l'étage. La porte à gauche.

Donnelly arriva d'une autre pièce, tout en attachant ses boutons de manchette.

— Messieurs.

Le procureur était en grande tenue de soirée. Devant un vaste miroir, il procéda aux derniers réglages sur son smoking.

— Monsieur Donnelly.

J'avais failli l'appeler Votre Honneur. Junior m'aurait botté le cul par la suite, donc j'étais content de m'être retenu à temps. Je n'aimais pas la chair de poule qui me prenait en présence d'individus tels que lui. Comme si j'étais en retenue permanente dans le bureau du directeur.

— J'ai un dîner de charité dans quelques minutes, dit Donnelly. Danny vous aidera pour tout ce dont vous aurez besoin. Si vous devez emporter quelque chose, signalez-le à monsieur Barnes.

Junior fronça les sourcils. À mi-voix, il dit :

— Il va compter l'argenterie après notre départ, aussi ?

Je le foudroyai du regard. Il haussa les épaules. Puis il me donna un coup de coude dans les côtes pour me rappeler certaines réalités.

— C'est parfait, dis-je. Nous prendrons bien soin des affaires de votre fille.

Donnelly se dirigea vers la sortie.

— Monsieur Donnelly ?

Il s'arrêta et se retourna, tout en consultant sa montre à l'éclat aveuglant.

— Qu'y a-t-il ?

— Avant que vous partiez... Nous n'avons pas encore parlé argent.

— Ah, bien sûr. Pour toutes les dépenses que vous aurez, transmettez les factures à mademoiselle Reese. Cinq cents dollars par jour, plus vos frais, pendant deux semaines. Si vous n'avez rien trouvé au bout de ces quinze jours ou si Cassandra semble être en danger, je crois bien que, élection ou pas, je devrai alerter la police.

— Je comprends.

J'espérais seulement que Junior n'avait pas perdu le contrôle de ses glandes salivaires et qu'il n'était pas en train de baver sur le joli tapis d'Orient.

Donnelly consulta à nouveau sa montre.

— Je suis désolé, messieurs, mais je dois réellement vous quitter. (Juste avant de refermer la porte derrière lui, il revint vers nous.) Ah, une dernière chose. Si vous la retrouvez et que vous me la ramenez saine et sauve, vous toucherez vingt-cinq mille dollars de plus.

Je réussis à ne pas me pisser dessus, donc je suppose que je me

maîtrisais à peu près.

— PUTAIN, vingt-cinq mille !

Junior était prêt à éclater tandis qu'il fouillait les placards de Cassandra, à la recherche d'autre chose que des fringues.

J'étais dans le bureau, j'ouvrais les tiroirs pour en tâter le fond. Pas de chance. Je franchis le pas et me mis à examiner aussi leur contenu. Rien.

— Ça mord ?

— Ça me débecte.

Je savais ce qu'il voulait dire. La chambre de Cassandra était un chef-d'œuvre en rose bonbon. Murs roses. Couvre-lit rose. Une bonne quantité de peluches. Même la table était rose pâle. Je pense que c'est la nuance appelée Cuisse de nymphe par les gens que ces conneries-là intéressent. L'air était chargé d'un subtil parfum de fleurs et de vanille.

Nous étions des espions dans la Maison de la Fille, et ça nous mettait mal à l'aise.

— Si on reste trop longtemps ici, j'ai l'impression qu'on risque de devenir gay, marmonna-t-il.

Elle et nous, on habitait la même planète, mais pas le même monde.

— Ouais, ça pourrait bien t'arriver.

— Et toi, tu serais amoureux de moi.

Junior se lécha le pouce et se le passa sur le torse.

Je mimai un vomissement.

4PC Security. Le top des enquêteurs professionnels.

On divisa la chambre dans le sens de la longueur. Je pris le côté gauche et Junior le droit. Quinze minutes plus tard, j'avais la tête sous le lit quand j'entendis quelque chose tomber sur le tapis, puis le bruit d'un objet fragile qui se cassait.

— Merde, s'exclama Junior.

— Quoi ? Qu'est-ce que t'as fait ?

Connaissant Junior, il avait déniché un œuf de Fabergé et avait dû essayer de le manger.

— Putain de licorne, dit-il en désignant le sol. Elle a rebondi par terre.

Une petite licorne en verre gisait sur le plancher à côté du tapis, sa petite tête détachée de son cou délicat.

— Elle aurait jamais dû tomber sur le tapis, connard.

— Peut-être... (Junior tenta de la réparer en imbriquant les deux pièces l'une dans l'autre. Et bizarrement, le verre refusa de se ressouder de force. Au lieu de quoi, une patte se cassa net.) Bordel !

— N'y touche plus.

Junior regarda par la porte et fourra les morceaux dans sa poche.

— Bon, dis-je en m’asseyant sur le couvre-lit rose pâle. Remontons dans le temps. Quand tu voulais cacher un truc, au Foyer, tu le foutais où ?

Il plissa le front pour réfléchir.

— Dans mes godasses.

— J’ai déjà regardé quand on fouillait le placard. Dans les bouquins ?

— Je les ai faits. J’ai même cherché les pages collées.

J’avais oublié ça.

— Où d’autre ? Cherche dans ta tête.

— Dans mon cul.

— Quoi ?

— Des fois, je cachais des trucs dans mon cul, quand j’étais obligé. (Il aperçut mon expression horrifiée.) Des petits trucs.

Je me pris la tête entre les mains.

— Bon, pourquoi tu ne vas pas voir si Cassandra a caché son journal intime ou son carnet d’adresses dans ton cul ?

— Je suivais juste le cours de mes idées.

— Et tes idées mènent à ton cul, ou c’est tout ce rose qui produit déjà son effet ?

— C’est toi qui as la tête dans le cul. Y a rien, ici.

— Je sais.

Je m’allongeai sur le lit et sentis un craquement dans une des peluches. Ça fait longtemps que je n’ai plus de doudou, mais je n’avais pas le souvenir que les peluches craquaient, de mon temps.

— Alors, les génies, vous n’avez rien trouvé ?

Barnes était appuyé au chambranle, l’air content de lui. Je n’avais pas envie de tripoter les peluches sous ses yeux. Il me dévisagea :

— Si vous avez besoin d’une sieste, faites-la plutôt chez vous.

Junior éternua très fort dans sa main. Le bruit ressemblait beaucoup à “Sucemabite”, mais je peux m’être trompé.

— Pardon ? fit Barnes.

Son ton indiquait bien qu’il n’attendait pas que nous lui pardonnions quoi que ce soit.

Junior renifla et afficha un grand sourire.

— J’ai des allergies.

— On aura terminé dans une dizaine de minutes, ajoutai-je. Dites, vous n’avez rien découvert d’utile quand vous avez fait le tour de la pièce ? Un journal intime, un carnet d’adresses ou autre chose ?

— Non. Absolument rien.

— Parce que vous seriez vraiment un salaud si vous aviez mis la main sur un truc qui pourrait nous aider, tout en vous foutant de nous quand on fouille cette chambre.

Junior éternua à nouveau. Cette fois, ça sonnait comme

“Trouducul”. Ce Junior, avec ses allergies !

La grosse veine saillit sur le front de Barnes.

— Bande de branleurs, vous n’avez aucune idée de ce qui se passe ici, hein ? J’ai autant à gagner que vous, et même plus, à retrouver cette gamine. Je suis responsable de la sécurité de Donnelly, et j’ai tout intérêt à ce qu’il soit élu maire. Je veux récupérer sa fille avant qu’elle ait tout foutu en l’air pour lui *et pour moi*.

Il fit demi-tour.

— Votre sollicitude pour Cassandra est bien touchante. Je vous assure.

Je ne pris même pas la peine de dissimuler mon sarcasme.

— Vous savez quoi ? (Il revint à moitié dans la pièce.) C’est une sale gosse de riche gâtée, qui ne se doute pas du nombre de gens qu’elle met dans la merde.

Il n’avait pas tort. Cette chambre empestait les privilèges.

— Je vous donne cinq minutes.

Et il claqua la porte derrière lui.

— C’est juste un gros nounours, au fond, dis-je.

— Je vais regarder sous les tapis.

Je me concentrai à nouveau sur les peluches. L’une d’elles émettait un curieux craquement. L’éléphant rose ? Je le pressai. Rien. Je vérifiai les coutures. Rien. La poupée à taches de rousseur ? Aucun bruit, mais une couture ouverte sur un centimètre à l’épaule. J’y insérai mon petit doigt pour fouiller. Rien. Puis je vis le kangourou. Avec sa poche. Cachez naturelle. Je tâtai le ventre.

Crac.

La poche était tenue par du velcro. Je l’ouvris et palpai la feutrine à l’intérieur. Mes doigts se refermèrent sur quelque chose, et je pus extraire un polaroid. La photo d’un torse d’homme. Le visage masqué par de longs cheveux noirs, raides. Il baissait les yeux. Ce qu’il regardait me pétrifia et me fit battre des paupières pour m’assurer que j’y voyais bien.

— Yo, Boo ! T’as fini de faire mumuse ? (Junior laissa bruyamment retomber le coin d’un tapis.) Merde. Y a même pas de poussière, là-dessous.

— Junior ? Viens voir un peu.

— T’as trouvé quoi ?

Il s’approcha du lit et je lui tendis la photo. Il eut la même réaction de stupeur.

— Bordel de merde !

— Ouais.

— Attends, merde... Waouh !

— Je sais.

Junior regarda à nouveau et désigna la région suspecte.

- C'est un faux ?
- Je ne crois pas.
- C'est forcément un faux, dit-il en secouant la tête.
- Je ne sais pas.
- Bordel de Dieu, ce mec doit pencher vers l'avant.

Un serpent tatoué s'enroulait autour de l'avant-bras du type. La tête en losange occupait le dos de sa main. Nous tenions notre homme. Ou du moins, nous avions un portrait de l'individu qui, selon Paul, "foutait les jetons".

En quelque sorte.

— Barrons-nous. Maintenant.

J'étais à cran. Je glissai la photo dans ma poche arrière et courus jusqu'à la porte, Junior sur mes talons.

— À plus, lançai-je à Barnes, qui parut un peu surpris par notre sortie rapide.

— Eh !

Nous étions partis avant qu'il ne se lève de sa chaise.

L'ascenseur avait conservé l'odeur du pet de Junior.

Chapitre 7

— SEIGNEUR, quelle grosse bite ! dit Underdog.

Penché au-dessus du bureau, il scrutait le polaroid. Il ne touchait pas la photo, et je comprenais pourquoi. Merde, je m'étais lavé les mains après l'avoir sortie de mon jean. L'image aurait pu faire un trou dans le tissu aussi.

— Tu connais ce tatouage ?

D'accord, j'aurais pu montrer la photo à Barnes avant de filer. Qu'il aille se faire foutre. J'avais téléphoné à Underdog pour lui demander de nous retrouver au Cellar. Dès qu'il était arrivé, je l'avais fait monter dans notre bureau, puisque l'image n'était pas à mettre entre toutes les mains.

Underdog continuait son étude. Le bout de sa langue pendait de sa bouche tandis qu'il parcourait ses banques de mémoire ravagées par la drogue.

— J'ai déjà vu un truc qui y ressemblait, mais pas celui-ci.

— C'est un genre de symbole de quelque chose ? demanda Junior. Ça pourrait être un tatouage de motard. J'ai jamais vu aucun gang qui avait un truc pareil.

Underdog secoua la tête.

— Nan. Ça ressemble à aucun des trucs de gangs de bikers que j'ai pu voir. Enfin, pour ce qui est du style. Ça signifie peut-être quelque chose quand même.

— En dehors de la référence évidente au serpent qu'il a entre les jambes ? demandai-je.

J'allumai deux cigarettes et en tendis une à Junior. Mon stress me faisait fumer comme un sapeur. Mon paquet de chewing-gum était à la poubelle.

— C'est peut-être une société secrète, gloussa Junior. L'Association des Grosses Bites.

— C'est bon, Junior. Laisse tomber tes blagues de bite.

— T'as pas été invité, c'est ça ?

— Toi qui aimes les bagnoles plus grosses que les baleines du Pacifique, tu crois pas que c'est ta façon de compenser ?

— Arrêtez ! cria Underdog d'une voix tranchante. Ça vous perturbe pas, tous les deux, d'avoir trouvé ça dans la chambre d'une fille de

quatorze ans ? Ça ne vous fait rien du tout ?

Brendan Miller était parmi nous. Le petit junkie minable était redevenu le flic.

Nous nous tûmes tous deux, penauds.

— Si, ça nous perturbe, dis-je. On faisait les cons parce que toute cette affaire nous a mis à cran.

Underdog soupira.

— Je suis désolé. C'est juste... J'aime pas que des gosses soient impliqués dans des saloperies pareilles, vous savez. Bon, je peux demander à un pote de chercher sur les ordinateurs du commissariat. Pour voir si on a déjà rencontré ce tatouage.

— Des suggestions pour la suite ?

— Vous pouvez montrer la photo autour de vous. Je sais que diffuser le portrait de la fille n'est pas trop possible, mais le type, on s'en tape, non ? Et on dirait bien que si vous le trouvez, lui, la fille sera avec lui.

— Et si on commençait chez les tatoueurs ? Au cas où ce serait un travail local.

— Holà, holà. (Junior se leva.) Pas question que je fasse la tournée des tatoueurs de Boston avec la photo de Rocco Siffredi pour demander s'ils savent où je peux le trouver.

— Junior...

— T'auras qu'à masquer sa bite avec ton pouce, proposa Underdog.

— Non, ça cacherait trop le tatouage, fis-je remarquer.

Je lui montrai.

— Oh là là, ça me fait flipper rien que de te voir faire ça. Je refuse de mettre mon pouce sur la bite d'un mec.

— Allez, Junior, c'est rien qu'une petite photo.

J'agitai le cliché sous son nez. Il écarta ma main.

— Enlève-moi ce truc. Non, sérieux. Je tiens à ma réputation.

— Ta réputation vaut plus ou moins de vingt-cinq mille dollars ?

Il s'immobilisa, roulant sa cigarette entre ses dents.

— Hmm... Bien vu. Douze mille cinq cents tout rond, tout compte fait.

Je gardai le silence un instant.

— Tu y avais déjà réfléchi, non ? dis-je

— Tout juste, Auguste.

TROIS jours s'écoulèrent. Rien. Pas un mot, pas une trace.

Avec Junior, on fit le tour des boutiques de tatoueur pour montrer la photo du Serpent, sans rien récolter. Deux ou trois petits malins prétendirent que c'était leur portrait. Un type faillit se faire étrangler par Junior lorsqu'il commit l'erreur de plaisanter sur nos préférences sexuelles. Il se calma très vite quand Junior le prit par le col et le

secoua comme une nurse anglaise.

Une des boutiques était tenue par deux filles. Elles ricanèrent. J'espère ne pas être devenu aussi rouge que Junior.

Je commençais à ne pas donner bien cher de notre réputation.

— C'EST vraiment n'importe quoi ! protesta Junior en avalant une nouvelle rasade de vin.

Nous fêtions notre humiliation de la seule façon dont nous étions capables. Assis dans le coin le plus sombre du Cellar, on se saoulait la gueule.

— Ça valait la peine d'essayer.

J'en étais à mon sixième whisky-bière. La cuite s'était installée vers le quatrième. Les deux derniers n'étaient qu'une garantie.

— Eh bien, c'était n'importe quoi, comme essai. Je ne pourrai plus jamais me faire tatouer à Boston. Merde, peut-être même pas dans ce putain d'État !

— Qu'est-ce qui te reste à tatouer, l'espace entre ta bite et ton cul ?

— Tu sais ce qu'il te dit, mon cul ?

— T'es déjà un Louvre ambulante.

À l'autre bout de la salle, j'aperçus Underdog qui entra. Il regarda le bar. Je levai la main et il me repéra, me rendant mon salut. Il s'avachit sur une chaise en face de moi.

— Tu veux un verre ? proposai-je.

Il secoua la main.

— Nan. Je ferais mieux d'en rester là. (J'avais beau être bourré, je voyais qu'il se situait à un tout autre niveau d'ébriété. J'espérais qu'il s'agissait d'alcool.) Bon ! (Il frappa la table à deux mains et les verres tintèrent.) Mon pote a fait une recherche pour vous. Il a trouvé onze photos avec le tatouage serpent. En tenant compte de l'âge probable et du genre de cheveux, ça nous ramène à deux suspects possibles.

On échangea un regard, Junior et moi, et on se redressa.

— Alors ?

— OK. Le premier. Marshall Conigliario-io-io. (Soit Underdog avait du mal à prononcer ce nom, soit il nous chantait la chanson du Vieux MacDonald.) De Brockton.

— Eh bien ? C'est notre homme ou pas ? demanda Junior.

— Non, dit Underdog.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Il est à Bridgewater, où il purge une peine de huit à dix ans pour vol à main armée. Ça fait déjà deux ans qu'il y est. (Il émit un rot sonore. Je détectai l'odeur du jus de pamplemousse. Il leva un doigt.) Le deuxième : Richie Dean, à Allston.

— Tu rigoles.

Ce serait pas beau, ça, si la fille était dans mon quartier depuis le début ?

— Tu as une adresse, pour celui-là ? demanda Junior. Allons-y tout de suite et on lui en trouvera une nouvelle.

Ça, ç'aurait été sympa. Sauvetage à une heure du mat par deux ivrognes et un junkie.

— C'est pas lui non plus. Il est mort. Accident de moto en avril dernier.

Il allait me falloir une nouvelle tournée pour continuer cette conversation. Je fis signe à Ginny et je désignai notre table d'un geste circulaire. Elle hocha la tête.

— Alors qu'est-ce que tu nous embrouilles, Underdog ? T'as rien non plus ?

Ma propre voix devenait pâteuse.

— Pas exactement. J'étais en train de récupérer ma photo à la brigade quand un des types... (Underdog eut une nouvelle éructation acide.) Yama. Un Japonais. Vous le connaissez ?

— Non.

— Un mec bien. Enfin, Yama a vu la photo et il l'a reconnue. Yama ! (Underdog tapa du poing sur la table, comme si la mémoire allait nous revenir, cette fois.) Un Japonais ?

— Bon, c'est qui, alors ?

Junior n'en pouvait plus.

— Pas de nom. Il a juste reconnu la photo. La bite aussi.

— C'est une bite, Yama ?

— Noooooon. Il a reconnu la bite.

— C'est la sienne ?

— Nan.

Junior grimaça.

— Putain, le jour où je reconnaitrai la bite d'un autre mec...

— Tu vois, continua Underdog sans se laisser déconcerter par l'homophobie de Junior, c'est là que ça devient vraiment compliqué. Apparemment, monsieur Serpent est un réalisateur de films.

Je n'aimais pas le tour que prenait cet entretien. Ginny apporta nos boissons juste à temps.

— Je t'en prie, dis-moi qu'il filme des Bar Mitzvah.

Underdog secoua lentement la tête.

— Porno. (Il leva son verre.) Le Roman Polanski de Boston, un cinéaste qui baise des gamines. (Il baissa son verre et tordit le nez.) Merde, c'est nul, comme toast.

Je ne levai pas mon verre.

J'avais envie de dégobiller.

Un peu parce que j'avais trop bu.

Mais surtout pour une autre raison.

Chapitre 8

APRÈS la révélation d'Underdog, on s'est tous les trois tapé une cuite monumentale. Du reste de la soirée, je ne me rappelle que des bribes. Je ne me souviens pas d'avoir pris un taxi, mais je me souviens que le chauffeur a dû s'arrêter pour que je puisse vomir. Je ne me souviens pas d'être sorti du taxi, mais je me rappelle avoir copieusement dégueulé dans les buissons devant mon immeuble. Le hippie était sur le perron en train de fumer un joint gros comme un burrito. Je commençai à vomir sous le porche et il disparut. Puis je sentis sa main sur mon épaule, l'autre me tendant une bouteille d'eau. Cette gentillesse inattendue fit monter dans mes yeux des larmes d'ivrogne. Je me rappelle l'avoir serré dans mes bras.

Mon dernier souvenir est d'avoir ouvert le livre rangé sous mon lit et d'avoir déplié la feuille de papier. D'avoir tracé le contour de mon unique objet précieux. Un bout de mine de crayon gras séché tomba du dessin et s'écrasa par terre, dans la poussière. La couleur resta sur la vieille enveloppe, la trace du crayon inscrite dans le papier grossier.

Le Garçon était assis sur le lit à côté de moi, torse nu, une monstrueuse cicatrice se déployant de son sternum jusqu'à son nombril. Je ne le regardai pas, mais je savais qu'il était là, je savais à quoi ressemblait la cicatrice.

Le Garçon renifla, sa respiration devint haletante. Je savais qu'il pleurait, des larmes ruisselaient sur son visage rond.

Il voulait que je lui tienne la main et que je pleure avec lui, mais je ne le fis pas.

Je ne peux pas.

Je ne veux pas.

Je m'allongeai et fermai les yeux, bien serrés, en attendant qu'il cesse de pleurer.

Puis ce fut l'après-midi.

Avec Junior, ce jour-là, on ne travailla pas beaucoup à notre enquête. J'avais déjà assez de mal à éviter que mon appartement danse le tango autour de moi. Une journée entière s'écoula. Dans la soirée, je pensai à vérifier mon répondeur. Aucun bip. Aucune activité. Aucun message de Kelly ou de Barnes. Pas d'invitation à déjeuner de Paul. Pas même une opératrice de télémarketing. Je débranchai

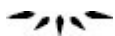
l'appareil et le jetai contre le mur. Il explosa en projetant des circuits et des bouts de plastique noir, comme si j'avais fourré un bâton de dynamite à l'intérieur. Toute une journée de foutue, merde.

Underdog dit que personne à la brigade ne connaissait le vrai nom du Serpent puisqu'il veillait soigneusement à ne jamais montrer son visage sur ses vidéos. Rien que le visage des filles.

À présent, Cassandra semblait bel et bien en danger. Et face à cette urgence nouvelle, nous avons réagi en nous mettant hors d'état d'agir pendant un jour et demi. On était de fameux sauveteurs.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis que j'avais rencontré Kelly et Barnes. Et voilà où j'en étais.

Sans aucun foutu indice.



VERS minuit, mon téléphone sonna. J'aurais voulu laisser mon répondeur s'en occuper, mais je me souvins que l'appareil gisait en morceaux sur le carrelage de ma cuisine.

Je décrochai, furieux qu'on m'interrompe dans ma bouderie.

— Quoi ? aboyai-je.

— C'est toi, Boo ?

— Qu'est-ce que tu veux, G.G. ?

— Je pense que tu devrais venir.

G.G. nous remplaçait comme videur pendant qu'on jouait les détectives privés, Junior et moi. C'était un type solide, capable de s'occuper du bar comme un grand. Si je lui avais confié le job, c'était en grande partie parce qu'il ne me téléphonait jamais quand il travaillait.

— G.G., je suis vraiment pas d'humeur pour le bar ce soir. Tu peux pas gérer le problème tout seul ?

J'avais mal au crâne, surtout derrière les yeux. Ça faisait six heures depuis mon dernier Advil ?

— Il y a une fille qui est dans un drôle d'état. Elle est ronde comme une queue de pelle.

— Alors fous-la dehors. C'est quoi, le problème ?

Eh merde, je pris deux cachets de plus. À ma connaissance, personne n'avait jamais fait d'overdose d'Advil.

Il fit une pause.

— Elle dit qu'elle t'attend.

— Quoi ? Moi ?

— Elle dit qu'elle s'appelle Kelly.

Cela retint mon attention.

— C'est une amie à toi ?

— Elle est bourrée ?

- Fracassée. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?
- Ne la laisse pas partir. J'arrive.
- Il fallait que je voie ça.

G.G. ÉTAIT le plus costaud des employés. Avec ses deux mètres et ses cent trente-cinq kilos, il avait fait partie de l'équipe des New Orleans Saints pendant une saison avant de se déglinguer le genou. Il avait aussi le malheur d'être un type vraiment bien travaillant au Cellar. Il avait été footballeur professionnel avec des mecs bâtis comme des autobus et tout aussi dangereux à percuter. Mais il paniquait devant Kelly, avec son mètre soixante et ses quarante-cinq kilos tout habillée. Il transpirait comme un élan dans un sauna.

— Il était temps que t'arrives. Elle est complètement cuite, la petite Blanche.

Il tira un bandana de sa poche et s'essuya le front.

— Où est-elle ? demandai-je en essayant d'apercevoir le bar derrière sa carrure massive.

— Elle est au bar, à côté du poste des serveuses, avec Audrey.

— Avec Audrey ?

Mauvais, ça.

— Ouais, elles sont copines comme tout. Elles taillaient le bout de gras quand je les ai laissées. Audrey s'occupe d'elle.

Les yeux de G.G. repartirent vers le bar. Kelly l'avait vraiment mis dans ses petits souliers.

— Ça fait combien de temps qu'elle est ici ?

— Elle était déjà là avant que j'arrive.

— Et elle boit avec Audrey depuis le début ?

G.G. prenait son service à huit heures. Ça devait faire au moins quatre heures que Kelly était au bar. Passer autant de temps à trinquer avec Audrey aurait été possible pour des buveurs invétérés, mais pas pour une princesse.

Elles étaient assises toutes les deux à l'angle du bar. À leur manière, on aurait pu les prendre pour une mère et sa fille venues boire un verre.

Ou plutôt vingt verres.

Audrey serrait dans sa main son éternel Jack Daniel's. Kelly riait, un pink martini posé devant elle. Elle était encore en tenue de travail, mais elle avait perdu la veste de son tailleur entre deux verres. Son chemisier blanc était plus ouvert que d'ordinaire, me semblait-il.

Soudain, je compris pourquoi G.G. transpirait. La clim était détraquée, ou quoi ? Je m'étonnai que personne d'autre ne soit en sueur.

Audrey fut la première à me voir. Radieuse, elle me fit signe de les rejoindre. En la voyant gesticuler, Kelly se tourna vers moi, leva le

menton et m'adressa un demi-sourire.

Putain.

La barmaid me servit un Jim Beam-bière sans rien me demander. Audrey leva son verre.

— Willie est là !

Comme toujours, l'authentique plaisir qu'avait Audrey à me voir me fit rougir. Mais je tressaillis en l'entendant m'appeler Willie devant Kelly.

— Il était temps, *Willie*. (Kelly brandit son martini, pour trinquer comme Audrey. J'aperçus un morceau de son soutien-gorge rose pâle quand elle leva le bras.) Vous avez pris une soirée de congé ?

G.G. n'exagérait pas. Elle était bourrée. Ses yeux ressemblaient à une carte routière de Saint Louis.

— Vous pouvez m'appeler Boo, mademoiselle Reese.

— Ça te plaît pas quand je t'appelle Willie ? dit Audrey d'un air vexé en reposant son verre sur le comptoir.

Merde, je savais bien que ça arriverait. Les gens sont tellement susceptibles.

— Ça me plaît uniquement quand ça vient de toi, ma douce, dis-je en pinçant sa joue rebondie.

Elle sourit à nouveau et reprit son verre, m'invitant à en faire autant.

— Faut pas te vexer, gros bébé, me dit-elle.

— Quoi ? Attends... C'est à moi que tu parles ?

Mes lamentables efforts pour me rattraper se retournaient contre moi. Je sentais bien que j'avais les oreilles brûlantes à cause des taquineries d'Audrey. Kelly était en train d'échauffer une autre zone. À elles deux, elles m'en faisaient voir de toutes les couleurs. Pas drôle.

— Bois ! ordonna Audrey. Tu sais quoi ? Je viens de me rappeler pourquoi je bois.

Je saisis la perche.

— Alors, Audrey, pourquoi ?

Kelly répondit à l'unisson avec Audrey, hurlant toutes deux :

— Parce que j'aime ça, putain !

Audrey couina de bonheur lorsqu'elles entrechoquèrent leurs verres et burent. Je me pétrifiai de stupeur. Je suppose qu'Audrey avait donné des leçons à Kelly. J'avalai mon whisky et le fis descendre avec ma bière. Grâce à ce remède miracle contre la gueule de bois, je me sentis mieux. Quand je reposai mon verre, Kelly me devisageait.

— Quoi ?

— Surpris ? demanda-t-elle avec le même sourire narquois.

Je regardai Audrey qui, rayonnante, remuait les sourcils d'un air suggestif.

Bon Dieu.

— Oui, plutôt. Qu'est-ce qui vous amène dans les quartiers pauvres de la ville ?

— Je voulais vous voir, dit-elle, avant d'ajouter bien vite : Pour voir si vous aviez quelque chose... découvert. Si vous aviez découvert quelque chose.

C'était un lapsus freudien ou alcoolique ? Quoi qu'il en soit, l'avantage était pour moi.

— Toujours rien, mentis-je.

Inutile de semer la panique à cause du Serpent. Et puis, même si rien de ce que je pouvais dire ne choquerait Audrey, cette conversation ne devait pas avoir lieu en public.

Kelly vida son verre jusqu'à la dernière goutte. La fille du bar reconnut le bruit caractéristique d'un verre vidé, mais elle ne vint pas vers nous. Elle était assez intelligente pour savoir que Kelly était cuite. Pour moi, la soirée était pratiquement finie, alors que je venais d'arriver.

— Il vous faut un taxi ? proposai-je.

— Pour quoi faire ?

Elle contempla son verre.

— Pour rentrer chez vous. Il est temps.

— Vous savez, personne m'a jamais dit ça avant. C'est un truc qu'on dit dans les films, aux gens qui ont trop bu.

— Vous voulez que j'appelle une voiture ?

— Je ne suis pas prête à partir.

— Je pense que si, alors venez. Je vais...

— Appeler un taxi, vous l'avez déjà dit deux fois. Blablabla.

Elle ouvrit et referma la main sous mon nez à chaque "bla".

Audrey hurla comme si c'était la meilleure blague de la journée.

— C'est un sacré numéro, cette fille, Willie.

Je sentis mes oreilles s'empourprer à nouveau.

— Ouais, c'est quelque chose.

Une casse-couilles.

Kelly se pencha et murmura dans mon oreille écarlate.

— Vous voyez ? Moi non plus, je ne suis pas toujours sage.

C'en était assez. Je la saisis brusquement par le haut du bras et l'entraînai vers le fond.

— Eh ! protesta-t-elle.

— Willie, elle te taquinait simplement, cria Audrey.

Je l'ignorai. Je poussai Kelly vers le couloir menant à l'arrière.

Un type debout devant la porte métallique gueulait dans son téléphone. Il glapit quand je le bousculai dehors, sur le parking, puis claquai la porte derrière lui. Je m'attaquai à Kelly. Les dents serrées, je dis :

— S'il vous plaît, rendez-moi un service. Prenez vos jugements,

roulez-les en boule et fourrez-les sous votre jupe.

Le choc et l'adrénaline la dégrisèrent assez pour lui faire comprendre que j'étais vraiment énervé.

— Quoi ? Je...

— Pas sage ? Vous n'êtes pas sage ? C'est quoi, ces conneries ? Vous voyez les gens là-bas ? Ils ne sont pas "pas sages". Ils sont juste différents de vous, et beaucoup sont des amis à moi. Ça n'est pas pour ça qu'ils ne sont pas sages. Mais je vais vous dire une chose. Ce ne sont pas des snobs comme vous et vos putains d'amis du yacht-club.

— Je voulais pas...

— La ferme. C'est moi qui parle. Vous croyez qu'il suffit de vous pointer, de perdre quelques boutons à votre chemise amidonnée, de m'humilier sur mon lieu de travail et de picoler pour être à votre place ici ? Vous avez tout faux, ma grande. Alors retournez au putain de bar pour avocats d'entreprise où vous avez trouvé votre dernier petit copain.

Sur quoi je fis une sortie fracassante.

— Et vous ? cria-t-elle après moi.

— Quoi ?

— Et vous ? Vous me connaissez, peut-être ? Non ! Vous ne savez rien de moi, mais vous me traitez de snob. Je n'ai jamais mis les pieds sur un yacht, et encore moins dans un yacht-club. Je travaille dur pour gagner le peu que j'ai, et vous me jugez plus sévèrement que je ne vous ai jamais jugé. Je ne suis jamais sortie avec un avocat, et je suis quand même venue ici malgré votre comportement désagréable et vos tentatives d'intimidation.

— Je... Je ne vous ai pas intimidée.

Je compris que je n'avais pas vraiment de quoi me défendre, vu que je venais de l'éloigner du bar manu militari.

— Si. (Elle agita un doigt sous mon nez.) Toute votre personnalité se réduit à votre capacité à intimider les gens. Eh bien, gros dur, je ne vous laisserai plus m'intimider.

Elle me mit une claque sur la poitrine pour bien se faire comprendre.

Merde. Tout à coup, je fus sur la défensive. Encore.

— Je n'essayais pas de... Et puis, qui est en train de frapper l'autre, à présent ?

Bravo, Boo. Je vais le dire à la maîtresse !

— Quelle importance ? Je vous fais mal ? (Nouvelle claque.) Vous n'avez pas besoin de vous forcer pour intimider les gens, c'est dans votre nature. Merde, vous pourriez même être un peu séduisant si vous renonciez cinq minutes à jouer les gros bras.

Je fermai les yeux et inspirai profondément.

— Écoutez, Kelly...

Elle interrompit mes énièmes excuses par une spectaculaire giclée de vomi sur la jambe de mon pantalon.

Il s'ensuivit un très long moment d'horreur et de silence.

— Oh... mon... oh..., dit-elle doucement.

Puis elle rota.

Je contemplai, ahuri, toute cette saleté mousseuse et rose sur le devant de mon pantalon.

Ses yeux vacillants se remplirent de gêne.

— Je suis dé-so-lée.

— Vous êtes prête à partir, maintenant ?

POUR la deuxième fois en une semaine, il fallait que j'aille changer de pantalon dans mon bureau, mais j'avais oublié d'en rapporter une paire propre après l'incident de la benne à ordures. J'avais donc le choix entre deux parfums : jus de détritrus séché ou vomi frais. J'optai pour le vomi. Je pourrais au moins en essuyer le maximum avec des serviettes en papier. J'appelai un taxi pour Kelly.

Quand je redescendis, elle était de nouveau au bar avec Audrey. Toute l'adrénaline s'était évaporée et elle était redevenue ivre morte, oscillant sous l'effet d'une brise inexistante.

— Prête ? demandai-je.

— Mmmnouvais. Bonne nuit, Audrey.

Les deux femmes s'embrassèrent.

— Ravie de t'avoir rencontrée, ma chérie. J'espère qu'on se reverra. (Audrey me regarda par-dessus l'épaule de Kelly.) Willie, tu fais en sorte qu'elle rentre bien chez elle ?

— J'ai appelé un taxi.

Le visage d'Audrey se métamorphosa en un masque tragique.

— Tu ne vas pas simplement jeter cette pauvre fille dans une voiture. Tu vas la raccompagner jusqu'à son appartement et veiller à ce qu'elle rentre sans encombre. (Chaque phrase fut ponctuée d'un coup de son doigt épais dans mon bras. Je savais qu'il ne fallait pas discuter avec Audrey. Je pouvais me préparer au pire si Kelly revenait au bar et qu'Audrey me surprenait à avoir désobéi à ses ordres.) Bon sang, qu'est devenue la galanterie ?

— Très bien, très bien, je la reconduis chez elle, dis-je, vaincu sur tous les tableaux.

Kelly se retourna et me sourit.

— Vous êtes tellement gentil.

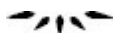
Puis elle me serra dans ses bras. Je me dis que c'était encore une saute d'humeur imputable à l'alcool. Une seconde je suis désagréable et intimidant, l'instant d'après je suis un dieu vivant. Elle me serra longtemps. C'était bon. Très bon. Je tentai de réciter mentalement les scores remportés par les Red Sox, mais je n'avais plus suivi leurs

résultats depuis une semaine ou deux, donc mon esprit s'arrêta. J'espérais qu'elle ne sentirait pas contre sa jambe mon ignorance des dernières statistiques.

Le temps que je détache Kelly du bar et d'Audrey, le taxi nous attendait dehors. Le chauffeur la regarda d'un œil nerveux lorsque je la déversai sur la banquette arrière.

— Ho ! Elle va pas vomir, hein ?

— Non, dis-je avec une certaine assurance. Je pense qu'elle est déjà entièrement vidée.



JE réussis à hisser Kelly jusqu'à son deuxième étage, sans dégringoler dans l'escalier et sans me faire à nouveau vomir dessus. Vu le déroulement de la soirée, j'inscrivis cet exploit à mon actif.

Dès que nous eûmes franchi le seuil, Kelly courut à la salle de bain. Je m'attendais à l'entendre se racler la gorge, mais il n'y eut qu'un bruit d'eau dans le lavabo. Puis j'entendis qu'elle se brossait les dents.

Quelques photos encadrées reposaient sur une petite bibliothèque inachevée. Sans m'en rendre compte, j'examinai chaque cliché pour y trouver le visage d'un petit ami. Une des photos montrait Kelly avec une femme plus âgée. L'autre, avec un vieil homme. Ses parents, sans doute. Aucune des trois ensemble. Probablement divorcés. Quelques photos de groupe incluaient des garçons, mais elle ne semblait partager d'intimité avec aucun en particulier. L'eau cessa de couler.

Kelly sortit de la salle de bain, le visage encore humide et brillant.

— Eh bien, voilà. Mon humble demeure.

— OK. Ça ira, alors ?

— Dans une minute, dit-elle.

Et elle me posa un baiser sur la bouche. Un baiser ferme, les lèvres un peu froides après le brossage de dents. Nos langues se rencontrèrent doucement. Elle avait un bon goût de menthe. Elle se dégagea et s'écroula dans mes bras. J'aurais aimé croire que c'était le résultat de mon magnétisme animal, mais c'était sans doute encore l'alcool.

— C'était pour quoi, ça ?

— C'était pour moi.

Elle m'embrassa encore et m'entraîna vers la chambre à coucher. Le baiser dura pendant tout le temps qu'elle cherchait la poignée de la porte. Elle réussit à ouvrir et me fit pivoter. La chambre était minuscule, le bord de son lit n'était qu'à trente centimètres de la porte. Elle me poussa et je tombai sur sa couette épaisse. Elle se laissa tomber sur moi, et nous nous embrassâmes encore. Elle me prit les mains pour les poser sur ses seins. Je sentais ses tétons monter la garde contre le tissu de sa chemise. Puis elle se mit à m'embrasser

dans le cou.

Merde. Mon talon d'Achille érogène, et elle l'avait localisé instantanément.

Malgré le diable perché sur mon épaule gauche qui me hurlait de lui arracher ses vêtements, je chassai ses mains.

— Eh, Kelly ?

Elle ne répondit pas, mais cessa de s'activer dans mon cou, Dieu merci. J'attendais que l'ange perché sur mon autre épaule me fournisse des paroles vertueuses, mais il devait être parti en pause-café. Je me débrouillai sans lui.

— Écoutez, je ne suis pas sûr d'avoir envie de faire ça.

Toujours aucune réponse. Son haleine était chaude sur mon cou.

Je poursuivis maladroitement.

— Mais il y a une règle d'or que je respecte. Un truc qui vient du bar. Vous êtes vraiment saoule. Même si vous avez vraiment envie de... Vous savez ? Une autre fois, peut-être ?

Elle me répondit par un ronflement sonore.

Aussi délicatement que possible, je me dégageai de sous elle et m'assis au pied du lit. J'inhalai profondément et expirai lentement pour reprendre mon sang-froid et juguler mon érection. Soudain, l'épuisement me frappa comme une vague océanique. Je consultai ma montre. Près de deux heures du matin et j'avais l'impression qu'on m'avait roué de coups avec une batte de base-ball. Je me dirigeai vers le salon et me vautrai sur le canapé de Kelly. En une fraction de seconde, je perdis connaissance, dérivant vers un sommeil heureusement sans rêves.

UN cri perçant me réveilla en sursaut. Je me mis debout d'un bond et m'écroulai aussitôt. Comme je m'étais endormi dans une mauvaise position, ma jambe gauche était engourdie et ne put supporter mon brusque passage à l'action. Pour tout arranger, je tombai en plein sur mes couilles, qui avaient souffert le martyre grâce au *coitus interruptus* de la veille.

Kelly se tenait sur le seuil de sa chambre, drapée dans une serviette violette, bouche bée. Je ne savais pas exactement ce qu'elle se rappelait de notre soirée. J'espérais qu'elle en avait quand même un vague souvenir. Sa bouche resta ouverte quelques secondes. Ce n'était pas vraiment une expression d'horreur absolue, mais assez pour piquer au vif mon fragile ego de mâle.

— Bonjour, vous, dis-je. Y a quoi au petit déjeuner ?

En secouant la tête, elle grommela "Tard". Puis elle fila jusqu'à la salle de bain. Quelques minutes après, elle était sur le pied de guerre.

— Merde, je vais être trop en retard, marmonnait-elle.

Elle n'avait pas encore directement pris note de ma présence, étant

trop pressée pour remarquer quoi que ce soit. Mais elle fut bien obligée de s'adresser à moi lorsqu'elle se trouva prête à partir.

— Boo, je suis désolée, il faut que j'y aille.

— Ne vous inquiétez pas pour ça.

— M'inquiéter, pourquoi ?

Elle essayait de faire comme si de rien n'était, mais un poil trop.

— Il ne s'est rien passé. On s'est embrassés. C'est tout.

Je ne la rendis pas responsable du baiser, même si c'était elle qui avait commencé. Après tout, je n'avais manifesté aucune réticence.

— Ah oui ?

Ses joues devinrent tout à coup rouge vif, et elle détourna les yeux, sans doute déçue que le crapaud ne se soit pas changé en prince.

— Écoutez, c'est rien du tout.

Je me sentis rougir, soudain embarrassé d'être un vieux laid.

— Il faut vraiment qu'on s'en aille, malgré tout. (Elle consulta à nouveau sa montre, fronçant les sourcils.) Je suis très en retard.

Nous descendîmes l'escalier pour arriver dans la lumière crue du matin. Je marchai jusqu'à sa voiture, elle ouvrit sa portière et s'arrêta.

— Je ne vous ai pas... offensé ou quoi que ce soit, hier soir, n'est-ce pas ?

Elle eut à nouveau une mine douloureuse en prévoyant ma réponse.

— Au bar ? Si. En m'embrassant ? Pas du tout.

Elle grimaça.

— Désolée. Merci de n'avoir pas... Vous savez.

— Je sais. (Je n'avais pas envie de lui demander pour qui elle me prenait. Je le savais déjà.) On oublie.

Avec un sourire tendu, elle monta dans la voiture et démarra. Je restai planté là, furieux contre moi pour des raisons que je ne pouvais identifier.

Chapitre 9

— T'ÉTAIS où, putain ?

J'étais ravi de savoir que Junior s'était fait du souci pour moi.

— Désolé, maman. Je suis rentré après le couvre-feu ?

J'avais appelé le bureau pour voir s'il y avait des messages et j'eus la surprise de l'entendre répondre. Je me trouvais dans la cabine téléphonique du café où je m'étais arrêté pour prendre mon petit déjeuner. Une fois de plus, il était beaucoup trop tôt pour moi, et les trois tasses de café dilué ne parvenaient pas à pénétrer la masse de coton qui remplaçait mon cerveau. J'avais encore les muscles engourdis d'avoir dormi n'importe comment, l'estomac plein d'œufs gras.

— Arrête de faire le malin, Boo. Ce connard de Paul a appelé six fois avant que je vérifie le répondeur ce matin. J'ai essayé de te joindre chez toi, mais j'ai pas pu laisser de message. Pourquoi t'as pas décroché ?

— J'étais pas chez moi.

Il attendit que je continue. Je me tus.

— Tu m'expliqueras plus tard. Je suis venu ici pour répondre au gamin la prochaine fois qu'il appellerait, et imagine un peu : il ne veut parler qu'à toi.

Junior chantonna cette dernière phrase sur un ton nasillard.

— Je pense que tu lui fais peur, camarade.

— Bien. Il aura encore plus peur le jour où je lui tomberai dessus. T'es où ?

— Chez Cosmo, sur Mount Vernon Street. Il t'a dit quand il rappellerait ?

— Il a dit qu'il rappellerait toutes les heures.

Je consultai ma montre. Il était onze heures moins le quart.

— Écoute, quand il rappellera, dis-lui de me retrouver ici. Qu'il prenne un taxi, je paierai. Toi, tu seras où ?

— Je rentre dormir. Ça fait longtemps que je devrais être couché.

ENVIRON trois quarts d'heure après, Paul arriva, remorquant une fille boulotte en tenue gothique qui semblait vêtue d'un genre de robe de mariée toute noire. Leur mine me laissa songeur, ils arboraient tous les deux une tête d'enterrement.

En séchant, le mascara noir avait laissé des traînées sur le visage de la fille, et je me demandai si elle avait pleuré ou si elle s'était délibérément maquillée ainsi. Elle s'en était étalé assez sous les yeux pour avoir vaguement l'air d'un raton laveur.

Ils avaient l'air défoncés, tous les deux.

— Vous avez pris des trucs ?

— Quoi ? demanda Paul.

— Je ne vous offre pas un festin à tous les deux si vous êtes camés, Paul.

C'était déjà assez pénible d'avoir besoin de Paul. Je n'avais aucune envie de nourrir la grassouillette en plus.

— Yo, mec. Ça craint. Et puis, c'est pas du tout le genre de Tammy. (Paul fit claquer sa langue.) Je t'apporte des infos, et tu me parles comme si t'étais mon vieux. Ça craint, je te jure.

— Qu'est-ce que t'as trouvé, Paul ?

Je sirotai une autre gorgée du café sale dont ma tasse était remplie.

La fille me répondit avec d'énormes sanglots hoquetants.

— Il lui a fait trop mal.

Je secouai la tête, déconcerté par ce coq-à-l'âne.

— Quoi ? Qui ? Qui a fait mal à qui ? Qui, lui ?

La fille pleura de plus belle. La serveuse nous lança un drôle de regard, et je sentis mon visage devenir cramoisi.

— Cassie, murmura Paul.

Ma peau se hérissa comme si on m'avait mis un glaçon dans la nuque.

— Qui lui a fait mal ?

La fille pleurait toujours.

— Qui a fait mal à Cassie ? dis-je un peu trop vivement.

Je n'avais pas la patience de tolérer les grandes eaux d'un raton laveur rebondi.

— Je sais pas !

Ses mots étaient interrompus par des sanglots. De nouvelles coulées de mascara parcoururent ses joues rondes. Des larmes noires tombèrent sur la table, formant une flaque d'encre.

— Où ? Où est-elle ?

— Tammy l'a vue à une fête hier soir, dit Paul.

— Elle a vu Cassie à une fête hier soir.

— Elle a vu un DVD. Un film projeté pendant la fête.

Bordel de Dieu et de tous les saints réunis.

— Quelle fête ?

Ma chair de poule décida d'envahir tout mon corps.

Tammy était incapable de me répondre. Elle était perdue dans ses craintes et son angoisse pubescente.

Je quittai la table et courus jusqu'à la cabine téléphonique. Les

doigts tremblants, je rappelai le bureau. Au bout de quatre sonneries, le répondeur se mit en marche. Je raccrochai et appelai Junior chez lui. Je tombai aussitôt sur son répondeur.

— Junior ! Décroche ! Urgence ! Ho, Junior !

Il y eut un nouveau bip.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mec ? On n'a plus le droit de dormir, dans ce pays ?

— Miss Kitty est rentrée ?

Mon pied martelait le sol avec impatience. Au diable le café, j'étais maintenant tout à fait réveillé.

— Ouais. Je l'ai récupérée hier. Pourquoi ?

Junior bâilla.

— Je suis encore au restau dans Mount Vernon. Ramène-toi, vite.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Grouille-toi, Junior.

— Commence pas à me gueuler dessus, connard. J'arrive.

Clic.

Tu lui as coûté cher, me répétait mon cerveau. Tu as coûté cher à la gamine pendant que tu buvais comme un imbécile et que tu t'effondrais sur les canapés. Je ne savais pas quel serait le prix, mais je sentais que la note serait salée.

EN attendant Junior, je forçai les deux gosses à boire un peu de café merdique. Ni l'un ni l'autre n'eut l'air de le trouver meilleur que moi, mais ils le burent. Tammy réussit à se calmer un peu, et la caféine rendit à Paul un peu de ses couleurs.

Un crissement de pneus signala l'arrivée de Junior. Je payai l'addition et nous montâmes tous les trois dans la Buick marron, modèle 79, que Junior appelait Miss Kitty.

Moi non plus, je ne sais pas pourquoi.

— Alors, quoi de neuf ? demanda-t-il en grattant sa barbe de trois jours.

Je me tournai vers le siège arrière.

— C'était où, cette fête, hier soir, Tammy ?

Elle nous regarda, Junior et moi, avec des yeux d'animal en cage.

— J'y retournerai pas. C'est un monstre, ce mec. (Sa lèvre inférieure se mit à trembler.) Il a ri. Quand il a vu comment j'avais la trouille, il a ri.

Je me penchai et lui pris la main.

— Il faut qu'on aille là-bas, Tammy, et il faut que tu nous aides. Cassie a peut-être des ennuis, et plus vite on la retrouvera, mieux ça vaudra pour elle. Je t'en prie, aide-nous.

Je serrai ses doigts boudinés et tentai d'avoir l'air inquiet malgré mon impatience.

Elle garda le silence pendant quelques secondes, les yeux dans le vide.

— C'était à Brookline. Près de Huntington. Je ne sais plus dans quelle rue, mais je la reconnaitrai quand on y sera.

Junior appuya sur l'accélérateur, et le moteur puissant nous propulsa comme un canon. Je le briefai aussi délicatement que possible pour que les jeunes ne recommencent pas à pleurer. Plus je parlais, plus il se crispait sur le volant. Il serrait tellement la mâchoire que ses tempes palpitaient.

On traversa Huntington lentement, afin de laisser Tammy se repérer. Elle bondit sur son siège lorsqu'elle identifia l'endroit.

— C'est cette rue-là. Je me rappelle la boutique FedEx au coin.

On était déjà trop loin. Junior s'arrêta aux feux et fit demi-tour au carrefour. On s'arrêta à l'angle de la rue.

— Quel numéro ? demandai-je.

— Là, juste là. (C'était un grand immeuble d'avant-guerre. Pas de portier. Ça nous simplifiait les choses.) Je peux rentrer chez moi, maintenant ?

Elle contemplait le bâtiment, les yeux à nouveau remplis de larmes.

— Pas encore. Il faut que tu sonnes à l'interphone pour qu'on nous ouvre, dis-je avec autant de douceur que possible. Tu penses qu'il se souviendra de toi ?

— J'ai trop peur. Seven riait en regardant la vidéo. Il prenait son pied.

Seven.

J'avais oublié de demander qui organisait la fête. Avec Junior, nous connaissions bien notre future victime.

On échangea un regard, lui et moi. Seven était le chanteur des Genitalonious Monks. Un groupe gothique. Ou bien, comme Junior aimait à décrire ce type d'artistes, "des hommes qui se maquillent les yeux". La dernière fois qu'ils avaient joué au Cellar, j'avais dû suspendre le concert au moment où Seven s'apprêtait à administrer un lavement sur scène à un membre du public étrangement consentant. Il m'avait traité de philistin. J'avais veillé à ce que Seven et tout son cirque ne remettent plus jamais les pieds au Cellar.

Junior montra les dents en un sourire carnassier.

— T'as peur de ce type, ma poule ? Alors qu'on est là, Boo et moi ?

— J'sais pas. Il est bizarre. Un peu dingue.

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Ça te rassurerait qu'on le tabasse s'il prononçait ne serait-ce qu'un mot déplacé ?

Elle gloussa dans sa main.

— Vous feriez ça ?

— Pour toi, ma jolie ? Tout ce que tu voudras.

Junior avait sorti le grand jeu, et ça avait bien l'air de fonctionner.
Tammy était rouge jusqu'au col de sa robe quand on sortit de la voiture. Elle ouvrait la marche. Je murmurai à l'oreille de Junior :

— “Ma jolie” ?

Il répondit tout bas :

— Pulsion suicidaire ?

NOUS entrâmes tous les quatre dans le grand vestibule carrelé. Je devinai sans qu'on me le dise quel était le bouton de Seven sur l'interphone. ANTÉCHRIST était écrit dans une calligraphie extravagante à côté du bouton du 3B.

Je me tournai vers Tammy.

— Dis-lui que tu étais à la fête hier soir et que tu as oublié ton sac à main.

— Je... je peux pas, dit-elle. (Je vis des frissons agiter tout son corps.) Je peux pas retourner là-haut.

Junior intervint.

— Il ne t'emmerdera pas, ma jolie. Je te le promets.

Le visage tendu, il lui souleva le menton et regarda droit dans ses yeux humides de raton laveur.

— Je te le promets aussi, dit Paul, passant un bras protecteur autour des épaules de Tammy.

Junior se retourna pour que Paul ne le voie pas se marrer. Je pense qu'il commençait à apprécier le gamin. Ou bien il souriait simplement à l'idée de démolir Seven si nécessaire. J'espérais vraiment que ce serait nécessaire.

D'une main tremblante, Tammy appuya sur le bouton 3B. Un cri perçant jaillit de l'interphone, qui me fit tressaillir. Quelques secondes plus tard, une voix métallique nous parvint.

— C'est pour quoi ?

J'avais oublié l'horrible accent british et efféminé que Seven se donnait.

— Euh... Salut. C'est Tammy. J'ai oublié mon sac à main hier soir.

Elle chercha l'approbation de Junior. Il hocha la tête pour l'encourager.

Silence.

— J'ai pas trouvé de sac.

Quel charmeur, ce type, décidément.

— Il est tout petit, et j'étais assise sur le canapé. Il a pu tomber entre les coussins.

Bien joué. Junior leva un pouce approuvateur.

Nouveau silence. La porte émit un cliquetis et un bourdonnement quand Seven nous laissa entrer. En route.

Je poussai la porte et la tins.

— Tammy, on a juste besoin de toi à la porte de son appartement pour qu'il nous ouvre.

J'envisageai de dire à Paul de rester, mais je ne voulais pas émasculer le gosse devant la gamine.

TAMMY frappa à la porte. Comme il y avait un judas, on se plaqua sur les côtés, Junior et moi. Seven dut d'abord défaire ce qui, à l'oreille, semblait être deux douzaines de verrous. Il apparut, vêtu d'un long peignoir de soie rouge à peine retenu à la taille par une ceinture nouée très bas.

— Entre, dit l'araignée à la mouche.

Et les deux pitbulls se jetèrent sur la toile.

Junior repoussa vigoureusement Seven vers l'intérieur de son appartement. Les murs étaient peints en rouge sang, et un épais nuage d'encens vint asphyxier les poils de mes narines.

— Attendez, dit Seven d'un air indigné. Vous êtes qui, vous deux ?

Je remarquai que son faux accent avait pris des intonations quasi germaniques. Il n'avait pas un poil sur le corps, ce qui rendait son expression difficile à interpréter. Quand il était surpris, il n'avait aucun sourcil à hausser. Il semblait même presque content de nous voir. Il pointa un long doigt vers Tammy.

— Je me souviens de toi. Tu pleures.

Je le saisis par les revers de son peignoir et le projetai contre le mur. Sa tête y rebondit avec un bruit délicieux.

— Eh ! Eh ! protesta-t-il. (Je le lâchai.) Je me souviens de toi aussi. (Il me toisa froidement.) Le philistin.

Il prononça ce mot comme si c'était le surnom d'un vieil ami.

— Je suis vraiment flatté que tu te souviennes de moi, connard.

— Tu as interrompu mon art. Tu n'as aucune vision.

Junior lui mit un doigt épais sous le nez.

— Et toi, t'auras plus de dents si tu nous donnes pas ce qu'on cherche.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? demanda-t-il avec lassitude.

Il faut le reconnaître, il était totalement détendu.

— Le DVD, dis-je.

— Je n'ai pas de DVD. Ni de CD, ni de cassettes. Je suis performeur. (Il promena lentement ses doigts sur son corps. Ses longs ongles manucurés émirent un doux bruit de fermeture Éclair sur la soie.) Tous mes shows sont des œuvres uniques.

— On se fout de ta musique pleurnicharde et de tes "performances" de chochette, dit Junior. On veut voir la vidéo que t'as passée hier soir.

Je me mordis la lèvre inférieure, impatient de lui faire perdre son aplomb.

Il eut un sourire lascif.

— Ah oui. La rouquine. Sa peur était délectable.

La pièce devint plus rouge que les murs, plus rouge que son peignoir.

— La tienne aussi, dit-il à Tammy.

Il la dévisagea sans battre des paupières. Je suivis son regard jusqu'à la pauvre gamine. Elle était pétrifiée, terrorisée. Il la fixait comme un serpent paralysant une souris. La malheureuse avait tellement peur qu'elle n'avait même plus la force de crier. Elle respirait par à-coups, de nouvelles larmes noires roulant le long de ses joues.

Junior brisa le sortilège par un bon crochet droit. Brutal. La tête de Seven bascula en arrière avec un bruit de coup de fouet. Il tomba sur les genoux et plaqua une main sur sa bouche.

— Aaah ! Salaud ! glapit Seven.

À travers ses lèvres broyées, le mot ressemblait à "Chamallow".

— Ho, Seven, dit Junior, penché tout contre son visage. C'est à nous que t'aurais dû faire attention, pas à la gamine. Si tu l'avais moins regardée, t'aurais peut-être réussi à éviter le coup.

— Emmène-la à la voiture, dis-je à Paul.

Paul hocha la tête et conduisit Tammy dehors en la prenant par le bras. Dans l'état de choc où elle se trouvait, elle se laissa guider sans peine.

— Je vous ferai un procès ! cria Steven en se remettant debout tant bien que mal. J'ai une performance ce soir !

Du sang ruisselait de sa bouche détruite. Fait remarquable, le coup de poing de Junior l'avait seulement rendu plus arrogant.

Je lui pris l'oreille gauche et la tordis comme de la guimauve. Il hurla, et je lui défonçai le ventre avec mon autre main pour le faire taire. Succès immédiat. Et ça me fit vraiment du bien.

Il retomba à terre, pantelant. Il n'essaya pas de se relever.

— C'est la dernière fois que je pose la question. Où est le DVD ?

— Vous avez une idée de ce que ça m'a coûté ? répliqua-t-il d'une voix sifflante.

Je remarquai qu'il avait entièrement oublié son accent. Un nasillement naturel, typique de la banlieue de Boston, l'avait remplacé.

— Tu devrais écouter quand je dis que je ne répéterai pas ma question, dis-je en retirant ma main. Maintenant, ça va être les baffes.

Il couina.

— Non ! Il est dans la table basse !

Je lui mis quand même une baffe, pour le plaisir. Je creusai la paume et le frappai juste sur l'oreille que je venais de lui tordre. Il gueula et se couvrit le crâne avec les mains. Il avait dû avoir

drôlement mal. Je me dirigeai vers la table basse. C'était une sorte de cercueil surmonté d'une plaque de verre, avec un squelette en plastique à l'intérieur. Sous les os du bras gauche reposait une petite pile de boîtiers de DVD noirs, sans inscription.

— C'est lequel ?

— Celui avec une étiquette rouge sur le dessus, dit-il en désignant la table.

Son long doigt n'était plus aussi assuré.

Je fouillai dans la pile. Il n'y avait que cinq DVD. Trois avec une étiquette rouge. Je jetai les deux autres boîtiers à terre et les écrasai avec le talon de ma chaussure.

— Lequel ? redemandai-je.

— Je ne sais pas. C'est un de ceux-là.

Il se mit un doigt dans la bouche, pour vérifier l'état de ses dents.

— Comment tu les as eus ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— Je peux pas vous le dire.

— Junior, va me chercher ma pince à bec pointu dans la voiture. Je vais lui retourner ses jolis petits ongles, et on verra ensuite ce qu'il peut et ce qu'il ne peut pas nous dire.

Je ne plaisantais qu'à demi. Je ne les aurais pas complètement retournés, ç'aurait été méchant.

— Non ! hurla Seven quand Junior partit vers la porte. Je peux pas vous le dire ! S'il vous plaît ! C'est des dingues, ces mecs-là. Ils me tueront !

Des gouttes d'écume sanglante se formèrent aux coins de ses lèvres. Il avait tellement peur qu'il en pétait les plombs.

— Blablabla. Arrête d'être aussi prévisible, dit Junior en tapotant le crâne chauve de Seven.

— Ce serait une sacrée perte pour l'humanité si tu disparaissais, mais c'est pas notre problème, renchéris-je. D'abord, ils ne sauront jamais que c'est toi qui les as vendus.

Junior intervint :

— Deuzio, qu'est-ce que tu crois qu'on va te faire si tu nous le dis pas ? On va t'enculer, et après on te zigouillera. On n'est pas gays.

Seven nous regarda tous les deux, complètement perdu.

Je fis les gros yeux à Junior.

— L'idée, c'est qu'on va te faire mal. Très mal.

Junior ferma les yeux et son imagination le fit violemment frémir.

— *Grande mucho.*

Les yeux exorbités de Seven allaient et venaient entre Junior et moi. Il laissa tomber sa tête.

— Sid's Vids, dans Commonwealth Avenue. Près de l'université, chuchota-t-il.

— Il faut s'adresser à qui ?

— À Sid, dit-il d'un air dégoûté. (Il se remit un doigt dans la bouche.) Je pense que tu m'as cassé une dent, connard.

Junior lui mit un coup de pied en pleine figure avec sa Doc Martens pointure 47. La tête de Seven rebondit sur le mur comme une balle de tennis.

— Voilà, comme ça t'en es sûr.

Avec un énorme effort, Seven tenta à la fois de ramper vers un coin et de rester conscient. Je le suivis lentement.

— Les deux petits qui viennent de sortir, si jamais tu les revois, même une seule fois... (Je lui balançai un coup de pied dans les côtes. Seven gémit et roula à terre.) Si tu leur dis un seul mot...

Nouveau coup de pied.

— Ou si tu les regardes...

Junior lui mit un fameux coup de poing sur la cuisse, envoyant des spasmes douloureux dans le muscle. Seven semblait vouloir hurler, mais mes coups de pied avaient vidé ses poumons de leur air.

— Ou si tu respirez à côté d'eux...

Je lui mis encore un coup de pied, et il se recroquevilla en position fœtale.

— Évite même de trop penser à eux, dit Junior en en remettant une couche avec le talon de sa chaussure. Ce serait mauvais aussi pour toi.

— On s'est bien fait comprendre ? demandai-je.

Coup de pied.

Seven émit un râle avant d'arriver à articuler "Oui".

— C'est bien clair, petit punk de mes deux ?

Coup de pied.

Coup de pied.

Coup de pied.

Coup de pied.

Coup de pied.

Coup de pied.

Il continuait à chouiner des "Oui" rauques alors que nous sortions de chez lui. Il allait peut-être s'écouler un moment avant qu'il se remette à chanter.

Je mentirais si je disais que je ne me sentais pas bien.

Je me sentais extraordinairement bien.

PAUL était assis sur le large capot de la Buick, les bras croisés sur la poitrine. Son teint était encore d'une nuance qui ne me semblait pas saine. Il me regarda comme s'il allait vomir à tout instant. Malgré tout, il était resté fidèle au poste, comme un bon petit soldat.

— Tammy s'est barrée, dit-il.

Je m'en voulais d'avoir mis cette pauvre gosse dans une telle

situation, mais je me consolai en songeant qu'elle irait mieux après avoir écouté quelques disques de Dead Can Dance. Et après avoir sacrifié une chèvre, peut-être. Qui sait ce qu'il faut pour remonter le moral à une gothique, après tout ?

— Et maintenant ? demanda Junior.

— Ouais, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Paul se frotta les mains, ragaillardi par l'excitation. Pour lui, c'était une grande aventure.

Il fallait apparemment se préparer à une longue soirée de violence aveugle.

— D'abord, on te ramène chez toi, dis-je à Paul.

— Ah non ! Eh, les mecs, je vous ai conduits jusqu'au chauve et aux vidéos, et vous voulez me faire ça ?

Je lui tendis un second billet de cent. Il se tut.

— Merci pour ton aide, Paul, mais la suite, ce sera sans toi.

L'effigie de Benjamin Franklin lui avait mis des étoiles dans les yeux, mais il y avait de la déception dans sa voix.

— Non, non, c'est bon, je comprends.

— Tu veux qu'on te dépose quelque part ? demanda Junior.

— Pas la peine. Je vais au Square. Et puis, le copain de ma mère a passé la semaine à boire son allocation chômage. Je préfère rester mobile, OK ? À plus.

Il nous fit le signe de paix et partit.

Avec Junior, je le regardai s'éloigner.

— Boo ?

— Quoi ?

— Putain, chaque fois que j'entends des trucs comme ça...

Junior secoua la tête.

— Ouais.

J'avais de la compassion pour Paul, même s'il semblait s'être bien adapté à sa situation. Tous les deux, on ne connaissait que trop bien l'art de savoir s'adapter. Soit on se débrouillait avec sa petite vie merdique, soit on était découvert pendu à une rallonge électrique dans le placard de la femme de ménage.

En m'allumant une cigarette, je remarquai sur mon doigt une minuscule trace laissée par le sang de Seven. Je l'essuyai sur la jambe de mon pantalon.

Junior fit démarrer Miss Kitty et appuya sur le champignon, faisant rugir le véhicule.

— On fait quoi ?

— On va se chercher des DVD.

— Beurk. C'était nul, Boo. Nul comme le scénario d'un film de Steven Seagal.

— Conduis et tais-toi.

Chapitre 10

SID'S Vids était coincé entre un restaurant vietnamien et une supérette sur Commonwealth Avenue, juste à côté du campus de l'université de Boston. La vitrine sur rue semblait ne pas avoir été nettoyée depuis le milieu de la guerre froide. Des cassettes vidéo décolorées par le soleil étaient disposées dans l'étalage. J'ouvris de grands yeux.

Des cassettes vidéo ? Même moi, l'homme au beeper, j'avais un lecteur de DVD. Les titres étaient comme des drapeaux rouges lors d'un défilé de l'armée chinoise.

Le Golf en folie 2.

Joe contre le volcan.

Ils n'avaient pas de films corrects.

Nous étions visiblement au bon endroit. Le loyer de la boutique ne devait pas être donné. Et Sid's Vids ne se donnait pas grand mal pour attirer le chaland. L'argent ne venait pas de la location de cassettes. Il ne manquait qu'une enseigne en néon annonçant FAÇADE. J'avais déjà dû passer devant mille fois sans rien remarquer.

Une clochette tinta au-dessus de la porte quand on entra. L'intérieur sentait le renfermé, le sale et une odeur écœurante comme celle de la viande faisandée. Le climatiseur au-dessus de la fenêtre devait être cassé, sinon la loi aurait dû imposer sa mise en marche. Dans cette petite pièce, une humidité putride faisait planer la puanteur à hauteur d'œil. J'entendais un téléviseur allumé et une respiration lourde venant de l'arrière. J'avais le cœur battant tandis que nous avançons. Je ne savais pas trop ce que je ferais si je voyais un tatouage en forme de serpent.

Rien de bon.

Sûrement rien de bon.

Ce que je vis, c'est l'un des plus gros animaux que j'avais jamais pu voir hors d'un zoo. L'individu assis derrière le comptoir pesait au moins cent quatre-vingts kilos. Des cheveux filasses pendaient mollement sur son front comme des spaghettis trop cuits.

J'observai la créature sans savoir si c'était un homme ou une femme. Elle avait bien des seins, mais dans la pénombre, je n'arrivais pas à déterminer s'il n'y avait pas du poil ou une pomme d'Adam entre les plis épais du cou.

— Arg!, murmura Junior.

Je m'éclaircis la gorge.

— Excusez-moi.

— Quoi ?

La bête ne leva pas les yeux de son téléviseur.

— Je voudrais parler à Sid.

— Sid, c'est moi, dit la bête, se désignant d'un pouce gros comme une saucisse de Francfort.

— Sid, c'est vous ? demanda Junior.

— Cette putain d'enseigne dit bien Sid's Videos, non ? Vous vous attendiez à trouver un homme ?

Eh bien, cela faisait au moins un point d'éclairci.

— C'est du portugais, poursuivit-elle. L'abréviation de Sidonia.

— On nous a dit qu'on pouvait trouver des films chez vous.

Au prix d'un effort surhumain, Sid tourna la tête pour mieux nous examiner.

— Waouh. À vous deux, vous avez deviné qu'on pouvait trouver des films dans un magasin de vidéos. Vous devez être deux petits génies.

Sid fut prise d'un rire mouillé.

— Des films où y a des filles.

Sid s'était remise à regarder la télé.

— Sur votre gauche. À travers le rideau, mon grand.

Sur la gauche, un rideau de perles était accompagné d'un panneau signalant RÉSERVÉ AUX PLUS DE 18 ANS.

— Je crois que ces films-là ne sont pas en rayon, dis-je.

Le large faciès de Sid s'obscurcit lorsqu'elle se retourna.

— Je vois pas de quoi vous voulez parler.

— Bien sûr que si, dit Junior. Des films violents. Avec des filles. Et quand je dis filles, je veux dire *filles*.

Junior ajouta des guillemets en agitant les doigts.

— J'ai pas la moindre idée de ce que vous voulez dire.

La voix de Sid n'avait plus la même conviction. Des perles de transpiration coulaient sur son visage. Ce n'était peut-être pas une suee nerveuse. C'était peut-être d'avoir dû tourner deux fois la tête en moins d'une heure.

— Allons. D'après Seven, c'est ici qu'il s'approvisionne.

— Seven quoi ? Seven Up ? Je vous dis que...

— Peu importe, trancha Junior. Vous ne voulez pas de notre argent ? Très bien. Pourtant, on connaît quelques personnes qui aiment ce genre de film et on a du liquide.

Junior sortit une liasse, un billet de cent attaché autour d'une grosse pile de billet d'un dollar. Aux yeux de Sid, ce devait être une somme.

Sid lécha ses épaisses babines à la vue de l'argent. Je réprimai un réflexe nauséux.

— Vous êtes des flics ? demanda-t-elle.
— Vous trouvez qu'on a des gueules de flics ?
— Parce que vous devez me le dire si je vous le demande. C'est illégal de ne pas me le dire si je demande. Ça devient une provocation policière.

— Je ne suis pas un flic, déclarai-je.
Je ne savais pas si les renseignements de Sid étaient exacts, mais je crus préférable de ne pas la contrarier.

— Et toi, le Rouquin ?
Junior soupira.
— Non. Pas un flic.
— Dis-le. Dis les mots. Dis 'Je ne suis pas un flic'.
— Je. Ne. Suis. Pas. Un. Flic, dit-il en martelant chaque mot comme un enfant qui ânonne une leçon.

Encore un essai, juste pour voir sa réaction.
— Écoutez, appelez le Serpent et dites-lui qu'on veut trois exemplaires de chaque film.

Sid oscilla et siffla à ce nom.
Bingo.
Je soupirai en partant, comme si toute cette conversation m'ennuyait.

— On a quelques coups de fil à passer, on reviendra demain. J'espère que vous aurez une réponse à nous donner.

Une fois à l'extérieur, Junior dit d'un air faussement sérieux :
— Je croyais t'avoir entendu dire à Seven que tu le laisserais en dehors de tout ça.

— Ah bon ? répondis-je de mon air faussement étonné. Ah ben zut, alors. Ça m'aura échappé.

— Honte à toi. (Junior agita un doigt menaçant.) T'as la cervelle dans le cul.

— Oui, honte sur moi. Mais je mets ce que je veux dans mon cul.
Junior s'assit sur le capot de Miss Kitty pour réfléchir.

— Quelle merde ! s'exclama-t-il en se mordillant l'ongle du pouce.
— Quoi ?

Mes vêtements trempés de sueur me collaient au corps. Quand je les détachai de ma peau, je sentis la puanteur de chez Sid, comme si cette odeur s'était accrochée à mes pores.

— Ça fout en l'air notre façon de mener l'enquête, non ? dit-il en levant les mains au ciel. Parce que, merde, on peut pas la tabasser pour la faire parler, pas vrai ? C'est une fille.

Il prononça ces derniers mots avec un grand geste dramatique en direction de la vitrine du magasin.

"Fille" n'était peut-être pas le mot que j'aurais employé pour décrire l'aimable Sidonia, mais je compris ce qu'il voulait dire. En règle

générale, on essaie de ne pas lever la main sur une femme. Même si leur féminité est aussi sujette à caution que celle de Sid. Un jour, j'avais dû plaquer au sol une motarde qui visait mes yeux avec un tire-bouchon. Une autre fois, une skinhead ivre avait poursuivi Junior jusqu'à Roxbury parce qu'elle avait envie de se battre et avait jeté son dévolu sur lui. Il était prêt à aller jusque-là pour éviter l'affrontement physique avec une femme. Littéralement.

Si extrêmes que soient les circonstances, nous n'avions pas de raison valable de tabasser Sid. Je n'étais d'ailleurs pas persuadé qu'on arriverait à lui faire mal, tant elle avait le cuir épais. Ç'aurait été comme donner un coup de poing dans un matelas rempli d'eau.

Il allait falloir faire preuve d'imagination. Ce qui n'était pas notre point fort.

— Attends une minute, dis-je.

Je repartis vers la boutique. J'étais à peu près sûr que Sid n'allait pas se traîner jusqu'à la porte tant qu'il ne serait pas l'heure de fermer ou tant qu'un incendie ne se déclarerait pas. Au-dessus de la vitrine, à un peu plus de deux mètres du sol, se trouvait le climatiseur cassé. Je cherchai dans mes poches un objet pour écarter les lattes de l'aération.

Un paquet de cigarette. Des clefs. Un feutre à pointe moyenne.

Gagné.

Mon feutre d'autodéfense bonheur.

Je me hissai sur la pointe des pieds et me contorsionnai pour rester hors du champ de vision de Sid. J'entendis sa voix par-dessus le ronron de la télévision avant même de toucher à l'aération. Je ne distinguais pas ce qu'elle disait, mais je compris qu'elle était au téléphone. Il n'y avait personne d'autre dans le magasin lors de notre visite, et personne n'y était entré depuis que nous étions sortis.

Le prix du Meilleur détective de l'année, c'était pour moi.

Une fois les lattes écartées, je pus saisir des bribes de la conversation.

— ... idée de qui ils peuvent bien être... [ahanement] ouais... Je pense que... [ahanement encore]... rendre visite à ce connard de Seven... [ahanement]... petit enculé de pédé débile...

Trop facile. Soit on était meilleurs qu'on croyait, soit ces gens-là étaient grave attardés.

Puis mon beeper sonna, et je faillis faire dans mon froc. Je descendis d'un bond et tentai d'étouffer le son en plaçant mes deux mains sur l'appareil tandis que je courais dans la rue. Je ne me faisais pas trop de souci à l'idée que Sid pourrait se lancer à ma poursuite.

Le numéro de Kelly apparut sur l'écran. Quand je passai devant Miss Kitty, Junior baissa la vitre.

— Putain, c'était quoi ?

— J'ai reçu un bip. Faut que j'aille téléphoner à la supérette.

Je mis une pièce de vingt-cinq cents dans le téléphone de la cabine publique. Je répugnais à l'admettre, mais j'allais devoir un jour m'acheter un portable. À Boston, les cabines se faisaient plus rares que les fans des Yankees.

— Kelly Reese.

— Vous m'avez bipé ?

— Oui. À ce sujet. Vous avez un beeper ?

— Affirmatif. Je suis de la vieille école.

Je fis signe au caissier. Quand il leva les yeux vers moi, je lui montrai la barre chocolatée que j'avais prise. Il eut un geste désinvolte, donc j'ouvris l'emballage et mordis une grosse bouchée de délices chimiques.

— C'est une façon de voir les choses.

— Eh, vous m'avez bipé pour me casser les couilles, ou vous avez besoin de quelque chose ?

— Monsieur est susceptible.

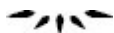
— Seulement quand les gens se foutent de mon beeper.

— On peut prendre un café ensemble dans une heure ou deux ?

— Je suis disponible tout de suite. Vous êtes sûre de ne rien vouloir de plus fort ?

— Vous avez envie que je vomisse à nouveau sur vous ?

— Va pour un café, alors.



QUAND j'arrivai, elle était installée à la terrasse du Starbucks en face de la gare de Back Bay. Elle me tendit un grand café glacé (vous pouvez toujours courir si vous espérez que j'appelle ça un *venti*). Je sais reconnaître une gueule de bois quand j'en vois une, et elle avait l'air d'affronter une situation quasi insurmontable. Apparemment, c'était un mal très courant, ces temps-ci.

— Vous vous sentez comment, ma petite fille ?

— Oh, prête à mourir. (Elle désigna le sac en papier sur la table.) Je ne savais pas comment vous l'aimiez, alors il y a du sucre dans le sac et du lait dans cette petite tasse.

— Merci. Donc...

— Une fois de plus, je veux vous présenter mes excuses pour hier soir. Je ne voudrais pas que vous ayez une mauvaise idée de moi.

Son comportement m'avait inspiré un tas de bonnes idées, mais aucune que je puisse exposer en public.

— Je vous l'ai dit, y a pas de souci. Vous m'avez téléphoné pour me redemander pardon ?

— Je vous ai bipé, plus exactement.

— Je n'aime pas qu'on plaisante avec ça, je vous l'ai expliqué.

— Désolée. Pendant un instant, j'ai oublié que vous étiez de la

vieille école.

— Merci. (J'allumai une cigarette et je vis son expression changer.)
Alors, vous êtes quoi ?

— Pardon ?

— Vous êtes une emmerdeuse qui déteste les cigarettes, ou vous en voulez une ?

— J'ai arrêté il y a un an.

Elle aspira une longue gorgée avec sa paille.

— Super. Vous êtes le pire cas de figure.

— Passez-la-moi une seconde.

Elle me prit la cigarette des mains et en tira une longue bouffée, ferma les yeux et émit un grognement quasi sexuel. Je me demandai si elle avait arrêté pour impressionner son patron, l'autre ex-fumeur à qui j'avais récemment offert une cigarette.

— Vous avez une très, très mauvaise influence sur moi, monsieur Malone.

Elle n'imaginait pas à quel point.

— Bon, à part m'utiliser pour satisfaire vos vices, vous m'avez fait venir pour quoi ?

— Monsieur Donnelly se demandait où vous en étiez.

Je repris ma cigarette et en tirai une bouffée. Le goût de son rouge à lèvres sur le filtre me procura un plaisir curieux.

— Ah. Euh... Nous avançons.

— Qu'est-ce que cela signifie exactement ?

Je décidai d'édulcorer sérieusement et d'éviter tout détail.

— Vous avez déjà entendu Cassandra mentionner un garçon ? Plus précisément, un garçon portant un tatouage en forme de serpent ?

— Pour être franche, je ne lui ai jamais vraiment beaucoup parlé. Je suis allée la chercher au collège, je l'ai conduite au centre commercial, ce genre de choses, mais elle est à un âge où, si vous avez plus de vingt ans, vous êtes son ennemi.

— C'est peut-être le cas, mais le type avec lequel elle est, selon nous, a bien dépassé la puberté.

— Ça commence mal.

Elle détacha un morceau de son beignet aux pommes et le glissa dans sa bouche pour le mâcher lentement.

— Ça risque d'empirer.

Je m'abstins juste de dire à quel point.

— Oh là là, je crois que je vais vomir.

— Pas sur moi, cette fois.

— Vous ne me lâcherez jamais, avec ça ?

— Probablement pas. Cassandra va sur les ordinateurs ? Friendster, ces trucs-là ?

— Friendster ? Vous n'êtes pas de la vieille école, vous êtes un

dinosaure. Les jeunes vont sur Facebook, à présent. Et puis, son père connaît tous les mots de passe qu'elle utilise. Il vérifie régulièrement ce qu'elle fait sur Internet.

— Il l'espionne ?

— Il supervise ses activités. Mais les jeunes sont malins. Ils sont tellement plus doués que les adultes face à la technologie, ils savent s'y adapter. La plupart des gamins veulent cacher à leurs parents ce qu'ils font sur Internet, et ils y arrivent assez facilement.

Je ne faisais rien de tout ça. Je ne me cherchais pas de prétendus "amis" sur un écran d'ordinateur. Je ne passais pas mon temps à twatter, twutter, je ne sais pas comment ils appelaient ça. Elle avait sans doute raison. Je n'étais peut-être plus de la vieille école, juste déconnecté.

— Donc c'est possible qu'elle ait rencontré un pervers sur Internet, sans que son père le sache, même s'il la surveille.

— C'est possible. (Elle frémit à cette idée.) Autre chose ? Autre chose de moins potentiellement abject ?

— Désolé. Je n'ai que de l'abject en magasin.

— Très bien. (Elle se leva et défroissa sa jupe.) Une dernière bouffée.

Elle ouvrit les doigts pour prendre ma cigarette. Je la retins.

— Redites-moi que je suis mignon.

Elle rougit aussitôt.

— J'ai dit ça, moi ?

— Oui.

— Merde. Eh bien, vous l'êtes, pour un type de la vieille école.

Elle détacha habilement ma cigarette de mes doigts et partit en l'emportant.

— Hé !

Elle m'adressa un clin d'œil.

— Je ne suis pas de la vieille école, mais je ne suis pas non plus la gentille petite fille que vous croyez, monsieur Malone.

— Sans l'ombre d'un doute, mademoiselle Reese.

Sans l'ombre d'un doute.

Je retrouvai Junior dans un petit restaurant chinois de Commonwealth Avenue, un kilomètre plus loin. Notre repas se déroula en silence. On essayait, lui et moi, de réfléchir entre deux bouchées.

Junior fut le premier à parler.

— Tu t'y prendrais comment pour sauter une bonne femme aussi énorme ?

— Je ne la sauterais pas, dis-je tout en mâchant du riz frit au porc.

Junior était un collègue formidable. Pendant que j'essayais d'imaginer comment on pourrait tirer les vers du nez de Sid, il essayait

de comprendre comment lui appliquer la mécanique du sexe.

— Je veux dire, il faudrait avoir une bite en forme de pelle pour arriver sous son ventre.

J'eus l'impression d'avoir avalé un bloc de ciment.

— Junior, je t'en prie. On est à table.

— Tu penses qu'elle se fait sauter par le Serpent ?

— Junior...

— Il pourrait sans problème, simplement...

— Junior, putain ! Arrête !

— Pardon, dit-il, ruisselant de sarcasme. Je voulais pas offusquer tes sentiments délicats.

— Tu as vu à quelle heure la boutique ferme ? demandai-je, cherchant désespérément à changer de sujet de conversation.

— Non, dit Junior, en épongeant les dernières flaques de sauce d'huître avec un morceau de pain. Pourquoi ?

— On pourrait prendre Sid en filature. Voir où elle va après le boulot.

— En tout cas, elle va pas à la gym, ricana-t-il. Elle doit aller bouffer. Pour devenir obèse comme elle, il doit bien falloir faire dix repas par jour. Je rigole pas. Prends ma tante Gretchen...

— Sans façon, merci.

— Ha-ha-ha, très drôle. Tu me laisses parler ?

— Comme si je pouvais t'arrêter !

— Ta gueule. En tout cas, elle était pareille. Elle était quand même moins grosse que Sid, mais personne lui demandait d'être mannequin pour de la lingerie, tu vois ? Elle prenait deux repas entre le petit déj et le déjeuner.

Le seul fait d'y penser me coupa l'appétit. Je laissai tomber bruyamment ma fourchette sur mon assiette et jetai ma serviette pardessus. J'avais encore faim, mais avec Sid et tante Gretchen en tête, je ne pourrais plus manger avant une semaine.

— Quel était l'intérêt de cette histoire ?

— Fallait forcément qu'elle en ait un ? (Junior désigna mon riz.) Tu le finis pas ? (Je lui donnai mon assiette et il déversa ma nourriture dans la sienne.) En tout cas, Sid doit pas faire grand-chose de ses journées, à part réfléchir à ce qu'elle va manger ensuite.

— Donc on la suivra quand elle quittera le magasin.

— Ça devrait pas être trop dur. Y a pas de risques qu'elle coure plus vite que nous.

— On ne peut pas dire ça de tout le monde.

— C'est vrai. Mais qu'est-ce qu'on fera quand elle s'arrêtera ?

Je grattai mon menton pas rasé.

— Lever la main sur elle est hors de question.

— Sauf si on appelle Twitch.

Junior évita de me regarder en prononçant cette suggestion, comme s'il avait honte d'en avoir même eu l'idée. Je frissonnai à la pensée de ce dont notre collègue Twitch serait capable.

— Ça n'est pas comme ça que je veux procéder.

— Moi non plus, dit Junior. Mais qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? Le temps passe.

— On improvisera. Voyons d'abord où elle va. Qui sait ? On a dû lui mettre la puce à l'oreille, elle va peut-être aller chez le Serpent. Et lui, on pourra le tabasser.

— Ça pourrait marcher. Presque.

Junior enfourna sa dernière cuillerée de riz frit.

Mouais. Presque. Le problème, c'est que je n'avais aucune idée de ce qu'on ferait si Sid ne suivait pas mon scénario imaginaire.

NOTRE première planque. Ils devraient fabriquer des figurines commémoratives pour fêter ça. Comme provision, on avait six canettes de café glacé au goût de métal, une cartouche de cigarettes et un kilo et demi de bonbons achetés en face de chez Sid. Une chance qu'on ne soit diabétique ni l'un ni l'autre. Si on l'était, on s'en apercevrait vite.

On se gara derrière une baraque de chantier, à l'autre bout de la rue. Juste assez loin pour avoir vue sur la vitrine de Sid sans se faire repérer. Si quelqu'un du quartier se demandait pourquoi on restait assis à fumer dans notre bagnole pendant des heures à déblatérer contre le café en canette, personne n'eut le courage de venir nous poser la question.

— Oh, *Sheila*, dis-je à Junior tout en avalant encore un nounours en gélatine.

— Prince. Y a du relâchement, elle est facile, celle-là.

Junior engloutissait peu à peu un énorme sac de Sno-Caps, le devant de son T-shirt couvert de sucre en poudre.

— Tellement facile que tu t'es gourré.

— Quoi ? Non, c'est du Prince tout craché. C'est une chanson qu'il a écrite sur *Sheila E*.

— Je ne sais pas s'il l'a écrite, mais il ne l'a pas chantée.

— Morris Day ?

— Non.

— Merde. C'était qui ?

À cet instant précis, une fille superbe en jean déchiré et débardeur apparut, un furet enroulé autour de son cou. On ne voit ça qu'à Boston. De notre poste d'observation, on distinguait un énorme tatouage de son signe zodiacal (Poissons) dans le bas de son dos, juste au-dessus de la raie de ses fesses.

— Ooooooh waaaaouh ! s'exclama Junior ébahi.

— Ouais. (Je ne parvins pas à en articuler davantage avant qu'elle

tourne au coin de la rue et disparaisse.) Tu sais, je commence à croire qu'on n'est pas faits pour ce genre de boulot.

Junior haussa les épaules en se léchant un doigt pour le plonger dans la poussière de sucre accumulée au fond du sachet.

— J'sais pas. Je trouve qu'on se débrouille drôlement bien jusqu'ici.

— Ouais, mais regarde-nous un peu. À nous deux, on a à peu près la capacité d'attention d'un écureuil. On est censés surveiller la boutique.

— Boo ?

— Ouais.

— Si une fille aussi canon passe et que je reste les yeux collés à Sid, tire-moi une balle en pleine face.

— Compris.

— Je suis sérieux. À bout portant. Ferme le couvercle. Je ne mérite pas des funérailles à cercueil ouvert. Un Sno-Caps ?

Il me tendit le sac, le doigt dans la bouche.

— Non, merci.

— Comme tu veux.

Il mouilla son doigt à nouveau, avant de replonger.

— Ready for the World.

— Quoi ?

— C'est eux qui chantaient *Oh Sheila*.

— Merde. J'aurais juré que c'était Prince.

— Non.

Jusque-là, je gagnais. Seize à neuf. Une victoire sans intérêt est quand même une victoire.

— OK, si tu le dis. Bon, ça rigole plus. *Pac Man Fever*.

Je fredonnais les premières phrases de la chanson. "I got a pocket full of quarters, and I'm headed to the arcaaaade..."

— Non, impossible, celle-là, tu la trouveras jamais, putain.

— J'ai trouvé. Buckner and Garcia.

— Putain !

Junior me lança un bonbon à la tête. Je troquai mon sac de nounours en gélatine contre celui de vers acidulés.

Les minutes se traînaient, et nous attendions toujours. J'avais les jambes raides et le dos endolori. Comment les flics se démerdaient-ils pour tenir des heures comme ça ? Ils ne le faisaient peut-être pas dans la vraie vie. Nos seules références en la matière, c'était les romans de John D. MacDonald et les épisodes de *Deux flics à Miami* que Junior avait en DVD.

Puis l'enseigne de Sid's Vids s'éteignit. Je consultai ma montre. Huit heures et quart. Le soleil commençait à descendre à l'horizon, le ciel prenait une couleur de mangue.

Le moment était idéal. Nous profiterions du crépuscule pour nous dissimuler. Malheureusement, il faisait trop chaud pour porter des

trench-coats. Ça aurait été cool.

On attendit. Un quart d'heure encore. Les lumières de la boutique s'éteignirent à leur tour.

Encore une demi-heure. Obscurité totale. Pas de Sid en vue.

— Euh... Elle est quand même pas sortie par la porte de derrière ? demanda Junior.

— Merde, je sais pas s'il y en a une.

— On aurait pas dû y penser avant ?

— Sûrement.

— Attends, je vais aller vérifier.

Junior ouvrit sa portière, s'accroupit et partit en zigzaguant d'une voiture à l'autre comme s'il était en reconnaissance dans les rues de Bagdad. Sans se faire remarquer.

Bon Dieu.

Je gardai les yeux fixés sur la façade de la boutique. Rien. Il était 9 heures et demie. Il y avait quelque chose qui merdait au royaume de Danemark.

Junior revint derrière la voiture, encore recroquevillé comme un gorille atteint de scoliose.

— Trouvée, dit-il en souriant.

— Où ?

— Au premier. On était tellement focalisés sur cette putain de boutique qu'on n'a même pas vu s'allumer les lumières de l'appart, au-dessus. J'imagine qu'elle habite là. À l'arrière, il y a un petit parking et une porte qui mène aux étages.

— Comment tu sais qu'elle est là-haut ? Tous les stores sont baissés, de ce côté-ci.

— Les ombres, mec. Soit Sid est là-haut, soit l'appartement est occupé par un bison asthmatique. Y a aussi un chien, au premier.

— Merde. Gros comment ?

— À l'entendre, ça doit être un de ces petits clébards aux oreilles poilues qui font que pisser et se remuer.

— Bien. J'ai pas envie de me retrouver nez à nez avec un rottweiler.

Pas plus qu'avec les femmes je ne danse avec les chiens. Je connais des gens qui l'ont fait, des gars comme le Manchot et N'a-Qu'une-Couille.

— Si le truc que j'ai entendu aboyer est plus gros que ma bite, je te paye un steak.

— Waouh, ça doit vraiment être un tout petit chien. Ou une coccinelle qui aboie.

— Quel humour, t'es trop marrant. Tu passes devant ou derrière ?

— Je pénétrerai par l'arrière, dis-je en m'extirpant de la voiture.

— Oui, il paraît que tu préfères comme ça, gloussa Junior tandis que je fermais ma portière.

Junior marquait un point. Elle était bien bonne.

La chance se manifesta sous la forme d'une pizza tombée du ciel. J'attendais à l'arrière, adossé à la porte donnant dans la boutique voisine de Sid's Vids. Je regardais les ombres apparaître aux fenêtres. Elles avaient l'air immenses, mais je n'arrivais pas à discerner si c'était un effet dû à la lumière. J'entendais les jappements aigus d'un animal en colère. La bestiole semblait plus petite qu'une corbeille à pain, ce qui était un soulagement. À part le chien, Sid devait être seule là-haut.

Tout sourire, Junior me rejoignit, muni d'une grande boîte plate.

— La fortune sourit aux audacieux, et l'audacieux, c'est moi. Apparemment, notre chère Sid s'est commandé une pizza maousse, que j'ai interceptée.

Il inclina le calot en papier sur lequel était inscrit CAMPUS PIZZA.

— Jolie casquette.

— N'importe quel chapeau va à un bel homme comme moi.

Junior appuya sur la sonnette de Sidonia Silva.

La voix de Sid surgit de l'interphone :

— Quoi ?

— Voilà la pizza, répondit Junior avec un accent italien plus ridicule qu'il n'est permis.

Elle nous fit entrer. Soit Sid n'avait jamais rencontré d'authentique Italien, soit elle avait tellement faim qu'elle s'en foutait.

Après une volée de marches grinçantes, je frappai à la porte.

— Entrez, c'est ouvert, nous répondit une voix.

Donc nous entrâmes. L'appartement chlinguait comme la boutique. C'était moins immonde que le coup de la benne à ordures, mais c'était quand même une odeur dégueulasse, un mélange de viande avariée et de sous-vêtements sales. Mes sinus avaient très envie de me jaillir de la tête pour courir jusqu'à la plus proche clinique d'aromathérapie. Comment pouvait-on vivre dans une puanteur pareille ?

Sid était assise sur un large fauteuil, immobile. Sur le téléviseur qu'elle contemplait, Homer Simpson s'exclama "D'oh !".

— Salut, Sid, dit Junior. C'est dangereux, de pas verrouiller sa porte.

Sid tenta de bondir. Elle essaya vraiment. Elle ne réussit qu'à s'agiter frénétiquement de droite à gauche.

— Putain, c'est quoi, ces conneries ? Qu'est-ce que vous foutez là, tous les deux ? croassa-t-elle.

Elle parvint presque à s'accroupir à moitié. Je lui poussai l'épaule avec la pointe de ma chaussure. Sid retomba bruyamment dans le fauteuil. Sous l'impact, le vinyle émit un pet retentissant. Du moins, j'espérais que c'était le vinyle. Elle ressemblait à une tortue retournée à l'improviste.

— Bande de pédales, vous savez à qui vous avez affaire ? Vous savez avec qui je suis associée ? beugla Sid.

— Laissez-moi deviner, dis-je. Le vieux barbichu de KFC ? Il me fait peur. Il était dans l'armée, avant.

— Allez vous faire foutre.

— Ah, non, j'ai trouvé. Vous êtes liée à la mafia des McDo, c'est ça ?

Junior cherchait un endroit où s'appuyer pour prendre sa posture de type dangereux, mais aucun endroit ne semblait sans risque pour son pantalon.

— Eh, faudrait peut-être qu'on y réfléchisse. Ronald le clown est un beau salaud...

— Ta gueule !

Junior haussa les épaules.

— Je parle juste de Ronald.

— Je comprends ça.

— Enculés !

Je ne discernais toujours aucune peur dans la voix de Sid. C'était mauvais. Elle allait seulement se mettre de plus en plus en colère.

— En tout cas, y a quelqu'un qu'elle ne connaît pas, c'est Monsieur Propre. (Junior ramassa derrière un seau à ordures ce qui paraissait être un sac à main en cuir orné d'yeux.) Sid, t'es pas très douée pour le ménage.

— Elle est pire que toi ? demandai-je.

— Au moins, chez moi, y a pas des petits tas de merde laissés par un charmant représentant de l'espèce canine.

Junior brandit le chihuahua le plus gras que j'avais jamais vu. Ses minuscules pattes émergeaient d'un corps aussi mou et informe que cinq kilos de pâte à gâteau. Son bout de queue s'agitait gaiement.

Le chien allait nous être utile. Puisqu'on ne pouvait pas menacer physiquement Sid, on allait menacer son chien. En regardant ce mignon petit cochon, je me sentis tout honteux. J'aimais mieux les chiens que je n'aimais la plupart des gens.

— Salut, mon petit père, dis-je en le grattant derrière les oreilles.

Sa langue visa directement mes doigts. Puis des dents minuscules se refermèrent sur l'endroit où mes doigts s'étaient trouvés un instant auparavant.

— Hé !

La sale bête se mit à grogner en voulant attraper aussi les doigts de Junior, mais elle n'était pas capable de tourner assez le cou au-dessus de ses épaules grasses.

— Lâche-le, dit tout bas Sid, d'une voix éteinte.

— Comment il s'appelle ?

— Pose-le par terre !

Sid n'essaya pas une seconde fois de se lever, mais les bras du

fauteuil émirent un grincement sinistre lorsqu'elle s'y agrippa.

— Allons, Sid, si tu gueules, tous les voisins vont se plaindre. (À ma droite, des boîtiers noirs s'entassaient sur une étagère. Avec étiquettes rouges et tout.) Parce que si les flics viennent, je vais devoir leur montrer les DVD que t'as là, non ?

Un éclair de peur dansa dans ses yeux, mais l'air menaçant revint bien vite.

— Pose le chien par terre, dit-elle.

— Oui, Sid, on va le faire. D'abord, tu nous dis où on peut trouver l'acteur principal de tes vidéos.

— J'en sais rien. Quand j'ai besoin de vidéos...

Elle s'interrompit.

— Quoi ? Tu lui téléphones ? Tu ne pourrais pas nous donner son numéro, si ?

J'espérais qu'il suffirait de le lui demander. Sid ne répondit rien, mais se mit à fixer alternativement mon visage et le chien dans les bras de Junior.

Merde.

J'adressai un signe de tête à Junior. Le chien glapit de douleur. Même si je savais que Junior lui avait simplement pincé la patte arrière, ça me faisait mal d'entendre la pauvre bête crier ainsi. Junior souffrait encore plus que l'animal de devoir faire ça.

Nous ne nous attendions ni l'un ni l'autre à ce qui se produisit ensuite.

Sid commença à pleurer. De gros sanglots qui lui ébranlaient tout le corps, comme de la gelée dans un robot mixeur.

Junior et moi, on se regarda d'un air coupable. Ça ne nous ressemblait pas. Sid avait beau être un détritrus humain qui exploitait la souffrance sur des vidéos, elle n'avait jamais torturé personne, à notre connaissance.

Puis le chien projeta vers le sol un arc d'urine.

— Waouh.

Junior plaça le chien au-dessus de la poubelle. Sid couvrit son visage avec ses deux mains énormes.

— S'il... s'il... s'il vous... plaît. Lâchez mon chien. Je vous dirai tout... tout... tout ce que vous voulez.

Je me penchai plus près, écœuré par la culpabilité.

— On n'en demande pas plus, Sid. (Je m'adressai à Junior.) Pose le chien par terre.

Je me retournai juste à temps pour voir Sid sourire à travers ses doigts, puis un poing de la taille d'un jambonneau foncer droit vers mon visage.

L'impact fut terrible. Comme si un paquet de pétards avait explosé à l'arrière de mon crâne. Elle me mit en pleine mâchoire un crochet

droit dont Mike Tyson aurait pu être fier, lesté par tout son poids. Je fis un vol plané, avec vue sur mes pieds et sur le plafond fissuré. J'atterris sur la nuque et le haut du dos, le souffle coupé, inconscient pour plusieurs jours.

Si je n'avais pas été aussi groggy, j'aurais pu trouver comique la scène qui suivit.

Junior courait comme un joueur arrière pris en chasse par le plus massif et le plus effrayant des défenseurs. Il sauta par-dessus une table basse, dansa autour du téléviseur, puis renversa une grande fougère pour barrer la route à Sid, le tout avec le chihuahua coincé sous le bras, comme un ballon poilu.

Et il chantait.

— Allez, Sid ! Tu m'attraperas pas ! Nanana nanère. Tu m'attraperas pas ! chantait-il tout en l'esquivant.

Sid continuait sa course, poussant des mugissements bestiaux tandis qu'elle tentait de capturer Junior et son chien.

Encore à moitié gaga, je n'aurais pas été surpris si j'avais vu de petits oiseaux voltiger autour de ma tête en gazouillant. Ma lèvre inférieure était en lambeaux, j'avais dans la bouche un goût de métal chaud.

Alors que cela aurait paru impossible quelques instants auparavant, Sid fonçait toujours, traversant son appartement comme une maman gorille en fureur. Le chien couinait comme une poupée terrorisée. Junior gloussait comme un dingue. Il s'arrêta juste assez longtemps pour m'adresser un avertissement.

— Ho, minable ! La balle revient vers toi ! Debout, merde !

Sid avait enfin renoncé à pourchasser Junior. Les mains sur les genoux, la tête baissée, elle poussait d'énormes soupirs accablés. Elle ne me regardait pas non plus, mais elle commença à revenir à pas lourds vers l'endroit où je gisais.

Je la suivis des yeux. Elle se dirigeait vers la cuisine et...

Oh non...

... le gros bloc de couteaux de boucher posé sur le comptoir en formica.

J'eus tout juste le temps et la présence d'esprit de me jeter contre l'arrière de ses genoux quand elle passa. Ce geste aurait pu me valoir un carton rouge, mais nous disputons un match purement amateur.

Frazier est à terre ! Frazier est à terre ! Frazier est à terre ! Entendis-je dans ma tête, prononcé par une voix de commentateur sportif, alors que Sid tombait.

Elle plongeait, les deux mains en avant, en un ultime effort visant à se saisir d'un couteau. Le problème, c'est qu'il ne lui laissait aucune autre main pour amortir la chute. Elle parut tomber pendant un long moment. La première partie de son corps à entrer en contact avec

quelque chose de solide fut son visage, sur le comptoir. Le formica craqua avec un bruit de coup de feu. Des assiettes bondirent dans l'évier en fer, à un mètre cinquante de là. La tête de Sid rebondit, le sang ruisselant déjà de son front ouvert, et elle se ratatina sur elle-même comme un sac de haricots.

K.-O.

— Oh, merde, murmura Junior quand le calme revint.

Même le chien cessa d'aboyer. Et j'aurais juré que ses petites bajoues restaient suspendues de surprise.

— Oh, merde, répétais-je.

Sid ne bougeait plus. Une petite flaque de sang se forma sous son visage.

— On a tué la grande baleine blanche, dit Junior.

Ça n'était pas prévu. Pas prévu du tout.

Voilà ce qui arrive quand on réfléchit et qu'on élabore une stratégie, Junior et moi. C'est alors que Junior improvisa la suite de notre plan.

— Cours ! hurla-t-il en lâchant le chien et en filant vers l'escalier. Je m'emparai d'une poignée de DVD à étiquette rouge et je piquai un sprint après lui.

— PUTAINPUTAINPUTAIN, balbutiait Junior alors que nous quitions le lieu de notre crime pour regagner la voiture.

Junior se laissa glisser sur le capot avec l'élégance d'un cascadeur professionnel et sauta au volant. Il faudrait que je lui en fasse compliment, plus tard.

Ma lèvre ne saignait plus, mais j'avais des élancements dans tout le côté enflé de mon visage. Dans ma bouche, c'était comme si je m'étais brossé les dents du bas avec un couteau à découper la viande. Junior enfonça la pédale d'accélération de Miss Kitty.

— On est foutus, dit Junior.

— Tout va bien. Je pense que personne ne nous a vus.

Je me retournai pour m'assurer que personne ne nous montrait du doigt ou n'essayait de relever notre numéro d'immatriculation.

— Y a ton sang partout sur le sol. Avec leurs putains de tests ADN, ça les conduira tout droit à nous ! (Il haletait, paniqué.) Ils vont investiguer sur la scène de crime, je te dis !

— Tais-toi. Laisse-moi réfléchir.

— Parce que, si c'était un mec, si c'était le Serpent, je m'en foutrais éperdument. Les tribunaux aussi, sans doute. Mais on vient de buter une gonzesse. Une gonzesse !

Il était trop déboussolé pour me casser les couilles parce que la susdite gonzesse m'avait mis K.-O.

— Les tests ADN, ça n'indique pas le nom et l'adresse, je pense. Seulement le type sanguin, la couleur de cheveux et ces conneries-là.

— Et comment tu le sais, professeur Malone ? Tu lis les pages techniques du *Scientific Weekly World News* ?

Bien vu.

Junior entra dans le parking situé à l'arrière du Cellar et s'arrêta avec un crissement de freins derrière la benne à ordures. Pendant une seconde, je crus qu'il allait la renverser. J'ouvris la porte arrière de la boîte avec mes clefs et je pénétrai en titubant dans le bar. J'espérais que personne ne nous verrait. Junior laissa claquer la porte derrière lui.

L'énorme porte métallique.

On aurait cru la collision de deux camions trente tonnes. Toutes les conversations s'arrêtèrent dans le bar bondé et tous les yeux se tournèrent vers nous, y compris la paire d'yeux que j'avais le moins envie de voir à cet instant précis. Barnes était assis exactement au même endroit qu'une semaine auparavant et nous souriait. Nous n'avions pas vraiment le choix.

Il fallait faire comme si de rien n'était, et mentir, mentir, mentir.

On traversa la salle comme Clint Eastwood dans *Le Bon, la Brute et le Truand*. Hélas, nous n'étions ni des bons, ni des brutes, ni des truands. Nous étions juste hébétés, pâles, en sueur et couverts de sang. Je baguenaudai jusqu'au bar, à côté de Barnes. Je baguenaude très bien quand je veux.

— De la glace, s'il te plaît.

Barnes regardait droit devant lui et sirotait sa Heineken. Il faisait semblant de rien, lui aussi, et s'en tirait plutôt mieux que nous. Essayez un peu d'avoir l'air désinvolte quand votre visage ressemble à un steak tartare.

— Bon, dit-il gaiement. Il ne vous est rien arrivé, bien entendu ?

— Je me suis coupé en me rasant, dis-je.

— Je suis tombé dans l'escalier, dit Junior.

— Je suis tombé dans l'escalier tout en me rasant.

— La salle de bain est mal foutue, ricana Junior.

— C'est marrant, dit Barnes en buvant une gorgée de bière. Vous avez des choses pour nous ?

On se regarda, Junior et moi. La barmaid m'apporta un chiffon rempli de glaçons. Je l'appuyai contre mon visage détruit. Le paradis. Barnes attendait une réponse.

Junior se pencha vers moi :

— Tu sais quoi ? J'aime mieux quand ils nous envoient la fille.

— Moi aussi. C'est plus facile pour nous de parler à une nana, n'importe laquelle, plutôt qu'à Monsieur J'essaye-de-ne-pas-avoir-l'air-d'un-flic.

— C'est vrai. Ils ont pas dit qu'ils tenaient à un maximum de confidentialité ?

Je haussai les épaules.

— Il me semble les avoir entendus dire ça. Mais dis-moi, tu en connais, des mots savants.

Junior parut radieux.

— Oui, je sais. C'est à force de fréquenter des gens instructionnés, ça déteint sur moi.

— L'osmose.

— La toxoplasmose.

Barnes renifla et secoua la tête.

— C'est bien ce que je pensais. Eh, les deux débiles, il vous reste cinq jours.

Il vida le fond de sa bière dans son gosier.

— Cinq jours ? Vous aviez dit deux semaines.

— Les deux semaines, c'était à condition d'avancer. On pensait que vous auriez un soupçon d'idée avant aujourd'hui. Il vous reste cinq jours encore.

Je retirai la glace de mon visage, le chiffon transformé en un test de Rorschach cramoisi.

— Très bien. Il ne nous faut même pas ça. Vous pariez qu'on vous donne des noms dans trois jours ?

Barnes renifla à nouveau tout en se levant, puis il sortit. Il n'avait pas daigné répondre à la phrase que je lui avais adressée par bravade. Il n'était pas obligé. Ça sentait le bluff. Je n'y croyais pas non plus.

Chapitre 11

— Sid's Vids, fit la voix au téléphone.

C'était incontestablement celle de Sid. Elle semblait un peu groggy, mais bien vivante. Les mortes ne répondent pas au téléphone.

Dans la cabine payante à l'extérieur du bar, je raccrochai et poussai un soupir de soulagement.

— Quoi de neuf ? demanda Junior.

Deux poches noires campaient sous ses yeux, assorties aux miennes. On avait passé la nuit au bureau, à tourner en rond et à fumer comme des incendies de forêt ambulants, à se poser des questions sur le sort de Sid et par conséquent sur le nôtre.

— Sid est vivante.

Junior s'affaissa visiblement quand lui fut retiré le poids de la mort possible de Sid.

— Merci mon Dieu ! J'aurais pas voulu qu'on se souvienne de moi comme de celui qui avait tué une gonzesse. Même si c'était par accident.

J'étais d'accord, dans la mesure où Sid n'était pas la personne à qui nous voulions nuire. Elle n'était qu'un pavé sur la route menant au Serpent. Je tentai de ne pas laisser mon imagination s'attarder trop longtemps sur le genre de dégâts que j'infligerais lorsque je mettrais la main sur ce salaud de pédophile.

Il ne serait pas beau à voir après.

— Il faut qu'on visionne le DVD, dit tout à coup Junior.

Je secouai la tête.

— Non. Il n'est pas question que je regarde cette merde.

Junior se rognait un bout d'ongle et le cracha à terre.

— Si t'as une meilleure idée, dis-la et on exécutera.

Je n'avais pas de meilleure idée. On n'avait aucune envie d'aller à nouveau interroger Sid. En nous voyant, elle opérerait immédiatement pour un scénario du genre "Tirer d'abord, poser les questions ensuite".

Junior continua :

— La fille qu'on cherche n'est peut-être pas dans le film, mais il pourrait y avoir un indice qui nous dira où le type se cache.

Ce n'était pas une mauvaise idée. Simplement, je n'avais pas le moindre désir de visionner un porno pédophile, même s'il nous

fournissait une adresse, des heures d'ouverture et l'itinéraire depuis le pas de ma porte.

— Ça a pu être tourné en studio, Junior. Ou bien chez quelqu'un d'autre. Merde, après ce qu'on a fait à Sid, le type est peut-être déjà en route pour le Mexique.

— Avec des si, on mettrait Boston dans une canette de bière...

— Attends une seconde.

— On a passé la nuit à en discuter, mec. On n'a pas d'autre solution. Moi non plus j'ai pas envie de regarder ce truc, mais si ça nous permet de toucher vingt-cinq mille dollars ? Si ça nous aide à arracher la gamine des mains du dingue ?

La bouteille que j'avais en main était à moitié vide, et comme je n'avais jamais été trop doué pour les prières, je bus une dernière rasade.

— On y va.

J'AVAIS dans la gorge une boule grosse comme le poing quand Junior glissa le premier DVD dans mon lecteur. La machine se ferma sans bruit, puis bourdonna. Après quelques secondes de noir complet, lente mise au point sur le personnage principal.

Un homme assis dans un fauteuil à coussins blancs, entièrement nu en dehors d'un serpent tatoué le long de son bras et d'un masque en cuir noir lui dissimulant le visage. Un masque SM, avec fermeture Éclair pour la bouche.

On frappe trois petits coups. La caméra se tourne vers la porte et laisse voir au passage des fenêtres dont les vitres disparaissent sous d'épais rideaux noirs.

— Entre, dit l'homme masqué.

Je tendais l'oreille au cas où sa façon de parler m'aurait rappelé quelqu'un. Le Serpent avait une voix de baryton, avec une pointe d'accent local. Banlieue nord de Boston, peut-être ? À part ça, rien.

Une fille s'avance dans la pièce.

Pas Cassie. Mais à peu près du même âge. Trop jeune. Beaucoup trop jeune, putain.

C'est une blonde minuscule, terrorisée. Ses grandes oreilles qui dépassent de sa chevelure lui donnent l'air d'une souris apeurée. Un grincement pas très sonore.

Pendant un moment, je crus que le DVD allait bugger. Puis je compris que le bruit était celui de mes dents qui grinçaient. Si on n'en finissait pas très vite, j'allais devoir utiliser les vingt-cinq mille dollars pour m'acheter deux belles couronnes dentaires.

— Tu es là pour ta leçon ? dit le Serpent.

— Euh... oui, répond la fille, qui joue mal son rôle. J'ai été très vilaine.

Le Serpent se lève et s'approche de la fille. Il lui caresse le visage avec une tendresse étonnante. Puis il lui prend les cheveux avec son poing, lui tire la tête en arrière et la projette sur le lit, à l'autre bout de la pièce. La fille miaule de douleur et de peur quand le Serpent la frappe du revers de la main. Il s'agenouille au-dessus d'elle, à cheval sur sa poitrine, et lui arrache son T-shirt. La caméra zoome sur le visage épouvanté de la gamine, comme si sa terreur était l'aspect le plus important du film.

Je détournai les yeux, incapable d'en tolérer davantage. Le contenu de mon estomac, remué dans tous les sens, se transformait en fromage blanc périmé.

Tout ce que j'entendis fut, une fois de plus, ce mot déchirant : "Non."

Junior se balançait lentement sur sa chaise, sans détacher les yeux de l'écran.

— On peut l'arrêter, dit-il d'une voix monocorde. Y a rien de plus à voir sur celui-là.

Il avait oublié qu'il tenait la télécommande, j'imagine.

Je me levai pour appuyer sur le bouton STOP. Mon doigt tremblait et j'appuyai d'abord à côté. Je fermai les yeux puis appuyai avec soin sur le bouton. Si je manquais une deuxième fois ma cible, je l'éteindrais avec le poing.

— J'ai rien vu. Et toi ? demandai-je d'une voix tout aussi monocorde.

Junior secoua la tête.

— Mets-en un autre.

— Junior, ce type est prudent. Il y avait des rideaux aux fenêtres. Il portait un masque. Il n'y a rien sur ces putains de disques.

— Mets-en un autre. On ne sait pas s'il n'y a rien sur les autres. Il faut qu'on les regarde.

J'inspirai profondément et changeai de DVD. J'avais l'impression que chacun pesait cinquante kilos. J'appuyai à nouveau sur le bouton PLAY. Le deuxième film ne s'ouvrait pas par une prétendue introduction.

On voyait directement le Serpent, toujours masqué, en train de mettre une fessée à une fille avec un grand battoir. Elle est à quatre pattes, offrant généreusement son postérieur aux coups. La fille est un peu plus âgée, peut-être même majeure. L'action va un peu au-delà du SM ordinaire. Elle ne se contente pas de recevoir quelques tapes sur le derrière. De minces lignes de sang perlent sur les énormes marques rouges qu'elle a à l'arrière des cuisses. La fille pousse un gémissement orgasmique à chaque coup.

On regarda assez longtemps pour être sûrs qu'il n'y avait rien non plus sur ce DVD-là.

On s'attaqua au troisième. Dès le départ, l'impression était différente.

Le Serpent se tient devant la porte, il gigote comme un gosse qui a besoin de faire pipi. Il a l'air tout excité, impatient que ça commence. Cassandra ouvre la porte.

Ma gorge se noua.

Elle porte les mêmes vêtements que le jour où je l'avais vue au Cellar. Ses cheveux rouge vif sont collés à son crâne, comme si elle avait été surprise par la pluie.

J'avais été coincé sous la même pluie.

— Ça a été tourné le même jour, dis-je.

— Le même jour que quoi ? demanda Junior.

Le Serpent se jette sur elle. Il frappe Cassandra assez fort pour la projeter vers les rideaux. La caméra la suit. Elle crie.

On se leva d'un bond, Junior et moi, réagissant en même temps à la violence.

— Le fils de pute, murmura Junior.

Le Serpent l'attrape par les cheveux.

— Tu as été une vilaine fille, Cassie.

— Pardon, pardon, gémit-elle.

— Tu mérites une leçon.

Il la frappe à nouveau, sans lâcher ses cheveux. La tête de Cassandra est rejetée en arrière et elle perd connaissance sous la force de la baffe. Le Serpent n'a aucun mal à la porter jusqu'au lit.

Il fouille dans la table de chevet et en sort un énorme couteau de chasse. Ce pervers tranche les vêtements qu'elle porte. Cassandra ne bouge pas, soit sous le choc, soit encore hébétée par les coups. Le Serpent lui écarte les cuisses tandis qu'elle n'oppose qu'une faible résistance.

— Il est mort, ce fils de pute, dit Junior en regardant très loin au-delà du téléviseur.

Je tentai de répondre. Ma mâchoire était si serrée que les muscles entourant ma bouche se mirent à trembler.

Le monde entier devint rouge. La pièce se teignit d'écarlate exactement au rythme de mon pouls. La chaleur surgit de mes yeux.

Je me levai et appuyai sur REWIND. Je fis redéfiler la vidéo depuis le premier coup, lorsqu'elle avait franchi le seuil de la pièce.

— Je ne peux pas revoir ça, Boo.

J'appuyai sur PLAY.

— Putain, Boo !

La voix de Junior résonnait comme s'il criait à l'autre bout d'un couloir.

Je revisionnai tout, image par image. J'observai la peur de Cassie, l'œil aux aguets. Je la mémorisai. Je la regardai tomber au ralenti vers

les épais rideaux. Sa petite main bousculant à peine les rideaux.

À peine, mais juste assez.

À l'extérieur, on distinguait un morceau d'enseigne de magasin. Je ne pouvais voir aucun détail, mais je connaissais quelqu'un qui pourrait.

Coincé, le fils de pute.

Chapitre 12

C'EST au printemps 1994, le jour de l'ouverture de la saison sportive à Fenway Park, que nous avons officiellement rencontré Ollie pour la première fois. Tous les gosses du Foyer étaient excités par cette rupture bienvenue avec notre quotidien merdique. À Saint-Gab, on prenait l'espoir où on le trouvait, même un espoir aussi mal placé que celui qu'inspiraient les Red Sox.

Suivre la retransmission d'un match était une fête, un événement. Mais notre unique téléviseur dans la salle de jeu vacillait toujours entre une neige légère et le blizzard absolu. Ne jouissant pas du câble ou d'une antenne en état de marche, on dérobaît du papier aluminium à la cantine pour en envelopper le poste comme dans un cocon. Les seules parties visibles étaient les boutons et l'écran. Le problème, c'était que, la veille, la télé avait décidé de merder dans les grandes largeurs. Pour la plupart, nous avons passé le plus clair de la journée à nous demander ce que nous allions bien pouvoir faire quand viendrait l'heure du match.

Après le déjeuner, nous fûmes nombreux à nous rendre en salle de jeu, du papier alu dans les poches, en espérant que le vieux Zenith revivrait un peu, à défaut de capter vraiment. Nous nous exposions à des réprimandes et à des punitions pour avoir séché des cours, mais tant pis. L'espoir avait un prix, et nous étions prêts à le payer.

On entra dans la salle, mais on s'arrêta net, au point d'être presque renversés par ceux qui nous suivaient. Les bouches restèrent béantes, sous le choc. Ceux de l'arrière se déployèrent sur les côtés, tous essayaient de voir ce qui nous avait coupés dans notre élan.

— Putain, c'est quoi ? demanda une voix.

Un nouveau, un grand maigre prénommé Ollie, avait non seulement détaché des années de papier alu précieusement accumulé, mais il avait même réussi à démonter le poste. Nous étions là, ahuris devant le spectacle de notre cher téléviseur dont les parties étaient étalées sur le lino à carreaux comme les pièces d'un échiquier. Ollie nous adressa un bref regard, réajusta ses lunettes à cul de bouteille, et se remit furieusement à l'ouvrage.

Des grognements commençaient à monter de la foule abasourdie. Des grognements où il était question d'encastrer la tête du nouveau

dans son cul. Ça avait beau être une télé de merde, c'était quand même la nôtre. On n'avait pas tant de choses qui nous appartenaient.

Les menaces devinrent plus sonores et plus violentes.

Un garçon prit une chaise pliante, en testa la résistance, et s'avança vers Ollie pour le décérébrer dans les règles. Alors que la chaise était brandie, Ollie rebrancha le poste. L'écran s'alluma et l'on vit Roger Clemens s'échauffant avant le match. Les grognements se métamorphosèrent en acclamations et en poignées de mains. Ollie souriait, mal à l'aise, sa chemise trempée de sueur à une dizaine d'endroits. Il devait se douter qu'il avait été à deux doigts de se faire estropier. Son agresseur potentiel baissa la chaise et l'ouvrit toute grande, comme siège d'honneur réservé à Ollie. Ollie assista à tout le match installé sur la chaise qui avait failli lui ouvrir le crâne.

Les Red Sox gagnèrent la partie, 9 à 8.

À Saint-Gab, il n'y avait que deux moyens d'assurer sa sécurité : être dangereux ou être utile.

Ollie devint l'une des âmes en peine qui rejoignirent la bande que je formais avec Junior. Ce n'était peut-être pas un bagarreur, mais il savait se rendre indispensable. Et depuis l'époque du Foyer, son cerveau avait rapporté pas mal d'argent. Il n'était pas un fou furieux comme Twitch, mais il était dingue à sa manière. Si notre ami le terroriste Unabomber avait été pro-technologie plutôt qu'anti, il aurait pu être Ollie.

Le sous-sol qu'habitait Ollie ressemblait à l'équivalent d'un placard à balais dans *Star Wars*. Les parois étaient peintes en blanc stérile, les quatre murs étaient garnis d'ordinateurs, de composants électroniques et de kilomètres de câbles emmêlés en un gigantesque Jackson Pollock tridimensionnel.

— Il faut que je vous montre un truc, dit Ollie en nous emmenant vers l'un des nombreux écrans rangés contre un mur. Je n'ai pas le droit de vous dire laquelle, mais une grande compagnie aérienne vient de me filer un paquet de thunes pour que je teste leur système électronique de défense. Regardez.

À l'écran apparaissait une image radar. Des petits points se déplaçaient lentement à la surface, accompagnés de numéros permettant de les identifier.

— C'est ça, le système ? demandai-je.

— Non, c'est un programme de simulation sur lequel ils me font bosser. Mais pareil que le vrai système d'exploitation qu'ils utilisent, avec la même sécurité et tout.

— Un système solide ? demandai-je, comme si j'avais la moindre idée de ce dont il était question.

— Ça ? (Ollie pouffa comme si je venais de prendre la défense des

Ewoks.) C'est de la merde. N'importe quel hacker qui a la moitié d'un cerveau, la moitié d'un système et un peu de patience peut le pirater. (Puis Ollie sourit et écarta les mains comme un magicien prêt à tirer un lapin d'un chapeau.) Tu as déjà vu un pare-feu des Fédéraux brisé en une minute ?

— Euh... non.

— Regarde.

Ollie se mit au travail. Il se pencha en avant, les doigts voltigeant sur le clavier. Des chiffres dénués de sens pour moi couraient jusqu'en bas de l'écran. Junior était ébahi comme un chimpanzé qu'on obligerait à traduire des hiéroglyphes. Il se glissa une cigarette dans la bouche et ouvrit son Zippo.

Ollie pointa vers Junior un doigt menaçant.

— On n'allume pas de cigarette ici. Ces appareils sont d'une sensibilité exceptionnelle.

Il n'avait pas détaché les yeux des chiffres qui dansaient à l'écran. La main restée sur le clavier prit de la vitesse, comme pour compenser l'absence de l'autre. Je n'aurais pas été étonné de voir de la fumée sortir du bout de ses doigts.

Junior fronça les sourcils et fit un doigt d'honneur à l'arrière du crâne d'Ollie. Il fourra la cigarette dans la poche de son T-shirt.

— Et maintenant, dit Ollie, regardez-moi ça.

Après quelques clics supplémentaires, les points disparurent, comme si l'ordinateur s'était éteint.

— Tada !

Ollie semblait très excité par cet écran mort.

— Euh... Je vois rien.

— Exactement. Et eux non plus.

— Où sont passés les avions ? demanda Junior.

— Oh, ils sont toujours là. Je ne me suis pas introduit dans leurs différents systèmes, mais le contrôle au sol est complètement aveuglé. Ça fait environ mille huit cents tonnes d'avions qui vont s'écrabouiller.

Junior applaudit à deux mains :

— Eh bien, moi, je ne monterai plus jamais dans un avion. Fini.

— Mec, les types qui les guident doivent être en train de faire dans leur froc.

Ollie se tortillait de plaisir sur son siège. C'était sa façon de rire. Il n'émettait aucun son, il se tortillait simplement.

Comme souvent avec Ollie, je ne comprenais pas ce qu'il y avait de drôle.

— Je pensais que c'était juste une simulation.

— Oui, mais il y a quand même des types chargés du contrôle des écrans au sol, juste pour voir si on arrive à les torpiller. (Ollie se renfonça sur sa chaise et ronronna, comme s'il venait de terminer un

délicieux repas.) Bon, c'est quoi, cette histoire de vidéo ?

— On a besoin de voir de plus près un morceau d'image de film. Tu pourrais nous faire ça ?

— À ton avis, le capitaine Kirk serait capable de sauter une extraterrestre ?

— J'imagine que ça veut dire oui.

— Je vais juste insérer le DVD dans mon ordi et copier le contenu. Je suis à peu près sûr de pouvoir bidouiller un programme pour récupérer et améliorer la vidéo. Ça pourrait prendre quelques heures, le temps de convertir le DVD et d'en faire un fichier MPEG. MPEG, ça t'irait, comme format ? Je sais que c'est un peu archaïque, mais c'est tout ce que mon vieux logiciel vidéo connaît.

Je reconnus assez de mots dans cette phrase pour avoir le sentiment que j'étais un demeuré.

— Ce qui est le plus pratique pour toi, Ollie. Ce DVD... c'est une belle saloperie. Je compte sur toi pour oublier ce que tu auras vu, OK ?

— Compris. Tu peux me situer vaguement le moment qui t'intéresse ?

— Au bout de trois minutes trente, on déplace un rideau. C'est ça qu'il nous faut. On a besoin d'un agrandissement de ce qu'on voit par la fenêtre.

Ollie rentra la lèvre supérieure et la mâchouilla, tout en réfléchissant.

— Peux le faire. Me faudra environ une heure. Vous rapportez de quoi manger ?

— Y a un truc sympa dans le coin ?

— Le vendeur de sandwiches en bas de la rue. Tu me prends un boulettes-parmesan ? (Ollie se mit à parcourir les disques de logiciel.) Tu te rends compte, il y a quelques années, j'aurais dû passer par un boîtier FireWire et système d'édition AVID pour obtenir le même résultat. Maintenant, tout tient là-dedans.

Ollie tapota son ordinateur comme si c'était un vieil animal familier.

— Et tu aurais été obligé de machinchouette l'interface avec le golong-golong, dit Junior en faisant un bruit de locomotive.

Ollie trouva le bon logiciel et plaça le CD dans le lecteur de l'ordinateur.

— Pas besoin de golong-golong pour ça.

Le sourire de Junior s'évanouit. Ollie lui adressa un clin d'œil, puis plongea derrière la table et modifia le branchement des câbles.

UNE heure plus tard, le ventre plein de boulettes de viande grasses, on retourna chez Ollie. La porte de son studio était ouverte. Il n'était

nulle part.

— Ollie ? criai-je.

Pas de réponse. Je regardai Junior. Il haussa les épaules. Je criai à nouveau.

— Oliver ? Tu es là ?

Un son atroce nous parvint, étouffé, de derrière les murs. On courut vers la source du bruit.

— Ollie ? Tout va bien ?

À nouveau ce halètement étranglé. Ça venait incontestablement de derrière le mur. Je cherchai un endroit où me débarrasser du sac gras contenant le sandwich d'Ollie, mais j'avais peur de déclencher un incendie en le posant n'importe où.

Je laissai le sac sur sa chaise de bureau, et je commençai avec Junior à soulever des masses enchevêtrées de Dieu sait quoi et de câbles électriques sur le mur. À mi-chemin, sous un autre pêle-mêle multicolore, je trouvai une poignée blanche. Je l'actionnai et une mince porte couverte d'étagères et de bric-à-brac s'ouvrit, révélant une petite salle de bain. Ollie était à quatre pattes sur le sol carrelé, face aux toilettes. Le son horrible que nous avions entendu, c'était lui qui vidait son estomac dans la cuvette.

— Ollie ? Ça va ?

— Merde, Boo ! (C'est tout ce qu'il réussit à dire avant que son corps ne s'agite deux fois encore au-dessus des toilettes.) Avant de partir, t'aurais pu m'expliquer un peu mieux ce qu'il y avait sur ce putain de DVD.

Je trouvai un verre près de l'ordinateur et le remplis au lavabo. Je le tendis à Ollie. Il le prit d'une main tremblante.

Ollie avait raison. J'aurais dû le mettre en garde de manière plus spécifique quant au contenu. Résistant, c'est une chose, dur à cuire, c'en est une autre. Le Foyer avait rendu Ollie plus résistant que son apparence ne le suggérait, mais ce ne serait jamais un dur à cuire.

— Ollie, je suis désolé, j'aurais dû y penser. On recherche cette fille, Junior et moi, et j'ai cru que ça avait été pénible à regarder pour nous parce que... en fait... je ne sais pas.

Je savais très bien. Je ne pouvais pas dire que c'était parce qu'on la connaissait, parce qu'on ne la connaissait pas. Je ne pouvais pas dire que c'était parce qu'on se faisait du souci pour elle, parce que, en tant que gros bras terre à terre, on n'aurait pas dû.

Pourtant, c'était le cas. Ou du moins, je commençais à me faire du souci pour elle, et cette idée m'embarrassait, parce que j'en connaissais la raison.

Ollie se releva en titubant.

— Boo, cette vidéo aurait valu une dépression nerveuse à Jeffrey Dahmer.

Il se dirigea vers son ordinateur, y tapa deux mots, et la capture d'écran apparut. Cassandra qui tombait. Le rideau qui s'écartait. L'enseigne.

— Je n'arrive toujours pas à la reconnaître, dit Junior.

— Je ne me suis pas encore occupé de la pixélisation, répliqua Ollie un peu sèchement. (Il aperçut le sac sur sa chaise.) C'est quoi ?

— Ton sandwich.

Ollie eut un haut-le-cœur parfaitement audible.

— Beurk, enlève-moi ça.

Je pris le sac et le rangeai dans le mini-frigo, à gauche.

Ollie s'assit à son bureau. Une fois encore, ses doigts survolèrent le clavier plus vite que mes yeux ne pouvaient le suivre. L'image devint plus nette, puis s'agrandit. Plus précise et plus grande. Encore une fois. Le morceau d'enseigne était net. Je pus lire sans peine les fragments de deux mots. Tout en majuscules, l'un au-dessus, en néons rouges et jaunes. APA au-dessus de PANA.

Junior inclina la tête.

— Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Apa Pana, dit Ollie. Ça a l'air espagnol. Y en a un de vous deux qui parle espagnol ?

— *Un poquito*, dit Junior.

Hélas, je savais que *un poquito* représentait à peu près un quart de toutes les expressions que Junior connaissait en espagnol. Les trois autres étaient ordurières.

— Je pense que ce sont deux mots différents, dis-je.

Ollie regarda à nouveau l'écran, la tête inclinée selon le même angle que Junior.

— Oh. Ah oui.

— *Panama* ? suggéra Junior. *Japanese* ?

— Junior ! Tu trouves que ça a un sens, *Japanese Panama* ?

— Je dis juste ce qui me vient à l'esprit. Ça pourrait être une agence de voyage.

— “La prochaine fois, voyagez donc avec Japanese Panama Airlines.”

— OK, connard. À toi de proposer quelque chose.

Je n'avais rien à répondre.

— Tu peux nous imprimer l'image, Ollie ?

— C'est déjà fait. (Il nous remit deux gros plans de l'image visible à l'écran.) Dis donc, Boo, maintenant que j'ai vu ce film, j'espère que ça ne fait pas de moi un complice ou un truc de ce genre ?

Ah oui, j'avais oublié de le préciser. Ollie est aussi complètement parano. Il n'avait pas mangé de poisson pendant deux ans parce qu'il croyait que le gouvernement propageait le virus du SIDA par le biais des fruits de mer. Je ne plaisante pas. Il avait une raison. Et ça avait

un sens.

Je lui pressai l'épaule.

— Comment veux-tu ? Tu ne l'as pas vue, cette vidéo, je te rappelle.

— C'est vrai, ma mémoire se brouille déjà. Qu'est-ce que vous allez faire de ce type ?

On se regarda, Junior et moi.

— Ça dépend de lui. On adorerait le bourrer de coups de poing pour qu'il chie de travers pendant plusieurs semaines. Mais notre boulot, c'est de retrouver la fille et de la ramener à son père. La violence que nous déploierons sera directement liée à la résistance qu'il opposera.

— Je vais lui casser la gueule, de toute façon, dit Junior.

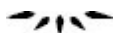
— Oui, qu'est-ce que je raconte ? On lui cassera la gueule de toute façon.

Je tournai les yeux vers Ollie, et ce que je vis ne me plut pas du tout. Son visage s'était vidé de toute sa couleur comme l'eau de pluie s'écoule par une gouttière. Je crus qu'il allait à nouveau vomir. Il dit doucement :

— Putain.

— Quoi ? demanda Junior.

— Vous l'avez pas regardée jusqu'au bout, alors ?



OLLIE ne voulut pas rester. Il refusait de visionner à nouveau ce film. Il partit se chercher une bière au débit de boisson. Jusque-là, je n'avais jamais vu Ollie boire une goutte d'alcool.

On s'assit face à l'écran, Junior et moi. L'appréhension formait une boule dans mon estomac. À moins que ce ne soit les boulettes de viande. Mais ça ressemblait à de la peur. J'appuyai sur PLAY.

La scène se déroula comme auparavant, mais en silence. Soit Ollie n'avait pas de haut-parleurs raccordés à l'ordinateur, soit il avait coupé le son. Bizarrement, ça rendait la chose plus éprouvante encore. Les cris de Cassandra étaient toujours là, mais à l'intérieur de ma tête, comme le son du sang qui martelait mes veines. La colère formait un voile rouge devant mes yeux.

On arriva au moment où on s'était arrêtés. La vidéo continua. Le Serpent faisait... des trucs. Des trucs que je ne raconterai pas. Au bout d'une minute, Cassie cessa de se débattre, résignée aux mauvais traitements, aux humiliations. Elle restait étendue, sans plus l'énergie de lutter. Il était plus simple de laisser faire.

Jusqu'au moment où le Serpent reprit le couteau.

Lorsqu'elle vit ce couteau dans sa main, elle se déroba sous lui en agitant les jambes. Je ne pouvais pas entendre, mais je savais qu'il riait. Il brandit le couteau plus haut, à la lumière, pour la menacer et lui faire comprendre le pouvoir qu'il avait sur elle.

Un éclair.

Une giclée rouge sur la tête du lit et sur le mur.

Un bras minuscule se leva, puis retomba aussitôt sur le lit. Une dernière giclée de sang fit un arc devant le mur. Puis un fondu au noir.

Du coin de l'œil, je vis Junior partir vers la salle de bain. Je contemplai l'écran noir.

— Tu vas vomir ? lui criai-je.

— J'sais pas. (Il émit un son peu ragoûtant.) C'est pas impossible. Et toi ?

— Non.

Il y avait de l'étonnement dans ma réponse, car il me semblait que j'aurais dû avoir envie de vomir. Mais non. Je continuai à fixer l'écran éteint. Le voile rouge avait quitté mes yeux. Ma vision prit soudain une netteté nouvelle, comme si les arêtes de l'univers avaient été affûtées. Je n'éprouvais aucune colère. Je n'éprouvais ni tristesse, ni pitié, ni répulsion. Je n'avais ni chaud ni froid. Même ma mâchoire serrée ne me faisait plus mal.

Je ne ressentais absolument rien.

Chapitre 13

LE temps que je mette la main sur Underdog, le ciel avait viré au violet. Kenmore Square se remplissait de fans des Sox sur le point d'assister à un match de nuit, et les lumières de Fenway conféraient une lueur surnaturelle au ciel nocturne derrière le Cellar. Audrey dit que je l'avais manqué de peu et qu'il était peut-être parti pour Wolf's Grill. J'appelai Wolf's, mais personne ne décrocha. Je pris un taxi jusque-là. Pas d'Underdog. Je me rendis compte que je n'avais rien mangé depuis la visite chez Ollie. Je commandai des côtelettes et demandai à la serveuse si elle avait vu Underdog. Elle me répondit qu'il était parti pour le Cellar ou pour le Model. Je téléphonai au Model. Il n'y était pas, mais ils pensaient savoir où il se trouvait. Ce petit jeu dura près de deux heures. Huit coups de fil à différents bars et deux rappels plus tard, je finis par le joindre au Cellar.

— Salut, Boo, ça gaze ?

— Il faut que je te parle, Underdog. On pourrait bien avoir besoin de toi sur cette affaire, après tout.

La cabine téléphonique était voisine de ma table. C'était un miracle qu'il y en ait même une, les cabines se faisant plus rares à Boston qu'un démocrate qui ait des couilles. J'avais à peine touché mes côtelettes. Après ce que j'avais vu, peut-être que cette pile d'os baignant dans le jus de viande évoquait des choses que mon esprit ne souhaitait pas envisager.

— Ah. OK. (Il n'avait pas l'air très motivé. Face à la peur que lui inspirait Danny The Bull, le désir de m'aider ne pesait pas lourd.) T'es où ?

— Chez Wolf's.

— C'est marrant, j'y étais tout à l'heure.

— Écoute, Underdog, il faut qu'on se parle très vite.

— Je peux t'attendre ici.

— Non. Je ne veux pas en parler là-bas. Tu connais un endroit ?

— Tu veux dire, loin des oreilles indiscrètes ?

— Des oreilles, des yeux, des langues, et de tout le reste.

— Laisse-moi réfléchir... (Un petit bruit de râpe se fit entendre pendant qu'Underdog grattait sa barbe de trois jours.) Et si on se retrouvait sur le quai à côté de l'aquarium ? Tu vois lequel ?

- Ça marche.
 - Dans une heure, c'est bon ?
 - À tout à l'heure, alors.
- Je raccrochai.

PENDANT que j'attendais, je fumai cigarette sur cigarette. La faim rugissait encore dans mon estomac, et le manque de sommeil me rattrapait. J'avais l'impression qu'on m'avait collé des briques aux paupières. Un crachin brumeux balayait le port et humectait toutes les surfaces environnantes. Quand j'étais arrivé, je m'étais assis sur le rebord en béton et j'en avais été récompensé par un cul trempé.

Donc je m'étais mis à arpenter le quai, puis à fumer. De temps en temps, je changeais un peu : je fumais, puis j'arpentais le quai. En dehors de l'extrémité incandescente de ma cigarette, il faisait nuit noire près de l'aquarium, toute la lumière étant avalée par le brouillard. Je n'étais plus revenu ici depuis l'époque où j'étais gosse. Je me rappelais une statue de dauphin quelque part, mais je ne la voyais pas. Dans un des souvenirs les plus nets que j'avais de ma mère, je la voyais faire le tour de cette sculpture en se dandinant et en émettant des couinements de pingouin, tandis que je courais en riant pour lui échapper.

Je n'étais pas mécontent de ne pas voir la statue. Ce souvenir commençait à me remplir de honte à l'idée de ce que cet enfant était devenu.

Une voix m'arracha à mon enfance.

— Boo ? T'es où ?

La voix d'Underdog était portée par l'air brumeux, et j'aperçus sa silhouette à la limite du monde éclairé.

— Sur le quai, répondis-je. Là où tu m'as donné rendez-vous.

— Merde, il fait drôlement noir.

Il serrait sa poitrine entre ses bras, frissonnant à cause d'un froid inexistant. Je gardai cette remarque pour moi.

Underdog regarda rapidement autour de lui.

— Bon... Qu'est-ce qui se passe ?

Je tirai une dernière bouffée de ma cigarette quasi éteinte et l'écrasai sous ma chaussure. Le bout grésilla sur le sol humide. Des cendres brillantes dansèrent un ballet dans la brise.

— Notre enquête est quasiment bouclée.

— Super. (Puis il comprit qu'il n'y avait absolument rien de super dans mon ton.) Non ?

— Elle est morte. Le Serpent l'a tuée. On l'a vu sur une vidéo, Junior et moi.

— Qu... Quoi ?

— Sur un *snuff movie*. Le Serpent est passé de la pédophilie à l'ultra-

gore.

— Tout ça, c'est des trucs qu'on raconte, Boo. En général, c'est truqué. Des pervers qui essayent de se faire du fric en exploitant le marché des dingues.

Je secouai la tête.

— En général, mais pas toujours. Je te dis que je l'ai vu. C'était pas truqué.

Underdog détourna les yeux vers le port.

— Le salaud... Putain de salaud, dit-il tout bas.

— On va bientôt l'avoir.

J'allumai une autre cigarette. Je continuai à arpenter le quai, mais j'avais adopté un rythme plus propice à la conversation.

— Quand tu l'auras, appelle-moi. T'as gardé la vidéo ? Je vais lui mettre la brigade des mœurs au cul. (Une pause.) Merde, c'est les homicides, maintenant, non ?

Je secouai à nouveau la tête.

— Il est mort. Si on le retrouve, personne d'autre l'aura. Ni les mœurs ni les homicides. Personne.

Avant qu'il ait pu réagir, le faisceau lumineux d'une torche m'aveugla. Je levai la main pour protéger mon regard, mais j'étais encore ébloui. À travers mes doigts, je discernai deux silhouettes qui s'avançaient lentement vers nous. À leur démarche, je reconnus des flics, même à cinquante mètres.

— Qu'est-ce que vous foutez là, les jeunes ? L'aquarium est fermé.

Toute l'arrogance de l'autorité résonnait dans cette voix.

Mes yeux s'adaptèrent et je vis enfin les deux hommes. Deux flics. Moins âgés que moi.

— On discutait simplement, monsieur l'agent, dit Underdog.

— Vous êtes sûr ? dit l'autre. (Il était plus petit que le premier et beaucoup plus effronté.) Parce qu'on dirait bien que vous mijotez quelque chose, tous les deux, à traîner ici dans le noir.

Lorsqu'ils furent tout près, je vis que le grand était blond, avec une moustache clairsemée au-dessus d'une bouche mince. Le petit avait le crâne rasé, avec des muscles de culturiste sous une généreuse couche de graisse. Tous deux nous observaient d'un air narquois.

— Bavarder, c'est interdit par la loi ? demandai-je.

— Sur une propriété fermée au public, oui.

— Eh, dit le plus petit, le junkie était peut-être sur le point de sucer la bite du grand gaillard. On a peut-être dérangé les amoureux ?

— C'est ça ? demanda l'autre. Vous alliez vous faire une petite gâterie entre tapettes ?

— En fait, on attendait que ton père se pointe, répliquai-je.

— Espèce de...

Le petit allait sortir sa matraque quand Underdog lui mit sous le nez

son propre badge.

— Je sais que tu es débile, mais j'imagine que tu sais lire.

Brendan Miller venait de faire son apparition, qui m'avait probablement épargné une longue peine de prison à Cedar Junction.

Le visage du grand blêmit en voyant le badge.

— Ah ! On est désolés, inspecteur. On ne...

Il ne put trouver aucune façon satisfaisante de terminer sa phrase. Le nabot musclé fronça les sourcils et jeta un coup d'œil à la carte, comme si ça pouvait être un faux. Même dans le noir, je le vis devenir verdâtre avant de déglutir péniblement.

— Ouais. On voulait juste... On n'était pas...

— Vous n'étiez pas quoi ? (La voix d'Underdog avait quelque chose de tranchant.) Vous ne saviez pas que vous interrompiez la conversation d'un officier de police ?

— Non, inspecteur, nous ne savions pas.

Le grand avait perdu toute arrogance. Le petit avait encore l'air prêt à éclater, mais il prenait sur lui. J'envisageai de lui tapoter le haut du crâne, mais en matière de hiérarchie du pouvoir, j'arrivais encore bon dernier de notre quatuor.

D'un doigt énergique, Underdog martela la poitrine du grand.

— Donc, si je n'étais pas inspecteur, vous auriez jugé bon d'agresser deux citoyens verbalement et peut-être même physiquement, bande de connards.

— On nous a signalé des actes de vandalisme commis ici par des tagueurs, chouina le petit.

— Ta gueule, le nabot, dit Underdog. Vous ne nous avez évidemment pas surpris en train de taguer les murs du quai, donc vos prétextes, vous pouvez vous torcher avec. (Underdog ne mesurait que quelques centimètres de plus, mais son offensive fonctionna. La baudruche se dégonfla, perforée par ce ton sans réplique.) Eh, les deux idiots, vous travaillez pour quel secteur ? A 1 ?

— Oui, inspecteur, répondirent-ils en même temps.

— Votre supérieur, c'est Larson, non ?

Tous deux échangèrent rapidement un regard anxieux.

— Oui, inspecteur, à nouveau à l'unisson.

— Très bien. À moins que vous ayez envie que je passe un coup de fil disciplinaire au capitaine Larson demain matin, vous allez remonter dans votre voiture et foutre le camp.

— Oui, inspecteur, encore une fois à l'unisson.

Tête baissée comme des chiots qu'on vient de gronder, ils firent demi-tour.

— Et mettez vos casquettes, bon Dieu. Vous n'êtes même pas en uniforme.

Ce dernier commentaire les fit tressaillir et ils partirent. Au loin, je

les vis mettre leurs casquettes à l'instant où ils montaient dans leur voiture.

— Putain, on l'a échappé belle, dis-je à Underdog.

— Et toi... (Il se retourna vers moi, le même doigt pointant droit vers mon visage, à présent.) Tu me disais bien que Junior et toi, vous alliez tuer ce Serpent quand vous l'auriez trouvé ?

— Tu n'as pas vu le DVD. Il lui a tranché la gorge, merde. Tu n'as pas vu cette petite mourir. Moi je l'ai vu. Junior aussi.

— Tu sais quoi, Boo ? Tu sais que je suis un loser. (Il enfonça son doigt dans sa propre poitrine osseuse.) Je sais que je suis un putain de loser. Mais je fais encore partie des forces de l'ordre, bordel. Et tu viens de m'avouer ton intention de commettre un meurtre. Un *meurtre*, Boo !

— Tu veux voir la vidéo ? Je vais te la montrer, moi. Regarde, et après tu décideras si ce fils de pute a mérité de mourir ou non.

— Je ne veux pas la voir. Et ce n'est ni à toi ni à moi de décider. Trouve ce type et livre-le à la police. Tu as des preuves.

— Hors de question. Jamais je ne confierai ce type au système.

— Conneries, Boo ! Conneries ! Dans 99 % des cas, le système fonctionne.

— Mais il y a le 1 % restant.

Underdog soupira et s'éloigna de moi.

— Si, d'après toi, la loi est tellement nulle, si on est à ce point des incapables, qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Si je ne peux pas faire autrement, je voudrais que tu me fournisses un alibi.

Underdog émit un ricanement sec, mais toujours sans me regarder.

— Pourquoi ? Tu crois que ma parole pourrait peser un peu plus lourd parce que je suis flic ?

— Ouais.

Underdog tourna légèrement la tête vers moi, mais il ne voulait ou ne pouvait toujours pas me regarder.

— T'es un sacré numéro, Boo Malone. Je te jure. Un sacré numéro.

Sur ce, il partit.

J'avais parié sur Underdog. Sur son appui. J'avais été bête. Mais ça ne changeait rien.

En revenant vers Haymarket et la ligne de tramway, je repérai du coin de l'œil un mouvement qui retint mon attention.

Dans l'ombre était tapi le Garçon.

Il leva les yeux, touchant de sa petite main la statue du dauphin.

Chapitre 14

COMMENT pourrais-je bien faire pour revoir Kelly sans lui parler de ce que nous avons vu ? Comment pourrions-nous affronter Barnes, ou pire encore, Donnelly ? “Salut, on n’a pas trouvé votre fille, mais j’ai une vidéo où elle se fait violer et saigner comme un cochon. On peut avoir notre argent, maintenant ?”

Sans parler d’Emily et de tout ce que des informations sur elle auraient pu représenter, même si je n’étais pas encore certain de vouloir les connaître.

Donc je continuai à marcher. Je passai devant Faneuil Hall. La brume du soir s’enroulait autour des réverbères bas tandis que de petits groupes de touristes tournaient en rond. Quelques couples d’amoureux se tenaient par la main. J’étais le seul piéton à cheminer seul.

La solitude était un sentiment que j’étais depuis longtemps venu à accepter. Mais cette solitude-ci était d’un genre nouveau pour moi. Comment dire. Elle me blessait. Elle me blessait à des endroits dont j’ignorais qu’ils étaient encore reliés à mon système nerveux.

Je ne savais pas à quelle réaction je m’étais attendu de la part d’Underdog. Je voulais peut-être qu’il essaye de me dissuader.

Mon errance se poursuivit donc. Je n’avais pas envie de regagner le Cellar. C’était trop facile, là-bas. Je recommencerais à boire, et l’alcool était une matrice confortable où je m’étais bien trop souvent réfugié ces derniers temps.

Au bout d’encore une heure et demie de vagabondage, je me retrouvai devant le café où j’étais allé après avoir raccompagné Kelly chez elle. Il était près de 1 heure du matin. Cela me semblait être la moins stupide de toutes les idées que j’avais pu avoir cette semaine. Je revins sur mes pas, jusqu’à la porte de son immeuble et j’appuyai sur l’interphone avant que la raison et le bon sens ne m’entraînent ailleurs. J’étais arrivé là dans un but précis, même si j’aurais été bien incapable de le nommer.

Je m’accordais cinquante pour cent de chances que Kelly réponde. Quelque chose en moi avait désespérément besoin de la voir, de voir cette femme que je connaissais à peine, tandis qu’une autre partie de moi, plus petite, avait envie de s’enfuir et de se cacher dans un coin.

À ma surprise, la porte s'ouvrit et je pus entrer. À la porte de l'appartement, Kelly se tenait derrière la chaîne de sécurité. L'œil unique que je distinguais s'élargit de stupeur en me voyant.

— Boo ? dit-elle tout bas, avec étonnement, comme si elle attendait quelqu'un d'autre.

C'était peut-être le cas.

— Oui, désolé. Je vous ai réveillée ?

Elle portait un pyjama bleu clair et des lunettes de grand-mère, à monture d'écaille, donc elle était évidemment au lit. Simplement, je n'avais pas grand-chose d'autre à dire. Je ne savais toujours pas trop pourquoi j'étais venu.

Elle secoua la tête.

— Euh, non. (Elle détacha la chaîne de sécurité et ouvrit la porte.) J'ai dû me lever pour ouvrir ma porte.

— Je suis désolé... Je m'en vais...

Je me retournai, mais elle tendit la main et, du bout des doigts, effleura tendrement mon visage couvert de bleus.

— Que s'est-il passé ?

Jusque-là, je ne m'étais pas rendu compte que j'étais toujours aussi abîmé à l'extérieur qu'à l'intérieur.

— Il y avait une bande de tueurs, un orphelin...

Elle sourit et fit les gros yeux.

— Arrêtez de faire le malin, Boo.

— Vraiment ? J'ai passé ma vie à espérer qu'un jour quelqu'un apprécierait cette qualité en moi.

— Peu importe. Entrez.

— Vous attendiez quelqu'un d'autre ? me sentis-je obligé de demander.

— Oui. Un plan cul qui aime se présenter en pleine nuit sans prévenir, dit-elle, le sourire un peu plus affirmé. (Elle dut voir à mon visage que je ne savais pas si elle plaisantait ou non.) Je blague.

Je poussai un soupir que je n'avais pas conscience d'avoir retenu.

— Arrêtez de faire la maligne, Reese.

— OK.

— Vous m'avez laissé entrer sans poser de question, vous avez de la chance que je ne sois pas un détraqué.

— Ça reste à voir. Et puis, j'avais Spike tout prêt. (Elle dressa la main gauche. Ses doigts disparaissaient sous un poing américain modifié de façon spectaculaire. Quatre pointes longues de deux centimètres se dressaient aux articulations. Je n'aurais pas du tout aimé en recevoir un coup, même porté par une fille.) Un cadeau de papa avant que je parte vivre dans la grande ville effrayante, dit-elle tout en repartant vers sa chambre.

Kelly laissa bruyamment tomber Spike sur sa table de chevet et

sauta dans son lit avec un profond bâillement.

— Alors, quoi de neuf ?

— Eh bien... J'étais dans le quartier.

C'était vrai. Mais ça sonnait quand même particulièrement crétin.

— Quelle heure est-il, d'ailleurs ?

Je ne pris pas la peine de consulter ma montre.

— Il est tard. Trop tard pour passer vous voir. Je suis désolé. On se parlera demain.

— Ne soyez pas bête. Vous êtes là. Je suis réveillée, et je ne vous en veux pas. J'ai essayé de vous joindre. J'ai un cadeau pour vous.

Elle se leva et fouilla dans son sac à main posé sur son bureau. Elle en tira un téléphone portable.

— Tenez.

— Un cadeau du patron ?

— Un cadeau de moi. J'en avais assez de devoir appeler un peu partout pour vous trouver. Il est prépayé et réglé. J'ai même programmé quelques numéros utiles. (Elle se recoucha et tapota l'espace vacant à côté d'elle.) Venez.

Je m'assis sur le lit. Elle se pencha et m'embrassa juste à l'endroit où le poing de Sid avait failli me décrocher la mâchoire, la veille. Le sang s'immobilisa dans mes veines pendant une seconde, ne sachant plus où aller.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Pour vous être occupé de moi l'autre soir. Je suis désolée d'avoir été aussi maladroite le lendemain matin.

Elle porta la bouche un peu plus haut et embrassa doucement ma lèvre éclatée.

— Et celui-là, c'était pour quoi ?

— Celui-là, c'est parce que j'en avais envie. (Elle m'enveloppa dans une chaude étreinte.) Pour vous montrer que je vous trouve toujours séduisant, même quand je suis sobre.

— Hmm.

C'est tout ce que je pus trouver en guise de réponse intelligente.

— Mais, ça ne vous, je veux dire, ça ne vous dérange pas, hein ?

Ça faisait tout sauf me déranger.

— Non, c'est très bien.

Ma voix semblait inexpressive. Kelly me lâcha et tourna mon visage vers le sien.

— C'est quoi, le problème ? demanda-t-elle fermement. C'est moi ?

— Non... Écoutez. Je... Je vous trouve très attirante, mais...

J'avais terriblement envie de l'embrasser. J'avais envie de me perdre dans un acte simple d'intimité physique.

Le couteau brillant.

Un contact qui n'aurait rien de violent. Qui ne ferait pas mal. Qui ne

me ferait pas saigner.

APA PANA.

La douceur de son pyjama contre mes doigts.

Des vêtements arrachés.

Ses cheveux, qui sentaient le shampoing à la vanille.

Trancher.

Deux centimètres de peau blanche et lisse, le nombril sous son haut de pyjama.

Rouge.

Je me levai, hors d'haleine, la respiration bloquée dans ma poitrine comprimée.

— Il faut que je parte, je crois.

Kelly ramena les genoux contre sa poitrine et les serra dans ses bras.

— Il faut peut-être, dit-elle tout bas.

Je fis un pas. Je m'arrêtai et je bafouillai :

— Je crois qu'on ne retrouvera pas Cassandra.

C'était la vérité. Mais pas toute la vérité. C'était la première fois que je la formulais tout haut, et le sentiment de culpabilité qui l'accompagnait m'ébranla.

Kelly ne dit rien. Je laissai ma dernière phrase en suspens. Finalement, elle réagit :

— Vous avez progressé ?

— Suffisamment. On n'ira pas plus loin.

— Ne vous en faites pas, je suis sûre qu'elle va bien. C'est une fille solide. Si monsieur Donnelly doit alerter la police, il le fera.

— Je...

J'avais envie de hurler. *Non, elle ne va pas bien ! J'ai échoué ! Je n'ai pas été foutu de la sauver !* Je serrai brutalement la mâchoire et me pris le visage dans les mains en me massant les tempes.

— Eh ! fit-elle en quittant le lit. (Elle me souleva le menton avec ses doigts. Je la laissai faire. Ses lèvres formèrent une petite moue triste tandis qu'elle me regardait dans les yeux.) Tout ira bien.

Doucement, elle appliqua une fois encore sa bouche contre la mienne. Ses baisers devinrent plus affirmés à mesure qu'elle me ramenait vers le lit. Mes bras descendirent vers le creux de son dos pour l'attirer vers moi, la coller à moi.

Elle passa les mains sous ma chemise, ses doigts remontant jusqu'aux cicatrices qui me barraient la poitrine. Tout à coup gêné, je me raidis. Elle s'interrompit lorsqu'elle atteignit le creux bosselé que j'avais à l'emplacement du cœur.

J'attendis, les yeux fermés.

Elle ne posa aucune question.

Elle se contenta de m'embrasser encore plus fort, tout en me retirant ma chemise.

Mes mains explorèrent sa peau lisse, sous ses vêtements. Pour la première fois depuis longtemps, la pourriture que j'avais dans le cœur et dans la tête se dissipait au lieu de s'aggraver. La souffrance disparaissait de mon cerveau, emportée par le désir... par le besoin que j'avais d'elle.

Pas de mortes.

Pas de couteaux.

Pas d'horreurs.

Le téléphone sonna sur sa table de nuit.

— Ne décroche pas.

J'espérais que ce n'était pas le plan cul au sujet duquel elle avait prétendu plaisanter. Et quand le répondeur se mit en marche, je souhaitai presque que ce soit lui.

C'était ce trouduc de Junior.

— Boo ? T'es là ? Si t'es là, décroche, putain. C'est important. Kelly ? S'il est pas là, je m'excuse. Si t'es là, décroche ce putain de téléphone !

Je poussai un juron et pris le téléphone avant qu'il continue.

— Quoi ? hurlai-je dans le combiné.

— Ah-ha ! Pincé !

Je ravalai une bonne dose d'intentions meurtrières.

— Junior, trois questions. Premièrement, comment savais-tu que j'étais ici ? (Je ne lui avais jamais parlé de l'autre soir ou du baiser. Et les potins du bar – je pensai aussitôt à Audrey – n'avaient pas pu l'amener à cette conclusion.) Deuxièmement, comment as-tu eu ce numéro ? Troisièmement, t'es qu'un sale con. Et quatrièmement, pourquoi tu m'emmerdes ?

— Ça fait plus de trois questions.

— Le troisièmement, c'était pas une question. C'était une affirmation.

— OK, monsieur Ronchon. Premièrement, tu me prends pour un crétin. Deuxièmement, tu as laissé la carte de visite de Kelly sur le bureau. Troisièmement, tu m'aimes comme je suis. Et quatrièmement, on tient peut-être le fils de pute.

Une sueur glacée se mit à couler dans ma nuque. Je répondis très lentement.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je pense qu'on le tient, Boo.

— Ne me dis pas qu'il est au Cellar.

Kelly posa la main sur mon épaule.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va ?

Je dressai le pouce pour lui faire comprendre que tout allait bien, même si j'avais la tête qui tournait, au bord de l'évanouissement.

— Junior, s'il te plaît, dis-moi qu'il n'est pas à la boîte en ce

moment.

— Ça, ce serait la meilleure, pas vrai ? Non, mais on a une piste, mon frère.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Reviens ici et tu verras.

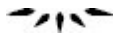
— Dis-moi, Junior.

— Il faut bien que je laisse un peu planer le mystère, non ? Remets tes roubignolles dans ton calbute et ramène-toi.

Clic.

La communication était coupée.

Un de ces jours, je vais le tuer, ce petit salaud d'Irlandais.



EN une fulgurante série d'actions, j'appelai un taxi, présentai mes excuses à Kelly, puis l'embrassai avec une passion et une énergie que je n'avais pas cinq minutes avant le coup de fil. Après le trajet en taxi le plus long de ma vie, je lançai quelques billets au chauffeur et me précipitai vers le Cellar, les roubignolles dans le calbute.

G.G. se tenait devant la porte avec Junior. Quand il m'aperçut, Junior sourit comme le chien qui avait mangé le chat qui avait mangé le canari. Il ouvrit grand les bras.

— On a un indice !

Sans ralentir, je balançai un bon coup de pied dans les couilles de Junior. Le dessus de ma basket émit un *pop* contre son entrejambe.

Junior grogna et s'écroula.

— Putain !

G.G. recula d'un bond, protégeant instinctivement ses propres parties.

Junior se roulait sur le sol en position fœtale.

— Aide-moi à le porter au sous-sol, dis-je à G.G.

On passa tous les deux un bras sous ses aisselles et on traîna Junior en bas de l'escalier. La partie musicale de la soirée était finie, donc nous avions tout l'espace pour nous seuls.

Je partis me chercher une canette de Boddingtons dans la chambre froide. Je n'avais pas vraiment soif, mais j'avais la bouche cotonneuse à cause de la poussée d'adrénaline. J'espérais aussi que l'air froid couperait mon érection, qui persistait obstinément, et réprimerait toute envie de massacrer encore les bijoux de famille de Junior. G.G. frappa à la porte.

— Je pense qu'il est en état de parler. Il a repris son souffle.

Je ressortis et l'air de la nuit me parut encore plus chaud. Junior était assis sur le bar, le jean baissé sur les chevilles et un chiffon rempli de glaçons sur les genoux. Il faisait les gros yeux et inspirait par lentes et profondes bouffées.

— C'était nul, mec.

— Tu sais ce qui était nul, Junior ? Ton putain de coup de fil.

— Mais j'avais un indice.

Il semblait vraiment indigné.

— Un indice aurait pu attendre jusqu'à demain matin. Ou au moins une heure.

G.G. cracha dans la poubelle l'enveloppe d'une graine de tournesol.

— Tu l'as déjà baisée ?

— Ça te regarde absolument pas, mais non.

— T'allais le faire ?

Il cracha une autre graine et haussa un sourcil. Je le foudroyai du regard.

— Y a que moi qui ai été baisé quand Junior a appelé.

Le sourcil se haussa encore plus.

Junior leva les mains au ciel.

— Donc tous les coups sont permis tant que ça ne laisse pas de trace. Putain, tu deviens impossible, en ce moment.

— Comment t'as su que j'étais là-bas ?

— Je suis quoi, un débile ? (J'avais ma réponse, mais il poursuivit.) Chaque fois qu'on parle d'elle, tu fais tes yeux de crapaud mort d'amour. Pas la peine d'être Einstein pour deviner ce que ça veut dire, ducon.

G.G. gloussa.

— C'est vrai que t'as des étoiles dans les yeux dès qu'on prononce le nom de cette nana.

— Ta gueule.

Junior continua :

— Donc comme t'étais nulle part, je me suis dit que j'allais tenter chez elle. Et j'avais raison.

Il était tellement content de lui que c'en était exaspérant.

— Ouais, t'es un génie.

— Elle allait te faire une petite danse autour du poteau Malone, c'est ça ?

— Ça t'a pas suffi une fois, mon pied dans les burnes, Junior ?

G.G. agita les bras, horrifié.

— Ah non, hein ! Pas de baisus interruptus. Recommence, Boo.

— Eh !

Junior se plia en deux, sur la défensive.

— C'est quoi, ces conneries ? dis-je. Vous avez fini de vous foutre de ma gueule, tous les deux ?

Junior tendit les paumes pour faire la paix.

— OK, donc je suis arrivé, G.G. était en train de dîner, il mangeait un genre de croissant à la pâtée pour chien.

— Eh, mec, protesta G.G., tu te fous de ma culture, là.

— Désolé, ça n'avait rien d'afro-américain.
— C'est colombien, débiles.
— Oh, G.G., je voudrais pas faire éclater ta bulle culturelle, mais t'es noir.

— Retourne enculer tes patates. T'as déjà entendu parler des Maures ?

— Les Maures et les Vivants ?

G.G. me regarda, d'un air de dire "Tu le crois ?".

— Au cas où tu ne le saurais pas, le deuxième G dans G.G., c'est pour Gonzalez.

— *Désolé*, chantonna Junior d'un air sarcastique avant de se tourner vers moi. Donc, G.G. était en train de mâchouiller ce truc immonde.

— Ça s'appelle une empanada.

— J'y viens ! Bon Dieu !

Junior secoua la tête, exaspéré.

— Ça mène quelque part, ton histoire ? dis-je. Genre, à quelque chose d'intéressant ?

Junior sourit.

— C'est Papa qui les fait.

— Quoi ?

Junior mit la main dans la poche arrière de son jean et en tira un emballage jaune froissé. Il déplia le papier ciré taché de graisse et me le montra.

Ma bouche se dessécha.

— Il en existe combien dans Boston ?

Junior sourit.

— Je leur ai téléphoné pendant que tu boitillais jusqu'ici.

— Et alors ?

— Un seul, mon frère. Un seul.

Sur le papier ciré, on pouvait lire PAPA'S EMPANADAS en lettres rouge vif. Pour bien se faire comprendre, Junior masqua certaines lettres. Je n'avais pas besoin de ça. Je visualisais déjà les lettres du logo. Je reconnaissais le néon de l'enseigne gravée dans mon esprit.

APA et PANA.

Chapitre 15

PLANQUE n° 2.

Cette fois, on était mieux préparés pour une longue nuit dans la voiture. D'abord, on était allés chez Junior et on avait rempli deux thermos de son fameux café maison. Junior est incapable de faire la cuisine, mais il sait faire le café. Il sait vous préparer un caoua fameux. Il n'utilise que les meilleurs grains et, je crois, le filtre dans de vieilles chaussettes de sport. Une tasse aurait suffi à ranimer les morts et à leur faire danser le charleston.

Une fois constitué notre stock de caféine, après avoir acheté quelques sandwiches, on fourra le tout dans une glacière sur le siège arrière de Miss Kitty. Junior sortit du coffre un jerrycan vide pour quand le café ne tiendrait plus dans nos vessies.

Il était près de 3 heures du matin quand on se gara devant chez Papa's Empanadas. Par chance, il y avait à côté du restaurant un magasin ouvert toute la nuit. Je glissai un billet de vingt au vendeur et nous assurai ainsi l'accès aux toilettes. Ce serait mieux que de glisser ma queue dans un vieux jerrycan.

Papa's Empanadas se trouvait dans Washington Street, à côté de Blue Hill Avenue, juste au milieu entre Roxbury et Dorchester. Certaines personnes auraient dit que ce n'était pas l'endroit idéal pour se garer et observer. Roxbury est ce que la plupart des Bostoniens les plus polis appellent un quartier "ethnique", et Dorchester avait servi de point de chute aux immigrants irlandais il y a plusieurs générations, deux cultures qui n'étaient pas forcément les plus compatibles au monde. Le Ciel protège tout homme, femme ou enfant qui s'aventurerait par accident un pâté de maisons trop loin. Les autochtones étaient assez durs comme ça entre eux. Ils étaient pires avec les intrus. Tout en guettant le Serpent, on devait garder notre radar en alerte maximum, au cas où un gang irlandais, portoricain ou noir aurait voulu tester notre loyauté culturelle.

Il fallut surtout déterminer, à vue de nez, où se situait la fenêtre visible sur le DVD, qui devait être quelque part en face de Papa's Empanadas.

Mais on n'était pas des experts de la NASA.

Tout ce qu'on savait, c'était qu'on pouvait éliminer le taudis aux

ouvertures condamnées qui faisait directement face au restau. Pour faire bonne mesure, j'arrachai une plaque de contreplaqué clouée à un appui de fenêtre noirci par la fumée et je jetai un coup d'œil à l'intérieur afin d'être sûr que personne ne squattait là-dedans.

Et on attendit dans la voiture, les vitres ouvertes, à se laisser bercer par la circulation de la ville, au loin.

Pleins d'espoir, mes yeux parcouraient les immeubles, allant d'une fenêtre à l'autre. Un doute insidieux commença pourtant à s'introduire dans mon esprit. Rien ne disait que le Serpent *vivait* là où la vidéo avait été réalisée. Après tout, ça pouvait être un espace loué pour y tourner ses films et dans lequel il venait seulement quand il y attirait une nouvelle fille. Toutes les deux ou trois semaines. Tous les deux ou trois mois.

Je me répétais que ce n'était pas le cas, que l'appartement visible sur la vidéo avait tout l'air d'être habité par un célibataire. Deux ou trois cendriers pleins. Des cartons à pizza représentant plusieurs repas.

Et puis c'était tout ce qu'on avait comme piste.

Junior mâchait bruyamment un morceau de poivron vert qui se recourbait par-dessus sa lèvre, lui entrant presque dans le nez. Il marmonna quelque chose d'inintelligible à travers la bouchée de nourriture.

— Avale d'abord, espèce de sauvage, dis-je sans détourner mon attention de la rue déserte, des fenêtres désertes, de cet ensemble désert.

D'une voix un peu plus claire, il répondit :

— Je parie que tu dis ça à tous les garçons. (Il finit d'avaler et aspira une gorgée de café.) J'ai parlé avec Underdog, tu sais.

— Moi aussi.

— Je lui ai parlé après toi.

Je ne répondis pas.

— Il m'a appelé après t'avoir quitté à l'aquarium.

— Ouais. J'avais oublié de te le dire. Il laisse tomber. Il ne nous soutient pas sur ce coup-là.

— Ça t'étonne ?

— Pas vraiment. J'aurais sûrement dû fermer ma gueule. Malgré tout, je ne pense pas qu'il nous dénoncera si jamais ça tourne mal.

— Ouais. Moi aussi j'ai eu cette impression-là. Il n'a prononcé aucune menace, mais il était inquiet.

— À quel sujet ?

— Il a peur qu'on soit sur le point de faire une énorme connerie. Un truc qui nous foutrait bien dans la merde. Genre, pour l'éternité.

Mon cœur commença à se nouer. Je ne répondis pas. Je n'aimais pas trop le tour que cette discussion semblait prendre.

Junior mordit à nouveau dans son sandwich et sirota encore un peu

de café avant de poursuivre.

— Je suis un peu d'accord avec lui.

Un silence hostile plombait l'air entre nous. Je bouillonnais intérieurement. Junior et moi, on avait toujours fait équipe. On avait toujours été d'accord sur tout. Le sentiment de trahison me frappa en plein cœur.

— Tu lâches l'affaire ? Alors barre-toi, dis-je doucement, les mots ourlés d'amertume. Je sors de la bagnole et tu peux aller te branler où tu voudras.

— Quoi ? (Il semblait blessé.) Va te faire foutre, Boo. Je ne lâche rien du tout. J'ai autant en jeu que toi dans cette histoire. (Il secoua lentement la tête, incrédule.) Et ne t'avise pas de me reparler comme ça, compris ?

— Alors qu'est-ce que tu essayes de me dire ? Accouche, Junior.

Avec colère, il jeta le reste de son sandwich par la fenêtre.

— C'est plus notre affaire, Boo. La fille ? Elle est morte. On a été embauchés pour la retrouver. On l'a pas retrouvée. On a trouvé ce qui lui était arrivé, mais c'est pas pareil. Ça veut dire qu'on est foutus. Qu'on sera pas payés, et que c'est plus notre putain de boulot de jouer les justiciers de minuit.

— Ah, parce que c'est ça le problème, le chèque ? Ce que ce type a fait à la gamine, on s'en tape, du moment qu'on est payés ?

— Arrête de faire ta tête de nœud. Ouvre les yeux. Et si ça part en couille et qu'on se fait coincer ? Tu crois que ça vaut la peine de passer le reste de notre vie en cage ? Pour une fille qu'on connaît même pas ?

J'ouvris ma bouche pour dire quelque chose. N'importe quoi pour l'interrompre. Mais rien ne sortit. Il n'avait pas tort, et il avait même le bon sens avec lui, ce salaud.

— T'es pas de mon avis ? Je sais ce que c'est que d'être au trou, Boo. Toi aussi. On a passé les trois quarts de notre vie enfermés, et y avait même pas de barreaux au Foyer. Ce mec n'en vaut vraiment pas la peine.

Junior désignait vaguement l'autre côté de la rue.

— Peut-être pas pour toi.

Malgré la logique solide de l'argument de Junior, le Serpent comptait à mes yeux, quelle que soit son identité réelle. Je voulais le chasser du monde dans lequel je devais vivre. J'étais incapable de l'expliquer à Junior pour le moment, mais putain, oui, ça comptait énormément. Mes mains se mirent à trembler de rage à l'idée que Junior puisse ainsi retourner sa veste.

— Très bien. Parfait. Je dis pas qu'on ne va pas le tabasser dans les grandes largeurs. Je dis pas qu'on ne va pas le trouver et lui taper dessus comme une piñata jusqu'à ce qu'il nous dise ce qu'il a fait de la

gamine et qu'on filme sa déclaration. (Il marqua une pause.) Mais après ça, on le laisse, Boo. On le laisse en vie. On le dénonce grâce à la vidéo et à ses aveux. Tout ça filmé. Ensuite, on laisse les vrais flics s'en occuper. Ça n'est plus notre affaire. Ça nous entraînerait plus loin que prévu, mon pote.

Junior avait raison, mais je ne voulais plus l'entendre. J'ouvris la portière et sortis.

— Alors va-t'en. Dégage.

La patience de Junior avait atteint sa limite. Il ouvrit sa portière d'un coup de pied et me fit face, le toit de la voiture nous séparant.

— Eh merde, Boo ! La gamine ? Cette pauvre gamine morte ? C'est un merdier pire que tout ce que j'ai connu depuis le Foyer. Mais tu sais quoi ? Ça n'avait rien à voir avec nous, bordel. (Junior plaqua sa paume sur la voiture. Il croisa les bras, secoua la tête et lâcha la bombe, d'une voix calme.) Il faut que tu comprennes une chose au sujet de cette fille, Boo. Ce n'est pas Emily.

Pan.

Tout le sang qui criait dans mes oreilles. Toute l'adrénaline qui courait dans mes veines. Tout cela descendit en un clin d'œil dans le creux de mon estomac comme une boule de mercure. Des larmes brûlantes se formèrent dans mes yeux, mais je les refoulai. J'avais envie de hurler. J'avais envie de jurer et de le rouer de coups. Mon meilleur ami. Ma seule famille. J'avais envie de lui faire mal comme ses mots m'avaient fait mal. Mais je ne pouvais pas. Quelque chose de dur et de pointu s'était logé dans ma gorge et me rendait le fait de respirer difficile, et de parler encore plus.

Parce qu'il avait raison.

Il jeta les bras au ciel.

— Voilà. Je l'ai dit. J'espérais ne pas avoir à le faire, mais tu es tellement inconscient de tes propres motivations. Donc soit tu m'écoutes et tu y réfléchis, soit tu m'envoies à nouveau me faire foutre. C'est ton choix. Dis-moi, et je m'en vais.

Je fixai le béton en tâchant de repousser l'angoisse que les paroles de Junior avaient fait ressurgir du fond du trou où je croyais l'avoir enfouie.

— T'as raison. (Ma voix sonnait comme un râle creux.) T'as raison. (J'allumai une cigarette avec mes doigts engourdis. J'eus du mal à lever les yeux vers lui.) Peut-être... peut-être que cette histoire me met la tête à l'envers depuis le début. Mais en tout cas, t'as raison.

— Bon. Donc on laisse tomber pour cette nuit, on va dormir et on revient demain. Ça te paraît bien ?

Junior remonta à la place du conducteur.

Je me rassis également. Aussi vite que le point d'ébullition avait été atteint, toute ma colère, toute mon adrénaline et le café de Junior

s'évacuèrent de mon organisme. Mon corps était comme une baignoire pleine dont on retire la bonde. J'étais épuisé, mais d'un épuisement bien plus que physique.

On roula en silence. J'avais envie de lui présenter à nouveau des excuses, mais il fallut toute la volonté qu'il me restait rien que pour rester éveillé durant le trajet. Junior se gara dans l'allée derrière le ridicule minibus du hippie, et je sortis de la voiture.

Junior se pencha vers moi :

— À quelle heure tu veux y retourner, demain ?

Je frottai mes yeux secs avec le revers de la main.

— Vers 5 heures, j' imagine. Si ce connard a un petit boulot, on pourra le choper quand il rentre chez lui.

— Bonne idée. (Junior passa en marche arrière, mais laissa son pied sur le frein.) Ça va ?

— Ouais.

— Tu m'en veux ?

Je secouai la tête.

— Non.

— T'es sûr que tu m'en veux pas ?

Je hochai la tête.

— On est toujours potes ?

— Ouais, dis-je en m'imposant un sourire crispé.

— Tant mieux, parce que je te dois ça.

Il tendit la main et me frappa les couilles par la portière ouverte.

Je poussai un grognement sonore, mon centre de gravité se tordant de douleur. Plié en deux, je basculai dans les haies.

Junior démarra et ses pneus tournoyants me couvrirent de gravillons. Je l'entendis ricaner par-dessus le bruit du moteur tandis qu'il fonçait vers Cambridge Street.

Par chance, il était en porte-à-faux quand il m'avait frappé et n'avait pu me balancer un coup comparable à celui que je lui avais asséné. Avec effort, je me redressai et me traînai vers mon appartement. Le hippie était sur le perron et me regardait bouche bée tandis que je m'approchais.

— Eh, mec, ça va ? demanda-t-il.

— Ouais, croassai-je. Jamais été mieux.

— Ce type vient bien de te donner un coup dans les boules ?

— Ouai.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est mon meilleur ami.

— Ah, dit-il, comme si ma réponse était parfaitement sensée.

Je me hissai jusqu'en haut des marches, puis m'arrêtai.

— Comment tu t'appelles ?

— Phil.

— Enchanté, Phil. Moi, c'est Boo.

Il réfléchit un moment, battant des paupières au ralenti.

— Boo comme Boo Radley dans *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, ou "Bouh j'ai peur" ?

— Radley.

Il sourit et hocha la tête d'un air rêveur.

— Cool. Chouette livre.

J'acquiesçai et pénétrai dans mon appartement obscur et vide. Tout en bas de ma table de chevet branlante, je pris mon exemplaire en lambeaux des *Frères Hardy*. Sous la page de couverture, je trouvai le fragile morceau de papier plié. Mon unique objet de valeur. Je le dépliai avec précaution et contemplai une fois de plus les deux bonshommes en brindilles dessinés sur une pelouse décolorée, qui n'avait jamais existé, devant une maison où nous n'avions jamais vécu, *LovE Emily* griffonné au-dessus du soleil souriant par la main pataude d'un enfant. Je repliai délicatement le papier et le rangeai en sécurité. Le Garçon était couché sous mon lit, caché. Que cherchait-il à éviter ? Je l'ignorais. Il me prit le livre et le serra contre sa petite poitrine barrée d'horribles cicatrices.

Je me couchai et fermai les yeux, cramponné à l'image de ce soleil jaune et souriant.

DEUXIÈME jour.

Encore du café.

Encore des sandwiches.

Pas de Serpent.

Le moment le plus actif survint vers 9 heures du soir, quand un clodo se mit à nous harceler pour quelques pièces.

Il se tenait à la vitre de la voiture, vacillant, dans une puanteur de lait tourné.

— Allez, mon gars. Faut aider les anciens combattants. T'as forcément une 'tite pièce que t'as pas besoin.

Il dirigea son regard vers Junior puisque je refusais de lui accorder mon attention, et encore moins un peu d'argent. Son haleine remplissait la voiture d'une odeur de piquette et de gingivite.

— Tu sais ce que j'ai à t'offrir, l'alcool ?

Junior fouilla sous son siège et en tira ce qui ressemblait à une télécommande artisanale. Il pressa un bouton sur le côté, et une décharge électrique crépita entre les deux pointes métalliques fixées au sommet.

— Zap-zap. Voilà ce que j'ai pour toi, si tu nous lâches pas.

Le clochard s'écarta de la vitre, les mains en l'air. Il s'éloigna, exhalant son courroux d'une voix pâteuse. Une fois arrivé à une trentaine de mètres, il se retourna et nous adressa un doigt d'honneur.

- Putain, c'était quoi, ça ?
- Je déteste les clodos, dit Junior.
- Non, je parle du truc que tu as à la main.
- Quoi, ça ?

Il brandit l'objet. On aurait cru une grosse télécommande rafistolée avec de l'adhésif noir. Un mince câble vert sortait du bas et rentrait dans la coquille en plastique juste en dessous des pointes métalliques.

- C'est quoi ? Une matraque électrique ?

Junior sourit et hocha la tête.

— Mignonne, hein ? (Il appuya sur le bouton une fois encore, faisant danser l'électricité entre les électrodes avec un bruit de pop-corn.) C'est Twitch qui l'a fabriquée. Il me l'a offerte pour mon anniversaire. Je l'appelle Rosie.

Pourquoi les gens donnent-ils tous un petit nom à leurs armes ?

Pour mon dernier anniversaire, Twitch m'avait offert un jeu de figurines du film *Reservoir Dogs*. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point je m'en étais bien tiré. Au moins, il ne m'avait pas donné un truc avec lequel j'aurais pu m'électrocuter.

On resta sans bouger jusqu'à ce que Junior nous réveille tous les deux par ses ronflements, vers 11 heures. On ne savait ni l'un ni l'autre à quel moment on s'était endormis. Bien entendu, on n'avait ni l'un ni l'autre repéré notre homme pendant notre voyage au pays du sommeil.

TROISIÈME jour. Pluie diluvienne. Et je n'exagère pas. La pluie tombait en rideaux solides autour de la voiture, et des rivières grises coulaient dans le caniveau. Avec Junior, on s'amusait à deviner ce qu'on allait voir passer, porté par le courant. Ça aurait dû être agréable, après cette chaleur accablante, mais il suffisait d'entrouvrir la vitre sur deux centimètres pour que j'aie aussitôt tout le côté droit trempé. Toutes vitres fermées, l'humidité montait dans la voiture, embuant tout et nous laissant une visibilité zéro.

— C'est nul, dit Junior en essuyant avec une serviette en papier la condensation accumulée sur le pare-brise. On verrait pas le type même s'il dansait le cha-cha-cha sur le capot. On reviendra demain.

On n'était là que depuis une heure, mais Junior avait raison. Je soupirai. Troisième jour et toujours rien. Il n'était même pas midi, et la journée était foutue.

— OK. Je vais juste pisser et me chercher des clopes. Tu veux un truc ?

— Un Cherry Coke.

— D'ac.

Je sortis, tête baissée, et courus jusqu'au magasin aussi vite que je le pouvais.

Le vendeur que j'avais soudoyé appuya sur le bouton situé derrière le comptoir pour déverrouiller la porte des toilettes. Sous les néons, ma peau s'ornait d'une splendide jaunisse, avec de grosses poches noires sous les yeux. Je poussai un soupir en direction du mort-vivant réfléchi par le miroir. Il me répondit par le même soupir. Je pissai pendant un temps merveilleusement long, puis je sortis. La sonnerie de la porte tinta quand un autre client entra dans la boutique. Je pris le soda de Junior et me dirigeai vers la caisse.

— Deux paquets de Parliament, dis-je.

Le vendeur posa les cigarettes sur le comptoir en lino, à côté de la canette.

— Douze dollars soixante-quinze, me dit-il.

Puis il fit signe au client qui se tenait derrière moi.

— Des Marlboro rouges ?

— Exact, répondit l'homme.

Tous les poils de mon corps se dressèrent. J'avais déjà entendu cette voix.

Le vendeur tendit un paquet de cigarettes. Le posa dans une main. Une main qui était au bout d'un bras. Un bras sur lequel s'enroulait un serpent tatoué. La main jeta quelques billets et de la monnaie sur le comptoir.

Lentement, je tournai la tête et me trouvai face à deux yeux bleus, des gouttes de pluie suspendues aux cils épais. Les longs cheveux, d'une couleur trop noire pour être naturelle, pendaient, humides, autour de la tête. Si j'en avais eu le temps, j'aurais sans doute pu compter chacun des pores de son nez. Il avait les traits plus fins que je ne m'y attendais. Il semblait avoir environ vingt-cinq ans. Il est trop jeune, disait mon cerveau. Il a l'air trop... normal.

Il m'adressa un rapide sourire de politesse.

— Bonne journée, dit-il.

Et il sortit. La cloche sonna à nouveau.

Un claquement de doigts à côté de mon oreille me ramena à la réalité.

— Ohé, m'sieur ? Vous êtes là ? Douze dollars soixante-quinze pour les cigarettes et le soda.

Je plaçai un billet sur le comptoir, pris mes achats et franchis la porte, dans une torpeur incrédule.

Junior était sorti de la voiture et, debout sous les trombes d'eau, il avait comme moi le regard perdu dans le vague. Je m'approchai et me plantai à côté de lui. J'étais bouche bée, mais Junior plus encore.

— Pitié. Pitié, mon Dieu, dites-moi que c'est bien qui je pense.

— C'est lui, confirmai-je.

Nous le vîmes passer la porte d'un immeuble situé à 10 heures par rapport à l'entrée de Papa's Empanadas. Dès qu'il fut à l'intérieur,

Junior saisit sous son siège le rouleau d'adhésif qu'on avait emporté et on traversa tous les deux la rue sans se soucier des véhicules qui filaient dans les deux sens. L'un d'eux frôla même l'arrière de mon pantalon.

Le Serpent n'avait pas eu besoin de clef pour entrer dans le bâtiment. Il avait simplement poussé la porte. J'espérais qu'il n'y en avait pas une deuxième, fermée, dans le vestibule. Non. Il n'y avait qu'une porte dont la serrure était cassée.

Le Serpent n'était plus dans l'entrée, mais l'ascenseur montait. On vit les numéros des étages monter un par un et s'arrêter au cinquième.

— Coincé, le fils de pute.

ON monta jusqu'au cinquième. Notre projet initial était de frapper à toutes les portes en débitant un boniment sur l'Église de l'Ascension divine jusqu'à ce qu'on trouve la bonne. Je fus soulagé quand on renonça à ce plan foireux. On se contenta de suivre les empreintes humides sur le carrelage, jusqu'à l'appartement 506.

— Nous y voici, dit Junior, un peu haletant. À toi l'honneur ?

Je frappai à la porte et attendis, les battements de mon cœur comme un ampli de basse. Une ombre obscurcit le judas au centre de la porte et un déclic se produisit dans mon esprit. J'entendis même un *pop* dans ma tête.

Une explosion inonda le monde de couleur rouge.

Je me plaquai contre le mur faisant face à la porte, dans le couloir étroit. Mon dos ainsi soutenu, je donnai un grand coup de pied dans la serrure. Autour du verrou, le bois sec s'émietta comme une biscotte. Le son du bois se fracassant sur la chair et l'os eut un effet orgasmique sur mes oreilles.

Je chargeai à travers la porte ouverte. Ce qui me manquait en panache, je le compensais en énergie pure. Il faut reconnaître que le Serpent avait le mérite d'être resté debout. Il aurait sans doute mieux valu pour lui qu'il se soit jeté à terre. Ses yeux semblaient lui être remontés jusque dans le crâne, et on aurait cru qu'un bâton de dynamite lui avait été inséré dans les narines, puis allumé.

Je lui tombai dessus, chaque muscle, chaque kilo de mon corps concentré sur le bout de mon poing. Propulsé dans les airs, son corps sec valsa par-dessus le canapé. Quand la gravité reprit ses droits, il atterrit sur le plancher et glissa jusqu'à l'autre bout de la pièce. Sa trajectoire se termina brutalement quand l'arrière de son crâne s'écrasa dans les boiseries abîmées. Peu m'importait que le craquement vint des moulures ou de sa tête.

Debout devant le corps du Serpent, j'aurais voulu qu'il se relève pour que je puisse le démolir encore deux ou trois fois. Mes poings tremblaient, ma respiration sifflait entre mes dents serrées. Il n'irait

nulle part.

Junior arriva derrière moi et posa doucement une main sur mon épaule. Mes muscles se contractèrent sous ses doigts.

— Joli coup.

Une seconde s'écoula avant que je puisse répondre et m'arracher à la fascination de la brutalité qui m'hypnotisait. J'inspirai profondément et fermai les yeux. J'exhalai longuement, la violence encore sous la surface, prêt à commettre le pire.

Le pire.

— Ouais, finis-je par dire.

Junior poussa le Serpent avec la pointe de sa chaussure.

— Merde. Tu l'as buté ?

La poitrine du Serpent se souleva à peine.

— Non.

J'avais encore soif de sang. Je n'avais pas fini de lui faire mal.

— On ne t'a jamais reproché d'être subtil, pas vrai ?

— Non. File-moi l'adhésif.

TANDIS que Junior courait chercher le reste de nos provisions dans la voiture, je m'assis face au Serpent, sur une chaise de cuisine en bois. J'allumai une cigarette pour occuper mes doigts, qu'ils fassent tout sauf ce que leur inspirait une violence incontrôlée.

En contemplant son corps inerte, je trouvai bizarre que nous soyons allés aussi loin, que nous ayons ce type à nos pieds, sans même savoir comment il s'appelait. Qui il était.

— Son nom, c'est Bevilacqua, dit Junior, lisant dans mes pensées alors qu'il rentrait dans la pièce. D'après la boîte aux lettres. C'est quoi, ça ? Grec ?

Il lança sur le canapé le sac de voyage en toile.

— Aucune idée. Portons-le jusqu'à la chaise.

Junior prit les bras et moi les jambes. Un poids mort, ce n'est jamais facile à manœuvrer. C'est encore moins facile lorsqu'on prend des précautions. On n'en prit aucune. Je le hissai par le col, sans me demander si je risquais de l'étrangler en cours de route.

Junior lui attacha les mains derrière le dossier, et je lui scotchais les chevilles aux pieds de la chaise en bois. Le Serpent gémit un gargouillis alors que nous terminions, mais il n'était pas encore près de se réveiller tout seul. Des gouttes de sang tombaient de son nez écrasé sur sa poitrine. Une autre ligne coulait lentement de la racine de ses cheveux, à l'endroit où il s'était cogné au mur.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant, on attend qu'il se réveille ?

Je jetai un coup d'œil dans l'appartement. Les murs étaient peints en bordeaux foncé, la porte de la salle de bain était ouverte, avec une autre porte blanche à côté. La chambre. Je fus parcouru d'un frisson

en voyant ce lieu dans sa réalité et non plus comme un espace abstrait, à l'écran. Je n'avais pas envie d'entrer. Les murs étaient-ils encore maculés du sang de Cassandra ?

Pour la deuxième fois en une heure, quelqu'un claqua des doigts devant mes yeux, pour me tirer de ma rêverie.

— Ho, Malone ! Arrête de planer ! Reviens avec moi. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On le réveille.

Junior alla dans la cuisine. J'entendis des bruits métalliques, puis l'eau du robinet. Il revint avec une casserole remplie. Il la vida au ralenti sur le crâne du Serpent. Le Serpent releva lentement la tête.

— Mmmmmmn... aïe, murmura-t-il en battant des paupières.

Il leva les yeux vers nous, les yeux plissés. Je ne savais pas trop à quoi je m'attendais de sa part. J'avais envie qu'il crie, qu'il supplie. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'il ait cet air content de lui.

— Vous êtes morts, tous les deux, dit-il tout bas, chaque mot ruisselant d'acide brûlant.

Je le giflai avec le revers de ma main.

Son visage fut projeté vers la droite, puis revint avec une expression féroce. Il grogna :

— Vous imaginez ce qui va vous arriver quand...

Je l'interrompis par une autre gifle. Et puis une autre. Et encore une. Ses lèvres se fendirent. Le sang se remit à couler de son nez. Une mince ligne rouge apparut sur mes articulations.

— Mais putain, arrêtez, merde !

Le Serpent s'étrangla et cracha faiblement sur sa propre poitrine, un morceau de dent flottant au milieu d'un mélange de salive et de sang.

Il ricana.

— C'est pour ta sœur ou ta copine ?

Je regardai Junior, qui haussa les épaules. Il était aussi stupéfait que moi. Nous savions tous les deux qu'il n'y a pas moyen d'intimider un psychopathe.

Le Serpent continua à nous insulter.

— Alors comme ça, parce que j'ai tringlé un bon coup une de vos gonzesses, chose dont vous n'étiez sûrement pas capable, c'est moi le méchant de l'histoire ? (Il rit encore.) Sans déconner, c'est pas ma faute si vous êtes pas foutus de satisfaire une fille.

Junior me prit par le bras, sentant que j'étais à deux doigts de péter les plombs.

— C'est mon tour ? demanda-t-il.

— Défole-toi, grommelai-je avant de m'éloigner.

Je ne supportais plus de le regarder. Je préférais contempler à nouveau la porte de la chambre.

J'entendis Junior derrière moi.

— OK, petit merdeux. Tu me crois si tu veux, mais jusqu'ici mon pote a été gentil avec toi. Moi, je vais vraiment te faire mal. (J'entendis crépiter le Taser de Junior.) Tu vois ce petit objet ? C'est invraisemblable comme il peut faire mal. Donc je vais te poser une question, et après j'utiliserai l'engin. Le truc, c'est que j'ai envie que tu souffres. Vraiment. Je te jure. J'ai juste envie que tu souffres. À toi de décider si tu veux répondre. Après, je m'en servirai sur tes couilles.

— Va te faire foutre, répondit le Serpent.

— OK. Je te laisse une chance. Où est le corps ?

La question se planta dans ma poitrine comme une pointe de flèche.

Le Serpent émit simplement un "Hein ?" étonné.

Le Taser crépita, et je compris soudain la connerie que nous étions, enfin, que Junior était sur le point de faire. Comme de bien entendu, je le compris une putain de seconde trop tard.

— Junior, non ! Il est...

Je ne fus pas assez rapide. Junior appliqua une décharge électrique à un homme sur qui nous avions vidé un seau d'eau. Junior lui-même était encore trempé par la pluie. J'aurais été incapable de l'expliquer scientifiquement, mais je savais que $\text{électricité} + \text{eau} = \text{mauvais}$.

Très mauvais.

Le Serpent hurla et se convulsa. Junior gueula et recula comme s'il avait été frappé par la foudre. Le Serpent s'avachit sur son siège, inconscient. Junior heurta le mur et tomba sur le cul.

— Aaaaaah, grogna Junior en serrant sa poitrine entre ses bras. C'est la mort, ce truc.

Je m'approchai du Serpent et plaçai mon pouce sous son oreille. Son poulx battait encore. Bien. Je n'en avais pas fini avec lui.

La porte de la chambre cliqueta. Je m'immobilisai. Junior regarda vers la porte, puis vers moi, puis à nouveau vers la chambre. La porte, qui collait un peu à cause de l'humidité, finit par s'ouvrir. Une fille en jogging en sortit, bâillant et se frottant les yeux. Ses cheveux, récemment teints en noir, recouvraient un gros coquard à l'œil droit. Comme le son de son iPod était poussé à fond, les basses vibraient jusqu'à l'autre bout de la pièce. Elle n'avait rien entendu.

Cassandra Donnelly nous dévisagea tous les trois, aussi abasourdie que nous.

Je tentai de me représenter la scène vue par ses yeux. Le Serpent, inconscient et ensanglanté, ligoté à une chaise, et deux crétins qui se tenaient là hébétés, la bouche ouverte assez large pour qu'on y gare quelques 4 x 4.

Puis, bien sûr, elle poussa un cri et partit en courant.

— À l'aide ! Au secours !

Je l'attrapai par la taille, mais, entraînée par son élan, elle s'enroula à moitié autour de moi. Junior s'efforçait de se relever, mais son corps

électrocuté résistait obstinément.

— Cassie ! hurlai-je. Attends ! Attends. Reste !

Je l'avais appelée par son prénom, mais en vain. Je la soulevai du sol et elle cria dans mon oreille. Elle me donna de violents coups de pied dans les tibias lorsque je lui couvris la bouche pour étouffer ses miaulements. Il ne s'agissait pas d'attirer l'attention du voisinage. Un minuscule talon percuta mon entrejambe velu et les dents de Cassandra se plantèrent en même temps dans le gras de mon pouce. Je sentis un os craquer tandis que l'air jaillissait de mes poumons à cause du coup dans les boules. Mes pauvres, pauvres couilles passaient vraiment une mauvaise semaine. Mes genoux se dérochèrent et je m'écroulai sur Cassandra en poussant moi-même un cri. Au moins, le poids de mon gros cul s'abattant sur elle l'obligea à desserrer un peu les mâchoires et à lâcher mes articulations. Mon autre main partit instinctivement vers mon entrejambe. Cassie en profita pour s'échapper et à nouveau foncer vers la porte.

— Au secours ! À l'...

Taser.

Cassandra était par terre. Toujours en proie à des convulsions, Junior se cogna une seconde fois au mur, puis atterrit face contre terre à côté de Cassie.

— Putain, j'ai un goût de fumée dans la bouche, croassa-t-il.

— Pourtant, ça aurait dû te servir de leçon.

Je le soulevai par les aisselles pour le mettre en position assise. C'était peut-être une illusion, mais il me parut plus chaud. Je me vautrai à terre à mon tour, tenant à deux mains mes organes maltraités, tout en pesant le pour et le contre si j'allais ou non vomir.

Junior me donna un petit coup dans la poitrine.

— Au moins, je ne me suis pas fait botter le cul par deux filles cette semaine.

— Si je dégueule, tu me tiendras les cheveux ?

— Va te faire enculer.

— Ah, je reconnais bien là mon partenaire hétéro.

Je restai un moment en position fœtale en essayant de déterminer où j'avais le plus mal : aux couilles, à la main ou à l'orgueil. Pour l'instant, c'était les trois.

Toujours perspicace, Junior dit :

— Tu saignes de là, Boo.

— Merci, docteur. J'avais pas remarqué.

Une profonde déchirure me traversait la chair entre le pouce et l'index, mais je pouvais encore bouger les doigts. Coup de chance, rien n'était brisé. Je me suis cassé les deux mains assez souvent pour identifier la douleur particulière que cela entraîne. Et il y a des choses plus agréables dans la vie.

— La gamine a de sacrées dents, pas vrai ?
— Comme un rottweiler de combat. (Je me levai tant bien que mal, un genou encore vacillant et je me dirigeai vers la salle de bain.)
Surveille-les.

— OK, capitaine.

Junior me fit un salut militaire, puis laissa bruyamment retomber sa tête sur le bois. Une fois dans la salle de bain, je l'entendis murmurer :

— J'ai encore le goût de fumée dans la bouche.

Fouiller dans l'armoire à pharmacie du Serpent, c'était comme visiter le casse-croûte de Keith Richards. Dilaudid. Valium. Oxycodone. Hydrocodone. Propoxyphène. Tout ça dans des petits flacons sur ordonnance, dont aucun ne portait le nom Bevilaqua. Génial. Star du porno pédophile, drogué et réalisateur de *snuff movies*. Enfin, il n'avait peut-être tué personne dans ses films. Pas Cassandra, en tout cas. Mais bordel, qu'est-ce que tout ça voulait dire ?

Je lus encore quelques étiquettes avant d'en choisir une que je pouvais identifier. J'avalai sans eau un cachet de Dilaudid, mis le flacon dans ma poche et partis vers la chambre.

La chambre vue sur la vidéo. Je la parcourus du regard. Il y avait encore des giclées de sang au-dessus du lit. Je ne pus m'empêcher de racler avec un ongle un peu de sang séché et le passai sur le bout de ma langue, m'attendant au goût sucré du sirop de framboise. Mais je sentis un goût de sang. J'éruptai et crachai à terre. J'aurais dû me douter que ce dingue utilisait les méthodes de l'Actor's Studio pour ses faux *snuff movies*. Une bouteille de Wild Turkey aux trois quarts vide était posée à côté du lit. Je me rinçai la bouche et crachai le whisky sur les draps.

J'ouvris la porte coulissante d'un des placards. Des T-shirts merdiques mélangés à des costumes hors de prix avec des longs noms italiens sur les étiquettes. Je déchirai la doublure en soie d'une des vestes et m'en servis pour bander ma main. Et là, je vis que la garde-robe n'occupait que la moitié du long placard.

Sur l'autre porte coulissante, un grand miroir faisait face au lit. Je poussai tous les vêtements d'un côté. Une caméra sophistiquée était montée sur trépied dans l'autre partie du placard. La moitié supérieure de la porte avait été découpée. Le miroir était un miroir sans tain.

J'arrachai la caméra de son trépied et la jetai par terre. Junior arriva en courant.

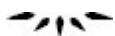
— Tout va bien ?

— Tout baigne. Je m'amuse juste à casser des trucs.

Junior regarda la caméra en miettes.

— Génial. Je peux pisser dessus ?

— Comment te refuser un plaisir aussi élémentaire ?



ON était d'accord, Junior et moi : il fallait qu'on se bouge le cul et qu'on foute le camp. Fissa. On porta Cassandra jusqu'au canapé et on la déposa sur les coussins comme si elle était en porcelaine. On renforça les liens du Serpent et on le bâillonna avec du ruban adhésif. Juste pour le plaisir d'être un salaud, je lui en mis un peu par-dessus les yeux et les oreilles, en prenant soin d'emmêler au maximum ses cheveux dans l'adhésif de qualité industrielle.

Junior sortit pour aller chercher la voiture. Je devais attendre cinq minutes, puis sortir avec Cassandra et la faire monter dans la bagnole.

Quatre minutes plus tard, on était sur le point de partir. On avait réussi, malgré nos erreurs, nos conneries, et l'absence de tout indice sur ce dans quoi on allait se fourrer. On avait réussi, alors que tout nous avait explosé à la gueule. Je souris en regardant le corps de Cassandra, chacune de ses respirations était comme une prime.

Elle était en vie.

Aussi délicatement que possible, je passai les bras de Cassandra par-dessus mes épaules et la soulevai comme un pompier sauvant la victime d'un incendie. Elle devait peser environ quarante-cinq kilos, peut-être un chouïa plus. Malgré tout, c'était quarante-cinq kilos de poids mort. Et j'avais cinq volées de marches à descendre avant de trouver la sortie. Il n'était pas question de me risquer dans l'ascenseur et de devoir expliquer aux autres locataires pourquoi j'emportais sur mon épaule une fille de quatorze ans inconsciente. Je ne me laisse pas facilement démonter, mais même moi j'aurais eu du mal à me dépatouiller d'une situation pareille.

Quoi qu'il en soit, les cinq étages à descendre n'allaient pas être de la tarte. Je sortis de l'appartement, m'avançai à pas lourds dans le vestibule, puis franchis la porte coupe-feu menant à l'escalier.

Je descendis sans trop de mal les deux premières volées de marches.

Au bout de trois étages, mon épaule commença à s'engourdir et mes doigts prenaient le même chemin. Je m'arrêtai sur le palier, le souffle court, la chemise trempée de sueur. Merde, Cassie n'aurait pas pu fuguer en hiver ? Non, il avait fallu qu'elle se fasse la malle au cours de l'été le plus chaud qu'on ait eu depuis vingt ans. Je me maudis de n'avoir pas fait plus de gym cardiovasculaire dans mes exercices quotidiens. Mais honnêtement, comment aurais-je pu me préparer à ça, sinon en faisant du jogging avec deux sacs de ciment sur chaque épaule ?

Une fois arrivé au premier, j'avais le bras complètement mort et l'impression qu'un coup de vent suffirait à le détacher de son articulation. Intelligent comme j'étais, j'avais pris Cassandra sur l'épaule avec laquelle j'avais enfoncé la porte arrière du Cellar. Dans

cet escalier étroit, je ne voyais pas comment j'aurais pu la faire passer sur mon autre bras sans lui écrabouiller la tête contre le mur. Je me contentai donc de continuer en serrant les dents.

Finalement, on arriva au rez-de-chaussée au moment où mes lombaires se crispaient. J'adossai Cassandra au mur, la retenant par le capuchon de son sweat-shirt, pliant la taille pour éviter que mon dos n'explode. Tout le bras me picotait, comme si une fourmilière entière s'y affairait. Je murmurai quelques jurons et cherchai des yeux la voiture de Junior dans la rue. Il n'était pas encore là. Je jurai encore. Grâce à la pluie, il n'y aurait pas grand monde dehors quand je sortirais avec Cassandra. Il n'y a rien de tel que de vouloir bâcler un kidnapping en plein jour.

C'est là que la sonnette annonçant l'arrivée de l'ascenseur retentit.

Mon cœur s'emballa quand j'entendis grincer derrière moi la porte du vieil ascenseur. Mon esprit se mit à tourner à cent à l'heure, et je m'empressai d'accomplir l'unique action que mon cerveau paniqué me suggérait. Je plaquai mon corps contre celui de Cassandra et enfonçai mon visage dans son cou, la posture des amoureux en plein câlin.

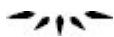
En sentant des pattes minuscules sauter et me tripoter le cul, mon cœur déjà soumis à rude épreuve bondit de part et d'autre de ma cage thoracique comme une balle en caoutchouc. Je me retournai d'un coup et découvris un Boston Terrier hyperactif, vêtu d'un imperméable jaune vif, qui jouait du tam-tam sur mon postérieur.

— Max, couché ! dit une voix à l'autre bout de la laisse.

En remontant jusqu'à la main qui tenait la laisse, je découvris une femme d'âge mûr, portant un imperméable assorti, qui me foudroyait du regard. Le chien cessa de sautiller et tira sa laisse vers la porte.

— Y a des endroits pour ça ! grommela la femme en passant.

Je me retournai pour bloquer Cassandra et remis mon visage dans son cou. Une fois la porte refermée, je comptai jusqu'à vingt avant d'oser risquer un œil pour voir si Junior était là. Évidemment, il était là, bouche bée, sous le choc.



— ESPÈCE de pervers ! dit Junior, avant de glousser tout bas.

Il avait réussi à la boucler assez longtemps pour qu'on puisse asseoir Cassandra sur le siège arrière. Comme il avait ricané deux fois dans sa barbe, je savais que les commentaires allaient bientôt jaillir.

— Ta gueule. Je blague pas. Pense à quoi on vient de l'arracher. C'est indécent.

— C'est indécent, ironisa Junior en prenant un ton à la Mary Poppins. Elle sort des bras d'un pervers pour...

Ses derniers mots se perdirent dans un couinement hilare.

— Salaud, elle a quatorze ans. Et puis, qu'est-ce que je pouvais faire

d'autre ? T'aurais fait quoi, à ma place ?

— J'aurais pas baisé tout habillé une gamine contre un mur, c'est sûr. Parce que ça, c'est indécent, dit Junior. Espèce de pervers, ajouta-t-il à voix basse.

— Pas un mot de plus, Junior.

J'essayais moi-même de ne pas exploser. J'en étais quitte pour quelques années de sarcasmes de la part de Junior. Il gloussa à nouveau, et ce fut le coup fatal. On éclata de rire tous les deux, jusqu'à ce que j'en aie mal aux côtes. En fait, il n'y avait rien de drôle, mais on avait foutrement besoin de rire.

Cassandra remua et émit un grognement. Nous fîmes aussitôt silence.

— Vingt-cinq mille dollars ! chantonna Junior en conduisant.

Malgré mes couilles enflées et les élancements que causait la morsure dans ma main, j'avais moi-même envie de fredonner un petit air.

Junior se gara devant mon immeuble et coupa le moteur. La pluie avait chassé du porche Phil le Hippie. En dehors du joyeux clébard qui m'avait léché le cul, le kidnapping (l'enlèvement ? le sauvetage forcé ?) semblait devoir se terminer sans encombre.

Junior se tourna vers moi.

— Putain, on fait quoi maintenant ? On appelle Kelly et on dépose la gamine dans la limousine du père quand ils viendront la chercher ?

Je haussai les épaules.

— J'ai pas encore eu le temps d'y réfléchir. Pour le moment on continue à naviguer à vue. (D'un geste du pouce, je désignai la banquette arrière.) Ça change un peu la donne, d'avoir retrouvé la fille.

— De l'avoir retrouvée vivante, c'est sûr que ça change tout.

Junior entonna une fois de plus le grand air des vingt-cinq mille dollars, et je voulus l'arrêter avant qu'il se mette à danser. La journée avait déjà été assez perturbante.

— Rentrons avec elle. Après on mettra tout ça au clair. Je n'ai pas envie qu'elle se réveille et que...

Le hurlement de Cassandra faillit nous faire tous les deux chier dans notre froc. Elle s'était réveillée à plein volume, agitant les poings, en rage.

— Bordel de merde ! glapit Junior en pivotant sur son siège et en prenant un coup de coude dans l'oreille.

Il tomba à la renverse, le cul partant sous le volant.

— Putain !

De surprise, je fis un bond de plusieurs centimètres et me cognai assez fort au plafond pour m'infliger une vive douleur dans la nuque. Je roulai sur la droite, instinctivement, accrochai la poignée de la

portière avec mon coude et m'écroulai en dehors.

Soudain, Cassie cessa ses cris et ses gesticulations. Elle s'immobilisa, haletante, terrorisée. Je levai les mains pour la calmer, depuis ma position tactique, à moitié couché dans le caniveau inondé par la pluie.

— Tout va bien ! Tout est OK ! Tu es hors de danger. On ne te fera pas de mal.

Enfin, pas plus qu'on ne lui en avait déjà fait, en tout cas, après l'avoir électrocutée et écrabouillée sur le plancher chez le Serpent.

Elle resta immobile, mais l'atmosphère était aussi dense que de l'asphalte fraîchement versé. Sa respiration devint saccadée. Puis elle se mit à pleurer.

— J'ai mal au crâne.

— Eh, Boo, fit tout bas Junior, tu peux m'aider ?

Junior était bien coincé sous le volant, le haut du corps bloqué dans une position qui semblait peu naturelle pour un gaillard de sa stature. J'attrapai la ceinture de sécurité et me relevai. Puis je fis le tour de la voiture, ouvris la portière de Junior et le tirai d'embarras.

Je me penchai à l'intérieur :

— Cassandra ? dis-je doucement.

Cassandra écarta de ses yeux une mèche aile de corbeau et me regarda, inspirant par toutes petites bouffées. Si je n'arrivais pas très vite à la calmer, elle allait s'asphyxier. J'eus le cœur serré en la voyant aussi apeurée et déboussolée. La pauvre gamine faisait de son mieux pour sauver la face, mais le tremblement de son souffle la trahissait. Ses yeux se fixèrent sur les miens, la mémoire semblait lui revenir.

— Tu me reconnais ? demandai-je.

— V... Vous, articula-t-elle. Je vous ai déjà vu. Vous travaillez au Cellar.

Je souris avec tout le calme radieux dont j'étais capable.

— Oui, c'est bien moi.

— C'est vous. Vous avez défendu Kevin contre les autres connards.

Après ces derniers mots étouffés, elle s'éclaircit la gorge.

— Je m'appelle Boo. (Je lui tendis prudemment ma main bandée, que j'étais prêt à retirer au cas où elle déciderait de la mordre plutôt que de la serrer.) Et voici Junior.

Junior agita les doigts dans sa direction et sourit. Elle regarda autour d'elle, en tentant de se repérer.

— Où... où suis-je ?

— Tu es devant chez moi. Ton père nous a engagés pour te retrouver.

— Mon père ? (Un soupçon de culpabilité passa dans sa voix et elle se mordit la lèvre inférieure.) Il doit être trop énervé contre moi.

Je n'étais pas sûr qu'"énervé" soit le mot, mais je ne voulais pas

emmerder la pauvre petite avec ça.

— Probable. Mais je sais qu'il se fait aussi du souci.

— Il va venir ici ?

— Il ne sait pas encore que tu es avec moi. Je ne vois aucune raison de précipiter les choses, mais il va falloir lui signaler au plus vite que tu es hors de danger. (Cassandra restait immobile, encore pétrifiée par le changement brutal et soudain qu'avait pris le cours des événements.) Écoute, tu veux entrer ? On pourra parler de tout ça à l'intérieur.

Elle réfléchit, fixant sur nous des regards méfiants.

— Tu sais, à l'intérieur ? Là où il ne me pleut pas dans la raie du cul ?

Sa bouche trembla, luttant contre un sourire.

— Euh... OK.

Je lui tendis ma main valide pour l'aider à sortir de la voiture. Elle regarda la soie imbibée de sang qui enveloppait mon autre main.

— C'est moi qui ai fait ça ? demanda-t-elle.

— Absolument.

— Désolée.

— Pas de problème, ça m'arrive tout le temps.

Et c'était vrai, vu mon boulot.

— Boo ?

— Oui ?

— Pourquoi j'ai les cheveux dressés en l'air ?

Chapitre 16

Nous avions tous besoin de nous changer. Nous étions tous les trois trempés, ensanglantés, épuisés. Le bas du pantalon de Junior était déchiré et troué.

Je quittai mes vêtements en piteux état et prêtai à Junior un de mes T-shirts. Il était d'une taille et demie trop petit pour sa carrure et lui donnait l'air d'une saucisse trop remplie. Pour le pantalon, le tour de taille était le bon, mais il dut remonter le bas des jambes. Je proposai à Cassie un vieux T-shirt des Bosstones et un pantalon de jogging. J'imaginais que la cordelière suffirait à compenser l'énorme différence de taille. Junior et moi, on l'attendit dans la cuisine tandis qu'elle se changeait dans la salle de bain.

— Tu vas à la pêche aux moules ? demandai-je.

— Ta gueule.

Junior renifla d'un air désapprobateur le café que je préparais.

— Amateur, grogna-t-il.

— Désolé, c'est tout ce que j'ai.

— Du café déjà moulu ? Pourquoi tu bois pas carrément du café instantané, eh, pédale !

Avant que j'aie pu répondre, Cassie sortit de la salle de bain, tenant ses habits mouillés roulés en boule.

— Tu te sens mieux ?

Je lui pris ses vêtements sales.

— Merci. Je me sens plus sèche, en tout cas, marmonna-t-elle.

Elle refusait de croiser mon regard, préférant contempler la splendeur du carrelage sale de ma cuisine.

— Allez discuter dans le salon, tous les deux. J'arrive tout de suite.

Il fallait que je change mon pansement. Et me désinfecter la main ne serait pas non plus superflu. Je partis dans la salle de bain avec une bouteille de vodka et de longues bandes de tissu que j'avais découpées dans un autre vieux T-shirt. Au rythme où je les détruisais, je devrais bientôt me racheter des vêtements. D'un autre côté, j'aurais aisément de quoi remplacer toute ma garde-robe dès que j'aurais encaissé le chèque de Big Jack.

La doublure de soie que j'avais utilisée pour m'envelopper la main chez le Serpent commençait à coller à la blessure. Je détachai

lentement le tissu englué. Le saignement s'était arrêté, mais la chair était très enflée. Je ne savais pas ce qui était pire, ce que je ressentais ou ce que je voyais. Le Dilaudid avait estompé la douleur, dont les pointes s'étaient émoussées, et les coups de poignard n'étaient plus que des piqûres. Une fois ma main déballée, je remuai lentement les doigts. Je ne pris pas la peine de vérifier si j'avais du désinfectant ou des bandages dans mon armoire à pharmacie. Ma boîte rouillée de mousse à raser, ce qui me restait de cotons-tiges et mon verre Tom et Jerry ne me serviraient pas à grand-chose.

Était-ce un gloussement que j'entendis venir du salon ? Bravo, Junior.

Pour ouvrir la bouteille de vodka, je dus me servir de ma main valide et de mes dents. Je versai la moitié de son contenu sur la blessure, en gardant le bouchon dans la bouche pour avoir quelque chose à mordre. La douleur frappa, vite et fort. Je serrai les dents au point de cracher le bouchon comme une balle de calibre .22, et je l'envoyai valser dans la baignoire. Privées de cet objet, mes dents décidèrent de s'enfoncer dans ma langue. Je poussai un cri de souffrance confuse, sans trop savoir laquelle des deux morsures me faisait le plus hurler. Après avoir inspiré profondément, je nouai ensemble les bouts de tissu et me remballai la main, bien serré, comme celle d'un boxeur.

Ultime précaution, je fis passer une gorgée de vodka sur ma langue fraîchement blessée et crachai dans le lavabo une giclée de salive rose. Je me versai une tasse de (mauvais) café et je partis voir ce qu'il y avait de si drôle.

Quand j'entrai dans le salon, je vis Cassie assise sur mon canapé et Junior accroupi sur un tabouret, face à elle. Je m'immobilisai sur le pas de la porte.

Cassie jouait avec le Taser.

Junior lui en expliquait le fonctionnement.

— Quand tu appuies sur ce petit bouton-là, BZZZZZ !

Junior se secoua comme un épileptique pour illustrer le résultat. Cette pantomime fit glousser Cassie.

Je dis une prière silencieuse, dans l'espoir que Junior ait eu assez de bon sens pour retirer les piles. Il ne pouvait pas avoir été aussi stupide.

Junior me vit planté là.

— Eh, Boo, pourquoi tu gueulais comme ça ? Tu t'es branlé trop fort ?

Je n'eus jamais l'occasion de lui répondre.

À cet instant précis, j'appris deux choses :

1° : les prières ne peuvent rien contre la stupidité biblique.

Et

2° : Junior est bien plus stupide que ça.

Cassie saisit l'occasion quand Junior se tourna vers moi pour me casser les couilles. Elle colla Rosie au cou de Junior et appuya sur le bouton, exactement comme ce crétin le lui avait montré. Junior émit un son du genre "Ba-GAAAK", fut secoué par une convulsion puis fit un vol plané vers l'arrière, basculant pieds par-dessus cul par-dessus tête. Ses pieds restèrent en l'air pendant une seconde avant de tomber lourdement à terre.

— Alors, ça te plaît, connard ? brailla Cassie.

Elle se leva en un éclair, brandissant le Taser au-dessus de Junior, de ses deux mains vacillantes.

J'eus le temps de faire un pas avant qu'elle dirige vers moi l'extrémité de Rosie.

— Toi tu bouges pas, dit-elle. (Elle fendit l'air avec l'outil, les bras tremblants.) File-moi ton téléphone !

— J'en ai pas. On me l'a coupé, mentis-je.

— Alors pourquoi tu l'as toujours avec toi ?

Elle pointa le Taser vers ma hanche.

Merde. Le portable. J'avais oublié que cette connerie m'appartenait, et surtout que je le portais.

Plan B. Je joue au gentil. Je pris ma plus belle voix de rockeur soft.

— Cassie, pose ça. Parle-moi. On veut juste t'aider.

— J'ai pas besoin d'aide, merci. (Ses bras ployèrent sous le poids du Taser.) Maintenant, ton téléphone !

La gamine épuisait ses ultimes réserves d'adrénaline, et c'était apparemment la seule chose qui la soutenait encore.

— Non.

— File-le-moi !

Elle fit un pas en avant et appuya à nouveau sur le bouton pour me montrer qu'elle était sérieuse. Les électrodes décrivrent deux arcs bleus crépitants.

Je me penchai lentement et posai mon café à terre. Je voulais avoir les deux mains libres, au cas où. Une fois passé l'effet de surprise, j'étais à peu près sûr de pouvoir la désarmer avant qu'elle ne me neutralise. Ce dont j'étais moins sûr, c'était de pouvoir le faire sans la blesser.

— Tu veux appeler qui ?

— Des gens. Des amis.

— Qui ?

— Il y a des gens que je peux appeler.

Elle essayait de s'en convaincre elle-même.

— Qui ? insistai-je plus sèchement. Le petit merdeux chez qui tu étais ?

— Ne l'appellez pas comme ça. Il m'aime.

— Il a une drôle de façon de t'aimer. Tu as vu ton œil, récemment ? Elle effleura son coquard avec sa main.

— Je... je connais d'autres gens, dit-elle avec une indignation adolescente.

— Qui ? Ton père ? (Je sortis mon portable et l'ouvris.) Eh bien, je vais l'appeler moi-même. Tu te souviens ? C'est lui qui nous a embauchés pour te trouver. Plus vite il viendra te chercher, petite garce, mieux ça vaudra.

Je lui tendis le téléphone.

Elle se pétrifia, étonnée par le ton que j'avais adopté. Sa bouche s'ouvrit et se referma plusieurs fois.

Je montai d'un cran dans l'agressivité, pour la mettre sur la défensive.

— On est là pour quoi, à ton avis ? Baby-sitting ? Kidnapping ?

— Je... Mais...

Est-ce une lueur de doute qui éclairait son regard ? Le Taser baissa un peu. Si je me jetais sur elle, je me prendrais une décharge dans les testicules au lieu de la poitrine.

— On essayait de te retrouver. On te croyait morte, tuée par ce salopard.

Oups.

Je regrettai ces mots à l'instant où je les eus prononcés.

En m'entendant, elle cessa de ressentir le moindre doute et retrouva toute sa hargne.

— C'est vous la brute. Vous étiez pas obligé de le démolir comme ça !

Puis les morceaux du puzzle s'assemblèrent dans sa tête. Elle comprit pourquoi on la croyait morte. Elle secoua la tête.

— Non. Nononononon...

Et merde. J'étais déjà allé trop loin. Il était temps de mettre les pieds dans le plat.

— Ouais, on a vu ce qu'il t'avait fait. Ce type qui prétend être amoureux de toi. Il t'a foutu la trouille et il t'a violée.

— Non, ça s'est pas passé comme ça !

De la salive vola de ses lèvres quand elle se mit à crier. Elle était en train de craquer, prise entre l'hystérie et le déni.

— Alors qu'est-ce qui s'est passé ? C'était une blague ? J'ai raté un épisode ? Dis-moi, Cassie !

— Il a... Il a dit que ça devait avoir l'air vrai. Que je devais vraiment avoir l'air paniquée. C'est pour ça, pour qu'ils y croient.

Elle avait du mal à parler entre deux gigantesques sanglots.

— Qui ça, "ils" ?

— Les gens qui lui achètent les DVD. Ils le paient très cher. Derek disait qu'il lui suffirait d'en vendre quelques-uns pour avoir de quoi

partir vivre ailleurs. Rien que nous deux. Pour qu'on soit ensemble.

Bon Dieu. L'un des plus vieux boniments qui existent.

— C'était un mensonge, Cassandra. Derek filme des horreurs pour des pervers, et tu étais sa star.

Je pris aussitôt note mentalement. Derek. Derek Bevilaqua. Maintenant, j'avais une identité complète en plus d'une adresse à transmettre à Underdog.

Je lui avais enfoncé le couteau dans le cœur. Je n'avais plus qu'à le retourner et elle serait brisée.

Je suis abject. Je sais. Allez-vous faire foutre.

— Il ne t'a jamais aimée. Il s'est servi de toi.

Je laissai ces mots agir.

Elle lâcha Rosie et s'affaissa en gémissant. Je la rattrapai et la retins tandis qu'elle pleurait et me martelait de coups de poing. Je la serrai jusqu'à ce qu'elle cesse de se débattre. Je la sentis s'amollir et perdre toute combativité. Je la déposai délicatement sur le canapé et m'assis à côté d'elle. Elle enfonça son visage dans ma poitrine, lâchant toutes ses larmes. Je ne savais pas quoi faire d'elle. Ni quoi faire de mes bras. Faute d'un meilleur endroit, je les mis au-dessus de ma tête. Je n'étais à l'aise ni dans cette position ni dans le rôle du consolateur.

— Euh... Tu permets ? (Je cherchais le mot juste.) Tu vas encore me mordre si je baisse les bras ?

— Non, dit-elle doucement dans mon aisselle.

— Tu promets, l'Enragée ?

Curieusement, elle étouffa un rire.

— Promis.

Je posai les bras autour des épaules de Cassie. On resta comme ça jusqu'à ce que ses sanglots s'estompent et que sa respiration s'apaise pour céder la place à un sommeil épuisé. J'avais moi-même les paupières lourdes et je laissai la fatigue m'envahir. La dernière chose que j'entendis avant de perdre connaissance, ce fut un gros ronflement montant du sol, là où Junior était étendu.

C'EST le même ronflement qui me réveilla. J'avais mal partout. Je me redressai lentement, le corps raide, en me rappelant Nick Nolte dans *Le Dernier Majeur*. J'avais l'impression qu'on avait enlevé mes articulations à l'aide d'une cuillère à glace pour les remplacer par du vieux caramel ramolli.

Le soleil déclinait. Je devais être plus crevé que je ne pensais. J'avais réussi à fermer l'œil plus de deux secondes avec Junior dans la pièce. La plupart des gens ont du mal à dormir quand Junior a le même code postal qu'eux. Ce type ronfle comme un rottweiler qui aurait avalé une balle de bowling. Je me passai la langue dans la bouche et le regrettai aussitôt. En dehors du goût infect, ma langue

souffrait encore des mauvais traitements qu'elle avait reçus.

Idem pour mon épaule qui avait percuté la porte du Cellar.

Et pour ma mâchoire où Sid m'avait frappé.

Et ma main, où Cassandra m'avait mordu.

Attendez une minute.

Pas de Cassandra.

Je sautai du canapé.

— Junior ! hurlai-je.

— Hein ? Quoi ? (Junior bondit, les poings devant, prêt à repousser d'éventuels agresseurs.) Aaaaahh ! Putain de merdier !

Et il retomba à terre, se tenant le mollet à deux mains.

Je courus à la salle de bain.

Pas de Cassandra.

La chambre.

Pas de Cassandra.

— ChierPutainBordelMerde, lâchai-je alors que je faisais le tour de l'appartement en courant.

Comment pouvais-je avoir été aussi stupide ? Je fis irruption dans la cuisine assez violemment pour faire sursauter Cassie même avec ses écouteurs sur les oreilles. Elle avait farfouillé dans mon frigo et était en train de mâcher un morceau de fromage qu'elle avait trouvé.

Cassie glapit de stupeur.

— Mince, Boo. Tu devrais essayer le déca.

Je m'appuyai à la gazinière, haletant. J'aurais aimé que mon pouls redescende au rythme "rumba".

Cassie engloutit une deuxième portion de fromage.

— Vous avez d'autres trucs à manger ici ?

— Pas le fromage, pour commencer. (Après tout ce que nous avions vécu, j'espérais que Cassie n'allait pas succomber à une intoxication alimentaire dans ma cuisine à cause d'un laitage périmé.) Et si on commandait une pizza ou un truc ?

Junior arriva à cloche-pied.

— Putain de bordel, mais qu'est-ce qui va pas chez toi ?

JUNIOR sauta le dîner, préférant rentrer chez lui pour se doucher et enfiler des vêtements un peu plus dignes. Il se plaignait que mon T-shirt lui coupait la circulation. Comme Cassandra était végétarienne, on commanda moitié pepperoni, moitié normale. La pizza arriva et on se mit à table dans la cuisine. Le repas se déroula dans un silence étrange et pesant. Cassandra ne me regardait pas, elle contemplait le vide, quelques centimètres au-dessus de la pizza. Au bout d'une demi-part, ses yeux se remplirent de larmes.

— J'ai eu tellement peur, dit-elle.

— Hmm ? marmonnai-je, la bouche pleine de mozzarella brûlante.

— Sur la vidéo. Derek avait apporté une poche de sang. Il a pressé dessus et le sang a giclé. (Des gouttes d'eau tombèrent de ses yeux sur mon unique assiette.) J'en ai eu dans la bouche quand j'ai crié. Ça avait un goût de sang. J'ai cru que c'était mon sang.

— C'est sûr qu'il avait l'air vrai.

— J'ai eu tellement peur. Je ne savais pas. Je croyais que c'était vrai.

— Nous aussi, on l'a cru. C'est pour ça qu'on a paniqué et qu'on est allés rendre visite à Derek.

Je me remplis la bouche de pizza pour ne plus avoir à parler.

— Il m'a menti, hein ? (Elle parlait entre deux reniflements.) Il... Il ne pouvait pas être amoureux de moi.

Bon Dieu. J'ouvris ma bouche pleine mais restai muet. Je ne savais pas quoi dire.

— Mon père a vu le... Il a vu ?

Elle n'avait pas besoin de terminer.

— Non.

Elle hocha la tête et se remit à contempler l'assiette vide.

Je tirai un bout de pepperoni de ma part et le mastiquai.

— Si ça ne tient qu'à moi, il ne le verra jamais.

Sa lèvre inférieure trembla et des larmes tombèrent dans son assiette.

— Et si...

— Et si quoi ?

— Et s'il l'apprend ?

— Eh bien, maintenant que Junior et moi on t'a retrouvée, on est dispos pour n'importe quel autre boulot qui se présente.

Son visage se renfroгна.

— Je ne comprends pas.

— Tu pourrais nous embaucher pour récupérer tous les DVD que Derek a déjà pu vendre.

— Mais... Je...

— T'as combien sur toi ?

Cassie ouvrit son petit sac à main et en tira un billet de dix froissé, trois billets de cinq et quelques billets de un dollar, tout aussi froissés. Je pris les derniers et les fourrai dans ma poche.

— Ça marche, dis-je avant de déchirer un morceau de croûte. Il te faut un reçu pour les impôts ?

Elle renifla et secoua la tête. Elle souriait, mais semblait à deux doigts de brailler. Elle leva sur moi ces mêmes yeux qui m'avaient troublé il y a un peu plus d'une semaine. Il y avait encore en eux une telle blessure. Cette maturité perturbante persistait, mais je vis qu'un peu de l'enfant avait survécu.

Je lui souris.

— Mais le stage de théâtre, ça, c'est ton problème.

Cassie éclata de rire au beau milieu d'une bouchée de pizza, qu'elle faillit cracher sur la table.

— Putain, j'ai horreur de ces conneries-là.

— Sans blague. Mange ta pizza.

Pour la gamine, ce serait bientôt fini. Mais entre Derek et moi, ça n'était pas fini. Ça ne faisait même que commencer. Il fallait qu'il souffre davantage. J'avais besoin de le faire souffrir davantage. Je me jurai, quand tout serait réglé avec Cassie, qu'on allait encore faire un tour de piste, lui et moi. Et en plus, j'avais touché quatre dollars pour ce privilège.

ELLE décrocha à la troisième sonnerie.

— Kelly Reese à l'appareil.

Je me pinçai le nez et pris une voix haut perchée.

— Allô, je m'appelle Fitz Benwalla. Je travaille pour le *Boston Phoenix* et nous voudrions faire un article sur les durs les plus sexy de Boston.

— Pardon ?

— Selon la rumeur, l'un des célibataires les plus séduisants, les plus intelligents et les plus sexuellement performants de la ville frappe à votre porte à toutes les heures du jour et de la nuit. Non content d'être un des meilleurs partis de Boston, il battrait aussi tous les records de virilité. J'ai dit qu'il était sexy ?

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte, Boo.

— OK. J'ai mal.

Elle rit, et je sentis mon visage s'orner d'un sourire crétin.

— Tu t'en remettras, monsieur le dur.

— Dommage. J'allais t'inviter à dîner dans un restaurant cinq étoiles dès que j'aurai encaissé le chèque de ton boss.

Silence.

— Tu es toujours là ?

Je savais qu'elle était là, mais je savourais sa surprise.

— Ohmondieu ! Tu l'as retrouvée ?

— Elle est avec moi.

— Ohmondieu ! dit-elle, sa voix montant d'une octave sous l'effet de l'excitation.

Tandis que je jubilais, un bruit pénible résonna dans mon oreille. Elle devait avoir laissé tomber le téléphone. Après quelques bruits affairés, la conversation reprit :

— Où était-elle ? Tout va bien ?

— Elle est un peu cabossée sur le plan émotionnel, mais à part ça elle a l'air en bonne santé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu sais, des histoires de mecs. Elle était chez un mec, et il n'était pas ce qu'elle croyait.

C'était la formulation la plus décente, l'euphémisme le plus pieux que je puisse lui offrir.

— Oh, la pauvre petite.

— Ouais. Des fois, on est nuls, nous les mecs.

— Je devrais peut-être venir lui parler ? Je pourrais peut-être l'aider, entre filles ?

— C'est pas une mauvaise idée. Tu peux venir quand ?

— Je peux être là à 9 heures.

Ça me laissait un peu plus d'une heure.

— Ok, ça roule. Ah, et puis apporte-lui des vêtements de rechange, si tu en as.

— Pas de problème. Je ferai un saut chez Gap.

— Il te faut sa taille ?

— Non, je prendrai du 15-16 ans, ça devrait aller. À tout à l'heure.

— À tout'.

Je raccrochai et me mis à tout récurer frénétiquement. Je commençai par la cuisine. À défaut de détergent, j'utilisai une vieille éponge qui traînait sur l'évier et beaucoup d'huile de coude.

Quand j'abordai le salon, Cassandra était en train de regarder la télé. Elle détourna les yeux de l'écran et observa ma tentative absurde de ménage ultrarapide. Finalement, la curiosité eut le dessus :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu connais Kelly ? Elle bosse pour ton père.

— Ouais, elle est sympa.

— Elle vient nous voir. Vous pourrez peut-être parler ensemble. Tu sais, entre filles.

Cassie fit la grimace.

— Quoi ?

— Pourquoi dès que deux femmes parlent ensemble on appelle ça une conversation "entre filles" ?

Elle croisa les bras, pleine de vindicte féministe.

Eh merde...

— Je ne sais pas, c'est juste une expression. Avec Junior, on cause entre garçons. Je pensais que ce serait pareil. Tu voudrais bien m'aider à ranger un peu ?

— Quoi ? Pour impressionner ta copine ?

Mes oreilles devinrent brûlantes.

— C'est pas ma copine, dis-je sur un ton qui aurait été plus adapté à nier que j'avais la gale.

— Alors pourquoi tu rougis ?

— Je ne rougis pas.

— Pas grave. En tout cas, c'est vrai qu'y a une drôle d'odeur, ici.

— Comment ça... Oh, très drôle !

L'APPARTEMENT n'obtiendrait jamais la médaille du ménage bien fait, mais au moins il était à peu près présentable à 8 h 30. Je fis un petit tour par la douche et me frottai un bon coup.

À 9 h 05, Kelly était à la porte. Comme notre visiteuse n'avait pas diné, comme Cassie avait l'appétit sans fond d'une ado, et comme je suis un apprenti gros lard, on commanda un repas chinois. On regardait tous les trois *Les Simpson* dans un silence gêné quand le livreur arriva. J'emportai les sacs gras dans le salon et j'entendis Kelly ouvrir les placards de la cuisine.

— Tu as des assiettes ? cria-t-elle par la porte.

— J'en ai une.

Elle revint dans le salon.

— Pourquoi tu n'as pas d'assiettes ?

— Il ne m'en a jamais fallu plus d'une seule. Combien je devrais en avoir ?

— Trois, ça pourrait être bien.

Je plongeai dans le sac et en tirai quatre assiettes en plastique.

— Maintenant, on en a même une en trop.

Elle lança un regard exaspéré à Cassandra et repartit dans la cuisine en ronchonnant. Je distinguai les mots "vieux garçon", "incroyable" et, je crois, "fou". À moins que ce ne soit "Boo". Puis, plus fort :

— Où sont tes fourchettes ?

— J'en ai qu'une.

APRÈS ce repas, je sortis mon jeu de poker usé par les années. De toute évidence, Kelly savait jouer, et suffisamment bien pour me donner des sueurs. Cette fille était pleine de surprises. Cassie eut plus de mal à apprendre les règles. Après avoir annoncé qu'elle passait son tour, elle jeta ses cartes sur la table.

— Le poker, c'est pas pour moi.

— Dis-toi que ce que je t'apprends là te servira toute ta vie.

Sans rien dire, Kelly se contenta de m'adresser un coup d'œil par-dessus ses cartes.

— J'imagine qu'y a pas *Grand Theft Auto* caché quelque part ?

— Non. Je n'ai que des vieux jeux pas du tout virtuels.

Je posai mes trois cartes sur la table.

— Il est de la vieille école, dit Kelly avec une pointe de sarcasme.

Cassie renifla.

— École, je sais pas, mais "vieille", c'est sûr.

Kelly ricana derrière ses cartes. Je lui fis les gros yeux.

Cassie pouffa à nouveau. Puis le gloussement se transforma en reniflement, qui se métamorphosa lui-même en inspiration bégayante.

Oh oh.

Avant que j'aie pu retrouver une contenance, Kelly entraînait Cassie dans la salle de bain et fermait la porte derrière elles. Pourquoi les femmes vont-elles toujours dans les salles de bain ? Mystère, mystère.

Livré à moi-même, je partis fumer sous le porche. Phil le Hippie était là, comme toujours. Je lui donnai une cigarette et il me remercia d'un signe de tête. On resta l'un à côté de l'autre à tirer des bouffées en silence. Il fut le premier à parler.

— Des problèmes avec une fille ?

— Mon frère, si tu savais...

TROIS cigarettes plus tard, je rentrai et me mis à arpenter le salon. Que se passait-il donc ? Je m'étais attablé et grignotais un peu de bœuf teriyaki quand j'entendis la porte de la salle de bain s'ouvrir et se refermer. Ma montre indiquait peu après minuit. Elles étaient là-dedans depuis une heure et demie. Une chance que je n'aie pas eu envie de pisser.

Kelly vint dans la cuisine s'asseoir face à moi. Elle parla tout bas.

— Elle est gentille, cette petite.

— Ouais.

— Elle a souffert, tout est un peu confus dans sa tête.

Je le savais déjà, mais Kelly devait s'en douter.

— Bon, et alors, c'est quoi le problème ?

— Un truc de filles. Elle avait juste besoin d'une autre fille à qui parler.

— Donc... on se fait une petite pyjama-party, ce soir ? demandai-je avec mon plus beau sourire diabolique.

— Dans tes rêves.

Mon sourire diabolique céda la place à un froncement de sourcils idiot.

— Ah. OK.

— Je reste encore un peu, mais il faudra bientôt que je rentre à la maison.

— Tu ne veux pas rester ici ? Avec elle ? On a tout le confort moderne. Le téléphone. Eau courante, chaude et froide. Et puis, euh... moi.

Jusqu'au moment où Kelly avait dit qu'elle devrait s'en aller, je n'avais pas compris à quel point j'avais peur de me retrouver seul avec une adolescente en crise.

Kelly retroussa la lèvre avec une expression malfaisante auprès de laquelle mon sourire diabolique me donnait l'air d'un petit saint.

— Proposition tentante, que je te rappellerai peut-être dans la semaine, mais ça risquerait de brouiller un peu les pistes ce soir.

— Ce qui signifie ?

— Je pense que mademoiselle Cassandra en pince un peu pour toi.

Je sentis le sang affluer de ma poitrine vers ma tête.

— Oh, non.

— Oh, si.

Visiblement, mon malaise la réjouissait.

— Tu... Tu ne peux pas me laisser avec elle, dans ce cas-là. Je veux dire, tu ne peux pas la laisser... Et puis, merde.

— La vie est si dure pour les gros nounours hunka hunka, pas vrai ? dit-elle en me pinçant la joue.

Non seulement, elle savourait mon embarras, mais elle imitait Elvis mieux que moi.

— Arrête de faire la maligne, Reese.

Elle sortit de la cuisine avec un rire démoniaque.

Mon seul recours fut de contempler ses fesses de toutes mes forces, une fois de plus. Ça lui apprendrait.

Dix minutes plus tard, Kelly bâillait et était prête à rentrer chez elle, quand Junior se gara devant l'immeuble. Je fus soulagé. N'importe quel videur vous le dira, un peu de soutien est toujours appréciable.

Je raccompagnai Kelly jusqu'à sa voiture.

— Appelle-moi demain pour qu'on organise le retour de Cassie.

Je me penchai pour l'embrasser, mais elle se recula.

— Tatata. Cassie nous regarde peut-être, dit-elle en me serrant contre elle, heureuse de me taquiner.

Tout en partant, elle me fit un clin d'œil et m'envoya un baiser volant.

J'avais besoin d'une douche froide, très froide.

Mais je rentrai m'asseoir à la table. Junior avait pris la place de Kelly dans la partie de poker. Il retira ses cartes et se plaignait de la main lamentable qu'elle lui avait laissée.

— Merde, je vois même pas quel coup elle préparait. On peut recommencer à zéro ?

— La main est déjà lancée. Joue avec ce que t'as, dis-je.

Il grogna encore un peu mais continua à jouer. Cassandra gagna la main mais ne prononça pas un mot. Quelque chose la mettait mal à l'aise. Tandis que Junior battait les cartes usées, elle dit doucement :

— Je suis désolée, pour le Taser.

Junior haussa les épaules sans détacher son regard des cartes.

— Ça va. Et puis je t'avais eue en premier. T'as juste pris ta revanche. (Il se mit à distribuer.) Et ça faisait longtemps que je n'avais pas aussi bien dormi.

Cassie sourit et ramassa ses cartes.

— Ça veut dire que je peux te mordre la main maintenant ? demandai-je.

Elle me tendit gentiment sa main en battant des paupières.

Oh là là.

Je lui pris le poignet et émis un bruit de prout juste au-dessus de ses articulations.

— Beurk ! couina-t-elle en essuyant la salive sur ma manche.

— Comme ça, on est quittes.

Après quelques tours supplémentaires, Cassandra commença à avoir du mal à se concentrer sur le jeu.

— Tu veux aller te coucher ? demandai-je.

— Oui, répondit-elle d'une voix somnolente.

— Vas-y. Junior et moi, on va encore jouer un peu.

— Hmm. OK.

Elle bâilla assez largement pour engloutir un ballon de football puis se traîna jusqu'au salon.

— Elle est sympa, dit Junior en tirant les cartes du paquet. Mais c'est fini.

Je ne répondis pas.

— Tu m'entends, Boo ? (Il contemplait ses cartes, mais ses mots avaient des semelles de plomb.) On la rend à son papa, on donne l'adresse à Underdog, et on encaisse notre chèque.

— Je n'ai jamais...

Ne voyant pas de façon intelligente de terminer ma phrase, je la répétai simplement.

— Je n'ai jamais...

— Bien sûr que si.

On ne peut pas discuter avec quelqu'un qui vous connaît aussi intimement que Junior me connaît, donc je ne pris pas la peine de démentir.

Je fouillai dans ma poche et lui tendis deux des billets froissés.

— C'est quoi ça, putain ?

— Ta moitié du salaire pour notre deuxième boulot. La fortune.

Il serra ses lèvres qui blémirent.

— Pauvre connard.

Je posai mes cartes sur la table.

— Triple huit. Tu as quoi ?

— Tu m'emmerdes.

Avec Junior, on décida de se relayer sur la chaise longue à côté du canapé où Cassie dormait, comme on n'était pas encore trop sûrs qu'elle ne tenterait pas de s'échapper en pleine nuit. Junior obtint mon lit en premier. Alors que j'entrais sans bruit dans le salon, je regardai Cassandra endormie sur le canapé. Le Garçon était agenouillé près de sa tête, promenant doucement les doigts dans ses cheveux. Quand il les lissait, les mèches noires qu'elle avait sur le front ne bougeaient pas. L'air triste, Le Garçon leva les yeux vers moi, dans la lueur jaune provenant du couloir. Sa petite bouche avait les coins

baissés et il secoua la tête.

— Je sais, murmurai-je tout en rabattant la couverture sur ses bras maigres. Je sais.

Aussi silencieusement que possible, j'inclinai le dossier de la chaise longue en position sommeil et je tentai de lire un vieux polar à la lumière des réverbères de la rue. Au bout d'un demi-chapitre, je m'usai les yeux et fus pris d'une migraine colossale. Je fermai les paupières bien serré pour tâcher de chasser le mal de tête. Au lieu de quoi je m'endormis aussitôt.

Je ne fus certainement pas surpris par le rêve très érotique que Kelly m'inspira. Je finissais par y dénuder le corps auquel je n'avais pas cessé de penser pendant toute la semaine. Et pour une fois, mon cerveau surchargé et sur-perturbé ne me joua pas le mauvais tour de donner des crocs à son vagin ou de remplacer ma bite par un berger allemand. Tout était comme c'était censé être et où c'était censé être.

Je m'étais entièrement abandonné à ce rêve quand il s'y inséra juste assez de réalité pour que je comprenne beaucoup trop lentement que quelque chose était bel et bien en train de me tripoter la queue.

Je me réveillai en sursaut et mes mains touchèrent de la peau. Spontanément, je repoussai l'intrus. Cassie tomba bruyamment à terre, la lumière de la rue me permettant quand même de voir qu'elle était nue.

Je me couvris, mon pantalon déboutonné, mon caleçon baissé.

— Qu'est-ce qui te prend bordel ?

Cassie se releva de son mieux et tira la couverture sur elle.

— Pardon. Pardon.

— Putain, ma grande. Mais qu'est-ce qui t'a pris ?

Elle se blottit dans un coin du canapé, recroquevillée sous la couverture.

— Pardon, je pensais...

— Tu pensais quoi ? Qu'est-ce que tu pouvais bien penser, bordel ?

Je ne pus empêcher la colère de s'exprimer dans ma voix. En partie parce que j'avais honte du plaisir que j'avais ressenti avant que la réalité ne jette un seau d'eau froide sur ma libido.

— Je pensais... Je pensais que je te plaisais.

Elle ne pleurait pas. Elle prononça ces mots doucement, froidement. Je m'attendais à des larmes. Des larmes auraient été acceptables. Des larmes n'auraient pas été aussi dérangeantes que cette désinvolture.

— Écoute, ma grande...

— Arrête de m'appeler comme ça, persifla-t-elle.

J'entendis la porte de ma chambre s'ouvrir d'un coup.

— Eh, Boo, tout va bien ?

— Je maîtrise, Junior. Je... je suis juste tombé du fauteuil.

— Connard. Tu veux qu'on échange ?

Je regardai Cassie. La gamine avec qui on avait joué au poker, qui avait gloussé quand je lui avais fait un bisou-prout au-dessus des articulations, n'était plus là. La fureur d'avoir été repoussée brûlait dans ses yeux. Elle minauda.

— Pourquoi pas, Boo ? Pourquoi tu ne laisses pas ton copain te remplacer ?

Elle laissa la couverture glisser d'une de ses épaules et tomber sous son sein.

Pas question que j'inflige ça à Junior.

— Pas de souci, mon pote.

Cassie retroussa la lèvre, prit mon paquet de cigarettes et en glissa une dans sa bouche. Je n'aurais pas dû être surpris de la voir fumer aussi.

— T'as changé d'avis ? chuchota-t-elle en se penchant en arrière pour laisser la couverture glisser plus bas encore.

Je ramassai ses vêtements à terre et les lui jetai à la figure.

— Non, pas du tout... *ma grande*. Rhabille-toi et arrête de te ridiculiser.

— Va te faire foutre, dit-elle. (Mais elle enfila le T-shirt.) Je vais te servir à quoi ?

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler.

— Tu dis que Derek s'est servi de moi. Tu penses que mon père se sert pas de moi ? Tu penses qu'il a d'autres objectifs dans sa vie que de me faire poser sur sa jolie petite photo de famille ? Tout le monde se sert de moi. Toi, je te sers à quoi ? À ta carrière politique, ça m'étonnerait ; mon cul, t'en veux pas...

— Arrête.

— Dis-moi, Boo. Comment tu te sers de moi ?

Je ne répondis rien, je lui repris simplement mes cigarettes et m'en allumai une. Elle prit place dans l'angle du canapé et me foudroya du regard. Je me rassis sur la chaise longue et la dévisageai. Je gagnai. Ses paupières s'affaissèrent et sa tête bascula avant même qu'elle ait fini la cigarette. Je la lui détachai des mains quand elle s'assoupit, et je l'écrasai dans le cendrier.

— Désolée. Hmm... désolée, murmura-t-elle en s'endormant.

Une larme coula de son œil et longea son nez. Je remis la couverture sur elle.

Je ne pus fermer l'œil cette nuit-là.

— WAOUH, Boo. La nuit a été dure ?

Kelly arriva de bonne heure avec un sac de bagels et de quoi les tartiner.

— Longue, simplement, grommelai-je.

J'avais pris une douche rapide avant que Kelly se pointe et j'avais

encore sous les yeux des poches qui ressemblaient à trois tonnes de merde enfoncées de force dans un sac minuscule. Pour ajouter à ma confusion, la Cassandra de quatorze ans était de retour. Quand Junior se réveilla enfin, elle lui fit un petit bécot sur la joue, puis passa la matinée à glousser tandis qu'il lui montrait comment préparer une vraie tasse de café. Elle ne me regarda pas tant que ça, ni ne m'adressa beaucoup la parole.

On mangea tranquillement en attendant que Donnelly arrive. Et pendant que Cassie mâchait gaiement son bagel au sésame, je tentai de trouver la faille dans sa personnalité. Il y avait forcément un de ses visages qui n'était qu'une façade, l'ado joyeuse ou la jeune femme un peu dingue. Mais honnêtement, j'avais l'impression qu'elles ne faisaient qu'un. Que c'était la vraie. Même la mauvaise Cassie avait l'air d'être la vraie.

Quand la berline noire s'arrêta devant l'immeuble, j'étais fatigué. Il faisait chaud, je me sentais broyé, réduit en poussière, et j'étais prêt à en finir avec toute cette histoire.

La voiture resta un moment, le moteur tournant toujours. On regardait tous les trois à la fenêtre. Et alors ? J'étais juste censé l'amener dehors et la déposer sur la banquette arrière ?

Je t'emmerde, pensai-je. Viens la chercher ici.

Barnes finit par sortir, côté conducteur, et ouvrit la portière arrière. Je me reprochai mon attitude hautaine lorsque j'eus jeté un coup d'œil à Donnelly. Je ne l'avais vu chez lui que quelques jours auparavant, mais il aurait pu s'écouler plusieurs années. L'homme semblait aussi fatigué que moi, et même pire. L'absence de Cassandra l'accablait bien plus qu'il n'avait voulu le montrer jusque-là.

— Papa, dit tout bas Cassandra en pleurant.

Tout à coup, elle franchit la porte et courut à lui. Ma gorge se noua lorsque je vis l'expression qu'il arborait sur son visage. Je m'approchai de la porte et regardai le magistrat le plus redouté de Boston tenant sa fille dans ses bras, lui couvrant le haut du crâne de baisers.

Barnes s'avança, les traits immuables, de marbre. Ses yeux étaient impénétrables derrières ses lunettes de soleil miroir. Il tendit une mince enveloppe, trop mince pour contenir à la fois l'argent et les informations promises. D'un air totalement inexpressif, il dit :

— Bien joué.

Je mis les doigts autour de l'enveloppe, mais il la conserva une seconde de plus :

— Pour un petit videur merdique.

Barnes reprit l'enveloppe et me la jeta contre la poitrine. Elle tomba à mes pieds.

Je serrai les dents.

Je gardai les yeux fixés sur son visage.

Junior ramassa l'enveloppe.

— Ça veut dire qu'on passe pas Thanksgiving ensemble ?

Il me confia l'enveloppe, sans doute pour avoir les mains libres. Même à travers ses lunettes de soleil, je sentis le regard haineux de Barnes. Puis il repartit vers la voiture.

Par la vitre, Cassie aperçut l'enveloppe que je tenais. Puis elle leva vers moi des yeux exprimant la souffrance et la sympathie.

Elle savait enfin à quoi elle me servirait. Dans sa vie, je n'étais qu'un de ces hommes qui s'étaient servis d'elle. J'avais envie de dire quelque chose. De lui expliquer qu'elle se trompait entièrement. Je ne dis rien, pas même au revoir.

Se trompait-elle ?

La voiture démarra, les reconduisant dans leur monde.

Pas même un au revoir.

— Du fric ! hurla Junior, m'arrachant à mon sentiment de culpabilité.

— Je vais utiliser les toilettes, pour vous laisser entre vous, dit Kelly, narquoise.

— Tu crois qu'on va faire quoi ?

— Vu votre enthousiasme, je n'en suis pas sûre, dit-elle en entrant dans l'appartement.

— Laisse-moi voir, dit Junior en courant presque jusqu'au perron.

— Tiens.

Je lui remis l'enveloppe.

Il la tint avec tendresse, comme s'il hésitait entre la déchirer et l'embrasser avec la langue.

— Je ne peux pas l'ouvrir, déclara-t-il.

— Alors rends-la-moi.

— Non ! Non, non, je vais le faire. (Il fit glisser l'enveloppe sous son nez pour la humer.) Hmm. Rien ne vaut l'odeur du blé le matin. Un parfum de... victoire.

Il passa un doigt précautionneux sous le rabat et l'ouvrit. Avec les mêmes précautions, il tira de l'enveloppe deux morceaux de papier. Il jeta à terre celui qui n'était pas un chèque.

— Mec, dit-il sur un ton intimidé.

— Quoi ?

— Mec.

— Mec ?

— C'est un fameux chèque, mon ami.

Il le retourna. Sur le papier était écrite la somme de trente mille dollars. Cinq mille de plus que prévu. Plus d'argent que nous n'en avions jamais vu, et encore moins eu, durant toute notre vie.

Je ramassai le mot que Junior avait jeté. Voici tout ce qu'il disait :

J'espère que les cinq mille dollars en plus couvriront toutes vos dépenses.

Je suis votre débiteur.

Merci. Vous devriez recevoir d'ici deux semaines les informations dont nous avons parlé.

Pas de signature, évidemment.

Deux semaines. Deux semaines encore avant d'obtenir les informations que j'attendais depuis vingt ans. Ça représentait quoi, deux semaines ? Ça me paraissait une vie entière. Encore.

— On pourra l'encaisser quand ? demanda Junior.

Je froissai le papier et tâchai de masquer ma... Merde, je ne savais pas ce que je ressentais, ni pourquoi j'essayais de le cacher. Était-ce de la déception ?

— Je le porterai tout à l'heure à la banque.

Junior n'avait pas de compte bancaire. Ça ne lui inspirait pas confiance. Il devait garder son argent dans un matelas.

— Parce que, honnêtement, j'ai envie de l'étaler par terre, de me rouler dedans à poil, et de me branler en regardant Benjamin Franklin dans les yeux.

— Ne me demande plus jamais de te casser un billet de cent.

— Mon frère, à partir de maintenant, les billets de vingt me serviront à allumer mes cigarettes. (Junior tourna les yeux vers la porte de mon immeuble.) J'ai remarqué qu'il te restait une visiteuse.

— Eh bien ?

— Eh bien, je rentre chez moi me coucher. (Junior me serra les épaules, me regardant avec ce que j'imaginais être la fierté d'un père.) Baise-la, Boo.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Merci, Junior. Mais je pense que c'est à elle de décider si...

— Baise-la à fond, mon pote.

Il me donna une tape sur l'épaule puis repartit vers Miss Kitty en jouant les as de la gâchette avec ses deux index en guise de pistolets.

— Connard.

— Baise-la à fond, répéta-t-il une fois encore avec l'accent irlandais, avant de remonter dans la voiture.

QUAND je rentrai, Kelly me regardait comme elle avait regardé Donnelly l'autre soir, chez lui. Il y avait là de l'admiration, mais s'y ajoutait à présent quelque chose de haletant.

Elle se leva et m'embrassa vigoureusement sur la bouche, m'attirant par le devant de ma chemise. Nos langues se rencontrèrent dès que ses mains effleurèrent mon ventre, sous mes habits.

Je m'affairai un moment avec les boutons de son chemisier. N'y tenant plus, je finis par le déchirer, faisant exploser les boutons que j'entendis atterrir sur le plancher.

Au diable, je pourrai lui en acheter un nouveau.

Elle recula, enfonça les doigts dans l'encolure de mon T-shirt et le déchira en travers de ma poitrine, en riant.

Je m'arrêtai.

Elle s'arrêta.

Hébétée, elle contemplait l'affreux pêle-mêle de cicatrices que formait mon torse. La longue incision qui partait vingt centimètres en dessous de ma pomme d'Adam et allait quasiment jusqu'à mon nombril. Les brûlures. La zone de chair détruite qui occupait une bonne partie du côté gauche de ma poitrine.

Une honte cuisante envahit mes joues quand elle me toucha. Elle me regarda dans les yeux, me saisit le menton et m'embrassa plus fort encore, en me poussant vers la chambre.

Maladroitement, j'enlevai mon jean et mon caleçon en sautillant et faillis me casser la figure. Hilare, Kelly se roula sur le lit et se dégagea gracieusement de sa jupe et de sa petite culotte. Dieu la bénisse.

Je m'agenouillai à côté du lit et elle se redressa pour m'attirer sur elle. Son regard se fixa sur le mien. Sa lèvre s'incurva en un sourire malicieux.

— Mon dur à cuire, dit-elle.

Allongée, elle me prit par la main et me fit doucement glisser en elle. Elle émit comme un petit ronronnement quand je me mis à aller et venir en elle.

Elle me renversa et se mit à me chevaucher, m'obligeant à entrer de plus en plus profond. Je goûtai son odeur, la peau sous mes mains, ses cheveux qui me chatouillaient le nez tandis que je l'embrassais sous l'oreille.

Il s'en fallut de peu, mais je réussis à me contenir et Kelly émit un grognement juste avant moi. Je ne suis pas un champion, hein ?

Je ne sais pas si j'étais allé au fond des choses, mais je me sentais quand même drôlement content de moi.

Nous étions couchés sur les draps. Je reposais sur le dos et Kelly, sur le côté, m'enveloppait avec ses bras et ses jambes. Je ne pouvais m'empêcher de contempler sa peau nue, blanche comme l'os. Doucement, je promenai mes doigts d'avant en arrière sur ses courbes, comme si j'étais au lit avec une statue de marbre lisse. Je m'aperçus qu'elle n'avait aucun tatouage. C'était la première femme avec qui je couchais, que je voyais nue, qui n'en avait aucun. La pureté uniforme de sa peau me fascinait.

J'inhalai nos odeurs mêlées. La journée était en train de redevenir chaude et humide, mais nous n'éprouvions aucun inconfort l'un à côté de l'autre, ruisselants de sueur poisseuse. Je n'aurais pas échangé cette position pour le monde entier et la moitié de la lune.

Elle avait la tête sur mon épaule gauche, son souffle soulevant les

rare poils qui s'acharnaient à pousser à travers les épaisses cicatrices de mon buste. Elle suivait du doigt les contours des blessures roses qui me défiguraient.

Sans poser de question.

Toutes les autres femmes m'en posaient.

À toutes les autres, je n'avais aucune envie de répondre. À elle non plus, je n'avais pas envie d'en parler. On resta simplement étendus sans rien dire jusqu'à ce que l'on sombre dans le sommeil, sa main posée sur la cicatrice que j'avais à l'endroit du cœur.

JE me réveillai en inspirant brusquement. Kelly essorait ses cheveux dans une serviette devant le grand miroir suspendu à l'intérieur de la porte de ma chambre. Je roulai sur le côté pour admirer sa nudité tandis qu'elle se séchait. Elle me repéra dans la glace et sourit.

— Quoi ?

— Quoi, quoi ?

— Tu fais une drôle de tête.

— J'ai toujours une drôle de tête. Surtout quand je réfléchis.

— Tu penses à quoi ?

— Si je te le disais, tu devrais reprendre une douche.

Je remuai les sourcils pour me faire comprendre.

La deuxième fois, on se doucha ensemble.

Elle me frottait le dos lorsqu'elle dit :

— Je me disais que je me ferais bien faire un tatouage.

Je ne pus lui expliquer ce qui me fit tant rire.

APRÈS la douche, elle récupéra ses affaires en vitesse. Elle souleva et tâta divers objets dans ma chambre, comme si elle en cherchait un manquant.

— Pourquoi t'es si pressée, Reese ?

— Il faut que je passe au QG de campagne aujourd'hui. Tu as vu ma chaussure ?

Je regardai mollement autour de moi.

— Non.

Je me laissai retomber sur le lit, les gouttes d'eau rafraîchissant ma peau dans l'air qui se déplaçait lentement.

Kelly trouva une chaussure sous un oreiller.

— Merde, maintenant il faut que je rentre finir mes cheveux.

— Pourquoi ?

Elle me dévisagea.

— Quoi ? demandai-je. Le look mouillé n'est pas revenu à la mode ?

— Ben voyons. En plus, s'ils sèchent avec cette humidité, ils ressembleront à de la paille de fer.

— Ah, les filles, je vous jure...

— Enfin, peut-être que si mon chemisier avait encore quelques

boutons...

— C'est pas ma faute, c'est la faute à ton charme torride. Je n'ai pas pu me contrôler.

Elle me lança l'oreiller tout en sautant sur un pied alors qu'elle enfilait sa chaussure.

— Lève-toi, mets un caleçon et reconduis-moi à la porte comme un gentleman.

— C'est pas mon attitude insouciante de voyou qui t'a attirée à moi, au départ ? dis-je en enfilant un caleçon relativement propre.

Elle continua à marmonner toute seule en se dirigeant vers la sortie.

Sur le pas de la porte, elle tenta de ne m'accorder qu'un rapide baiser d'au revoir, pour la forme, mais je tins bon et l'embrassai avec une vigueur qu'elle devait ressentir jusque dans ses orteils.

Elle se recula vigoureusement.

— Non ! Sûrement pas. Il faut que je file travailler. Je t'appellerai ce soir. Tu peux m'offrir un dîner somptueux, avec ta fortune toute neuve.

Un petit bisou et elle partit. Je la regardai tourner au coin de la rue.

Avec nos ébats spectaculaires en plus de mon total manque de sommeil, j'avais l'impression de pouvoir faire la sieste jusqu'à ce que les Bruins remportent à nouveau la Stanley Cup.

Je retombai sur mon lit, l'odeur de Kelly encore dans les draps. Je l'inspirai profondément et souris. En me retournant, je sentis quelque chose de soyeux sous un repli de la couette.

— Eh bien, merde, murmurai-je.

Dans sa hâte et sa confusion, Mlle Reese avait oublié sa petite culotte bleue à volants. Elle avait dit qu'elle devait repasser chez elle pour finir ses cheveux. Devais-je lui téléphoner pour lui apprendre qu'elle risquait d'en montrer un peu trop si le vent soulevait sa jupe ? Sa journée au bureau risquait d'être intéressante.

Au milieu de mes méditations, on sonna à ma porte.

Merde.

J'ouvris en souriant, m'attendant à négocier la restitution de sa culotte.

Mais je me retrouvai avec une arme sous le nez.

Je me pétrifiai.

L'arme se baissa lentement, et j'eus le temps d'apercevoir un visage au bout du bras qui la tenait. Des cheveux blond sale coupés en brosse. Peau claire et un œil bleu. L'autre était une cataracte laiteuse, une cicatrice brillante serpentant depuis le coin externe jusqu'à l'oreille comme une couleuvre rose vif. Il se tenait à quelques centimètres de moi et son corps sec arborait un costume de prix.

L'inconnu à ma porte qui braquait son arme sur moi était radieux, comme s'il retrouvait enfin un vieil ami. Il souriait encore lorsqu'il

appuya sur la détente.

Pan.

Chapitre 17

LA gravité est parfois une belle salope.

Le revolver aboya et ma jambe droite se déroba brutalement. Mon pied gauche glissa sur le côté et je m'écroulai d'un coup, mon visage heurtant le mur du vestibule lors de ma chute.

J'étais étendu face contre le plancher, serrant les dents si fort qu'une de mes molaires éclata comme du pop-corn. Une chaleur humide se répandit sous moi alors que je contemplais les superbes chaussures de mon assassin. J'espérais que c'était du sang. Seigneur, je vous en prie, pensai-je, si je dois mourir ici maintenant, empêchez-moi de me pisser dessus. Tout mon corps était secoué d'un tremblement incontrôlable. Je savais qu'on m'avait tiré dessus, mais je n'avais pas mal.

Pas encore.

Je sentis alors le métal froid du canon appuyé à mon front. Je fermai les yeux en prévision de l'impact qui allait forcément suivre.

Rien.

Une voix dit avec un accent chaleureux :

— Ça serait facile, gamin. Trop facile si on voulait te buter. Une chance qu'on m'ait juste demandé de te faire mal.

On me fourra un morceau de papier dans la main, des doigts secs refermant mes doigts dessus.

J'ouvris les yeux pour voir s'en aller les superbes chaussures.

Puis la douleur frappa.

Putain de saloperie.

Elle me débitait en tranches comme si on m'avait ouvert avec un rasoir, en commençant derrière mon genou pour remonter jusqu'à l'arrière de mon crâne. La soudaine intensité de la souffrance me fit hurler, et je saisis ma jambe. Quand le choc initial s'estompa, je desserrai les doigts qui tenaient le papier maculé de sang. Une adresse, la mienne, tracée à l'encre noire en caractères d'imprimerie. En dessous, une autre adresse.

Celle de Kelly.

Mû par la pure panique et la rage, je me levai d'un bond et payai aussitôt le prix de ma stupidité. Ma jambe morte s'affaissa et me précipita à terre, aveuglé, ébloui par de nouvelles éruptions de douleur. Je faillis m'évanouir sur place, mais la frénésie l'emporta sur

tout le reste. Je me hissai sur mes muscles en caoutchouc frémissant et je m'appuyai au mur, mon poids supporté par la jambe qui n'avait pas reçu de balle.

Une porte s'ouvrit au-dessus de moi et Phil dévala les escaliers.

— Putain, mec, c'était quoi, ce bruit ? (Il passa la tête à ma porte.) Mais qu'est-ce qui... Bordel de merde !

— À... à l'aide.

Ce fut tout ce que je pus articuler. Toutes mes connexions internes étaient rompues. Trop mal. Trop peur. Trop. Trop.

— Bordel de merde ! (Phil devint blanc comme de la craie.) Mec, il te faut une ambulance.

— Non ! protestai-je, plus fort que je ne le voulais. (La férocité de ma voix fit sursauter Phil.) Il roule... le minibus ?

— Ouais. Je crois. Mais ce serait pas mieux une ambulance ?

Il fit quelques pas vers moi. Je le saisis par le T-shirt et le plaquai au mur.

— Fais-le démarrer, putain. Maintenant !

Et je le poussai vers la sortie. Je n'avais qu'une jambe sur laquelle m'appuyer, mais elle me donna assez de force pour le propulser. Mon élan me fit plonger en avant et je retombai à terre la tête la première. Des lumières blanches dansaient devant mes yeux. Je n'avais pas le temps de réfléchir clairement, mais il fallait vraiment que j'arrête de tomber.

Tandis que le minibus du hippie n'en finissait pas de crachouiller, j'eus une révélation. Le portable n'était qu'à quelques mètres, en train de se recharger dans le salon. Je sautillai et me traînai jusqu'au téléphone, courant à cloche-pied.

En m'avançant jusqu'au canapé, je vis l'épaisse trace de sang qui zigzaguait derrière moi.

Putain, ça fait des litres, pensai-je.

Je ne voulais pas regarder mon genou. J'arrachai le téléphone de son socle et appuyai sur la touche d'appel automatique pour joindre le portable de Kelly.

Première sonnerie.

Deuxième sonnerie.

Troisième sonnerie. Bordel de...

Connexion !

“Bonjour, Kelly à l'appareil. Désolée, je ne peux pas vous répondre pour le...”

— Merde ! criai-je. Merde ! Merde !

Le numéro de fixe de Kelly était le second sur la liste. Il y eut deux sonneries.

— Allez... décroche, murmurai-je.

Après une troisième sonnerie, Kelly répondit, un peu hors d'haleine.

- Allô ?
- Kelly, appelle les flics.
- Quoi ? Boo ?
- Verrouille ta porte et appelle les flics tout de suite.

J'avais de plus en plus de mal à articuler. J'avais l'impression qu'on m'avait injecté de la Novocaïne dans les lèvres.

- Boo, qu'est-ce...
- Tout de suite, chérie. Je t'en prie.
- Dis-moi ce qui se passe !

La peur fit monter sa voix dans les aigus.

- On vient de me tirer dessus.

Je dois avouer que c'était une drôle de phrase à s'entendre prononcer.

- Oh mon Dieu, Boo ! Qui t'a tiré dessus ? Où es-tu ?
- J'arrive chez toi. N'ouvre à personne.
- Boo...

- Je t'en prie, Kelly. Verrouille ta porte et appelle les flics.

Je raccrochai avant qu'elle me pose d'autres questions que je n'avais vraiment pas le temps d'écouter.

Je tentai le numéro de Junior, mais mes doigts mouillés de sang glissaient sur le petit clavier. J'inspirai un bon coup et me calmai assez pour trouver les bonnes touches.

- Keskiya ? fit la voix somnolente de Junior.
- Junior, j'ai pris une balle. Je me suis fait tirer dessus.

La phrase paraissait encore bizarre. Ma voix était apaisée, mais elle retentissait dans mes oreilles comme si j'étais une chambre d'écho.

- Hein ?
- Va tout de suite au 116, Mount Vernon !
- Excuse, je crois que j'ai un truc pas normal dans l'oreille. Tu viens bien de dire que tu t'es fait tirer dessus ?

— Je t'en prie, Junior. Je pense que Kelly pourrait être la prochaine victime.

- La panique se remit à me broyer l'estomac.
- J'y vais.

Junior raccrocha. Mission accomplie.

Depuis une distance qui me semblait trop importante, j'entendis le minibus émettre un gros éternuement, puis démarrer.

Phil arriva en courant dans le salon.

— Le moteur tourne. Oh merde. (Il regarda mon genou et vomit aussitôt sur tout mon parquet.) Oh merde.

Je tendis un bras vers lui.

- Aide-moi à me lever, dis-je d'une voix pâteuse.

Je parlais comme un ivrogne. C'était mauvais. Mes paupières devenaient lourdes.

Phil passa mon bras par-dessus ses épaules et me guida jusqu'au minibus. Il m'allongea sur le dos par les portes arrière et courut s'asseoir à l'avant.

— On va où ? Quel hôpital ? Il est où, l'hôpital ? Putain, je sais pas où il est !

Sur le panicomètre, Phil semblait presque aussi avancé que moi.

— Mount Vernon. Va... Va jusqu'à Mount Vernon Street, c'est tout.

Les lumières blanches qui dansaient devant mes yeux grossissaient. Et elles avaient amené des copines. Mauvais. J'étais en train de succomber au choc.

— Mount Vernon, je sais où c'est, mais y a pas d'hôpital. (Dans mon champ de vision, Phil, la tête en bas, se retourna, hésitant.) Et puis, euh... t'es en caleçon.

— Démarre, hippie de mes deux ! hurlai-je à travers mes dents serrées.

Phil mit les gaz et quitta l'allée dans un crissement de pneus. Il prit un brusque virage à gauche dans Cambridge Street, la force centrifuge me renversa et mon front percuta la paroi du minibus. Une autre explosion de douleur ébranla mon système nerveux et je dus lutter contre la nausée qui me tordait l'estomac.

Je regardai le téléphone. Qui d'autre pouvais-je appeler ?

Twitch. Je pouvais appeler Twitch.

— J'ai pas le permis, mec, chouina Phil, hystérique. Y a pas de plaques sur le minibus. Et si on se fait arrêter ?

Le minibus roulait, mais pas assez vite. Je vis alors que Phil appuyait à fond sur l'accélérateur. Nous avançons aussi vite que cette épave en était capable.

Je tentai de lui répondre, mais quelqu'un avait rempli ma langue de sable. Les lumières dansaient au ralenti et se réunirent en une large tache qui s'étalait sur ma pupille. Pas encore, me dis-je. Pas encore, bordel. Je me mordis la lèvre inférieure au point de faire jaillir le sang, essayant de repousser le choc. Mon cerveau était trop déconnecté pour sentir quoi que ce fût, comme si je mordais quelqu'un d'autre.

Je me stabilisai, les paumes à plat de part et d'autre de mon corps, tandis que le minibus cahotait à chaque virage. Phil continuait à glapir, mais je n'écoutais plus ses protestations. Reste éveillé.

Reste éveillé.

Des rideaux noirs, liquides, flottants.

Reste éveillé.

Où est-elle ?

— Où est qui ? demanda Phil, déboussolé.

Ne la touche pas !

— Toucher qui ? De quoi tu parles ?

J'ai parlé ?

Où est mon froc ?

La camionnette s'arrêta. Je levai la main, attrapai la ceinture de sécurité et me hissai sur le siège passager.

— Quesquispasse ? bredouillai-je. Pourquoi on s'arrête ?

— Euh... Feu rouge.

Phil désigna les feux de signalisation.

Le téléphone sonna. J'appuyai sur le bouton.

— Boo ? (Kelly était affolée.) Il y a quelqu'un ici. Oh mon Dieu. Quelqu'un frappe à ma porte !

Mon cœur se convulsa de frayeur.

— Ne réponds pas. Appelle les flics.

Kelly cria :

— Il donne des coups de pied dans la porte !

En fond sonore, j'entendis un morceau de bois voler en éclats.

Le téléphone bipa trois fois. Déconnecté.

Avec ce qui me restait de force, je fis passer ma jambe valide de l'autre côté du boîtier de vitesse et écrasai le pied droit de Phil pour que le minibus avance plus vite. Phil poussa un hurlement tandis que nous nous propulsons au carrefour. Des klaxons retentirent, des pneus crièrent tout autour de nous. Nous en étions presque sortis quand quelqu'un nous heurta à l'arrière, faisant tourner le pauvre minibus martyrisé.

Phil émit un son strident à l'unisson avec les pneus éreintés. Ce vagissement lyrique se prolongea jusqu'à ce que le véhicule cesse de pivoter.

— Putain, c'était vraiment pas cool, mec ! s'exclama-t-il.

Je ne savais pas où nous étions. Tout flou. Le monde entier flou.

Un type coiffé d'une casquette Patriots cogna à la vitre de Phil.

— Pauvre connard ! Sors de là !

Ça devait être le type qui nous avait emboutis.

— Oh merde ! jappa Phil.

— On est dans le bon sens ? demandai-je.

— Oui, mais...

J'appuyai à nouveau sur le champignon. Dans le rétroviseur, j'aperçus une casquette Patriots qui volait en l'air. J'espérais qu'on n'avait pas écrasé les pieds du type.

Phil se remit à hurler.

— On fuit la scène de l'accident ! On fuit la scène de l'accident ! Ça se fait pas, de fuir la scène de l'accident !

Pendant un moment, je craignis qu'il ne s'en aille, m'obligeant à conduire depuis le siège passager.

À deux blocs au sud de Mount Vernon, des sirènes déchirèrent l'air et deux voitures noir et blanc, tous phares allumés, traversèrent le

carrefour devant nous.

Elles fonçaient droit vers l'immeuble de Kelly.

— On va trop vite ! couina Phil.

Phil avait raison, mais je ne m'en rendis pas compte assez tôt. Une fois à Mount Vernon, je pris le volant pour un brusque virage. Je me soulevai de mon siège alors que le minibus prenait le tournant sur deux roues.

Puis sur une seule.

Puis sur aucune.

Oups.

Le minibus bascula sur la gauche et racla l'asphalte dans un fracas métallique. Je m'envolai en arrière et atterris sur le côté gauche du véhicule, qui était désormais à l'horizontale. Phil cria d'une voix de fausset alors que nous dégringolions. Une partie de la carrosserie se déchira sur la chaussée, m'aspirant presque sous le véhicule tandis que nous nous redressions. Soudain, un poteau téléphonique nous arrêta, de travers, avec une secousse qui se répercuta jusque dans nos os. Ma tête heurta la paroi opposée avec un gros boum.

Je m'extirpai par les portes arrière et déboulai dans la rue. Les taches blanches de lumière s'obscurcissaient. Phil partit comme un sprinteur hippie, filant entre deux maisons et sautant par-dessus une clôture. Les flics accouraient vers moi, l'arme au poing. J'entendais des hurlements, mais tout sonnait comme les grommellements incompréhensibles du prof de Charlie Brown.

Junior était là. Il était à terre aussi, face à moi, les mains menottées derrière le dos. Son visage n'était qu'un masque douloureux, et je vis du sang sur son épaule. Il gueulait dans la même langue que les flics.

Je tentai de bouger. De ramper. Rien. Je tentai de remuer. J'étais paralysé. Je ne voyais Kelly nulle part. Je ne pouvais même pas crier son nom. J'étais à court de temps, à court de sang, au bout du rouleau. La seule chose que j'avais encore, c'était mon putain de caleçon.

Grosse fatigue.

Le gang des lumières blanches s'abattit sur moi et me plongea toujours plus bas dans un doux néant.

Où est-elle ?

BIP. Bip. Bip.

Ce bruit agaçant me réveilla. J'avais mal partout. J'avais tellement mal partout que je ne voulais pas ouvrir les yeux. Je voulais repartir dans ce néant.

Kelly.

J'ouvris les paupières et découvris une paire d'yeux de loup, d'un brun jaune, à trente centimètres des miens. Le reste de la tête devint plus net. Cheveux blond ivoire. Peau rose. Je clignai pour ajuster le

niveau de couleur avant de comprendre qui je regardais.
Twitch.

Chapitre 18

Et puis il y avait eu Twitch.

Je me rappelle son entrée à Saint-Gab encore plus nettement que les débuts spectaculaires d'Ollie. Junior et moi, on passait la serpillière dans le vestibule quand une fournée de nouveaux arriva. Je n'aimais pas regarder les nouveaux. Leur peur, leur souffrance et leur solitude étaient aussi solides dans l'air que le balai dans mes mains. Leur douleur me rappelait la mienne.

Junior n'avait pas ce problème. Je me rappelle aussi ses paroles :

— Eh merde, ça va être de la chair à saucisse, celui-là.

De la chair, pour sûr, il y en avait. À douze ans, on lui en donnait beaucoup moins, tellement il était petit. Et Dieu qu'il était rose ! Twitch avait l'air fait en barbe à papa. J'avais mal pour lui, mais je ne pouvais pas faire grand-chose pour un gamin sur qui la sélection naturelle avait tatoué une cible. Ses faiblesses innées seraient remarquées. À Saint-Gab, personne n'avait envie d'être remarqué.

Son œil gauche fut agité d'un tiraillement involontaire et interrompit notre contemplation. Je vis alors le reste des nouveaux. Deux des plus jeunes pleuraient. Certains essayaient d'avoir l'air le plus dur possible, ce qui n'est pas très impressionnant entre sept et dix-sept ans. Toutes les faiblesses que je craignais en moi me revenaient.

Et puis il y avait Twitch. Il me regarda droit dans les yeux, droit en moi, et j'entendis dans ma tête la voix de Robert Shaw dans *Les Dents de la mer*. "Il a les yeux morts. Des yeux de poupée."

Aucune anticipation de peur. Aucun pincement au cœur. Rien que du froid, mon petit père, du froid.

Twitch fut absorbé dans notre équipe. Au début, certains des garçons ont cru que c'était par charité. Mais pas du tout. Je savais, tout au fond de moi, que je voulais dans mon équipe ce gamin aux yeux de loup. Parce que je ne voulais jamais, au grand jamais, l'avoir comme ennemi.

Somme toute, il fut en sécurité à Saint-Gab, et le monde était en sécurité tant que Twitch restait au Foyer.

LES lèvres roses de Twitch s'incurvèrent en un sourire joyeux.

— Alors, je dois tirer sur qui ?

Je tentai de me redresser, mais retombai sur le lit, des pointes de douleur perçant tout mon corps. J'étais plein de tuyaux partout. Je me rassis en essayant d'arracher de mes bras les seringues et les tubes, mais je n'avais apparemment qu'un contrôle superficiel de mon corps.

— Du calme, du calme, dit Twitch. (Sa voix n'avait pas mué pendant la puberté. Il me prit par les épaules et m'obligea à me recoucher.) C'est pas encore le moment d'enlever tout ça, Boo. Surtout la morphine.

— Reuhhhh, râlai-je.

J'avais la gorge remplie de tampons de ouate imbibés de soude caustique.

— Reuhhh, répétai-je, en essayant à nouveau de me mettre debout.

Les serres d'oiseau de Twitch me plaquèrent sur le matelas. J'étais si faible que je ne pouvais même pas repousser un type qui aurait perdu au corps à corps contre un chaton mollasson.

— Kelly, croassai-je.

Ces deux syllabes me firent mal au gosier.

— C'est la petite brune ?

Je hochai la tête. Ça aussi, ça faisait mal.

— Tout va bien. Elle a eu la trouille de sa vie, mais tout va bien.

Le coin de l'œil de Twitch se ferma malgré lui.

Dans mes yeux à moi, le soulagement fit monter des larmes.

— De l'eau.

Twitch me tendit un gobelet en plastique rouge qui me parut lourd comme des haltères. Je le vidai en deux énormes gorgées. L'eau remonta deux ou trois fois de mon estomac vide, mais finit par y rester.

Je m'éclaircis la gorge.

— Junior. Il est où ?

— Les flics sont en train de lui causer.

— Pourquoi ?

— Je suis seulement arrivé au dernier acte, mec. Tout ce que je sais, c'est que Junior m'a appelé du commissariat et m'a dit de venir.

— Ça va ? Il saignait.

— Il survivra. (Twitch gloussa.) Il était devant chez la fille et il a entendu des hurlements alors qu'il frappait à la porte. Quand il a défoncé la porte à coups de pied, l'autre folle l'a tabassé à coups de matraque.

Kelly avait dû utiliser Spike. Brave petite.

— Où est-elle ?

— En bas. Les flics ne veulent pas encore la laisser monter. Tu vas manger ça ?

Twitch désigna un plateau contenant un sandwich de dinde desséché, une mini-canette de limonade et un bloc de gélatine d'aspect

toxique.

— Sers-toi. Pourquoi ils la laissent pas monter ?

— Ils veulent d'abord te parler. Les flics l'ont déjà interrogée. Elle est encore toute chose. (Jusque-là, c'était très bien. Personne, pas même Junior, ne savait rien qui puisse intéresser les flics. Et ça ne changerait pas.) Y en a même un qui monte la garde dans le couloir. (Twitch brandit le badge du flic.) Tu vois ?

— Bon sang, Twitch.

En plus de tout le reste, Twitch avait des mains de fée, c'était le roi du vol à la tire. On avait tous appris pas mal de sales tours au Foyer. Mais alors que la majorité d'entre nous passait le reste de sa vie à se débarrasser des habitudes pourries que le Foyer nous avait inculquées, Twitch continuait à peaufiner ses talents bien après sa libération.

Tout à coup, une idée me frappa :

— Attends une minute, comment t'as fait pour entrer, toi ?

Twitch sourit et son œil partit de travers une fois de plus.

— Les miracles de la technologie. Ça n'a pris que dix minutes à Ollie. (Il tira de sa poche un superbe permis de conduire du Massachusetts.) Je leur ai raconté que j'étais ton frère jumeau. (J'examinai le document de plus près. Le nom inscrit était celui de Max Malone, avec la même date de naissance que moi.)

— Et ils ont gobé ça ?

— Plus c'est gros, mieux ça passe. Qu'est-ce qu'ils allaient dire ?

Je n'avais rien à répliquer.

— Ça me perturbe que ça ait marché.

Twitch haussa les épaules.

— Je suis assez perturbant, comme mec.

— Ça c'est vrai, Max.

Quand Twitch rangea sa carte dans sa poche, la crosse d'un pistolet dépassa de sa ceinture.

— Y a ta bite qui sort, dis-je.

— Oh, merde. (Twitch rabattit sa chemise par-dessus son arme.) À propos, attention où tu mets tes mains.

— Pourquoi je dois faire attention à mes mains ? demandai-je avec lassitude et méfiance.

— J'ai un cadeau pour toi.

Oh-oh. Twitch et ses foutus cadeaux.

— Regarde là-dessous.

Twitch désigna l'oreiller, tout excité de me donner son cadeau. Twitch ne s'excite comme ça que pour des armes.

Non sans appréhension, je palpai sous les draps. Mes mains rencontrèrent un objet métallique, et je trouvai un calibre .38 à nez camus. Je déteste les armes à feu. Je les ai toujours détestées. Twitch le savait.

— Ça te plaît ?

Un regard meurtrier fut ma seule réponse.

Je lui tendis le pistolet posé à plat sur mes paumes tremblantes, à peine capables d'en supporter le poids.

— Emporte-le.

— Eh, tu sais ce qu'on dit. Vaut mieux l'avoir quand on n'en a pas besoin qu'en avoir besoin quand on l'a pas.

— Ouais, ouais. T'as pas dit qu'y avait un flic juste devant ma porte ?

— D'abord, si un dingo comme moi peut entrer, n'importe qui peut. Ensuite, comment tu sais que c'est pas un flic qui t'a tiré dessus ?

Bien vu. Puis je me rappelai le visage couturé de cicatrices.

— Je pense pas que c'était un flic.

Twitch mordit dans le bloc de gélatine verte et l'engloutit entre ses lèvres humides.

— Tu l'avais déjà vu, le type ?

— Jamais, mais j'ai une idée de qui ça peut être.

Je racontai tout à Twitch, noms inclus. S'il y a bien deux choses que Twitch sait faire, c'est garder une info pour lui. L'autre, c'est foutre la merde. Il m'écouta sans bouger, ne réagissant que par un tressautement de la paupière de temps à autre.

Puis j'en arrivai au moment où je m'étais fait tirer dessus.

— J'ai ouvert la porte, un type en costard avait un flingue braqué sur moi, et il avait...

— Attends une minute. En costard ?

Il s'interrompt en pleine mastication de la gélatine.

— Ouais.

— Putain.

— Quoi ?

— Un costard, c'est mauvais.

Double clignement.

— Pourquoi ?

— Quand tu prévois de buter quelqu'un, y aura forcément du sang, pas vrai ?

Il m'expliquait ça comme si j'étais en maternelle.

Je me rappelai la traînée de sang qui serpentait sur mon plancher.

— Je suppose.

— Ben oui. Pourquoi mettre un costard pour se foutre plein de sang dessus ?

— Je ne sais pas.

Et je n'aimais pas ce qu'il sous-entendait.

— Tu mets un costard quand tu sais ce que tu fais, que tu vises bien, et que tu sais où et quand ça va gicler quand tu appuieras sur la détente. (Twitch forma un revolver avec l'index et tira avec son

pouce.) Autrement dit, quand tu l'as déjà fait plein de fois.

— Je comprends pas.

Je ne croyais pas que le Serpent ait de quoi s'offrir les services d'un pro.

— On ne te demande pas de comprendre. T'as été prévenu. Et le petit mot, c'était juste pour te foutre les jetons.

Ça avait drôlement bien marché. Mais en plus, ça m'avait énervé.

— Quand je mettrai la main sur ce salaud de borgne, je lui arracherai l'autre œil avec mes dents.

Twitch cessa de mâcher, sa paupière voltigeant comme un colibri sous métamphétamine.

— Borgne, tu dis ?

Merde.

— Ne me dis pas qu'il n'y voyait pas d'un œil.

— C'est bizarre, j'ai l'impression que grâce à toi, une journée qui a mal commencé va finir encore plus mal.

La peau rose bonbon de Twitch devint rose clair, ce qui est sa façon à lui de blêmir. Il se passa un doigt sur la tempe.

— Avec une longue cicatrice ici ?

Je hochai la tête.

— C'est bien ça. Comment tu le sais ?

— Bordel de merde ! T'as une veine de cocu. (Dans son exubérance, Twitch projeta de minuscules fragments de gélatine sur mes jambes. Il essuya toute cette pluie verdâtre sur les draps.) Désolé.

— Tu m'expliques pourquoi j'ai de la veine ?

— Parce que tu bouffes pas les pissenlits par la racine.

Avant que j'aie pu poser une seule question, la poignée de la porte tourna bruyamment. D'un mouvement souple et instinctif, Twitch se glissa derrière la porte qui s'ouvrait. Quand Barnes entra, Twitch se faufila derrière lui et sortit alors que la porte se refermait. Barnes ne soupçonna même pas qu'il y avait eu quelqu'un d'autre dans la pièce.

— Alors, dit Barnes.

— Alors, croassai-je.

— Vous avez la police au cul à cause de ça.

Il fit claquer sa langue, feignant l'apitoiement. Il regrettait sans doute que la balle ne m'ait pas traversé la figure.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? (Barnes grommela un rire.) Blessure par balle. On se pose toujours des questions quand il y a blessure par balle. Ça et une demoiselle paniquée, collaboratrice du procureur, qui appelle les flics, plusieurs voitures de police, un minibus écabouillé sans chauffeur ni plaques d'immatriculation, et deux connards pleins de sang sur les lieux. Vous vous demandez vraiment pourquoi ?

— On m'a tiré dessus ? Pas étonnant que j'aie mal à la jambe.

— N'essayez pas de m'embobiner. J'ai passé deux ou trois coups de fil, et les flics ont accepté de me laisser vous parler en premier. Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— On m'a tiré dessus, apparemment.

Cette vérité ne suffirait pas à me libérer, mais elle relâcha quelques vaisseaux capillaires dans la tête de Barnes.

— Vous voulez bien me dire par qui ?

— Je pense que c'étaient des Canadiens.

— Des Canadiens ?

— Ils avaient l'accent français. J'avais eu un problème avec eux au bar. Ils ont dû me suivre jusque chez moi pour régler leurs comptes.

L'intraveineuse commençait à me démanger.

— Et ils ont attendu le lendemain matin ?

— Ils sont patients, les Canadiens, non ?

Contrarié, Barnes s'essuya les yeux.

— Donc vous voudriez que j'aille voir les flics – qui nous font une faveur à tous les deux – pour leur raconter ça ? Vous avez été suivi par un gang de Canadiens et ils ont attendu toute la nuit avant de vous tirer dessus le lendemain matin ?

— Bien sûr.

— Et ces Canadiens s'en sont pris à Kelly parce que... (Il s'attarda sur la dernière syllabe, attendant que je termine. Je n'en fis rien. Il était encore trop tôt dans la journée, et on m'avait tiré dessus. Je ne me sentais plus capable de faire le malin.) *Parce que ?*

— Parce que c'était elle, parce que c'était moi.

Non, attendez. Il me restait un petit fond de culot.

Barnes attrapa le devant de mon caleçon et me laissa retomber sur le lit. J'étais trop faible pour offrir beaucoup de résistance.

— Jouez à votre petit jeu, Malone. Jouez à votre putain de petit jeu.

— Enlevez vos putains de mains, Barnes. (Je lui pris le pouce et le lui tordis en arrière. L'articulation tendue au maximum émit un claquement.) Si vous avez envie qu'on danse un de ces jours, on dansera. Vous voulez utiliser la force alors que je suis trop faible pour tenir debout ? Je peux quand même vous arracher le pouce.

Je lui tordis le doigt un peu plus fort, presque au point de le briser. Barnes ne tressaillit même pas, alors qu'il devait souffrir comme un damné.

— On se fera ça un de ces jours. (Des flammes meurtrières jaillissaient de ses yeux.) Bientôt.

Là-dessus, il me lâcha et je libérai son pouce. Il sortit en essayant de claquer la porte, mais les charnières hydrauliques se contentèrent de siffler violemment. J'étais content d'apprendre qu'on était toujours potes.

Cinq minutes après qu'il fut parti, mon cœur battait encore à tout

rompre, mes mains tremblaient encore. Barnes aurait pu me réduire en miettes s'il l'avait voulu. Avec ou sans flic montant la garde dans le couloir. Merde, le flic lui aurait peut-être même donné un coup de main.

J'imaginais que Donnelly aurait envie de limiter les dégâts. La balle n'était pas une catastrophe naturelle. Ils voulaient que je trouve une excuse plus plausible pour se couvrir. Mais j'étais remonté, énervé. Qu'ils se couvrent le cul eux-mêmes si nécessaire. Je ne mentais pas pour eux. Je mentais pour Cassie. Et puis j'emmerde les Canadiens.

Le reste ne fut qu'une longue suite de conneries habituelles. Mécontent de ce que Barnes leur avait transmis, un autre flic entra et tenta de me menacer. Je m'en tins à mon histoire de gang de voyous canadiens armés. La théorie de Twitch semblait juste : plus un mensonge est absurde, plus il est difficile de le contredire. Le flic ne parut pas plus satisfait de mes réponses que Barnes ne l'avait été, mais que pouvait-il y faire ?

Les médecins me délivrèrent à contrecœur une autorisation de sortie. Junior m'apporta de quoi m'habiller, ce qui n'était pas superflu dans la mesure où j'étais arrivé sans pantalon.

Armé d'une paire de béquilles et d'une ordonnance pour des antalgiques, je sortis en sautillant, avec à peine plus de force et de maîtrise de mes muscles qu'un poulet en caoutchouc. Ce que je voulais plus que tout, c'était redevenir opérationnel et avoir une petite discussion sérieuse avec quelques trous du cul. Je prévoyais de commencer par le Serpent et par Scarface.

Chapitre 19

C'EST marrant comme parfois la pire des idées peut sembler géniale à un groupe de hippies progressistes qui vivent aussi loin que possible du problème qu'ils essayent de résoudre. Camp Freshwood était une de ces idées. Tous les étés pendant deux semaines, on nous traînait au fin fond du Massachusetts pour nous faire respirer l'air pur et apprendre le macramé. Super, non ?

Les enfants de deux ou trois foyers différents étaient hébergés en même temps à Camp Freshwood. Toujours super ? On était censés se faire des amis en rencontrant d'autres jeunes dans la même situation que nous. Devinez quoi ? On se détestait cordialement. On n'était pas des égaux, on était des soldats à qui on imposait la compagnie les uns des autres et on avait tous quelque chose à prouver. Les seuls arts et techniques qu'on apprenait, c'était l'art de la guerre et la technique de la ruse.

En sept ans passés à combattre dans les guerres de Camp Freshwood, trois enfants se sont mystérieusement noyés, quantité d'autres ont été victimes d'étranges intoxications alimentaires. Un gosse est "tombé" d'une falaise, et un autre s'est pendu avec un nœud coulant en macramé. Je ne blague pas.

Mais ça n'était rien comparé à l'été où Twitch a passé ses vacances à Camp Freshwood. Ce fut d'ailleurs la dernière saison de cette expérience sociale tordue.

On était des gosses durs, mais on était encore un cran en dessous de ceux de Roxbury. Ils étaient juste un peu plus grands, un peu plus méchants, et ils avaient plus la haine que nous. Ils s'étaient aussi acquis une réputation de joyeuse bande d'enculeurs-voleurs. Cet été-là, on nous conduisit au camp en même temps qu'eux.

Twitch subit la première offensive, évidemment. Ils le trouvèrent dans les bois. Seul. Ce qu'il faisait là-bas tout seul, je ne le saurai jamais. Je ne lui demanderai jamais non plus. Je ne savais même pas qu'il s'était séparé du groupe. Au réfectoire, ce soir-là, il entra en boitant, grimaçant chaque fois qu'il déplaçait la jambe gauche. Tandis qu'il s'approchait de notre table, j'entendis glousser à la table de Roxbury. Un des garçons fit des bruits de baiser. Une mince ligne de sang coulait à l'arrière de la cuisse de Twitch, et une de ses

chaussettes était rouge vif.

Cette nuit-là, on essaya de trouver une idée de représailles. Twitch restait assis à l'écart dans un coin, la tête entre les mains comme s'il essayait d'empêcher son crâne de tomber en morceaux. On alla tous se coucher, prêts à commencer la journée du lendemain assoiffés de sang.

On n'eut jamais l'occasion d'assouvir cette soif-là.

Toute la nuit, la pluie s'abattit sur le camp, martelant son rythme humide sur les feuilles de tôle ondulée qui passaient pour une toiture. Trempés et malheureux sur nos lits, nous fûmes réveillés par un surveillant au regard fou, au bord de la panique totale. On nous mena rapidement en troupeau jusqu'à un bus scolaire. Le hippie quinquagénaire en sanglots ne nous donna aucune explication avant que le bus ne s'élance sur l'autoroute.

Apparemment, trois des garçons de Roxbury s'étaient sauvés de leur dortoir en pleine nuit. La seule interprétation que pouvaient donner le personnel, la police fédérale et le médecin légiste local, c'est qu'ils avaient rencontré un animal, peut-être un ours. Ce qu'ils ne comprirent jamais, c'est pourquoi l'ours avait déchiqueté les gamins sans se donner la peine de les manger ensuite.

Ce matin-là, les chaussures de Twitch étaient vraiment très boueuses. Et le visage de Twitch était vraiment très souriant.

Encore aujourd'hui, je pense que Twitch m'attribue une responsabilité excessive dans la sécurité dont il jouissait à Saint-Gab. Je ne doute pas de son affection pour Junior et pour moi ; son dévouement est absolu. Twitch mourrait pour nous, s'il le fallait. Donc même si c'est un sociopathe, un psychopathe borderline, même si on peut lui appliquer à peu près tous les termes en "pathe" que je connaisse, c'est chez lui qu'il me parut le plus sûr de déposer Kelly jusqu'à ce qu'on ait tiré cette affaire au clair.

DIEU merci, le gang d'ados portoricains qui habitait l'étage en dessous de chez Twitch n'était pas là quand on arriva chez lui. Phil hantait le devant de mon immeuble ; Twitch avait les Boricuas. Ça n'avait jamais dégénéré en affrontement physique, mais ils prenaient leur pied à mettre les inconnus mal à l'aise en les dévisageant et en murmurant des menaces en espagnol. Kelly était déjà à bout de nerfs, et je n'avais pas besoin d'un tête-à-tête avec ces débiles pour l'achever.

Twitch bondit hors de la voiture de Junior alors que nous nous garions.

— Euh... Vous pouvez attendre un peu ici ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

Une rougeur monta sur le cou pâle de Twitch tandis qu'il lançait à Kelly un œil anxieux.

— C'est plutôt crade là-haut, je voudrais ranger un peu. Je

n'attendais pas de visite.

La paupière de Twitch s'était trémoussée nerveusement pendant tout le trajet.

— Cinq minutes, pas plus, dis-je en fixant ostensiblement, sourcils haussés, le porche désert.

Lorsqu'il fut trop loin pour nous entendre, Kelly tourna vers moi un regard humide si plein de tension que j'en eus le cœur brisé.

— Qu'est-ce que je fais ici ?

Je pris sa main dans la mienne en essayant de croiser son regard avec une assurance que je n'éprouvais pas.

— Écoute, ma belle, on doit tirer ça au clair, Junior et moi.

— Mais la police...

— Non. La police s'en fout. C'est entre moi et... (Je ne pouvais pas terminer cette phrase sans en dire plus que je ne voulais à Kelly.) Je veux juste que tu restes ici avec Twitch. Ici, tu seras hors de danger.

Relativement.

— Combien de temps ?

— Je veux que tu restes quelques jours avec lui jusqu'à ce qu'on comprenne exactement ce qui se passe.

Ses yeux brillèrent et elle me serra fort dans ses bras. La peur émanait de tout son corps.

— Je suis désolé de t'avoir mise dans ce pétrin, dis-je. Tant qu'on n'aura pas réglé cette histoire, je veux être sûr que tu seras protégée. Ici tu seras à l'abri.

Kelly me prit la main et hocha la tête.

— Tu sais parfaitement ce que tu fais. J'ai confiance en toi.

Ouh là, j'aurais voulu être aussi sûr de savoir parfaitement ce que je faisais.

— Eh, dit Junior, comment ça se fait qu'on ne m'a pas demandé pardon pour m'avoir perforé le bras ?

Elle rit à travers ses larmes.

— Junior, je regrette sincèrement de t'avoir perforé le bras. (Puis, avec une douceur moqueuse :) Tu veux un bisou pour faire passer ton bobo ?

— Non, tu essaierais de me mordre. (Junior se retourna pour masquer son sourire. Il renifla puis frotta son nez aplati.) Foldingue.

L'APPARTEMENT de Twitch était un studio au premier étage d'une maison occupée par deux familles. Nous prîmes l'escalier, l'un derrière l'autre, comme une colonne de fourmis, avec moi en tête. J'étais aussi inquiet que Twitch quant à l'état de son appartement. Je pourrais au moins passer la tête le premier pour voir s'il avait oublié quoi que ce soit de problématique. Du genre un ou deux cadavres.

À ma grande surprise, l'appartement était non seulement plutôt bien

rangé, mais également assez propre.

“Spartiate” aurait été le meilleur terme pour qualifier la décoration chez Twitch. Une petite télé couleur posée sur un casier métallique représentait la partie loisir. En guise de mobilier, il avait un futon à imprimé léopard et un matelas bleu roulé contre le mur.

Twitch sourit nerveusement quand Kelly fit subir à son logis une inspection typiquement féminine.

— Vous avez soif ? nous demanda-t-il.

Son tic s'était tellement accéléré qu'il y avait presque du vent dans la pièce. Pauvre Twitch. Il n'était pas vraiment doué pour la conversation, et c'était encore moins un boute-en-train. J'aurais peut-être dû apporter mon Pictionary.

Kelly contemplait l'aquarium de Twitch et l'unique poisson qu'il contenait. Du coin de l'œil, j'aperçus un numéro de *Playboy* qui dépassait sous la porte d'un placard. Aussi discrètement que possible, je m'en approchai et repoussai le coin du journal avec ma canne.

— Ce poisson est superbe, dit-elle.

Twitch était radieux, son visage était celui d'un petit garçon complimenté par la maîtresse.

— C'est un poisson combattant siamois. Je l'ai appelé Roadhouse.

— Comment on sait que c'est un mâle ?

— Il a une bite énorme.

Junior hurla de rire.

Je faillis vomir bouche fermée.

À mon étonnement, Kelly pouffa. Mon respect pour cette fille monta encore d'un cran. J'imagine que la première impression que j'avais eue d'elle avait laissé des séquelles.

— Pardon, dit Kelly, où sont les toilettes ?

— Au bout du couloir à gauche, dit Twitch en lui indiquant la direction.

Je me penchai vers lui et dis tout bas :

— T'as du PQ, hein ?

— Coup de chance, j'en ai mis un rouleau tout neuf hier.

La dernière fois que j'étais venu dans cet appartement, j'avais dû me débrouiller avec un vieux numéro du *Boston Globe*. Moins d'infamies Kelly aurait à subir, mieux ça vaudrait. S'essuyer le postérieur avec la page BD occupe une des premières places dans ma liste des infamies. À moins que ce soit une BD merdique.

Un hurlement perça l'air, de plus en plus aigu, comme une sirène annonçant une attaque aérienne. On fonça tous dans le couloir et on découvrit Kelly qui faisait la danse de Saint-Guy en agitant les mains sur le pas de la porte à droite.

— Ohmondieu, ohmondieu, ohmondieu, répétait-elle, le visage blanc comme des pâtes fraîches.

— Tu t'es trompée de porte ! m'écriai-je.

Jusque-là, un de mes plus grands espoirs était qu'il s'écoulerait un jour ou deux avant qu'elle ne découvre la pièce des animaux. Au lieu de quoi elle était tombée dessus en moins de trente secondes.

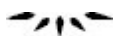
Dans cette pièce, Twitch logeait deux pythons royaux et un boa albinos long de deux mètres. Iggy l'iguane complétait la ménagerie.

Et puis il y avait les rats.

Pour nourrir ses bébés, Twitch avait un grand aquarium plein de rats qu'il élevait lui-même. Ce jour-là, l'aquarium débordait de rongeurs grouillants. Ils bougeaient tous en une énorme masse putride d'yeux rouges, de poils gras et de dents. Kelly ouvrit grand la bouche et émit un gargouillis horrifié.

Je savais ce qu'elle ressentait. Ma peau se hérissait rien qu'à voir les serpents, sans parler des rats. La première fois que j'avais vu cette collection, j'avais poussé un cri à peine moins aigu que le sien.

— Euh... La salle de bain est de l'autre côté, dit Twitch.



— EST-ce que vous savez à quel point j'ai horreur des rats ?

Kelly claquait des dents tout en sirotant le thé que Junior avait eu la gentillesse d'aller lui acheter au coin de la rue. Au moins elle avait lâché ses genoux, qu'elle avait passé un certain temps à bercer, serrés entre ses bras.

Junior resta avec elle pendant que Twitch me faisait signe de le suivre dans sa chambre.

— Ollie a lancé les recherches sur ton tireur, me dit-il.

— Quel genre de recherches ?

— Il fouille dans les journaux, les archives de la police. Un genre de recherche croisée. Si c'est le type auquel je pense, t'auras peut-être besoin de ça.

Il souleva le matelas du sommier. Tom Clancy aurait juté dans son caleçon en voyant l'arsenal coincé entre les deux épaisseurs. Outre un assortiment d'armes de poing, je reconnus un AK-47, un Mossberg à canon scié, un petit Uzi et une sorte de fusil sniper high-tech, avec visée laser et tout.

— Putain, Twitch, tu t'attends à un raid de l'armée ou juste à l'Apocalypse ?

— Je m'attends à tout. (Il eut un geste large, comme un animateur de jeu télévisé qui dévoile les lots fabuleux que gagneront les candidats.) Fais ton choix. Toutes intraçables.

À mon corps défendant, j'avais glissé dans ma poche arrière le revolver que Twitch avait introduit à l'hôpital.

— Ce que j'ai me suffit.

Junior entra et prit un Ruger à l'aspect menaçant. Quand il a une

arme entre les mains, Junior n'est pas plus doué que moi. On avait autant de chances de se tirer l'un sur l'autre, ou sur nous-mêmes, que sur un attaquant.

Pour limiter les risques de meurtre ou de suicide non intentionnel, je dis : "Je suis déjà armé, Junior", dans l'espoir qu'il reposerait cette saloperie. Au lieu de quoi il prit un automatique dans l'autre main et compara les poids respectifs des deux.

Il me regarda dans les yeux et, pour la première fois, je vis la fatigue sur ses traits. Des rides anxieuses creusaient son visage comme si elles avaient été gravées avec une aiguille de tatoueur. Il ouvrit le fusil.

— Toi oui, mais pas moi.

Naturellement, l'arme était déjà chargée.

KELLY me serra dans ses bras comme si je partais pour l'Irak. Après tout, nous partions peut-être en guerre. Ou nous en déclarions une. Junior descendit démarrer la voiture. Twitch parcourut la pièce d'un regard gêné. Kelly prit ma tête dans ses mains et m'offrit un long baiser chaud. Je ne dis rien, mais elle répondit à la question qu'elle lisait sur mon visage.

— Ne t'en fais pas pour moi, dit-elle. Reviens dès que tu pourras.

Quand je me retournai pour sortir, je me demandai si je devais vraiment ne pas m'en faire pour elle. La dernière chose que j'entendis, ce fut Twitch frapper dans ses mains et dire :

— Bon, qui veut aller nourrir les serpents ?

La soirée allait être longue.

Junior monta dans la voiture et se pencha pour déverrouiller ma portière. Je montai à mon tour et attendis que le moteur tourne. Il resta assis au volant, à mâchouiller le filtre de sa cigarette.

— Avant qu'on démarre, promets-moi que t'essaieras au moins d'arrêter tes conneries.

Il regardait droit devant lui, à travers le pare-brise.

— De quelles conneries on parle, là ?

— Je veux que t'arrêtes de jouer les martyrs. Je t'ai entendu dire à Kelly que tu étais désolé de l'avoir entraînée là-dedans. Il faut que tu comprennes que ce n'est pas de ta faute. Rien de tout ça n'est de ta faute. On a été appelés sur le terrain vers la fin de la deuxième mi-temps, Boo. (Junior ouvrit l'allume-cigare et alluma sa cigarette.) Quand on a eu la balle, le match était déjà presque joué.

— Ouais, mais on peut encore faire la différence.

— OK, laissons tomber le football. Disons simplement, et c'est juste une théorie, comme ça...

— Ouais ?

— La situation était déjà grave, mais on l'a rendue un petit peu pire.

— J'aime la souplesse avec laquelle tu emploies l'expression "un

petit peu”.

— Eh, c’est une théorie, connard.

Il pointa vers moi avec sa clope. Je la lui arrachai des mains et m’en servis pour m’en allumer une.

— Est-ce qu’on peut, en théorie, démarrer et partir ?

— En théorie, oui. (Il ne démarra pas.) Ce que je voudrais te faire comprendre, c’est que la situation était déjà mauvaise, que le match était joué, et qu’on a juste essayé de respecter les règles qu’on connaît. On a récupéré la fille. Le reste, c’était juste un prologue.

— Ou un épilogue.

— C’est lequel en premier ?

— Le prologue.

— Voilà.

— Donc nous, on est dans l’épilogue, c’est ça ?

— Non... nous, on est... Ta gueule, écoute-moi. Le mot le plus important là-dedans, c’est “nous”. Si tu parles encore une fois de *ta* situation et de *tes* problèmes, je te déglingue la zone entrejambiale, mon pote. Salement.

— Excuse-moi.

— Ta gueule, putain.

Il tourna la clef et fit rugir Miss Kitty, notre machine de guerre. On aurait pu trouver un meilleur nom pour une machine de guerre.

C’ÉTAIT lui. Le rythme de mes battements de cœur fut multiplié par trois, j’avais le souffle court. Je n’avais jamais subi de crise de panique, mais je me sentais sur le point d’en avoir une. Ce n’était pas facile de regarder ce visage à nouveau. La dernière fois que je l’avais vu, je m’étais cru à quelques secondes de me prendre une balle dans le crâne. L’image était un scan en basse déf, granuleux, mais le vague sourire amical était là, l’œil aveugle formant comme une huître.

— C’est ce type-là ? demanda Ollie.

Il leva les yeux de son ordinateur et les tourna vers moi. Je pense que ma mine fut une réponse suffisante.

Un truc piquant s’était coincé dans ma gorge, donc je me contentai de hocher mollement la tête.

— C’est qui, et on peut le trouver où ?

Junior était prêt à aller chercher vengeance. Junior n’avait pas vu ce type. La désinvolture avec laquelle il avait tiré sur moi. La facilité avec laquelle il m’aurait mis une balle dans le crâne.

Ollie fit la grimace.

— Eh bien, c’est là qu’on risque d’avoir des ennuis.

— Pourquoi ?

— C’est un agrandissement d’une photo que j’ai trouvée dans les archives du *Herald*. Le type s’appelle Louis Blanc.

Louis Blanc. Ce nom chuchotait quelque chose au fond de ma mémoire.

— Je connais ce nom-là ? demanda Junior. Pourquoi j'ai l'impression de le connaître ? (Il tapota sur le verre de l'écran de l'ordinateur.) J'ai l'impression de me rappeler ce visage.

— Ne touche pas l'écran, s'il te plaît, dit Ollie avec impatience.

Il tira un chiffon d'une boîte posée à côté du terminal et frotta le point de contact jusqu'à ce qu'il couine.

— Ce nom paraît familier. Pourquoi je devrais le connaître ? demandai-je.

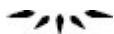
— Tu l'as forcément entendu, répondit Ollie sans sourciller. Regarde le reste de l'image. (Il tapota quelques touches du clavier et cliqua deux fois avec sa souris pour nous montrer l'ensemble de la photo.) À toi de me dire pourquoi notre problème est plus grave qu'on ne croyait.

La photo avait été prise lors de l'ouverture d'un restaurant à Southie. Un pub irlandais appelé Conor's dont l'inauguration avait été généreusement couverte par la presse. Le restaurant avait été acheté pour le compte d'un certain M. Conor Cade. Sur la photo, Louis se tenait derrière les propriétaires. Le fils de Conor, souriant, avait le bras autour des épaules du vieux. Le seul autre visage que je reconnaissais sur l'image était celui du fils de Conor, Francis.

Francis Cade, dit le Mick.

Junior et moi, nous eûmes la même exclamation en même temps :

— Oh, putain de merde.



— SON neveu ?

— C'est très simple, Boo, dit Ollie. La sœur de monsieur Cade a laissé un nommé Bevilaqua lui mettre son zizi quelque part. Ils ont eu un joli bébé Bevilaqua. Ils l'ont appelé Derek.

— C'était une question rhétorique, connard.

— OK, donc le Serpent est le neveu du Mick ?

Junior avait autant de mal que moi à digérer la nouvelle.

— Il y aurait même eu toute une controverse dans les cercles ethniques quand l'Irlandaise s'est fait culbuter par l'Italien et l'a épousé.

J'imaginai ça. Les seuls gens que les Irlandais purs et durs de Boston détestaient plus que les Italiens étaient... Oh, ils détestaient tout le monde, de toute façon.

— Donc on s'est acoquinés avec le neveu du chef de la mafia de cette ville. Ça va être du gâteau.

— Et je suis sûrement le prochain sur la liste des hommes à abattre, dit Junior (Un éclair de plaisir passa sur son visage. Je pense qu'il

rêvait depuis toujours de figurer sur une telle liste. Puis la pierre coupante de la réalité rebondit sur son crâne.) Eh merde, j'ai pas envie de me faire buter.

— Tu sais quoi, Junior ? Ça faisait pas partie non plus de mes priorités.

Je pris le téléphone d'Ollie et appelai Twitch.

— Allô ? Ici la morgue du comté.

— C'est Boo. Tu sais des trucs sur Louis Blanc ?

— Waouh ! Je le savais ! Donc c'était Lou Blanc. Eh bien... Waouh !

Super. Je m'étais fait tirer dessus par le bras droit du roi de la pègre irlandaise, et Twitch avait des étoiles dans les yeux. Dommage que je n'aie pas eu le temps de demander un autographe.

— Ouais, c'est un grand honneur qu'il m'a fait, Twitch. Je vais peut-être mettre la balle sous globe.

Twitch gloussa.

— Tu te rends pas compte. Blanc, c'est un vrai tueur de sang-froid. Un fils de pute complètement insensible. Comme je t'ai dit, tu as une veine de cocu d'être encore là pour l'identifier. Il y a une trentaine de gars qui dorment dans le béton sous des chantiers qui ont jamais eu cette chance-là. Lou Blanc. Waouh.

Agacé, je grinçai des dents, ce qui envoya un frisson de douleur dans mon crâne.

— Eh, Twitch, tu me racontes ce que tu sais, ou tu préfères aller tailler une pipe à Blanc ?

— De tous les mecs qui font le sale boulot de Cade, c'est le numéro un. Depuis la fin des années 1980. Personne sait vraiment pourquoi, sauf que Blanc vit encore et Cade aussi, donc c'est qu'il travaille bien. À peu près tout le monde est d'accord : Blanc a plus de couilles et de cervelle que Cade et la vieille garde réunis.

— Alors pourquoi il est pas le chef ?

— Il y a deux rumeurs.

— Qui disent quoi ?

— L'une, que le père de Cade a sauvé celui de Blanc sur les îles pendant la guerre. Tu sais, le vieux code de l'honneur irlandais, toutes ces conneries.

— Et la deuxième ?

— Celle-là, j'y croirais plutôt. Blanc aime faire ce qu'il fait. Les patrons ne se salissent pas les mains, et c'est ce que Blanc aime faire.

Un frisson mortel me parcourut au souvenir du métal froid appuyé sur ma tête et des paroles qui avaient suivi.

“Ça serait facile.”

— On dit aussi que ça tourne pas rond dans la tête de ce type.

— Sans blague ?

— Sérieux. Il se raconte que la balle qui lui a traversé la tête a

emporté des trucs au passage. La partie du cerveau qui s'occupe du remords, par exemple.

Par exemple. Ça, c'était génial.

— Merci, Twitch.

J'étais glacé de la tête aux pieds.

— Mais il y a une consolation.

— C'est quoi ?

— La mort coûte cher, même pour eux. C'était une petite revanche.

Ils voulaient juste te faire goûter ce que tu avais servi au neveu. Parce que tu peux me croire, Boo. Si ça t'arrive des fois de croire ce que je te dis, eh bien, cette fois-ci, il faut que tu me croies. S'ils voulaient t'éliminer, t'aurais une étiquette attachée au gros orteil à l'heure qu'il est. À mon avis, c'est déjà fini.

Tu parles, Charles.

JUNIOR s'arrêta sur le trottoir d'en face, parallèlement aux longues fenêtres du pub Conor's. Je voyais distinctement Cade penché au-dessus de son assiette, à une table du fond. Quand vous êtes le dernier survivant comme l'était Frankie, je suppose qu'on n'a pas trop à se soucier de s'asseoir à des tables obscures et isolées comme la vieille garde le faisait. Une Cadillac rouge cerise était garée devant, un dinosaure en costume à deux balles appuyé au capot.

Lou Blanc n'était nulle part. Je ne pus m'empêcher de comparer les deux duos auxquels nous avions eu affaire. Donnelly et Barnes. Cade et Blanc. D'un côté de la loi, le cerveau menait la danse, le gros bras faisait les commissions. De l'autre côté de la barrière, d'après ce que je savais, la force brutale était aux commandes. Je n'avais pas trop envie de chercher à savoir dans quel camp je me situais.

On décida que cette histoire ne regardait que nous deux. Ollie n'avait jamais été très doué pour la bagarre, et je ne faisais pas confiance à Twitch pour résister à la première occasion qui s'offrirait de tirer sur Cade.

On décida aussi, au grand dam de Junior, que c'est moi qui entrerais. Seul. Je m'étais déjà fait tirer dessus. J'étais un blessé valide. Si les choses tournaient horriblement mal, si je ne ressortais pas du pub, Junior était plus physiquement apte à déclencher les représailles qui s'ensuivraient. On était en sous-effectifs pour une guérilla contre les Irlandais, mais mon armée veillerait au moins à ce que Cade me rejoigne vite dans l'au-delà.

Je m'approchai du dinosaure avec toute la désinvolture dont est capable un homme qui marche avec une canne parce qu'il a un trou dans la jambe. Le dinosaure tourna sa tête fixée à un cou aussi épais qu'un poteau téléphonique.

— Tu veux quoi, le boiteux ?

— C'est pas toi que je cherche, trouduc, c'est celui qui te tient en laisse.

Ses gros yeux de bovidé stupide s'embrumèrent. Le pauvre crétin ne voyait même pas que je me foutais de lui.

— Quoi ?

Oh, j'allais me régaler avec celui-là.

— Je viens voir monsieur Cade.

— Monsieur Cade voit personne quand il mange.

— Tu viens d'où, *paisan* ?

Je prononçai ce dernier mot avec le même accent italien débile qu'affectait le dinosaure.

— Hyde Park.

— Alors pourquoi tu jactes en faux patois de caïd de Long Island ? dis-je avec un sourire.

— Hein ?

— Parce que, bon, on n'est pas dans *Les Soprano*. Si tu bosses pour la mafia irlandaise, tu devrais au moins essayer de prendre l'accent irlandais ou quelque chose. Déjà que t'as l'air d'un demeuré, mais quand tu causes avec l'accent italien, tu parles aussi comme un demeuré.

Un sourire dangereux s'insinua sur ses lèvres.

— Tu rigoles, le boiteux ?

— Si je voulais rigoler, mon grand, je te raconterais une histoire de Toto.

Il fronça les sourcils, sans savoir s'il devait me réduire en poussière ou me rire au nez. Il redressa un peu la tête pour y réfléchir. Je sortis le Taser et lui en mis une décharge dans le cou.

Rien.

Les piles étaient mortes.

Putain, super.

— Qu'est-ce que tu fous ? demanda-t-il en me saisissant le poignet. (Le Taser m'échappa et s'écrasa sur le trottoir.) C'est quoi, ça, un beeper ?

Plan B.

Lâchant la béquille, je sortis la chaussette rayée blanc et bleu de mon attelle et, en sautillant sur un pied, la lui abattis sur le crâne. S'il n'avait pas bougé, il aurait pu s'en sortir. Mais dans son effort pour esquiver, la chaussette lui tomba en plein sur le front. La peau s'ouvrit toute grande, le sang gicla aussitôt au-dessus de ses yeux. Il tituba d'un pas en arrière, et je répétais l'opération.

Cette fois, je frappai directement l'endroit sensible. Le dinosaure libéra mon poignet et s'écroula sur le capot de la Cadillac, puis il glissa jusque sur le trottoir. Une tache plus rouge sur le cerise de la carrosserie marqua sa descente. La chaussette se déchira sous l'impact

et toute ma mitraille se répandit bruyamment dans la rue. Je laissai tomber la chaussette sur le corps du dinosaure et entrai en boitillant.

La clim m'écrasa quand j'ouvris la porte. Conor's était vide à l'exception de Cade, qui me lança à peine un regard quand j'entrai. Au-dessus du bar étaient suspendus les portraits de la Sainte Trinité irlandaise : JFK, RFK et Teddy. Seul Teddy avait devant lui un grand verre de whisky à moitié plein ; hommage sincère ou rigolade ? Je n'en savais rien.

Je n'avais aucune envie de me retrouver dans un restaurant désert. On n'y entendait que trois sons : mon cœur, une chanson des Chieftains dans les haut-parleurs et le craquement de la patte de homard sur laquelle Frankie travaillait.

Je m'assis à sa table de l'air le plus désinvolte possible. Brando avec une attelle à la jambe.

Prise dans la pince en argent que tenaient les mains cicatrisées de Cade, la patte émit un bruit sinistre, comme un os qui se fend. Peu importait à Cade que je me sois assis. Je laissai mes mains sous la table, puisque je n'arrivais pas à les empêcher de trembler.

C'était étrange de le voir d'aussi près. Je n'avais encore jamais rencontré quelqu'un d'aussi célèbre. Il n'était pas beau à voir. Une énorme tête bosselée perchée au sommet d'un corps épais. De grandes oreilles en chou-fleur faisaient paraître sa tête encore plus grosse. Ses cheveux blancs clairsemés étaient plaqués en arrière. Avec son épaisse moustache blanche, il ressemblait à un ours polaire vêtu d'un jogging bleu ciel à trois cents dollars. Un ours polaire qui aurait pu me tuer aussi facilement qu'il commandait sa bouillie d'orge.

Quelque chose dans son visage me tracassait. Il n'avait aucun trait physique en commun avec son neveu.

— Vous avez besoin de quelque chose ? demanda-t-il lorsqu'il fut devenu évident que je n'allais pas partir.

Lorsqu'il se redressa pour me regarder, je remarquai le bavoir ridicule qu'il portait, un truc en plastique blanc avec l'image d'un homard souriant dans une marmite d'eau bouillante.

Je savais exactement ce que ressentait le homard.

— Vous avez envoyé quelqu'un me tirer dessus.

Un large sourire étira ses lèvres minces.

— Ah. C'est vous, le dur qui a cru malin de tabasser mon neveu.

Crunch. Il suça bruyamment la patte pour me montrer que je représentais autant une menace pour lui que le homard.

— Votre neveu n'est qu'une merde.

Cela retint son attention assez longtemps pour qu'il cesse de s'empiffrer. Il fixa son regard sur moi par-dessus la patte.

— Surveille tes paroles.

Il me foudroya en me lançant cet avertissement.

— Vous savez ce qu'il fait ?

— Je me fous pas mal de ce qu'il fait. Ce qui m'intéresse, c'est ce que toi, tu as fait. (D'un air négligent, il pointa vers moi un doigt large et luisant de beurre fondu.) Tu devrais faire gaffe. Tu devrais faire gaffe à ce que tu es en train de faire en ce moment, gamin.

— Il tourne des films. Il viole des filles, et il les filme.

— Et alors ? T'es une pédale, ou quoi ? T'aimes pas baiser les filles ? Tu préférerais qu'on suce de la bite ? C'est ça, ton truc ? (Il sourit et haussa le menton.) Hein, grand garçon ? C'est ça ?

— Ce que vous devriez savoir, c'est que les filles sont mineures. Non seulement il les viole, mais d'abord il les bat.

— C'est peut-être ça qui les excite, ces connes. T'en sais rien.

— La police des mœurs a un dossier sur lui. Ils aimeraient bien avoir un nom.

Cade roula de gros yeux et laissa choir la patte de homard de si haut qu'elle fit beaucoup de bruit.

— Ah. Et tu connais le nom ? C'est ça que tu me dis ? (Il entrelaça ses doigts devant lui, les index vers moi comme un enfant qui forme un revolver avec ses mains.) Je voudrais être sûr d'avoir bien compris. (Il s'éclaircit la gorge et me fusilla du regard.) Tu me menaces ? C'est bien ça ? Eh, Lou ? Tu entends ?

— J'entends. (Comme une apparition surgie de l'ombre, Louis Blanc fit son entrée. Il tourna lentement autour de nous, une main parfaitement manucurée caressant le tissu de la nappe verte à carreaux. Un diamant d'une grosseur obscène m'adressa un clin d'œil sur son bouton de manchette, comme pour me faire partager la blague.) Mais je ne suis pas sûr d'y croire.

Il se dirigea derrière moi et sa main vint se poser sur le dossier de ma chaise. Il se pencha par-dessus mon épaule.

— C'est vrai, gamin ? murmura-t-il. Tu menaces monsieur Cade ?

Je sentais son souffle chaud sur les poils de ma nuque. Son ton était doux, presque paternel. Une chance que j'aie pensé à mettre mes mains sous la table, puisqu'elles commençaient à trembler comme si elles étaient paralysées.

— Putain, tu menaces ma famille, petit enfoiré ? (Lacolère de Frankie enflait.) Tu te prends pour qui, bordel ? Tu sais à qui tu parles ?

— Je sais tout sur vous, monsieurs Cade. Je sais que vous avez deux filles...

Cade se leva, renversant sa chaise qui s'écroula avec fracas.

— Boucle-la tout de suite !

Toute la scène avait un petit côté absurde, renforcé par le homard souriant que j'avais maintenant sous les yeux.

— Quel âge avait-elle, Frankie ? Quel âge avait votre fille qui vient de mourir ?

— Lou ! Occupe-toi de cet enculé !

Avec un grognement animal, Cade s'empara de la pince à homard en argent.

Pour la deuxième fois cette semaine, je sentis le canon glacé de Louis Blanc contre ma tempe. Son autre bras me fit une clef au cou et me fit perdre l'équilibre. Je n'avais plus aucun point d'appui pour lui résister si je l'avais voulu. Je préférerais donc parler.

— Quel âge avait-elle, monsieur Cade ? Elle avait quatorze ans, non ? Et si c'était elle, Frankie ? Et si c'était elle ?

Cela l'arrêta une seconde. Puis, tout aussi vite, la fureur l'emporta sur son doute. Il me prit le poignet et se jeta sur mes doigts avec la pince à homard. Je fermai le poing et reculais la main. Avec une arme contre la tempe, je n'allais pas résister si vigoureusement que ça. Malgré tout, je n'allais pas lui offrir mes doigts sur un plateau.

— Attrape-moi cette putain de main, Lou !

— Euh, Frankie, je n'ai que deux mains. Tu veux que je lui donne le flingue à tenir pour que je puisse lui coincer la main ?

— Bute-le, il bouge tout le temps.

Je me pétrifiais. Mais Cade s'immobilisa aussi.

Parce que je souriais.

— Putain, qu'est-ce qu'y a de drôle ?

Soudain, l'emprise se desserra sur ma gorge.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ! s'exclama Blanc.

— Et toi, Lou, pourquoi tu souris ?

— Frankie, regarde un peu ton homard, dis-je.

Cade baissa les yeux vers son bavoir grotesque. Vers le minuscule point rouge du laser qui dansait au milieu du front du homard de dessin animé.

— Quoi, putain ?

Louis siffla entre ses dents.

— Bien joué, murmura-t-il à mon oreille alors qu'il relâchait mon cou et reposait à terre les quatre pieds de ma chaise.

Il lissa les épaules de ma chemise et me donna une petite tape dans le dos tandis que, de l'autre main, il rangeait son arme dans son étui.

— C'est quoi, ça, merde ?

Frankie prit sa serviette pour tenter d'essuyer le point rouge de son bavoir. Le faisceau du laser se promena sur sa main.

— Ça, Frankie, c'est un rayon laser. Couramment employé sur les fusils sniper et autres armes de précision.

— Merde, dit Frankie.

Me sentant soudain en position de force, je me penchai en travers de la table et prit à Frankie son verre de vin blanc. J'en bus une

gorgée pour rincer mon gosier légèrement desséché.

— Ça n'est pas une menace, monsieur Cade. C'est une putain de promesse. Maintenant, je veux que vous m'entendiez quand je dis ça.

— Ouais, ouais. Tu as toute mon attention, gamin. Eh, Lou, tu le crois ?

Tâchant de retrouver mon calme, je terminai le vin de Frankie et reposai le verre sur la table.

— Je comprends pourquoi vous avez agi comme ça. Mais Derek fait des trucs immondes, et il les fait en public. Donc je propose deux choses. La première, c'est mon silence. Vous lui parlez, il arrête, point final. Si j'apprends qu'il tourne d'autres films, je m'achète une carte "Vous êtes libéré de prison" en dénonçant votre neveu.

Cade ne répondit pas, mais je sus qu'il m'écoutait. Ses yeux étaient réduits à deux fentes.

— La deuxième chose, c'est que je ne lève pas la main tout de suite. Si je le fais, votre bavoir ne suffira pas à protéger votre joli jogging. Vous avez réussi votre démonstration. Vous m'avez eu. Vous m'avez bien eu. Mais ne menacez plus jamais mes amis ou ceux que j'aime.

Je laissai ces paroles produire leur effet.

Puis ils se mirent à pouffer tous les deux. Un énorme fou rire qui me fit perdre la froide maîtrise de la situation que j'affichais jusque-là. Cade fit le tour de la table et me prit dans ses bras pour me soulever de ma chaise.

— Bordel de Dieu, Lou ! Tu le crois, ce gamin ?

Frankie plaça les mains de part et d'autre de mon visage et m'embrassa la joue. Je ne pense pas que c'était un baiser de mort, mais il n'était pas non plus très passionné.

— Je dois avouer, Frankie, que je suis impressionné.

Lou se pencha contre la table, sortit deux cigarettes d'un étui en or poli et les alluma avec un briquet en or. Il m'en tendit une. J'étais trop abasourdi pour refuser. J'imagine que les lois anti-tabac ne s'appliquaient pas aux établissements gérés par la mafia.

Frankie mit son bras autour de moi comme s'il venait de retrouver un membre de sa famille longtemps disparu.

— Allez, dis-moi où tu as acheté un fut' avec des couilles aussi grosses ? (Il y avait de petites larmes de rire au coin de ses yeux.) Dis-moi.

Frankie m'étreignit à nouveau.

— T'es un sacré numéro, Malone, ça fait pas un pli.

La cicatrice de Louis se ratatinait lorsqu'il souriait, la cigarette coincée entre les dents.

Frankie m'attrapa par le cou.

— Écoute, tu m'as impressionné aujourd'hui. Je ne me rappelle pas à quand remonte la dernière fois qu'on m'a autant impressionné.

Louis souffla un panache de fumée en direction du plafond.

— Le petit Rainey à Pissburg, il te plaisait bien, aussi.

— Avant qu'il m'oblige à le faire abattre.

— Ouais. (Louis me lança un regard dur.) Avant.

Cade battit des mains et ricana.

— C'est vrai. Mais toi, Malone. Toi, j'espère que tu m'obligeras pas à te buter.

Comment étais-je censé répondre à ça ?

Frankie continua.

— Je vais te dire un truc. En fait, tu viens de nous rendre un grand service, à mon neveu et à moi. Je suis sûr qu'il ne savait pas que la police avait un dossier sur lui. Il a pas besoin d'ennuis, et moi non plus, c'est sûr. Derek arrête aujourd'hui de produire des films. Je m'en assurerai personnellement, OK ?

— OK.

S'il y avait autre chose que j'avais envie de dire, ça m'était sorti de la tête.

Cade me mit une claque et la glace réapparut dans son regard.

— Après, si jamais je te revois, je veillerai moi-même à te faire bouffer tes propres testicules. Compris ?

J'avais compris. Il savait que j'avais compris. Aucune réponse de ma part n'était nécessaire.

— Maintenant fous le camp d'ici, je dois aller pisser, tu m'as tellement fait rigoler.

Il me congédia d'un geste et partit.

Avant que je quitte les lieux, Lou m'adressa encore un sourire et un clin d'œil.

De son œil mort, bien sûr.

Une fois dehors, je passai très vite devant le dinosaure. Il avait réussi à se remettre debout avec l'aide de la petite foule de badauds qui s'était formée autour de lui. Il avait une main sur la tête, du sang ruisselant entre ses doigts.

Je grimpai dans la voiture et Junior démarra en vitesse.

— On est bons ?

— On est bons.

Junior jeta sur le siège arrière le viseur laser qu'il avait détaché du fusil de Twitch.

— À propos, c'était quoi, le plan de repli, au cas où il n'aurait pas gobé le coup du laser ?

— On n'a pas besoin de connerie de plan de repli.

— T'en avais pas, c'est ça ?

— Ben non.

Chapitre 20

Boo Malone. Avait eu une semaine pourrie.

Il était plus que jamais temps que je m'accorde des vacances. Kelly prit une semaine de congés pour me droloter et me remettre sur pied.

Ça, et puis baiser. Beaucoup. Une nuit, au lit, un mince filet de sang coula le long de sa jambe.

— Oh merde, murmura-t-elle. Ça c'est gênant.

Il faisait presque noir dans la chambre, mais je crus sentir qu'elle rougissait.

Avant qu'elle ait pu se sentir plus gênée encore, je sentis une flaque chaude se former sous ma jambe.

— C'est pas toi. Je pense que j'ai un peu trop abusé des forces de ma jambe, dis-je.

— Dieu soit loué.

— Ouais, Dieu soit loué si le trou qu'a laissé la balle dans ma jambe saigne à nouveau.

— Tu m'as parfaitement comprise.

Elle alluma la lampe de chevet. Dans la lueur jaune, le sang était plus effrayant que je ne pensais. Et maintenant que les endorphines se dissipaient, ma jambe commençait à me faire souffrir l'enfer.

— Bon, on dirait que je vais devoir prendre un bain.

— On dirait qu'on va tous les deux devoir en prendre un.

— Je prends l'éponge.

— Essayons autre chose, pour une fois.

Je boitillai jusqu'à la cuisine et trouvai un vieux rouleau de film alimentaire dans mon tiroir à bric-à-brac. Après avoir tamponné ma blessure et appliqué une bonne dose de Bacitracine sur les points de suture, je m'enveloppai la cuisse bien serré dans du plastique.

Kelly passa la tête à la porte.

— Hmm, sexy..., dit-elle avec une intonation que je reconnus.

— Ça sort d'où, ça ? *Le Shérif est en prison* ?

— Exact, cow-boy.

— Waouh. Une femme qui cite Mel Brooks est une femme dont je peux tomber amoureux.

Elle me fit un clin d'œil.

— Sens-toi libre.

Quelques instants plus tard, j'entendis l'eau couler dans la baignoire.

NOUS étions assis dans l'eau chaude, chacun lavant lentement l'autre, face à face, mes jambes par-dessus les siennes. Une bonne chose que ma vieille baignoire à pattes de lion soit assez grande pour deux personnes.

Elle pressa l'éponge et l'eau ruissela sur mon cou, sur ma poitrine, l'épaisse cicatrice divisant l'eau qui courait sur mon corps. Elle plaça l'éponge plus bas et la posa, chaude et savonneuse, sur ma marque. Mon insigne. Mon souvenir permanent d'une époque qu'un Dieu d'amour refusait de me laisser oublier alors qu'il aurait pu.

Elle ne m'avait jamais posé de question. Pas une seule fois. C'est peut-être pour ça que j'avais envie de lui en parler. En dehors de Junior, personne ne savait. On m'avait demandé. En vain.

— J'avais huit ans...

C'ÉTAIT un été de longues journées humides et de nuits poisseuses. Je le passais comme tous les autres gosses. À jouer au base-ball, les mains collantes, jusqu'à ce que la nuit tombe et que les mères se mettent à hurler. À pourchasser le marchand de glaces. Mon anniversaire approchait, et l'été s'étendait devant moi avec cette immense promesse qui n'existe qu'avant la puberté. J'irais peut-être voir un match des Red Sox et admirer mes héros, Jim Rice et The Yaz. On irait peut-être à Lincoln Park par la Route 6, ou on ferait le grand voyage par Rhode Island jusqu'à Rocky Point pour aller manger des croquettes aux palourdes.

Chaque jour était plein de possibilités infinies.

Tout aussi interminable était apparemment la série des petits amis de ma mère. Cet été-là, il y avait le plombier aux mains calleuses et le musicien au brushing impeccable qui m'appelait "petit homme".

Je détestais ça.

J'aimais bien le barman, qui sentait toujours vaguement la bière, les cigarettes et les cerises au marasquin. Mais, comme tous les étés, les fiancés allaient et venaient.

Ma mère n'était pas une mauvaise femme. Elle était si jeune. Si seule. Cet été-là, elle était plus jeune que je le suis maintenant. Ce n'était pas une Marie-couche-toi-là. Ou du moins, elle le cachait bien et je n'aimais pas me l'imaginer comme ça. En revanche, elle était incapable de juger les personnalités.

Ma mère s'appelait Annie Malone. Je porte son nom de famille.

Contrairement à la plupart de mes premiers souvenirs, le temps n'a en rien effacé son image. Je me rappelle chaque égratignure embrassée. Je me rappelle chaque sacrifice. Je me rappelle son amour. Elle était la plus belle personne que j'aie rencontrée. Si j'avais su alors

qui était Elizabeth Taylor, j'aurais pu dire que ma mère lui ressemblait, mais avec un plus joli sourire. Ma mère avait les mêmes cheveux noirs. Et les yeux. Je n'oublierai jamais les yeux violets de ma mère. Dieu m'a joué un tour : je n'ai hérité d'elle que ses pommettes.

Ma petite sœur, elle, était craquante. Elle était exactement comme ma mère. Elle n'avait que cinq ans, mais je me rappelle que ma petite sœur Emily était une vraie beauté.

Il me restait une semaine avant mon anniversaire. J'arpentais la rue en chevauchant mon vélo rouge, bleu et blanc, avec mes figurines Star Wars qui cliquetaient dans mon sac à dos. En remontant la rue, je vis mes voisins tournicoter nerveusement devant la maison que nous louions.

Des voix furieuses nous parvenaient à travers la porte-moustiquaire. Une fois de plus.

Notre vieille voisine d'à côté, Mme MacAllan, disait à la cantonade et à qui voulait l'entendre qu'elle allait prévenir la police. M. Dominguez, qui habitait en face, me prit par l'épaule. Selon lui, il valait mieux que je reste dehors en attendant que "ça se calme un peu là-dedans". D'un haussement d'épaule, je me dégageai et je courus à l'intérieur.

La plupart des hurlements provenaient de Teddy, le nouvel ex-petit ami de ma mère. Teddy était mécanicien, il avait toujours une ceinture à outils autour de la taille. Je n'aimais pas Teddy. Il n'enlevait pas sa ceinture à outils quand on passait à table. Je trouvais ça impoli. Chaque fois qu'il me serrait la main, il me broyait les articulations jusqu'à ce que j'en aie les larmes aux yeux, puis il souriait quand je tressaillais.

Je suivis les cris jusqu'à notre cuisine. Teddy tenait ma mère par les épaules, il la plaquait contre l'évier avec ses bras épais. Par une fente dans la porte jaune de l'arrière-cuisine, j'aperçus un des yeux violets d'Emily et l'œil bleu vif de son chien en peluche, Blackie.

Teddy engueulait ma mère, son visage à quelques centimètres du sien, il la traitait de sale pute et de menteuse. Ma mère pleurait. Je ne savais pas ce qu'était une pute, mais personne n'avait le droit de faire pleurer ma mère. Je pris une fourchette sur la table et l'enfonçai directement dans la fesse de Teddy. Elle y resta plantée, pendant comme une queue d'argent.

Teddy glapit en arrachant la fourchette de son pantalon de toile. Il se retourna et m'envoya un coup de poing à la tête qui me projeta à l'autre bout de la pièce. La douleur brute explosa dans tout mon corps. Je glissai sur la table et m'écroulai à terre en un petit tas. Je ne perdis pas conscience. Si je m'étais évanoui, les choses se seraient peut-être terminées autrement.

Ma mère rugit comme une lionne enragée et se jeta sur Teddy, le

martelant avec ses poings, lui lacérant le visage avec ses ongles. Il lui mit un coup à la tempe et elle s'effondra, le sang jaillissant de sa tête.

Je souffrais horriblement, d'une façon à laquelle mes huit années de vie sur Terre ne m'avaient pas préparé.

Teddy n'en avait pas fini avec ma mère. Il tira de sa ceinture un petit revolver et s'en servit pour la gifler, en disant qu'aucun homme ne voudrait plus d'elle quand il aurait terminé.

Il la frappa encore.

Et encore.

Puis, pour la toute première fois, le monde devint tout rouge.

Je hurlai et l'attaquai, possédé par la rage, animé d'une force dont je ne me serais jamais cru capable.

C'était loin de suffire.

Avec mes dents, j'arrachai un bon morceau du biceps de Teddy, qui me mit dans la bouche un goût de sang chaud et salé. Son cri de douleur était une musique pour mes oreilles. Puis Teddy me brisa la mâchoire en se servant de la crosse de son arme. Je ne pourrais plus rien mordre pendant plusieurs mois.

Puis il retourna le revolver et me tira dans la poitrine à bout portant.

Le coup de feu me plaqua contre le mur avec un bruit humide. Je tombai à terre, mon corps ne répondait plus. La force d'inhaler et d'exhaler, d'inhaler et d'exhaler, c'était tout ce qu'il me restait.

Malgré ses blessures et son visage en purée, ma mère se leva sur des jambes vacillantes. Avec un grand cri, elle sortit un couteau de boucher d'un bloc en bois et en trancha la gorge de Teddy. Teddy émit un gargouillis, fit trois pas, puis tira deux fois sur ma mère avant de tomber à la renverse, mort.

Du sang partout. Je ne pouvais plus bouger. La dernière chose que je me rappelle, c'est ma mère tendant les bras vers moi tandis que la lumière s'éteignait dans ses beaux yeux violets. Je n'étais pas sûr de bien faire la différence entre les sirènes et les cris d'Emily.

Après, tout devient flou, avec des éclipses. Je me souviens d'avoir mordu un infirmier. Je me souviens des docteurs qui gueulaient. Je me souviens d'avoir réclamé ma mère, d'avoir réclamé Emily. Je me souviens d'avoir demandé "Où elle est" sans savoir de laquelle des deux je parlais.

Je ne revis jamais ni l'une ni l'autre.

— Qu'est-ce qu'est devenue Emily ? dit doucement Kelly, la respiration saccadée.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé à l'hôpital. Une bonne partie de ce temps s'est déroulée dans le coma, d'une façon ou d'une autre. L'État a fait ce qu'il devait faire. Autant

que je sache, nous n'avions pas d'autre famille.

— Tu ne l'as jamais cherchée ?

— Non.

— Pourquoi ?

Il fallut que je réfléchisse. J'avais des raisons, des tas de raisons. Mais je ne les avais jamais mises en mots.

— J'aimerais pouvoir penser qu'elle a eu une vie... meilleure. Si ce n'est pas le cas, dis-je en secouant la tête, je ne veux pas le savoir.

On resta assis jusqu'à ce que l'eau du bain soit froide.

Le lendemain, je me levai de bonne heure et décidai de préparer le petit déjeuner. J'avais du pain, des œufs et du lait, donc je me risquai au pain perdu. Le résultat fut un genre de pâte carbonisée à l'extérieur et caoutchouteuse à l'intérieur. Ça sentait drôlement bon, malgré tout.

Kelly sortit de la chambre, vêtue d'une simple culotte, les tétons dressés. Elle se gratta la tête et huma l'air.

— C'est quoi ?

— Le petit déj. Je pense avoir inventé le pain perdu raté.

— Tu n'es bon à rien dans une cuisine, c'est ça ?

Elle se hissa sur la pointe des pieds et posa un tendre baiser sur mon visage.

— Tu n'as pas encore savouré mes coquillettes précuites à l'amandine.

Elle fit une grimace dégoûtée.

— Je ne vois même pas trop ce que ça peut être.

— Tu jettes une poignée de noix et d'amandes dans des pâtes déshydratées.

Je reconnus le crissement des freins et la toux familière de Miss Kitty devant l'immeuble.

— Eh merde.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Instinctivement, Kelly couvrit ses seins.

— C'est Junior.

J'entendais presque déjà ses chaussures marteler le perron.

— Alors profite une dernière fois du spectacle, monsieur Malone.

Kelly exécuta une pirouette et je me rinçai l'œil une dernière fois. Elle partit enfiler des vêtements décents pour accueillir notre visiteur. Un visiteur dans le cul duquel je prévoyais d'enfoncer une ration de pain perdu raté. J'attrapai une pleine poignée de la mixture et me dirigeai vers la porte, m'arrêtant net quand j'ouvris et vis son expression.

Quelque chose n'allait pas. Quelque chose n'allait pas du tout.

Je restai planté là avec ma cuillère pleine de pain brûlé et d'œuf cru. Il me dévisageait, un poids suspendu en l'air entre nous. Le liquide jaune dégoulinait sur mon avant-bras.

— Elle est morte, Boo.

La voix de Junior se fissura.

— Non, fis-je en secouant la tête. Déconne pas...

— Elle est morte.

Chapitre 21

LES paroles de Junior atteignirent Kelly comme une gifle. Elle courut à la salle de bain et je l'entendis pleurer derrière la porte. Junior n'arrêtait pas de s'éclaircir la gorge et d'arpenter la pièce.

Je me demandai où était passée ma colère. Elle aurait dû être là, à m'irriguer. À me dynamiser. Elle était là pour Seven. Elle était là pour Derek. Merde, elle était même là pour Underdog. Pourquoi n'était-elle pas là pour Cassie ?

Un démon susurra dans mon oreille : *Tu as l'habitude de perdre les femmes.*

Évidemment. Évidemment, qu'elle est morte.

Tu étais censé être son héros, Boo.

Aurais-tu jamais pu être son héros ? Le héros de quiconque ?

Non, dit mon démon. Tu n'as jamais sauvé personne. Tu n'as jamais pu.

Et tu ne pourras jamais.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? finis-je par demander.

— Elle a fugué à nouveau. Deux gamins l'ont trouvée à Dutch House. Une marche d'escalier a lâché, je sais pas, et elle a fait une chute. Elle a dû se casser le cou.

— Quelqu'un l'a vue ?

J'avais une voix monocorde de robot.

— L'a vue quoi ?

— L'a vue tomber ?

Je regardais au-delà de Junior, je regardais ma porte d'entrée, la rue.

Junior me lança un regard.

— Non, Boo.

— Donc si personne n'a vu...

— Ne fais pas ça. Il n'y a rien à imaginer. C'est un grand squat pourri. Tu le sais. Comment veux-tu qu'on sache si quelqu'un a vu quelque chose ? S'il y a des témoins, ce sera une belle bande de junkies et de dégénérés. Cette foutue baraque est condamnée depuis qu'on est à Boston, toi et moi.

— Des témoins de quoi ?

Je me détournai de la rue. Junior se laissa tomber sur mon canapé

et s'y avachit. Il cessa de se masser les mains et ne répondit pas tout de suite.

— Quoi ?

— Tu dis que je pourrais trouver une bande de témoins. Des témoins de quoi ?

— C'était juste pour dire...

— Arrête tes conneries, Junior. Tu n'aurais pas dit ça si tu ne pensais pas qu'il y a peut-être des témoins qui ont vu quelque chose.

— Qui ont vu quoi ? Tout et n'importe quoi ! Sa chute ! Le moment où on l'a retrouvée. Putain, à Dutch House, t'as même des chances de trouver des gens qui auront vu des extraterrestres l'enlever.

— Essaie de trouver Paul. Demande-lui s'il connaît les jeunes qui l'ont trouvée.

— Boo, les flics sont déjà sur le coup. Ne commence pas à fantasmer. Elle est la fille du putain de procureur. Tu penses qu'ils n'ont pas tout examiné en détail ?

Il n'y avait aucune colère dans sa réprimande, rien que de la pitié. Comme s'il expliquait au capitaine Achab que la baleine blanche n'existe pas.

— Ils ne connaissaient pas tous les détails. Nous, si. On venait d'arracher cette gamine à un dingue qui tournait des films porno pédophiles, non, des *snuff movies*, et qui est le neveu de l'homme le plus dangereux de la côte Est. On ne sait pas qui avait un exemplaire du film. On ne sait pas quel genre d'obsédé l'a visionné et se branlait sur la petite culotte de sa mère chaque fois qu'elle mourait. Peut-être... Peut-être que quelqu'un l'a vue dans la rue et... et...

Je délirais, et je le savais.

Junior le savait aussi.

— Tu t'entends ?

— Il y a trois choses en lesquelles je ne crois pas, Junior : le Père Noël, un Dieu d'amour, et les coïncidences. Appelle Paul, simplement.

Mon expérience de cuisinier était en train de se transformer en colle séchée sur ma main. Dans mon hébétude, j'avais oublié de me laver. Quand j'ouvris le robinet, je faillis en arracher la tête.

Vaincu, ou juste trop fatigué pour discuter, Junior dit :

— Très bien, on va étudier la question. Mais une semaine maximum, Boo. Notre répondeur déborde, au bureau. On a consacré assez de temps à ça. Curtis a la haine parce que tu ne l'as jamais rappelé à propos du week-end dernier, donc on a perdu le contrat Drop Bar qu'il a refilé à Ironclad Security.

Je me savonnai les mains sans lui prêter la moindre attention.

— Il y a une dizaine d'autres personnes qu'on doit rappeler. Je n'ai pas envie de perdre 4PC à cause de cette histoire. Notre mission a pris fin quand on a rendu la gamine à son père. Maintenant, je parle

boulot, Boo. C'est une tragédie, OK, je suis très triste qu'elle soit morte, mais on a une boîte à faire tourner. Une semaine maxi.

Là-dessus, il s'en alla.

Je reconduisis Kelly chez elle, en silence. On se sépara sans rien dire, la tristesse nous laissait sans voix.

JUNIOR m'avait accordé une semaine. Il ne me fallut que deux jours.

Le soir même, je partis tout seul pour Dutch House. Une quinzaine d'années auparavant, le feu avait dévasté l'essentiel de cette vieille bicoque. Peu après, un ramassis de drogués sans toit ni loi, de mendiants dingues et d'ados fugueurs s'y était installé. Certains gamins y allaient pour se défoncer loin de la rue. C'était un endroit qu'ils pouvaient revendiquer, bien qu'incendié, infesté de rats, moisi et dangereux. M. Dutch avait toujours accueilli tout un assortiment de vagabonds.

Je connaissais bien l'endroit. J'y avais vécu un moment quand j'étais arrivé à Boston, sans toit et sans boulot.

M. Dutch avait dû s'établir dans la maison avant même que les braises soient éteintes. Personne ne connaissait toute l'histoire de Dutch. Puisqu'il habitait la maison qui portait son nom, je suppose qu'il n'était pas littéralement SDF. Personne ne savait quel âge il avait ni d'où il venait.

Je le trouvais dans la rue, face à la maison, tortillant nerveusement ses dreadlocks grisonnantes et peu fournies. Pour un clochard, Dutch était toujours très soigné et très éloquent. Il me repéra alors que j'arrivais par Brattle Avenue.

— C'est toi, Boo ?

Dutch plaça une main devant sa bouche puis exhala une longue bouffée de fumée de marijuana.

— C'est moi, Dutch.

— Eh bien, pour une surprise ! Qu'est-ce que tu fais dans les parages, petit Blanc ? T'es à la rue ?

Il gloussa et me proposa son joint.

— Non, merci, dis-je, les yeux rivés à la maison devant laquelle nous nous trouvions.

— Ça te ferait du bien, pour ta jambe, dit-il en désignant mon attelle. Ça aiderait à guérir plus vite.

À en croire Dutch, la marijuana guérissait tout, depuis l'hépatite jusqu'aux républicains.

— Non, merci. J'ai déjà mes pilules pour ça.

— T'en as en trop ?

— Désolé.

— Tant pis. Ça aurait pu au moins te faire perdre la sale gueule de gorille que tu as. C'est bon pour le cœur et pour l'esprit. (Il se tapota

la poitrine, puis le crâne. Dutch pratiquait ce qu'il prêchait. Beaucoup. Mais il n'avait jamais l'air défoncé. Après des décennies de fumette, il devait avoir atteint un degré de tolérance quasi biblique.) Qu'est-ce que tu t'es fait ?

— Je me suis fait tirer dessus.

— Mouais. (Il n'eut pas du tout l'air surpris, ce qui me contraria.) Toi, tu t'y entends pour emmerder les gens qu'il faut pas emmerder, pas vrai ?

— Ça doit être ça. (C'était difficile de ne pas sourire à Dutch, mais je me sentais à des kilomètres de l'humeur qu'il suscitait d'ordinaire.) Qu'est-ce que tu peux me dire sur la fille ?

Il n'eut pas besoin de demander laquelle. Il savait.

— Oh, me dis pas que c'était une copine à toi. C'était un bébé, la pauvre gamine.

Dutch secoua la tête et se réconforta en tirant à nouveau sur son joint.

— Je la connaissais, oui.

— Je suis vraiment désolé, Boo. J'imagine que l'escalier n'en pouvait plus.

Dutch secoua tristement la tête en pensant à sa malheureuse maison qui s'écroulait autour de lui.

— C'est toi qui l'as trouvée ?

— Non. Quand je me suis pointé, y avait les flics, des projets et des conneries partout. Dieu merci. Des trucs comme ça, ça vous colle à la peau. J'aurais bien aimé être là pour l'aider, mais je suis bien content de pas l'avoir trouvée, la pauvre petite.

— Y avait quelqu'un ici quand c'est arrivé ?

— Merde, si y avait quelqu'un, il a foutu le camp en voyant la police approcher.

— Personne n'a rien dit en revenant ?

— Personne n'est revenu ici à part moi. Ces putains de flics ont foutu la trouille à tous mes locataires.

Les ex-locataires seraient sûrement impossibles à trouver même si j'avais pu connaître leur identité. Trouver une fille, c'était une chose. Pister des clochards nomades dans une ville comme Boston, c'était une autre paire de manches.

— J'ai besoin de voir la maison.

Dutch serra les lèvres et secoua la tête.

— Si j'étais toi, j'y entrerais pas tout de suite.

— Pourquoi ?

— J'ai un lavabo fêlé en ce moment, qui est en train de péter un câble. C'est pour ça que je suis dehors.

— Comment ça, un lavabo fêlé ?

Dutch sourit, un peu embarrassé.

— Un Blanc drogué. Sans vouloir te vexer.
— Il est là depuis quand ?
— Il est venu ce matin chercher Louisa. Ça fait des mois qu'elle est plus là, Louisa. Il flippe, il dit qu'il partira pas tant qu'elle sera pas là.
— Je reviens tout de suite, dis-je en traversant la rue.
Je tirai de mon sac à dos une grosse lampe torche et éclairai la façade.

Le porche émit un craquement sinistre quand je montai les marches. Le ruban jaune de la police voltigeait, rompu par la brise. Je décrochai un petit morceau de la balustrade rouillée et le fourrai dans ma poche. Je ne sais pas pourquoi je pris ce bout de fer, j'en avais simplement envie. Dans l'encadrement de la porte, l'air était chargé d'une odeur lourde de pourriture et de détritrus. Ces senteurs me rappelaient le souvenir écrasant de l'époque où j'avais été un des locataires de Dutch.

J'écartai la bâche de nylon bleu qui couvrait l'entrée et je pénétrai dans la maison. Un seau en plastique qui avait servi de latrines reposait près de la porte. J'eus un haut-le-cœur et plaçai un pan de ma chemise sur ma bouche et mon nez.

— Louisa ?

Une voix bourrue appelait depuis les ténèbres à l'arrière de la maison. Ma fréquentation des tarés chroniques avait rendu mon oreille sensible à la différence entre un simple ivrogne et un cerveau dérangé accro depuis la naissance. La voix du type donnait l'impression qu'il avait passé sa vie à sniffer tous les produits qu'il pouvait fourrer dans une chaussette de sport.

— Il est temps de partir, mec. Louisa ne reviendra pas, lui criai-je en braquant ma torche dans sa direction.

Des cafards s'empressèrent de fuir la brusque lumière qui éclairait le sol.

— T'es qui, toi ? demanda la voix tandis que mes yeux détectaient un vague mouvement dans ce qui était jadis la cuisine.

Je baissai la lampe pour ne pas aveugler le lavabo fêlé et le rendre encore plus dingue. Il portait un T-shirt sale arborant le slogan Bébé à Bord, un bermuda immonde et des sandales. Sa peau était tellement incrustée de crasse qu'il était difficile de déterminer où la saleté s'arrêtait et où le bonhomme commençait.

— Je suis celui qui vient te foutre dehors. Allez, bouge ton cul.

Je tournai le faisceau lumineux vers la porte, au cas où il aurait oublié comment y arriver. J'espérais que mon ton sérieux atteindrait les profondeurs de son cerveau malade.

— Je ferai rien tant que Louisa sera pas revenue.

Et il accompagna cette déclaration en agitant un petit morceau de barre métallique, l'air menaçant.

Mon stock très limité de patience étant épuisé, je lui mis le rayon de la torche en plein dans la figure.

— Eh ! gueula-t-il.

Pour se protéger, il éleva le bout de métal au-dessus de sa tête. D'un geste, j'attrapai la lampe par l'autre bout et lui assenai un bon coup du manche sur l'os du poignet. Le junkie hurla de douleur tandis que sa barre de fer tombait bruyamment à terre.

Par-derrière, je lui glissai la torche entre les jambes, la plaquai contre ses cuisses et tirai vers moi. Je saisis une poignée de ses cheveux gras et poussai tout le haut de son corps en avant. Un vieux truc du métier, grâce auquel un gamin de dix ans pouvait renverser un pilier de football. Je n'eus aucun mal à manœuvrer ce drogué squelettique. C'était comme une marionnette puante entre mes mains.

Alors que je le guidais vers la porte, il se jeta sur le côté pour tenter de se dégager. Non seulement il n'arriva pas à m'échapper, mais il avait très mal visé. Me servant de son propre élan, je le fis basculer la tête la première dans le seau à merde. Ses cris furent vite étouffés quand je lui maintins la tête à l'intérieur.

— Oh, mon Dieu ! Lâche-moi ! S'il te plaît ! Je m'en vais ! supplia-t-il quand je le relevai pour qu'il respire.

— Ça fait combien de temps que tu es là, connard ? aboyai-je.

— Je... Je suis là depuis ce matin, mec. Je voulais juste...

Je l'interrompis en lui replongeant la tête dans le seau. Il gargouilla à travers le liquide visqueux.

— Tu étais là samedi, le cradingue ? T'aimes bien faire mal aux petites filles, hein ? Réponds-moi, espèce de porc !

De grosses bulles montaient autour de sa tête immergée tandis qu'il criait. Ses bras et ses jambes s'agitaient en tous sens, cherchant quelque chose à attraper. Il s'empara de mes jambes de pantalon, de mon bras, de ma chemise. Je l'enfonçai encore un peu plus dans le seau.

Je m'arrêtai quand j'entendis M. Dutch implorer :

— Boo, lâche-le ! Il n'était pas là. C'est vrai, il n'est arrivé que ce matin. Il était en tôle.

Je lâchai le junky et il partit à quatre pattes vers la porte, faisant le gros dos, gémissant comme un enfant qui craint les coups à venir.

— Je veux juste Louisa, bafouilla-t-il. Je veux juste retrouver ma Louisa.

Il se balançait d'avant en arrière, serrant les genoux contre sa poitrine.

Dutch me dévisagea, horrifié. Il n'y avait alors plus dans la pièce qu'un seul dingue couvert de merde. On voyait tout de suite qui c'était.

DUTCH me conduisit à l'arrière, où un robinet et un tuyau d'arrosage fournissait encore de l'eau malgré leurs protestations sonores. Je me nettoyai de mon mieux, mais il n'y avait pas moyen de récupérer mes habits. Si je perdais encore un peu plus de ma garde-robe, j'allais finir par devoir me balader vêtu d'un sac à patates.

— Je suis désolé, Dutch, dis-je, écœuré par mon propre comportement.

— C'est OK, Boo. Tu as très mal en ce moment, je le vois bien. Mais c'est pas une raison pour que le pauvre George en paye le prix.

Je me sentis encore plus mal, maintenant que je connaissais le nom du drogué.

— J'ai juste pété un plomb, Dutch. Je pensais... Je sais pas ce que je pensais, dis-je en coupant le robinet qui couina.

— Comme j'ai dit, c'est OK. Au moins t'as obligé George à partir. Et je crois qu'y a pas trop de risques qu'il revienne.

Dutch me ramena au grand escalier qui occupait l'angle sud de la maison. Je me rappelais avoir monté ces marches pour gagner la chambre où je laissais mon sac de couchage. À cette époque-là, l'escalier me soutenait sans problème. Mais dix ans, c'était beaucoup pour une maison qui aurait dû être démolie au début des années 1990. Les lambeaux de tapis filandreux restaient cloués au bord des marches, les fibres noircies par les flammes qui avaient dévasté la maison. Trois marches avant le palier, un grand trou béait comme une bouche ouverte.

Je pris avec précaution les quatre premières marches. Cassandra ne devait guère peser plus de quarante-cinq kilos tout habillée et avec des poids aux poignets. L'escalier craqua, mais céda à peine sous mes cent cinq kilos.

— Fais attention, Boo, dit Dutch nerveusement. C'est pas contre toi ni contre la petite, mais j'ai vraiment pas besoin d'avoir un autre Blanc qui viendrait clamser chez moi. Les putains de flics m'ont déjà fait subir tout l'interrogatoire réservé aux nègres suspects.

— Tout va bien, dis-je en continuant à monter.

Une marche avant le trou et l'escalier me soutenait encore. Je n'étais qu'à deux mètres cinquante du sol, mais je savais qu'on pouvait se tuer en tombant de moins haut, surtout quand on ne s'y attend pas. Je passai les doigts au bord des planches cassées. Le bois était gonflé par l'humidité, mais il ne semblait pas souffrir de pourriture excessive.

Ce n'était pas ce que je cherchais. J'étais là pour voir si quelqu'un avait marqué son territoire. Si quelqu'un avait voulu donner l'impression que sa victime était passée à travers les marches. Si quelqu'un avait oublié son portefeuille ou gravé sur le mur "J'ai tué Cassandra Donnelly" et signé en dessous.

En guise d'ultime test, je donnai un bon coup de pied sur le bord des

marches cassées. L'impact fit résonner les pièces vides.

— Oh doux Jésus, se lamenta Dutch. Fais pas ça, par pitié. Plus de Blancs morts, Boo ! Je t'en prie !

Je regardai à travers cette cavité qui avait absorbé la courte vie de Cassie. Combien de temps était-elle restée à terre ? Avait-elle perdu connaissance ? Était-elle morte sur le coup ? Ou bien avait-elle agonisé seule pendant des heures ? Je n'y voyais pas assez clair pour déterminer ce qu'il y avait en bas. Une cave ? Un placard ? Y avait-il du sang ? Le trou me dévisageait sans se soucier de l'opinion qu'il m'inspirait.

Le bois avait tenu bon. Je sautai dessus trois fois encore.

Bang bang bang.

Rien. S'il me soutenait et résistait à mes sauts les plus vigoureux, alors...

Crac.

— Oh Boo, descends de là, je t'en supplie.

Avec un grincement assourdissant, la balustrade s'arracha du mur et tout l'escalier s'écroula sous moi. J'eus la chance de tomber sur ma jambe valide et de me rouler en boule quand je tombai. Je rebondis à terre et Dutch hurla. J'eus le souffle coupé, mais j'étais sain et sauf.

La même chute avait été fatale à Cassie.

— Boo !

L'air chargé de plâtre et de cendres fit tousser Dutch.

— Je suis ici, Dutch, répondis-je, en éternuant la poussière crayeuse qui me tapissait l'intérieur de la bouche et des poumons.

Je mis le devant de ma chemise sur mon nez tandis que je courais vers la porte. Dutch était juste derrière moi, haletant.

L'escalier n'était pas aux normes. Et après ? Les marches avaient tenu un bon moment avec tout mon poids dessus. Elles auraient dû pouvoir supporter le poids de Cassandra sans broncher.

Mais elles s'étaient effondrées, disait le peu qui restait de mon esprit rationnel.

Mais elles auraient dû la supporter, dit la majorité irrationnelle.

Mais elles ne l'avaient pas fait.

Mais.

Avec des si et des mais.

Je mis mon unique costume. Spécial enterrements. La mort était apparemment la seule occasion que j'avais de porter des habits décents. Il me fallut un bon moment pour nouer la cravate, puisque je n'avais plus eu à le faire depuis environ sept ans. Ça, et parce que je ne pouvais pas me regarder dans une glace. Quand je croisai le reflet de mes propres yeux, je vis des spectres apparaître. Un chagrin que je n'avais plus vu depuis bien longtemps. Un chagrin que je ne pouvais

toujours pas me permettre.

Avec Junior, j'attendis aux portes du cimetière New Cavalry que la procession arrive de l'église. Pour des raisons que ni lui ni moi ne pouvions aborder, il ne nous paraissait pas correct d'assister au service funéraire, mais nous voulions tous les deux être là pour l'inhumation.

Assis sur le capot de Miss Kitty, je feuilletais le *Sunday Globe*. L'histoire de la mort de Cassandra avait fait la une des journaux pendant quelques jours, puis était passée en page trois avant la fin de la semaine. L'article d'aujourd'hui portait sur les obsèques et sur la remontée soudaine de Big Jack dans les sondages. La sympathie attirait beaucoup de voix, semble-t-il. Je doutais que M. Donnelly fut en état d'apprécier la sympathie ou la valeur de ces voix.

— Les voilà, dit Junior, crachant sur la chaussée une enveloppe de graine de tournesol.

Une longue file de voitures noires remontait la rue, tous phares allumés.

Le cercueil de Cassandra fut déposé en terre sous un grand peuplier, à côté de sa mère. Beaucoup de gens étaient venus. Les amis de Cassandra se serraient d'un côté, affichant sans retenue leurs émotions pubescentes. Deux filles passèrent tout ce temps à brailler, des gamines estomaquées qu'on leur rappelle qu'elles n'étaient pas immortelles. Leur chagrin était une présence tangible, comme les courants d'ozone avant un orage.

Notre tristesse était causée par une perte récente. Nous connaissions à peine la petite. Notre contact avec elle se limitait à quelques heures. Alors pourquoi sa mort me faisait-elle tellement de mal ?

On resta à l'arrière, Junior et moi. Nous n'avions rien à faire là, avec nos costumes minables, et nous ne connaissions personne. Je sentais la barrière de classe nous séparer de tous les autres. La mort aplanit tout, mais seulement pour les défunts. À un moment, Kelly nous aperçut et leva la main. Je vis des traînées humides sous ses lunettes de soleil. Je lui adressai un simple hochement de tête.

Ce jour-là, Jack Donnelly n'avait pas l'air si grand que ça. En fait, c'était l'homme le plus petit que j'avais jamais vu, comme si un trou s'était ouvert dans sa poitrine, par lequel il se vidait à mesure que le service avançait. Pas une seule fois ses yeux ne se détachèrent du cercueil couleur cuivre ou de la tombe ouverte en dessous. À ses côtés se tenait Barnes, l'air prêt à reprendre le contrôle s'il y avait un contrôle à prendre.

De notre coin isolé, nous n'entendions pas les paroles du prêtre, mais lorsqu'il se tut et qu'on descendit le cercueil, les pleurs allèrent crescendo et je vis Jack vaciller. En une fraction de seconde, Barnes passa un bras derrière son vieil ami pour l'empêcher de tomber. La foule se dispersa, les gens pleurant sur les épaules les uns des autres,

se soutenant, se serrant la main et partant chacun de leur côté.

Je voulais m'approcher de M. Donnelly. Je voulais le regarder droit dans les yeux et lui dire...

Je ne sais pas.

Que j'étais désolé.

C'est ce que faisait une petite file de gens devant moi, tandis que Barnes ramenait Donnelly à sa limousine. Quand Barnes y fut parvenu, je n'étais qu'à un pas de lui et je ne trouvais rien à dire. Je commençai à tendre la main quand Donnelly succomba au poids du chagrin. Il hurla tout bas, s'effondrant contre sa voiture.

— Jack... Jack..., dit Barnes à son ami, d'une voix calme.

— Je l'ai tuée, gémit Donnelly. J'ai tué ma petite fille. Je l'ai repoussée, Danny. Je l'ai repoussée, et elle est morte. Elle est partie. Oh, mon Dieu...

— Jack, monte, s'il te plaît.

J'entendis la voix de Barnes se lézarder tandis qu'il ouvrait la portière et faisait s'asseoir Donnelly.

Les gens détournaient les yeux, mal à l'aise, ou pleuraient encore plus fort la fille de leur ami.

J'avais simplement la nausée. Mon propre égoïsme me rendait physiquement malade. Je faisais de la mort de Cassie une affaire personnelle. Je liais mon existence merdique à la mort de Cassandra, mais je n'avais aucune raison de le faire. Je n'en avais pas le droit. Je compris cela en voyant Jack Donnelly s'écrouler, et je me sentais malade jusque dans la moelle de mes os. Pour lui.

APRÈS ça, on rentra au Cellar, histoire de boire pour oublier la mort.

— Quelle déprime, dit Junior en avalant une autre gorgée de vin.

Ça résumait à peu près tout.

Ginny, qui servait au bar ce jour-là, s'approcha de nous.

— Pourquoi vous êtes habillés en pingouin, les garçons ? Vous revenez d'un enterrement ?

Je lui fis les gros yeux et elle comprit que sa question n'était pas la blague qu'elle avait cru faire.

— Oh merde, s'exclama-t-elle en mettant la main sur mon épaule. Je suis vraiment désolée. Je savais pas.

— Y a pas de mal, marmonnai-je.

Je lui tapotai la main.

— Je vous sers une deuxième tournée, dit-elle avant de s'esquiver.

— C'est fini, Junior, dis-je.

— Dieu merci.

Il poussa un soupir de soulagement.

J'avalai le reste de mon bourbon.

— T'avais raison. Je sais pas ce qui m'a pris. C'était la fille du

putain de procureur...

— Tu voulais en avoir le cœur net, mon frère. Je peux comprendre ça.

— Je sais. En voyant Donnelly, je ne sais pas, ça m'a fait relativiser notre place dans toute cette affaire. Bon sang, ce type est le premier flic de la ville. Je sais pas ce qui a pu me faire croire que je pourrais faire mieux que lui.

Junior haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? T'es un salopard égocentrique et narcissique.

Je le foudroyai du regard et il éclata de rire. Puis ce fut mon tour. On ricana comme seuls peuvent le faire deux amis quand ils sont au plus bas. Ginny en fut d'autant plus confuse quand elle nous apporta nos verres.

Quand on s'arrêta de glousser, je dis :

— Il reste une chose que j'aimerais faire. (Je m'éclaircis la gorge.) Pour Cassie.

Junior leva son vin :

— Pour Cassie.

— Ça n'était pas un toast, crétin.

Il baissa son verre.

— Ah. C'est quoi, alors ?

— Qu'est-ce que tu penserais de finir notre boulot en récupérant tous les DVD ? On découvre qui les achetait à Sid et on les brûle en un grand feu de joie ?

— Seulement si je peux tabasser les pervers. Des tas.

— Oh, y en aura des tas et des tas.

— Super.

JUNIOR rentra chez lui et je poursuivis ma quête de Dieu. Je fermai le bar et élargit ma recherche du Tout-Puissant jusqu'au fond d'une bouteille de Jim Beam. Il est possible que j'aie vu Moïse dans le bol de cacahuètes, mais il est tout aussi possible que j'aie été bourré. Un tintement de clefs à la porte de devant me tira de mon errance religieuse.

— Monsieur Boo, dit Luke avec son habituelle gaieté réservée. Vous êtes élégant ce soir. Pourquoi vous êtes sur votre trente et un ? Vous avez un rendez-vous ?

— J'avais un enterrement, Luke. Une amie à moi qui est morte.

— Oh, je suis bien désolé d'apprendre ça, monsieur Boo. C'était pas la petite, si ? La fille de monsieur Donnelly ?

— Si, en fait. Comment vous êtes au courant ?

— J'ai vu une photo sur votre bureau, ça fait déjà un moment. J'ai vu sa photo dans le journal. J'ai deviné. (Luke fit claquer sa langue et

secoua tristement la tête, appuyé au balai miteux qu'il avait tiré du placard.) Ça fait pitié de voir partir une jeune fille comme ça, alors qu'y a tant de gens qui ont fait leur temps, qui sont malades et qui attendent leur tour de rencontrer Jésus.

Il prononça ces mots comme s'il attendait lui-même ce jour.

J'acquiesçai.

— Je ne comprends pas le pourquoi de quoi que ce soit, Luke. Je ne sais pas. Je ne comprends pas pourquoi.

Luke soupira et regarda dans le lointain, au-delà de la peinture au plomb qui pelait sur les murs.

— Des fois, la vie va tout de travers, monsieur Boo. Tout bonnement. Dieu sait ce qu'Il fait. Ça ne nous paraît pas toujours bien. La plupart du temps, ça nous fait tellement mal qu'on a envie de hurler et de maudire Son nom, mais ce ne serait pas bien non plus. Des fois, la vie va tout de travers.

Il partit vers la cuisine et alluma sa radio, où le même prédicateur crachait feu et soufre pour inciter ses auditeurs à faire leur salut en pleine nuit.

Cette nuit-là, je ne trouvai pas Dieu, mais je sentis que les paroles de Luke étaient ce que j'obtiendrais de plus approchant. Je lui dis au revoir et je rentrai à la maison.

Le lendemain, Junior et moi on était prêt à recommencer à zéro. Junior allait trouver Paul, j'allais chez Seven pour lui arracher tous les renseignements qu'il détenait encore.

En arrivant chez lui, je trouvai la porte ouverte et l'appartement entièrement vidé de son contenu. Seven avait pris la poudre d'escampette.

Je venais de regagner le Cellar quand Junior m'appela sur mon portable.

— Quoi de neuf ?

— Je suis dans Harvard Square. J'ai pas encore trouvé Paul, mais des jeunes m'ont dit qu'il était dans le coin. J'attends encore une heure pour voir s'il se pointe. Eh, Boo ?

— Ouais ?

— Plusieurs gamins m'ont demandé si j'étais toi.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Ils disent que Paul te cherche depuis quelques jours et qu'il leur a demandé de te chercher.

— Pourquoi ?

— Aucune idée. Je te rappelle dans une heure.

Dans le bureau, je finis mon paquet de cigarettes en attendant que le téléphone sonne. Comme il ne sonnait pas et que le manque de nicotine commençait à se faire sentir, je décidai de descendre

rejoindre Audrey.

Audrey sourit en m'entendant arriver, mais ses yeux ne quittèrent pas un instant la réussite qu'elle faisait sur le bar.

— Qu'est-ce qui se passe, Willie ?

— Y a des jeunes qui sont venus ?

L'attention d'Audrey se détourna des cartes, son sourire céda la place à une mine indignée.

— Tu devrais mieux me connaître, Boo. Je vérifie l'identité de tous ceux qui franchissent cette porte.

— Non, je te demande si des jeunes sont venus me demander. Un petit Blanc tout maigre ? Environ quatorze ans, avec des dreadlocks ? Il sentait peut-être l'herbe.

— Ah oui. Le gamin est venu te chercher hier.

— Il a dit où je pouvais le joindre.

— Non, je lui ai dit d'attendre. (Audrey tressaillit.) J'ai cru qu'il me sortait ton nom pour que je ne vérifie pas son âge. Je savais pas que c'était un copain à toi.

— C'est OK, mais écoute : s'il revient, retiens-le ici et préviens-moi tout de suite.

Je griffonnai mon numéro de portable sur une serviette en papier.

Junior entra alors que je m'apprêtais à sortir.

— T'as trouvé Paul ? demandai-je.

— Pas encore. D'autres jeunes se sont pointés au Square et ont dit qu'il était parti pour la nuit. J'y retourne demain.

— Il est venu me chercher ici aussi.

— Merde, pourquoi ?

— Ouais, exactement.

C'est alors qu'on comprit tous les deux.

— Tu crois pas qu'il était à...

— Il était peut-être à..., dit simultanément Junior.

Ni l'un ni l'autre ne termina sa phrase. Nous savions tous deux que les derniers mots seraient "Dutch House".

Junior secoua la tête.

— On devient parano, Boo ?

— Même les gens paranos ont des ennemis réels.

— On va où maintenant ?

— Je voulais aller voir Derek. Pour voir s'il a une liste de clients.

Junior fut vexé.

— T'y serais quand même pas retourné sans moi ?

— Je n'aurais jamais osé.

L'APPARTEMENT de Derek avait une nouvelle porte et de nouvelles moulures. Je frappai fort, imaginant que cela changerait agréablement d'enfoncer la porte à coup de pieds.

— Derek. Ouvre !

Comme on se rappelait notre dernière visite, on se posta de part et d'autre de la porte. Juste au cas où Derek se serait armé et choisirait de tirer le premier, et de nous demander ensuite qui on était.

— Cette fois, on va pas te botter le cul. Parole de scout, braila Junior.

Comme Junior n'avait jamais été scout, sa promesse ne valait rien.

Je me penchai et collai mon oreille au bois non verni. Rien.

— C'est silencieux là-dedans. Il n'est peut-être pas à la maison, murmurai-je.

— Trop silencieux, répondit Junior en agitant les doigts devant moi comme un hypnotiseur d'opérette.

Je tentai quand même de tourner la poignée. La nouvelle porte était fermée, mais on n'avait pas encore eu le temps d'y installer un pêne dormant. Junior sortit sa carte Blockbuster laminée et la glissa dans l'espace laissé entre la porte et la moulure. D'un mouvement du poignet, il fit sauter le verrou.

— C'était facile, dis-je.

— Trop facile, dit Junior en agitant les doigts sous mon nez.

J'écartai sa main de mon visage.

L'appartement était silencieux, l'air était chargé d'une odeur d'alcool et de linge sale. La télé à écran plat gisait en miettes dans un coin et le sol était jonché de bouteilles de Wild Turkey brisées. L'évier était rempli de vaisselle sale, que survolait un essaim de mouches.

— Pouah, fit Junior en se pinçant le nez, on dirait que Sid lui a donné des conseils pour le ménage.

Je pointai le menton vers une porte fermée. Avec le moins de bruit possible, on enjamba le verre cassé et les débris pour gagner la chambre. Je tournai la poignée et poussai lentement la porte. Les gonds grincèrent comme dans un vieux film d'épouvante, et mon dos fut parcouru de frissons.

Derek était assis sur le bord de son matelas, vêtu d'un caleçon sale. Il avait à la main une autre bouteille de Wild Turkey à moitié pleine. En nous entendant, il leva des yeux hébétés.

— Qu'est-ce qu'y a ? demanda-t-il, comme s'il attendait de la visite. Vous venez finir le boulot ? Vous allez me tuer, maintenant ?

Il fit un rot et se gratta les couilles. Il avait le visage enflé, constellé de marques violacées, la poitrine arborant encore la trace écarlate de la brûlure laissée par le Taser de Junior.

— On n'est pas là pour te tuer, Derek, dis-je tout bas. On veut juste quelques infos.

Il tourna la tête vers nous.

— Vous pouvez me tuer, vous savez ? Ça m'est égal, je m'en fous. Ça m'est bien égal, maintenant.

Il laissa traîner ce dernier mot tout en remontant la bouteille jusqu'à ses lèvres. Presque tout le liquide ruissela sur sa poitrine concave, jusque dans son caleçon.

Je lui arrachai le whisky des mains.

— Eh !

— Eh ! protesta-t-il à son tour.

— Qui t'achète les films que tu tournes, Derek ?

Il battit des paupières, le regard vitreux, et haussa les épaules.

— J'sais pas. Des gens.

Il tendit la main vers la bouteille. Je la reculai. Il l'avait manquée de trente centimètres, mais il claqua des doigts comme si elle lui avait échappé de justesse.

— Je veux des noms. On va récupérer les DVD que tu as vendus. On va les faire disparaître.

Je ne savais pas trop pourquoi je lui annonçais ce programme, mais je pensais que ça pourrait l'intéresser.

— C'est bien. Elle mérite au moins ça.

Il tourna la tête et un déclic se fit dans mon cerveau en voyant son profil. Le même que le jour où j'avais vu son oncle. Une ressemblance qui me troublait.

Je chassai cette idée de mon esprit.

— T'aurais un genre de liste ? De tes clients ?

Il fit pivoter sa tête comme si elle était montée sur roulement à billes.

— Non. Sid s'occupe de tout ce qui est commercialisation. Moi je filmais seulement.

Apparemment, une nouvelle visite chez Sid serait inévitable. On repartit vers la sortie.

— Je l'aimais vraiment, vous savez. Vraiment, lança-t-il à l'adresse de mon dos, d'une voix brisée.

Je sentis un regain de violence s'emparer de moi. J'avais envie de le réduire en bouillie encore une fois et de lui demander si c'était de l'amour. *C'est de l'amour, ça, Derek ? C'est ça l'amour que tu donnais à ces filles ?* Mais je me contentai d'inspirer profondément.

Derek aboya un rire sans amusement.

— Si j'ai tourné cet autre film, c'était uniquement pour qu'on se fasse un peu de fric. (Il tenta de se lever et retomba sur le matelas.) On allait partir ensemble. Je l'aimais. Vraiment.

Son autojustification s'interrompit quand il se mit à braire.

Je ne pus m'empêcher de penser que si je ne l'avais jamais retrouvée, si Derek et Cassie s'étaient enfuis ensemble, si crétin et catastrophique qu'ait été ce projet...

Elle serait encore en vie.

JUNIOR ne voyait aucun inconvénient à ce que nous nous partagions le travail. Il repartit chercher Paul, tandis que je me rendais chez Sid. À dire vrai, je pense que Junior avait peur de cette femme.

Je trouvai la boutique Sid's Vids fermée avec deux heures d'avance. Soupçonnant une nouvelle fuite vers la frontière, je scrutai à travers les vitres crasseuses. Rien n'avait bougé. Puis j'entendis aboyer le chihuahua obèse. Sid avait dû fermer de bonne heure afin de dîner plus tôt.

Je fis le tour pour passer par l'entrée des résidents et la chance me sourit sous la forme d'un verrou déjà forcé. Tout en inspectant la serrure fracturée, j'entendis des grondements de tonnerre dans le ciel bleu. J'ai horreur des mauvais présages.

Les cris perçants du chien semblaient exprimer l'inquiétude et la peur. J'avais les nerfs tout retournés quand je parvins à la porte de Sid. Les serrures étaient fissurées à cinq endroits, et la porte légèrement entrouverte.

Mauvais.

Définitivement mauvais.

Quelqu'un avait voulu entrer avant moi. Et il était pressé.

— Sid ? murmurai-je.

Pas de réponse. Je craignais que Sid bondisse hors de l'ombre et m'agresse. OK, il y avait peu de chances qu'elle bondisse, et il aurait fallu une ombre assez colossale, mais je n'entendais pas sa respiration sifflante. Tout ce que j'entendais, c'était le chien et la télévision.

J'ouvris doucement la porte. Mon cœur se glaça quand j'entendis le bruit des petites griffes sur le lino. Le chien obèse se jeta sur ma jambe dans son attelle et me lécha les doigts. L'appartement empestait encore, mais il y avait autre chose. Une odeur plus élémentaire. Je refermai la porte derrière moi.

— Sid !

Toujours pas de réponse.

Toujours pas de sifflement.

Puis je vis le pied qui dépassait.

Je suivis cette patte de mammoth jusqu'à la jambe. Puis jusqu'à Sid elle-même...

... et aux deux trous là où se trouvaient auparavant son nez et son œil gauche.

Le sang s'épandait sous sa tête, avec des morceaux de crâne et de cervelle. Un Derringer à deux coups, ridiculement petit, se trouvait à terre, à quelques centimètres de la main tendue de Sid.

Ça ne faisait pas partie du programme.

Il fallait que je téléphone à Junior. J'avais besoin qu'il vienne me chercher, me tirer de là. Pas question que j'appelle un taxi depuis l'appartement de la victime. Mon portable sonna à l'instant même où

j'y mettais la main. Étouffant un cri, je jonglai avec le téléphone, le rattrapant juste avant qu'il ne tombe dans la flaque de sang qui s'écoulait vers ma chaussure.

— Ouais, murmurai-je d'une voix rauque. C'est qui ?

Une pensée traversa mon esprit au galop : je n'aurais peut-être pas dû répondre. Les flics pouvaient-ils déterminer d'où partait l'appel ? Étais-je en train de me désigner moi-même comme suspect présent sur la scène de crime ?

Parano ? Putain, absolument oui. Ce n'était pas le premier cadavre que je voyais, mais c'était le premier que je découvrais.

— Boo ! (La voix paniquée de Junior résonna dans le minuscule haut-parleur.) Putain, t'es où ?

Qu'est-ce qui le rendait si paniqué ? C'était moi qui avais sur les bras les deux cents kilos de Sid morte. Avec un frémissement, je reculais d'un pas pour que le sang ne touche pas mon pied. Les rideaux de Sid furent soulevés par une forte bouffée d'air. Je me penchai pour respirer la brise plutôt que l'odeur écoeurante de mort qui baignait la pièce.

— Je suis chez Sid.

— Je suis devant l'immeuble. J'ai Paul avec moi.

— Écoute-moi, Junior, Sid est...

— Il est venu au Cellar. Il a vu quelqu'un au squat. Cassie n'y est pas allée seule. Tu avais raison.

La pièce se mit à tourner comme si j'étais dans une centrifugeuse lorsque la main calleuse de la réalité me broya soudain les couilles.

— Junior, attends une seconde...

Pourquoi le sang de Sid coulait-il encore ?

Une mince volute de fumée grise montait du trou tout neuf à la place du nez de Sid.

Ce n'était pas un grondement de tonnerre que j'avais entendu, c'était Sid tombant à terre.

La fenêtre ouverte.

Une main surgit au-dessus du rebord et se mit à tirer vers moi. J'entendis le fop-fop-fop d'un silencieux tandis que des éclats de peinture et de ciment volaient autour de ma tête. Je plongeai en direction de la cuisine et atterris en plein sur ma jambe blessée. Je hurlais quand les points de suture se déchirèrent, le sang suintant aussitôt par les bandages et inondant ma jambe de pantalon. Un nuage de plâtre remplit la pièce et le chien se remit à japper, terrorisé. Je me couvris la tête et restai à plat ventre.

Les coups de feu cessèrent et la poussière se posa autour de moi. L'échelle de secours cliqueta tandis que le tireur s'enfuyait. En sautillant, je ramassai le pistolet de Sid et arrivai à la fenêtre juste à temps pour voir se refermer la portière d'un véhicule vert foncé. Je

tirai sur la voiture les deux balles du pistolet.

Doué comme j'étais, je réussis à la manquer complètement avec la première balle. La deuxième effleura le pare-brise. L'arme n'était même pas assez puissante pour passer à travers une vitre à cette distance.

Le moteur rugit alors que je m'accrochais à l'échelle pour me laisser glisser un étage et demi plus bas. Des morceaux de fer rouillé me tranchèrent les paumes.

J'atteignis le trottoir au moment où la voiture filait vers l'allée menant à la rue. Quand ma jambe fraîchement rouverte heurta le sol, mon système nerveux eut un court-circuit. Seule l'adrénaline pure me permit de me relever malgré la douleur aveuglante.

Je tournai au coin de la rue juste à temps pour voir les feux arrière s'en aller.

Paul se tenait au bout de l'allée, agitant ses bras pour arrêter la voiture.

— Paul ! Non ! hurlai-je. Fous-le camp d'ici !

La voiture n'allait pas s'arrêter.

Junior surgit de nulle part et plaqua Paul au sol. Tous deux roulèrent sur le côté.

Une seconde trop tard.

Avec un bruit sinistre, la voiture les laboura, les projeta tous deux dans les airs où ils sortirent de mon champ de vision. Le véhicule prit un virage sur la gauche et j'entendis un second bruit terrible de verre brisé.

Aussi vite que pouvait me porter ma jambe sanguinolente, je fonçai dans l'allée. Des gens criaient. Des pneus crissaient ; le chauffeur de la voiture grilla un feu rouge, évita de justesse l'accident au carrefour, puis disparut. Dans la mêlée, je ne pus retrouver ni Junior ni Paul. Éperdu, je courus vers le groupe de badauds le plus proche.

Junior était écroulé contre Miss Kitty, une énorme entaille marquant le côté conducteur là où il avait atterri. Paul avait été précipité à travers la vitrine de l'épicerie où on avait acheté des bonbons, Junior et moi, le soir de notre planque. Une cascade de sucreries multicolores se déversait autour de son corps broyé.

En grognant, Junior se redressa sur le bras gauche, le droit formant un angle étrange à la hauteur du biceps.

Je courus jusqu'à Paul.

Tous ses membres semblaient orientés dans le mauvais sens. Il avait l'œil hagard, rempli de crainte et de douleur, quand je m'agenouillai près de lui, les débris de verre me rentrant dans les genoux. Des oursons en gélatine rouges, verts et violets étaient répandus sur le trottoir, mélangés à la petite rivière que formait le sang de Paul.

Les yeux de Paul se fixèrent sur les miens.

— B-B-Boo ?

Sa mâchoire pendait bizarrement dans sa bouche. Des gargouillis s'ajoutaient à chaque bouffée d'air qu'il tentait d'avaler.

Puis je vis les éclats de verre dont son corps était hérissé.

— Oh merde. Oh putain, bafouillai-je. Du calme, mon gamin. Une ambulance... Quelqu'un appelle une ambulance, bordel !

Je hurlai à l'adresse de la foule qui s'accumulait très vite, la panique jaillissant dans ma voix.

Trop de sang.

— Je... je l'ai vu, Boo.

Tant de sang.

— Chut, fis-je, d'une voix tremblante. Accroche-toi, Paul. Tu me raconteras ça plus tard. Détends-toi.

Paul se mit à gémir de douleur.

Le gamin était en train de mourir sous mes yeux. Dans mes bras.

Je ne me pardonnerai jamais de lui avoir posé la question, mais il fallait que je sache. Je ne pus le regarder quand je demandai :

— Qui, Paul ? Tu as vu qui ?

Le gamin commençait à se pétrifier. Les convulsions agitaient son corps squelettique.

— F-f-f-FFIC ! cria-t-il.

Il aspira de l'air.

Il en aspira encore.

Il en aspira une dernière fois et son corps devint flasque.

— Oh non. Oh putain, non, non, dit Junior, se frayant un chemin dans la foule en titubant.

Il posa une main contre son oreille gauche, les doigts aussitôt rougis.

— Merde, c'est mauvais.

Deux gouttes de sang tombèrent sur son épaule avant qu'on ne voie le blanc de ses yeux et qu'il ne s'écroule d'un bloc sur le trottoir.

Les sirènes semblaient si loin.

Chapitre 22

QUATORZE heures. Paul mourut.

Deux fois.

Deux fois ils le ranimèrent de justesse.

Junior n'avait toujours pas repris connaissance.

On arriva à l'hôpital et j'attendis. J'eus droit à une nouvelle série de points de suture pour garder mon sang à sa place, et j'attendis, hébété. Je ne sais pas si je dormis ou non. Je restai assis, à contempler le motif de la moquette usée, pendant des heures.

Je ne poussai pas le mensonge trop loin de la vérité lorsque je dus parler aux flics. Je leur racontai qu'on partait louer des vidéos quand la voiture avait surgi dans l'allée. Tôt ou tard, la police rapprocherait les noms et verrait que je venais de me faire tirer dessus une semaine plus tôt. Mais pour le moment, mes réponses parurent satisfaire l'inspecteur à l'air las.

Tous les dix ans, j'avais des nouvelles de Junior.

Toujours entre la vie et la mort.

Il est encore sur la table d'opération.

Ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient faire.

Je déchiffrai avec stupeur le nom figurant sur la feuille d'admission.

Darrell McCullough.

Junior.

C'était un nom que je connaissais, mais que je ne reconnaissais pas. C'était le nom de quelqu'un qui n'existait plus depuis près de vingt ans. Il avait disparu au même endroit qui avait emporté Billy Malone.

Un homme âgé en blouse verte s'avança vers moi.

— C'est vous qui êtes arrivé avec le monsieur renversé par un chauffard ?

— Oui.

L'estomac dans les chaussures, je m'attendais à un "Je suis désolé".

— Votre ami est dans un état critique. J'ai bien peur qu'il ait subi beaucoup de blessures internes. (Il lisait sur le bloc-notes comme si c'était une liste de commissions. Une longue liste de commissions.) Il a cinq côtes fêlées. Un poumon affaîssé, et l'autre est gravement meurtri. En plus du bras et de la jambe, qui sont tous les deux cassés à plusieurs endroits, il souffre d'un sérieux traumatisme à la tête.

Soudain, je compris que je ne savais pas de qui il parlait, de Paul ou de Junior.

— Attendez une minute, je suis arrivé avec deux personnes.

En soupirant, il feuilleta quelques pages en arrière.

— C'est le dossier de monsieur McCullough.

— Vous pouvez me donner des nouvelles du gamin ?

— Autant que je sache, il est encore en salle d'opération. Sa famille est arrivée, donc j'ai bien peur que toutes les informations le concernant doivent d'abord passer par eux.

J'acquiesçai.

— Donc, si on résume, qu'est-ce qui est arrivé à Jun... à monsieur McCullough ?

— J'ai bien peur qu'il soit dans le coma.

Ce docteur semblait avoir peur de beaucoup de choses.

Moi aussi, j'avais peur.

Finalement, je quittai la salle d'attente. J'avais besoin de manger. J'avais encore plus besoin de dormir.

Je rentrai dans mon appartement vide. Pour la première fois en vingt-trois ans, la solitude était une présence dans ma vie. La présence était un nom.

Le Garçon était recroquevillé sur le sol de ma cuisine, serrant ses genoux contre sa poitrine. Le feu et l'enfer brûlaient dans les yeux de ce gosse.

Je me traînai jusqu'à la salle de bain pour changer mon pansement. Pendant une fraction de seconde, je crus voir le fantôme de Billy Malone dans le miroir, mais je me trompais.

Ce n'était que Boo.

Le lendemain matin, j'étais au chevet de Junior.

Perdu.

Je pris sa main bandée, rugueuse, dans la mienne.

— Je suis avec toi, mon pote.

La seule réaction fut le bip-bip de son moniteur cardiaque et le sifflement asthmatique du respirateur.

J'AVAIS dix ans. Depuis deux ans, je n'avais plus prononcé un mot.

J'étais une proie désignée pour les autres garçons du Foyer, qui voyaient mon traumatisme comme la faiblesse qu'il était bel et bien. Je me faisais rouler de coups, j'essayais des humiliations quotidiennes. Ils me traitaient d'attardé, même si je passais la plupart de mes journées seul à la bibliothèque du Foyer, à vivre des heures entières dans le monde des robots d'Asimov, à arpenter les rues de Metropolis, à dîner avec les frères Hardy. Mes souvenirs les plus vifs des aventures de Frank et Joe Hardy sont liés aux repas plantureux qui sont décrits dans les livres. C'était un sacré fantasme pour un gamin condamné à

manger trois fois par jour la nourriture subventionnée par l'état.

Je dévorais la fiction, j'en fabriquais un autre monde dans ma tête. J'étais détaché de celui des autres garçons, de leur cruauté. J'étais détaché de mon propre monde. J'étais le garçon au fond du puits.

Et j'aimais bien ce puits.

Mais parfois je ne pouvais ignorer les insultes. Un après-midi, certains des plus âgés m'entraînèrent aux toilettes. À tour de rôle, ils me pissèrent sur la tête en rigolant, pendant que deux me tenaient par les bras. Je réagis à peine, j'essayai juste de garder la tête droite et la bouche fermée. Alors que les deux premiers s'étaient déjà soulagés et que le dernier ouvrait sa braguette, la porte des toilettes s'ouvrit bruyamment. Je me rappelle m'être imaginé que toute la population du Foyer faisait la queue à l'extérieur, attendant de pouvoir me pisser sur la nuque.

— Oh, putain, c'est quoi, ça ? Eh, les pédés, vous vous branlez en cercle ?

La nouvelle voix semblait plus jeune que celle de mes agresseurs. C'était une voix intrépide.

— Dégage, connard, dit l'un.

— Va te faire foutre, dit la nouvelle voix.

Je tournai la tête et vis l'un des habitants du Foyer le plus récemment arrivé debout à la porte. Le nouveau était un petit voyou rouquin qui s'était déjà attiré assez d'ennuis pour une vie entière depuis son arrivée à Saint-Gab. Les directeurs avaient adopté la méthode douce avec lui. Dans notre cour en béton, il se disait que toute sa famille avait été tuée dans un incendie.

Même dans la position où j'étais, ma tête trempée dans l'urinoir, je sentis une tension dans l'atmosphère, les plus grands hésitaient. Ils avaient l'habitude d'imposer leur volonté aux plus jeunes.

— Pourquoi vous lui foutez pas la paix ? demanda le nouveau.

— Pourquoi tu t'occupes pas de tes oignons ? dit celui qui me tenait le bras droit.

— J'ai besoin de pisser et tu lui mets la tête au-dessus du trou.

Le troisième ricana.

— T'as qu'à pisser sur le mongol.

Le nouveau marqua une pause.

— C'est qui ? Le muet ? Boo ?

— Ouais. Il dira rien même si tu...

Les mots de celui qui était derrière moi furent interrompus par un bruit soudain. Un couinement de douleur suivit.

— Eh ! fit celui qui était à ma droite.

Un autre bruit et un grognement guttural. Mon bras droit était libre.

— Bute-les, Boo ! dit le nouveau.

De mon bras dégagé, j'envoyai un uppercut dans le sternum du

troisième, juste sous la cage thoracique. Avec une explosion de soupirs douloureux, mon bras gauche fut également libéré.

— Dans les couilles ! Frappe-le dans les couilles ! hurla mon nouveau coach.

Je visai plus bas et mon poing droit frappa en plein dans l'entrejambe du garçon. Fort. Encore un glapisement. Encore un corps qui gémissait à terre. Les deux autres étaient pareils, se balançant à terre en tenant à deux mains leurs testicules martyrisés.

Tandis qu'un sentiment de victoire m'envahissait, le nouveau marcha par-dessus les vaincus et se mit à pisser là où ma tête se trouvait quelques instants auparavant.

— C'est un truc à retenir, Boo. Plus ils sont grands, plus leur sac à boules est gros. (Il termina et referma sa braguette.) Pourquoi tu les laisses te faire ça ? demanda-t-il alors qu'il les enjambait à nouveau.

Il tint la porte ouverte. Voulait-il que je le suive ? Personne n'avait jamais voulu me parler, et encore moins me fréquenter.

N'ayant rien à répondre, je haussai les épaules.

— T'es vraiment mongol ?

Je secouai la tête.

— Alors pourquoi tu parles pas ? (Il partait. Je le suivis à l'extérieur.) T'es pas sourd, vu que tu réponds à mes questions. Plus ou moins. (Il regarda mon visage d'un air songeur.) Sauf si tu lis sur mes lèvres. C'est ça ? (Il masqua sa bouche pour vérifier cette théorie.) Tu lis sur les lèvres ?

Je secouai à nouveau la tête.

— Moi, c'est Junior. (Il tendit la main, puis la reprit.) En fait non. T'as de la pisse partout. Tu t'appelles vraiment Boo Radley ?

Je secouai la tête une fois de plus.

— C'est tout ce que tu sais faire ? Hausser les épaules et hocher la tête ?

Je haussai les épaules.

— J... Ju...

Junior ouvrit de grands yeux.

— Quoi ? Allez, dis-le.

— Junior c'est pas ton prénom ? C'est quoi ton prénom ?

Ma voix, restée si longtemps inutilisée, sonnait plus comme un coassement de grenouilles que comme le fausset des autres garçons de mon âge.

— Waouh ! Tu peux parler ! (Il éclata de rire et battit des mains.) Junior, c'est un diminutif. Le diminutif de Junior Menthe, comme les bonbons. Un jour, on est allés au cinoche et j'en ai bouffé tellement que j'ai dégueulé. (Ce souvenir le fit sourire. Puis un autre souvenir remonta et le sourire s'évanouit.) Mes frères, après ça, ils se sont mis à m'appeler Junior Menthe.

Une profonde souffrance obscurcit son visage à la mention de ses frères. Il n'en a plus jamais reparlé.

Le reste, c'est ma vie. Boo Radley et Junior Menthe. Mes premiers mots en deux ans, je les ai adressés à Junior. Je n'aurais peut-être jamais parlé si je ne l'avais pas rencontré. Je ne sais pas. Je n'avais pas envie de lui parler alors qu'il était allongé sur son lit d'hôpital. Il fallait que les prochains mots échangés entre nous viennent de lui. Je ne savais pas quoi dire, de toute façon. Donc je me contentais de tenir la main de mon frère.

Et de me rappeler le dernier mot prononcé par Paul.

"Ffffc", avait-il hurlé. Le mot déformé par sa mâchoire brisée.

Une accusation.

Flic.

Chapitre 23

— ÇA n'a aucun sens, dit Underdog. Ce type est un salaud, mais c'est quand même un flic, bon sang. Il ne pourrait pas faire ça.

— Toi, tu ne pourrais pas, dis-je.

J'avais convoqué Underdog et Twitch. On était dans mon bureau, et je leur racontai toute l'histoire.

— Mais il est où ? demanda Twitch. On lui tombe dessus, et je le dézingue.

Le sang était la seule issue qu'il connaissait. J'en connaissais de pires.

— Mais si, Underdog, ça a du sens. Quand on était chez Donnelly, Junior et moi, il l'a dit lui-même. Il a dit qu'il avait tout à gagner si Donnelly était élu maire. Il a dit que cette petite pute n'allait pas lui faire obstacle.

— Oui, mais de là à la tuer... C'est du délire. Il aurait quoi à y gagner ? Assez pour tuer ?

Underdog réfléchissait encore comme un honorable agent des forces de l'ordre. Il partait du principe que tous les flics respectaient son code.

— Voyons, à qui profite le crime ?

— À Barnes, dit Underdog. Et à Derek. Il perdrait toute crédibilité comme réalisateur de *snuff movies* si on apprenait que sa victime était en vie. Le crime profite aussi à Cade. Qu'est-ce que Donnelly lui aurait fait s'il avait été au courant, pour le film ? Et aussi à...

— Paul a dit "flic". Il n'a rien dit d'autre.

— Tu ne sais pas ce qu'il était en train de dire, fit remarquer Underdog sur le même ton que moi. Le gamin était blessé, il était mourant, il était sous le choc. (Underdog comptait les raisons une par une sur ses doigts.) Il appelait peut-être un flic. Il appelait peut-être à l'aide.

— Pfff ! fit Twitch. Moi je dis, il suffit d'aller torturer l'autre connard jusqu'à ce qu'il avoue. La scie à métaux et le débouche-WC, ça marche mieux que le pentothal, croyez-moi.

Je voyais les fantasmes sanglants qui parcouraient l'esprit de Twitch. Ses lèvres se tordaient en un sourire crispé induit par cette rêverie.

— Pas encore, Twitch.

— Pas encore, pas maintenant, et jamais de la vie ! hurla Underdog, abasourdi par notre échange.

— C'est pour ça qu'on a besoin de toi, Underdog. C'est pour ça que je n'utilise pas la méthode Twitch. (Pas dans l'immédiat, du moins.) Le plan est bon. C'est une souricière. Il ne veut pas du fromage ? J'abandonne. Mais si le fromage l'attire...

Underdog se laissa tomber sur la chaise jaune et se cacha le visage entre les mains.

— Pourquoi, Boo ? À cause de ce que le gamin a dit ?

— Il a dit flic.

— Tu penses qu'il pourrait avoir dit ça ! Ce sur quoi tu t'appuies, ce... ce... soupçon... (Underdog se passa la main dans les cheveux.) Ça ne suffit pas.

— Ça suffit pour moi, dit Twitch en tirant de son pantalon un 9 millimètres chromé.

— Qu'est-ce... Putain, qu'est-ce que c'est que ça, Boo ? (La voix d'Underdog avait monté dans les aigus, sur un ton proche de l'hystérie. Il désigna l'arme dans la main de Twitch.) Toi ! T'as un permis pour ça ?

Twitch pouffa, la paupière prise d'un brusque tiraillement.

— Pour ça ? (Il brandit le revolver.) Il faut des permis pour ça, maintenant ?

— J'y crois pas. J'y crois pas.

Underdog se leva et se mit à arpenter frénétiquement la pièce, tirant sur la pointe de ses cheveux avec ses doigts nerveux.

— Underdog, dis-je d'une voix aussi apaisante que possible, on m'a tiré dessus une première fois, puis une seconde. Junior est dans le coma en ce moment. Sur deux gamins qui n'avaient pas mon âge à eux deux, l'une est dans sa putain de tombe et l'autre est sur la bonne voie pour s'y retrouver bientôt. Et je n'ai rien d'autre.

Underdog me regarda.

— Aide-moi. Si je me trompe, je me trompe complètement. D'accord. Mais si j'ai raison, j'ai besoin de toi.

Underdog soupira et se remit la figure dans les mains.

— Passe ton coup de fil.

Le coup de fil se déroula comme prévu. J'appelai le bureau de Donnelly. Barnes décrocha, comme je m'y attendais.

— Qu'est-ce que vous voulez, Malone ?

Il semblait fatigué.

— Il faut que je parle à monsieur Donnelly.

Je m'efforçai de garder une voix calme. J'avais envie de plonger mes mains dans le téléphone et de refermer mes doigts sur la gorge de

Barnes en serrant de toutes mes forces.

— À quel sujet ? Tout ce dont vous pouvez avoir besoin de parler désormais peut être réglé avec mademoiselle Reese.

— C'est un sujet dont je dois parler avec monsieur Donnelly. En personne.

— Écoute-moi, connard, au cas où t'aurais pas remarqué ou si t'as pas écouté...

— J'ai trouvé un témoin.

Silence.

— Un témoin de quoi ?

Il tenta de paraître ironique.

— J'ai trouvé quelqu'un qui était au squat. Il y avait une troisième personne, ce jour-là.

— Qui ?

— Je ne peux pas vous le dire. Il veut parler à monsieur Donnelly en personne.

— Non, je veux dire : qui a-t-il vu ? Où a-t-il vu cette troisième personne ?

Barnes posait toutes les bonnes questions. Sans rien lâcher.

— Il ne m'a pas tout raconté. Retrouvons-nous au Cellar, ce soir à 8 heures, si cette information intéresse monsieur Donnelly.

— Je te jure que si c'est des conneries...

— Pas du tout. Ça m'a l'air très sérieux.

— Je serai là à 8 heures.

Clic.

La partie était ouverte.

COMME pour toute mission de reconnaissance digne de ce nom, Barnes était en avance. Il portait à nouveau son manteau. Il s'approcha de moi au bar, l'air sacrément furieux. Et nerveux.

— Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ? Il est où, ce type ?

— Il attend près d'un téléphone. Vous avez parlé à monsieur Donnelly ?

— Oui. Lui aussi est près d'un téléphone. Il veut savoir ce que ça signifie. (Un ivrogne se cogna au dos de Barnes.) Eh, fais gaffe, connard.

— Pardon, mec.

Barnes lui lança un regard noir.

— Vous vous rappelez le loft dans Atlantic Avenue ? Où vous m'avez emmené la première fois pour rencontrer Donnelly ?

— Oui.

— Appelez-le. Dites-lui qu'on se retrouve là-bas dans une demi-heure.

— C'est quoi ? Du chantage ? Le type veut de l'argent ?

Bingo. Il dérapait.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Personne ne donne d'info pour rien. Si ce connard espère un genre de récompense, il ferait mieux d'y réfléchir à deux fois.

Bordel, il recommençait. Il ne lâchait pas d'un pouce.

— Je ne sais pas. Il verra ça avec Donnelly.

Barnes se mordilla la lèvre inférieure, ruminant la chose. Il prit alors sa décision.

— Merde, dit-il.

Il ouvrit son portable. Alors qu'il composait le numéro, quelqu'un se cogna une fois de plus à lui. Il pivota et attrapa le gêneur par le devant de sa chemise.

— Écoute-moi bien, bouffon, dit-il à travers ses dents serrées. Tu me touches encore une fois et je te raccourcis de dix centimètres. T'as compris, le nain ?

— Ouais, mec, bredouilla Twitch. Relax.

— Bande de débiles, dit Barnes en le lâchant brutalement. Y a une fameuse clientèle dans ta boîte, Malone.

Il se remit à composer le numéro. Je m'éloignai et composai un numéro, moi aussi. Underdog décrocha dès la première sonnerie.

— Une demi-heure.

JE demandai à Barnes de nous conduire au loft. Je ne voulais pas le lâcher d'une semelle. On quitta le bar juste après avoir passé nos coups de fil, et on arriva au lieu du rendez-vous un quart d'heure après.

Barnes avait son propre trousseau de clefs et il ouvrit. Tandis qu'il allumait les plafonniers, la porte s'ouvrit derrière nous. Big Jack entra, comme s'il avait les deux pieds dans la tombe et qu'il attendait simplement qu'on ferme le couvercle. Je m'aperçus que, pour la première fois, je le voyais sans costume. Vêtu d'un jean et d'un T-shirt, il avait l'air d'un être humain normal. Un être humain normal en proie à une souffrance inhumaine.

— De quoi s'agit-il, monsieur Malone ?

Lorsqu'il me regarda, je devinai que la pilule aurait du mal à passer. Je m'apprêtais à démasquer son meilleur ami. Le meilleur ami qui avait tué sa fille unique.

Où était donc Underdog ?

— Un de mes contacts a peut-être vu quelqu'un. Au squat, le soir où Cassandra est morte.

Merde, j'avais prévu tout ce dialogue dans ma tête, mais personne ne suivait le scénario. Même pas moi.

— Quoi ? Qui ?

Donnelly réagit comme si mes mots lui déchiraient le bas-ventre.

Le bèlement strident de l'interphone interrompit sa question. Je regardai Barnes. Il semblait prêt à craquer à tout instant, les épaules voûtées, la mâchoire serrée.

Je glissai une main vers ma hanche. Attendant que Barnes craque. Le Derringer de Sid s'insérait parfaitement dans l'espace situé entre ma cuisse et mon attelle. Twitch avait rechargé le revolver avec des balles à tête creuse. Aucun risque que celles-là rebondissent, selon lui.

Il appelait ça des balles tue-flics.

Underdog entra dans la pièce, l'air terrorisé.

Je me tournai vers Barnes une seconde trop tard.

— Non ! hurla-t-il, son arme à moitié dressée avant que j'aie pu comprendre que j'avais tout fait foirer.

Deux détonations à vous percer les tympans.

Deux grands trous explosèrent sur la veste en jean merdique d'Underdog, l'impact le renversant à terre.

Barnes avait levé son arme et visait. Droit sur Big Jack.

Big Jack Donnelly serrait un revolver fumant dans sa main.

Et le braqua droit sur mon visage.

BARNES était censé craquer sous la pression. Je comptais là-dessus. Il allait péter un câble, dégainer son arme et la vérité allait nous libérer. Devant le procureur et un flic en mission, rien que ça.

À présent, la seule chose qui s'interposait entre un Big Jack déboussolé, le doigt sur la détente, et moi, c'était Barnes.

Barnes, qui braquait un revolver vide pour me protéger.

Au bar, Twitch avait procédé à un échange standard. Il s'était cogné à Barnes pour lui subtiliser son arme et la remplacer par une des siennes. Twitch avait vidé le revolver puis il l'avait replacé dans l'étui de Barnes en se cognant une deuxième fois à lui. Il n'était pas question que je participe à ce petit jeu si Barnes avait de vraies munitions sur lui.

C'était drôlement malin, pas vrai ?

— JACK, s'il te plaît. Je t'en supplie. Pose cette arme.

Barnes visait la poitrine de Donnelly avec son revolver vide. Il tendit lentement l'autre main vers son ami. Lentement, Barnes se plaça entre Donnelly et moi tandis que je déplaçais discrètement mon pied gauche pour me retrouver bloqué. D'un côté, il y avait les fenêtres, de l'autre, les gros rouleaux de toile.

— Jack, écoute-moi, implora-t-il.

Hélas, Jack était aux abonnés absents. Son visage était le masque mortuaire d'une âme perdue. La peau autour de ses yeux et les coins de sa bouche pendaient mollement, comme s'il n'avait plus la force de les maintenir en place. Ses yeux regardaient au-delà du revolver qu'il avait à la main et fixaient un profond néant, comme si j'étais

transparent. Les larmes ruisselaient sur son visage, son nez coulait.

— Je l'ai tuée, Danny, dit-il tout bas, d'une voix détachée. J'ai tué ma petite fille.

Pitié, pas ça.

— Jack, c'était un accident.

Si Donnelly avait remarqué l'arme que Barnes pointait sur lui, il semblait ne pas plus s'en soucier que de son nez morveux.

— Je l'ai poussée. Je l'ai repoussée, et maintenant elle est morte. (Il tourna son visage vers Barnes, mais en gardant son revolver braqué sur moi.) Comment ai-je pu faire une chose pareille, Danny ? Comment ai-je pu faire autant de mal à ma petite fille.

Aucune idée.

Ce n'était pas le délire d'un père torturé par le remords que j'avais entendu au cimetière, l'autre jour.

C'était un aveu.

— C'est une erreur. Un terrible accident. Tu as perdu patience. Tu subis beaucoup de pressions, Jack. Je t'en prie, ne rends pas la situation plus grave qu'elle ne l'est déjà.

Instinctivement, j'avais mis les mains en l'air quand les armes avaient été dégainées et les coups de feu tirés. À part Donnelly, j'étais le seul à avoir une arme chargée. Mais je ne pourrais jamais la sortir sans laisser à Big Jack tout le temps de percer de grands trous dans mon corps.

Quand les yeux de Donnelly reprirent enfin leur netteté, ils se fixèrent sur moi avec une rage froide. Je regrettai aussitôt qu'il soit sorti de sa rêverie.

— Vous saviez ?

— Quoi ?

Dès que j'eus posé la question, je compris de quoi il parlait.

Donnelly hocha mollement la tête et émit un soupir pitoyable.

— Vous saviez, bien sûr. Vous saviez, pour le film. Vous saviez, et vous ne m'en avez pas parlé.

Il décrivit un zigzag dans l'air avec son arme.

— Je n'ai pas cru indispensable de vous en parler.

Je ne pouvais que continuer à le faire parler, pour détourner son esprit du Plan B. Je supposais que le Plan B consistait à me tuer.

Barnes intervint à nouveau, le désespoir croissant en lui.

— C'est un accident, Jack. Elle est tombée. Personne n'en a rien su.

— Quelqu'un savait.

Donnelly désigna Underdog. Puis ses mains retombèrent. Mon pistolet aurait aussi bien pu être en Malaisie.

C'est là que Barnes vit sa chance.

— Putain, Jack, on est déjà assez dans la merde comme ça. Je refuse d'aller en prison pour toi ! Désolé, Jack.

Il appuya sur la détente de son arme vide. Il émit trois autres cliquetis, incrédule.

— Mais bordel... (Puis il leva les yeux vers moi, le visage déformé par la haine.) Espèce de fils de...

— Moi aussi je suis désolé, Danny, dit Donnelly, et il tira sur le visage de Barnes.

Je fus éclaboussé de sang et de cervelle. Barnes tomba sur le plancher face contre terre, avec un bruit humide, il se secoua deux fois, puis resta immobile.

Dans la fraction de seconde qui s'écoula entre l'instant où le sang de Barnes gicla sur moi et celui où son corps percuta le sol, tout se bouscula dans mon esprit.

Je m'étais déjà fait tirer dessus dans cette affaire.

La vie de Kelly avait été menacée.

Junior était dans le coma.

Underdog gisait au sol.

Paul était peut-être déjà mort.

Barnes était on ne peut plus décédé.

Et Cassandra.

Même la gueule de gorille de Sid m'apparut dans cette fraction de seconde.

Je vis le visage de ma mère.

Ma sœur.

Ils étaient tous morts.

Tous morts.

Assez, hurla mon cerveau.

Assez, assez, assez, assez.

ASSEZ !

Dans cette fraction de seconde, la pièce fut envahie par une explosion écarlate.

Ma main attrapa la minuscule arme que j'avais dans mon attelle alors que Donnelly se tournait pour tirer sur moi. Des balles s'enfoncèrent avec un bruit sourd dans les rouleaux de toile qui s'écroulèrent derrière moi. D'autres balles heurtèrent le mur, dans mon dos. Concentrant ma rage sur le point le plus petit possible, je brandis mon pistolet tandis qu'un gros rouleau de toile me frappait la nuque. En tombant, je tirai mes deux uniques coups dans la direction que j'espérais être celle de Donnelly.

Un autre rouleau s'effondra sur le côté et me tomba sur le visage. Mon nez éclata et je basculai sur le dos, groggy. Mes oreilles se remplirent d'échos et la pièce vacilla alors que j'étais à terre. Je sentais le sang de mon nez couler dans mes sinus et au fond de ma gorge. La panique me donna la force de ramper. Dans quel but, je l'ignore. Sur ma jambe blessée, je ne serais pas allé loin avant que

Donnelly m'abatte.

Donnelly était à genoux. Sa main droite armée visait le sol, et l'autre serrait son cou. Du sang artériel, rouge vif, giclait entre ses doigts. Il regardait à travers la pièce et semblait se demander comment il était arrivé là.

Puis il m'aperçut et battit des paupières.

— Bien visé, gargouilla-t-il. (Sa tête dodelinait tandis qu'il contemplait le revolver dans sa main.) Encore une balle.

Avec tout ce qui lui restait de force, il plaça le canon sous son menton et appuya sur la détente.

Pan.

À part mon souffle râpeux, le silence de la mort régnait dans la pièce.

Puis Underdog grogna misérablement.

Je me traînai jusqu'à lui.

— Oh bon sang, gémit-il. C'est trop nul.

Un filet de sang sortait d'un trou dans sa clavicule. De sa poitrine – du coup qui aurait pu le tuer, qui aurait dû le tuer – rien. Sec.

— Underdog ! hurlai-je, plein d'une joie mystique. T'avais un gilet pare-balles ?

Underdog m'adressa un sourire tordu.

— Tu... me prends... pour un con ? (Il grimaça de douleur.) Une balle est passée à travers. L'autre m'a renversé. Aïe. Je dois avoir une clavicule cassée. Passe-moi ton portable, que je m'appelle une ambulance, OK ?

Je lui remis mon téléphone.

— T'as entendu ce qu'ils ont dit ?

— Tout. Donne-moi cette connerie de pistolet que tu as à la main et fous le camp. Tu n'es jamais venu ici, compris.

Je compris et je partis.

Je sortis du bâtiment de manière aussi détendue que possible et je m'éloignai en hâte. Je n'étais qu'à une centaine de mètres quand j'entendis les sirènes de police.

Chapitre 24

J'ATTENDIS que le marteau tombe. Il ne tomba jamais. Les actualités télévisées annoncèrent qu'un agent de police infiltré avait vu Danny Barnes le soir de la mort de Cassandra et était allé en informer le procureur quand tout avait mal tourné. L'agent était dans un état stationnaire. Underdog s'en tirerait avec une médaille. Il l'avait bien méritée, merde.

J'ajoutai à ma collection de blessures un nez qui ressemblait à une prune mûre prête à éclater et la perte d'un bout d'oreille gros comme une pièce jaune. Je ne sais toujours pas exactement comment c'est arrivé.

La dépression commença à m'envahir. Barnes avait été tué par ma faute. Paul avait peut-être été tué par ma faute. Junior était dans le coma à cause de mes actes, de mes obsessions égocentriques. Si justice avait été faite, ce n'avait sûrement pas été grâce à moi. J'avais tout fait foirer, et mes proches en payaient le prix.

Mais je n'avais pas encore fini.

D'ABORD, je retournai chez Sid. Personne n'avait encore signalé sa disparition. Je cherchai du regard des rubans jaunes et des voitures banalisées. Je n'en vis nulle part.

Je m'introduisis avec précaution dans son appartement. La puanteur devait être plus terrible que d'habitude, mais mon nez cassé me permit de n'en rien sentir. C'était un avantage, après tout. Je trouvais assez facilement ce que j'étais venu chercher. Dans son bureau, dans le tiroir du haut, se trouvait un livre de comptes. En première page, en majuscules tracées au stylo fluorescent, les Clients Point Rouge. À l'intérieur, il y avait toutes les informations, les dates de versements, les sommes et...

Les adresses.

Je fourrai le registre sous un bras, le chihuahua obèse sous l'autre, et je partis.

Je décidai de l'appeler Burrito.

PENDANT mon éclair de lucidité juste avant que je tire sur Donnelly, j'avais compris ce qui me tracassait depuis le jour où j'avais rencontré Cade, ce qui hantait les recoins de mon cerveau lorsque j'avais revu

Derek Bevilaqua.

Ollie confirma mes soupçons en quelques clics de son ordinateur, lorsqu'il pirata les archives du rectorat de Boston.

Cette fois, j'appelai Conor's pour prévenir le pub de ma visite. Le dinosaure me fit les gros yeux par-dessous l'épais bandage qu'il avait sur le crâne, mais il me laissa passer.

Sans un mot, je m'approchai de la table de Cade et je déposai le disque sur la nappe à carreaux, puis je pivotai sur mes talons et repartis. Je n'avais rien à dire. Le disque dirait tout. Cade reconnaîtrait sa fille. Je l'avais reconnue. Je n'aurais jamais fait la relation si elle n'avait pas hérité des oreilles tragiques de son père. La pauvre gamine qui ressemblait à une souris effrayée sur la première vidéo qu'on avait visionnée. La vidéo où Derek frappait et violait Angela Cade.

La fille de Frankie.

À l'époque de sa mort, la rumeur avait parlé de suicide. Elle avait dû disparaître peu après le tournage de la vidéo. Elle avait treize ans à l'époque de sa mort.

CINQ jours après, la dépression décida de ne plus tourner autour du pot et m'absorba entièrement. Je passai un long moment à boire en compagnie de mes démons qui me susurraient des choses à l'oreille. 4PC perdit deux autres contrats. Je dus laisser partir six de nos gars. Je continuais à tout foutre en l'air, à porter le malheur dans la vie de mon entourage. Mais ça m'était égal. Mon esprit était inondé de questions. Sans réponse.

Et maintenant ?

Tout le monde s'en fout, répondaient les démons en me torturant encore un peu plus.

LES médias s'en donnaient encore à cœur joie. Les médecins légistes découvrirent des traces de sang sur le sol de la salle de bain du procureur. Ils en découvrirent d'autres dans le coffre de la voiture de Danny Barnes. Ils en conclurent que Cassandra était morte dans l'appartement et que Barnes avait aidé Donnelly à maquiller son décès, en laissant le corps de la pauvre petite dans le squat.

L'implication de Barnes dans l'affaire ne m'offrit aucune consolation. Il avait quand même perdu la vie à cause de moi. Je n'étais pas si sûr qu'il l'ait mérité. Si j'avais été dans la même situation, en aurais-je fait autant pour Junior ? En aurait-il fait autant pour moi ?

Je n'aimais pas ce qui me semblait devoir être la réponse.

Après avoir couvert l'affaire Donnelly, la presse annonça qu'à Providence on avait découvert dans une benne à ordures un bras coupé, emballé dans un sac en plastique noir. Sur les images diffusées

par les médias, un tatouage en forme de serpent recouvrait le membre sectionné.

La police de Rhode Island acceptait toute information.

AU bout d'une semaine et demie, je commençai à me sentir mieux. Je réussis à rester sobre pendant vingt-quatre heures.

Je pus récupérer tous les DVD. Et je n'eus à briser en cours de route que six doigts, un poignet, cinq nez et trois ou quatre côtes.

Je savourai infiniment chacune de ces blessures infligées.

Puis j'envoyai anonymement le registre à la police de Boston, avec un mot d'explication.

LE butin recueilli fut presque entièrement consommé par les factures d'hôpital pour mes deux séjours et les soins de Junior. Je m'en foutais. C'était de l'argent sale, dont je ne me débarrasserais jamais assez vite.

Pour m'offrir un peu de rédemption, j'achetai un minibus Volkswagen 68. Après l'avoir garé dans l'allée à côté de la maison, je mis les clefs dans une enveloppe que je fixai à la porte de Phil. Je pense qu'il se cachait depuis qu'il avait fui après l'accident. Pourtant, je savais qu'il était chez lui. Les nuages de fumée de marijuana n'avaient pas diminué le moins du monde.

JE terminai la journée en allant voir la tombe de Cassie, à l'heure où le soleil couchant peignait l'horizon du même rose que sa chambre. Je m'agenouillai pour dire une prière avant de me rappeler que je n'en connaissais aucune. J'avais réussi à passer dix ans de ma vie dans un lieu nommé Saint-Gabriel sans mémoriser une seule prière. Même si je n'étais pas croyant, je pensais que Cassandra aurait pu aimer m'entendre en dire une.

— Je suis désolé, petite, dis-je tout bas. Je voulais être ton héros. Je n'ai pas pu. Désolé.

Puis je déposai le bouquet de marguerites jaune et blanc sous l'ombre longue de sa croix et je restai un moment à écouter le vent.

JE reçus un nouveau message de Kelly. D'une voix pleine de larmes, elle demandait pourquoi je ne répondais ni sur mon portable ni sur mon fixe, et pourquoi je ne la rappelais pas. En écoutant, je sentis une douleur me ronger. J'avais envie de lui parler. J'avais envie de la voir.

J'avais également envie qu'elle se trouve un mec mieux que moi. Elle méritait mieux. Elle méritait mieux qu'un gros bras bon à rien sauf à jouer les durs. Je tentai de réfléchir de façon objective sur les événements, sur ce qui s'était passé.

Un seul fait était gravé dans mon esprit comme dans le marbre.

Les gens que j'aimais mouraient.

Elle fut assez gentille pour ne jamais venir au Cellar.

Et pourtant je l'attendais tous les soirs.
Elle méritait mieux.

ASSIS au chevet de Junior, je lui lisais un bouquin d'Eddie Bunker, quand l'infirmière entra.

— Salut, Boo, dit-elle.

Je la regardai, la reconnaissant vaguement.

— Salut.

— Je m'appelle Patti. Tu te souviens de moi ?

Soudain, je me rappelai. Elle avait été barmaid au Cellar pendant ses études. D'infirmière, je suppose.

— Salut, répétais-je. Tu as changé.

Elle passa la main dans ses cheveux châtons.

— Oui, ils n'apprécient pas trop les crêtes blond platine à l'hôpital. J'ai été obligée de grandir un peu.

— Je suis content que l'un de nous deux en soit encore capable.

— J'ai pensé que tu aurais envie de savoir. Le gosse qui est arrivé avec Junior ?

— Ouais ?

— Il va s'en tirer. Il est sorti des soins intensifs.

Le soulagement frappa si violemment ma poitrine que je ne pus respirer pendant quelques secondes.

— Merci. Je n'étais pas au courant.

Elle pointa le menton en direction de Junior.

— Comment va-t-il ?

— Je crève de soif, dit Junior.

— Je vais te chercher une limonade, dit Patti, sans se rendre compte de l'importance de cet instant.

— Eh ! m'exclamai-je.

Junior loucha et inspira longuement par le nez.

— C'était Patti ? murmura-t-il, la bouche sèche.

— Affirmatif.

— J'ai toujours eu envie de la sauter.

Junior allait s'en tirer.

J'ARRIVAI au Cellar pour établir le planning de la semaine. Comme Junior ne pourrait pas reprendre le travail avant au moins quelques mois et que je n'étais pas vraiment au mieux de ma forme, j'avais décidé de reprendre les quelques gars que je venais de renvoyer. C'était ce que je pouvais faire de mieux en matière de rédemption.

Quand j'entrai, Audrey était penchée au-dessus du comptoir, tout près de la porte, concentrée sur une réussite qu'elle faisait avec son vieux jeu de cartes Jack Daniel's. Il y avait un seul client, assis dans le coin le plus sombre.

— Eh, Willie, dit-elle d'une voix monocorde reflétant lassitude et

solitude.

— Comment ça va, poulette ?

— T'as vu Brendan ? demanda-t-elle, ignorant ma tentative de conversation.

— Non. J'imagine qu'il est en vacances.

Je ne l'avais pas revu depuis l'autre soir au loft. J'espérais qu'il allait bien. Une semaine auparavant, j'avais envisagé de lui rendre visite, mais je m'étais dit que ça risquait de compliquer inutilement les choses.

— J'ai plus personne avec qui jouer aux cartes, se plaignit-elle.

— Quand je redescendrai, on pourra faire un rami.

Son visage rond s'illumina.

— Promis ?

— Juré.

Et je levai deux doigts collés ensemble.

Je m'écartai un peu du bar pour voir qui était le client solitaire.

Vêtu d'un costume gris immaculé, Louis Blanc sirotait une bouteille de Coca. Il regardait droit devant lui, fixant les bouteilles d'eau-de-vie derrière le bar. Son œil aveugle était face à moi, la longue cicatrice creusant le côté de son visage comme une seconde bouche me faisait la moue.

Ses lèvres émirent un petit bruit de succion lorsqu'il décolla la bouteille de sa bouche.

— Vous avez une minute, monsieur Malone ? dit-il en direction des bouteilles, avec une intonation étrangement paternelle.

Je fis un rapide calcul : motivation contre occasion divisé par bon sens, et je décidai qu'il était venu soit pour les grillades, soit pour me tuer. Je pris le tabouret à sa gauche, où il pourrait du moins me voir. Il ne se tourna pas vers moi. Il ne me regardait même pas dans le miroir. Il semblait satisfait de lorgner sur les bouteilles.

— C'est monsieur Cade qui m'envoie, dit-il.

Je ne répondis pas. Avec l'abîme de la dépression vient un fatalisme confortable. Une sorte de compensation, j'imagine.

— Il ne souhaite pas exactement vous remercier pour ce qui s'est passé, mais il veut vous faire savoir qu'il a une dette envers vous. Pour lui avoir ouvert les yeux.

Je ne voulais pas que cet immonde salopard ait une dette envers moi pour quoi que ce soit, mais je gardai ce sentiment pour moi. Je me contentai de hocher la tête, puis me levai pour partir.

— Et je voulais vous présenter mes excuses, dit-il.

Blanc vit que je ne comprenais pas.

— Pas pour votre jambe. Ça, vous l'aviez bien mérité. Je voulais vous présenter mes excuses pour votre ami. Et pour le gamin.

— C'était vous, chez Sid, l'autre soir, articulai-je péniblement.

— Oui, c'était...

Avant que j'aie pu songer aux conséquences, mon corps se mit en marche. Avec un rugissement, je saisis le col de son costume impeccable dans ma main gauche et la droite attrapa l'épaisse bouteille de Coca pour la lui fracasser sur la tempe d'un geste malfaisant. Sa tête partit sur le côté tandis que le verre explosait contre son crâne. La force de mon geste et l'effet de surprise le renversèrent sur le tabouret, et je le suivis, perdant moi-même l'équilibre, et le projetai de tout mon poids sur le juke-box. La vitre vola en éclats et nous roulâmes à terre, lui en dessous, moi au-dessus.

Audrey hurla quand nous atteignîmes le sol.

— Willie ! Qu'est-ce que tu fabriques ?

Le bon œil de Blanc roula vers le plafond et il grogna alors que je me mettais à genoux sur lui. Deux minces filets de sang coulaient de l'endroit où la bouteille s'était cassée sur sa tête, et un autre du coin de son œil aveugle, comme une larme.

Je tenais encore dans mon poing le goulot découpé de la bouteille. J'appuyai le verre brisé contre sa gorge palpitante.

— Fils de pute, lui hurlai-je à la figure, la salive volant. (J'écumais comme un chien enragé.) Pourquoi ? (Je le soulevai pour le replaquer aussitôt au sol. Sa tête percuta bruyamment le plancher.) Pourquoi ?

— Willie, arrête ! cria Audrey, dansant frénétiquement d'un pied sur l'autre derrière nous.

— Va-t'en, Audrey, hurlai-je par-dessus mon épaule. Il a une arme. (Vas-y, criait mon cerveau. Je me penchai contre lui et chuchotai.) Attrape ton putain de revolver. Fais-le. Essaie un peu, et je t'enfonce cette bouteille dans le cou jusqu'à ce que je touche le sol.

Audrey eut le souffle coupé et Blanc, cette pourriture, sourit.

— En fait, dit-il calmement, je ne suis pas armé.

Sanglant, terrassé, plaqué à terre avec une bouteille cassée contre le cou, il avait l'air d'être en croisière.

— Réponds-moi, crevure ! Je jure devant Dieu que je vais te buter ici !

Blanc s'éclaircit la gorge et parla doucement.

— C'était réellement un accident. Sid a braqué son arme sur moi, et j'ai éliminé cette truie. Mais je ne tue pas les enfants.

Ses yeux fixèrent les miens, sans jamais ciller pendant cet aveu.

Et j'eus la faiblesse de le croire.

Je le libérai, haletant bruyamment.

— T'es... T'es qu'un putain de tueur, dis-je d'une voix éraillée.

— C'est vrai, dit-il posant délicatement les doigts sur ses plaies. (Il frotta la petite trace de sang entre son pouce et son index). Mais je ne suis pas un meurtrier, et je pense que tu connais la différence. (Le filet de sang coulait dans son cou, se glissant sous le col de sa chemise.)

Excusez-moi, vous auriez une serviette ?

— Fous-le camp d'ici. Maintenant.

Blanc prit quelques serviettes en papier sur le comptoir. Se tamponnant la tête, il dit :

— On avait demandé un seul film à Derek. Il n'était pas censé faire le deuxième, le faux.

Derek avait parlé de "tourner le deuxième film". Encore un indice qui m'avait échappé.

— Quel film ? Qui est Derek ? (Audrey était complètement perdue, en larmes.) Qui est armé ?

Blanc prit la main potelée d'Audrey et lui embrassa doucement les articulations.

— Toutes mes excuses, Audrey. C'était une mauvaise plaisanterie de ma part, et Boo m'a mal compris. Tout va bien.

C'était beaucoup dire, mais Audrey parut satisfaite de cette réponse et rougit comme une vierge lors de son premier bal.

— C'est vrai, ça, Willie ?

— Ouais. Un malentendu.

Rassurée, Audrey me servit un whiskey et ouvrit un nouveau Coca pour Lou.

— Buvez et réconciliez-vous, sinon je vous botte le cul à tous les deux.

Là-dessus, Audrey repartit derrière le bar et reprit sa réussite.

— *Sláinte*, dit Blanc en tendant sa bouteille vers moi, toujours avec son sourire étrange.

— Va te faire foutre, ripostai-je en buvant mon verre.

— Je peux continuer ?

Quand Audrey ne put plus nous entendre, je baissai la voix.

— Cade...

— Monsieur Cade voulait que son neveu filme la fille dans une situation embarrassante. Une situation qui lui permettrait de faire chanter monsieur Donnelly s'il était élu maire.

— Et vous ne voyez pas à quel point c'est tordu ?

— Je ne justifie rien. Je vous dis simplement ce qui s'est passé.

Je déglutis la boule de plus en plus grosse que j'avais dans le gosier.

— Elle avait quatorze ans. Putain, quatorze ans.

— Il y a des filles de quatorze ans qui baisent tous les jours, monsieur Malone. Je ne suis pas ici pour discuter de l'âge adéquat pour avoir des rapports sexuels. Mais le DVD n'était pas censé être autre chose. Malheureusement, Derek était un gamin faible et perturbé, alors il a tourné un deuxième film pour le vendre. J'étais chez Sid pour la même raison que vous. Monsieur Cade voulait que je récupère les autres DVD, mais vous m'avez dérangé en plein travail.

— Et vous m'avez tiré dessus.

Blanc me sourit à nouveau.

— J'ai tiré autour de vous. Je n'avais aucune raison de vous tuer. Je n'étais pas obligé de vous rater.

— Merci, alors. Vous êtes un vrai prince. C'est fini ?

— Vous vous sentez un peu nul, à cause du flic, non ?

Je restai bouche bée. J'avais l'impression d'être une mouche prise dans une toile que l'araignée était en train de tisser tout autour de moi.

— Vous ne devriez pas. Barnes n'est pas une grande perte pour ce monde.

— Comment le savez-vous ?

J'étais la seule personne à avoir survécu à part Underdog, et je le voyais mal avoir raconté la soirée à Blanc.

— Savoir, c'est pouvoir. (Ouvrant son étui en or, il en tira une longue cigarette noire qu'il tapota.) Ne vous en faites pas. Je ne l'allumerai pas ici.

— Merci, marmonnai-je.

— J'ai reçu un coup de téléphone, dit-il très calmement. Je surveillais Barnes depuis une semaine. Il jouait sur les deux tableaux, comme vous le saviez peut-être. On ne savait pas trop à quel point on pouvait encore lui faire confiance, vu les circonstances. (Il s'interrompit lorsqu'il me vit me débattre pour digérer les informations qu'il venait de me jeter à la figure.) Il pensait que vous vouliez obtenir d'eux plus d'argent. Il voulait éviter d'autres morts, dans la mesure du possible. Du moins, des morts qui lui saliraient les mains. Vous avez bien joué, monsieur Malone. S'il ne vous a pas tué, c'est uniquement parce que vous avez attaqué. Comme vous l'avez mis sur la défensive, il ne pouvait pas vous éliminer avant de savoir tout ce que vous aviez contre lui.

— Il voulait vous en charger, dis-je, ahuri.

— Je lui ai dit de faire le ménage lui-même. D'une manière ou d'une autre.

— Donnelly n'était plus un problème pour Cade ou pour vous.

— Vous êtes un petit malin, dit-il en posant le doigt sur le bout de son nez. Comment croyez-vous que monsieur Cade a pu rester intouchable pendant toutes ces années ? D'après vous, qui nous a conduits à Cassandra pour que Derek fasse son petit film ?

Un frisson me parcourut tout le corps.

— Vous en train de me dire que c'était Barnes ? C'est Barnes qui a monté toute l'affaire ?

Un hochement de tête.

— Pourquoi ?

— Monsieur Barnes avait ses propres faiblesses, ou faut-il dire ses propres goûts ? Le métier de monsieur Cade est de satisfaire ces goûts-

là. Comme je l'ai dit, savoir c'est pouvoir.

À peu près les mêmes mots que Donnelly avait prononcés le jour où j'avais fait sa connaissance.

Blanc poursuivit.

— Permettez-moi de vous poser une question. (Il se pencha et me regarda dans les yeux.) Je suppose que vous les avez visionnés, les DVD ?

— Oui, je les ai vus.

— Avez-vous remarqué quoi que ce soit, disons, sur un plan cinématographique ?

Puis cela me frappa comme un coup de tonnerre entre les oreilles. Pourquoi ne l'avais-je pas remarqué ? Comment diable avais-je pu manquer un détail aussi simple ? Il me sautait aux yeux sur l'écran.

La caméra tournait pour faire un panoramique.

Il devait y avoir quelqu'un d'autre dans la pièce, dans le placard derrière le miroir sans tain, pour bouger la caméra.

Blanc vit la lumière se faire dans mon esprit.

— Bravo, dit-il.

Il ouvrit son portefeuille en cuir noir, plaça un billet de vingt sur le comptoir et se leva.

— On se reverra, dit-il en défroissant les manches de sa veste.

Alors qu'il sortait, il alluma sa cigarette avec un briquet qui m'aurait coûté deux semaines de salaire. Par-dessus la flamme, il m'adressa un sourire chaleureux et un clin d'œil.

De son œil mort, bien sûr.

CATALOGUE

Edward Abbey

Désert solitaire

Un fou ordinaire

Le Gang de la Clef à Molette

Le Feu sur la montagne

Le Retour du Gang

Seuls sont les indomptés

Rick Bass

Le Livre de Yaak

Viken Berberian

Das Kapital

Ron Carlson

Le Signal

Cinq ciels

Kathleen Dean Moore

Petit traité de philosophie naturelle

James Dickey

Délivrance

Pete Fromm

Indian Creek

Avant la nuit

Chinook

Comment tout a commencé

Lucy in the sky

Samuel W. Gailey

Deep Winter

John Gierach

Traité du zen et de l'art de la pêche

à la mouche

Truites & Cie

Même les truites ont du vague à l'âme

Là-bas, les truites...

Sexe, mort et pêche à la mouche

Aaron Gwyn

La Quête de Wynne

Roderick Haig-Brown
Le Printemps d'un pêcheur

John Haines
Vingt-cinq ans de solitude

Bruce Holbert
Animaux solitaires

Robert Hunter
Les Combattants de l'Arc-en-Ciel

Craig Johnson
Little Bird
Le Camp des Morts
L'Indien blanc
Enfants de poussière
Dark Horse
Molosses
Tous les démons sont ici

Phil Klay
Fin de mission

Adam Langer
Les Voleurs de Manhattan

Barry Lopez
Rêves arctiques

Bruce Machart
Le Sillage de l'oubli
Des hommes en devenir

William March
Compagnie K

Ayana Mathis
Les Douze Tribus d'Hattie

James McBride
L'Oiseau du Bon Dieu

Howard McCord
L'Homme qui marchait sur la Lune
Larry McMurtry

Et tous mes amis seront des inconnus
Le Saloon des derniers mots doux

John McPhee
Rencontres avec l'Archidruide

Kent Meyers
Twisted Tree

Melinda Moustakis
Alaska

Greg Olear
Totally Killer

Robert Olmstead
Le Voyage de Robey Childs

Doug Peacock
Une guerre dans la tête

Tom Robbins
Comme la grenouille sur son nénuphar
Une bien étrange attraction
Un parfum de jitterbug

Jambes fluettes, etc. <?_anchored_object_ "ro_u21dcins7e97e"? > <?
_anchored_object_ "ro_u21dcins7e97f"? >

Rob Schultheis
L'Or des fous
Sortilèges de l'Ouest

Terry Southern
Texas Marijuana et autres saveurs

Mark Spragg
De flammes et d'argile

Wallace Stegner
Lettres pour le monde sauvage

Mark Sundeen
Le Making Of de "Toro"

Glendon Swarthout
Homesman

William G. Tapply
Dérive sanglante
Casco Bay
Dark Tiger

Terry Tempest Williams
Refuge

Alan Tennant
En vol

Jim Tenuto
La Rivière de sang

Trevanian
La Sanction
L'Expert
Shibumi
Incident à Twenty-Mile
The Main

David Vann
Sukkwān Island
Désolations
Impurs
Goat Mountain

Tony Vigorito
Dans un jour ou deux

John D. Voelker
Itinéraire d'un pêcheur à la mouche
Testament d'un pêcheur à la mouche

Lance Weller
Wilderness

William Wharton
Birdy

Stephen Wright
Méditations en vert

Kim Zupan
Les Arpenteurs

Collection NEONNOIR

Peter Farris

Dernier appel pour les vivants

Jake Hinkson

L'Enfer de Church Street

Matthew McBride

Frank Sinatra dans un mixeur

Todd Robinson

Cassandra

Benjamin Whitmer

Pike

Cry Father

S. Craig Zahler

Exécutions à Victory

Collection **totem**
des livres au format poche

Eve Babitz
Jours tranquilles, brèves rencontres

Rick Bass
Les Derniers Grizzlys
Le Livre de Yaak

Larry Brown
Joe

Ron Carlson
Le Signal

James Dickey
Délivrance

Howard Fast
La Dernière Frontière

Pete Fromm
Indian Creek

Craig Johnson
Little Bird
Le Camp des Morts
L'Indien blanc
Enfants de poussière

Dorothy M. Johnson
Contrée indienne
La Colline des potences

Ross Macdonald
Cible mouvante
Noyade en eau douce
À chacun sa mort
Le Sourire d'ivoire
Trouver une victime
La Côte barbare

Bruce Machart
Le Sillage de l'oubli

Ayana Mathis
Les Douze Tribus d'Hattie

James McBride
Miracle à Santa Anna

Howard McCord
L'Homme qui marchait sur la Lune

Larry McMurtry
Lonesome Dove I
Lonesome Dove II
La Dernière Séance
Texasville

David Morrell
Premier sang

Tim O'Brien
À propos de courage
Au lac des Bois

Doug Peacock
Mes années grizzly

Tom Robbins
Même les cow-girls ont du vague à l'âme
Féroces infirmes retour des pays chauds
B comme Bière
Comme la grenouille sur son nénuphar
Un parfum de jitterburg

Mark Spragg
Une vie inachevée
Là où les rivières se séparent

Glendon Swarthout
Le Tireur

William G. Tapply
Dérive sanglante
Casco Bay
Dark Tiger

Jim Tenuto
La Rivière de sang

Trevanian
La Sanction
L'Expert

David Vann
Sukkwān Island
Désolations
Dernier jour sur terre
Kurt Vonnegut
Dieu vous bénisse, monsieur Rosewater
Le Petit Déjeuner des champions

Larry Watson
Montana 1948

Lance Weller
Wilderness

Tobias Wolff
Dans le jardin des martyrs nord-américains

Retrouvez l'ensemble
de nos publications sur
www.gallmeister.fr

Éditions Gallmeister
14, rue du Regard
75006 Paris

Cet ouvrage a été numérisé par atlant'communication